

L'image de l'Anglais en France
pendant les querelles coloniales
(1882 – 1904)

THÈSE

présentée à l'Université de Genève
pour l'obtention du grade de docteur ès sciences politiques

par

ANDRIS BARBLAN
(Ramosch/Grisons)

Thèse No 262



Herbert Lang Berne
Peter Lang Francfort/M.
1974

Andris Barblan

L'image de l'Anglais en France
pendant les querelles coloniales
(1882-1904)



Digitized by the Internet Archive
in 2026

https://archive.org/details/IA41545906_0036

UNIVERSITÉ DE GENÈVE

Institut universitaire de hautes études internationales

L'image de l'Anglais en France
pendant les querelles coloniales
(1882 – 1904)

THÈSE

présentée à l'Université de Genève
pour l'obtention du grade de docteur ès sciences politiques

par

ANDRIS BARBLAN

(Ramosch/Grisons)

Thèse No 262



Herbert Lang Berne
Peter Lang Francfort/M.
1974

La Commission mixte, composée des doyens des Facultés de droit, des lettres, et des sciences économiques et sociales, et du directeur de l'Institut universitaire de hautes études internationales, sur le préavis de M. Jacques FREYMOND, professeur à l'Université et à l'Institut, de Mme Marlise STEINERT et de M. Miklos MOLNAR, professeurs à l'Institut, et de Mlle Sylvaine MARANDON, professeur à la Faculté des Lettres de l'Université de Bordeaux, autorise l'impression de la présente thèse, sans entendre par là exprimer d'opinion sur les propositions qui y sont énoncées.

Genève, le 13 juillet 1973

Pour la Commission mixte:
Jacques FREYMOND
Directeur de l'Institut universitaire

Thèse No 262



©

Herbert Lang & Cie SA, Berne (Suisse)
Peter Lang S.A.R.L., Francfort/M. (RFA)
1974. Tous droits réservés.

Réimpression ou reproduction interdite par n'importe quel procédé, notamment par microfilm, xérographie, microfiche, microcarte, offset, etc.

Impression: Lang Druck SA, Liebfeld/Berne (Suisse)

*A TOUS CEUX QUI M'ONT AIDE
JE DEDIE CE LIVRE.*

A Monsieur Jacques Freymond qui m'a soutenu de sa confiance, à ses collègues de l'Institut de Hautes Etudes Internationales, Madame Marlise Steinert et Monsieur Miklos Molnar qui lurent ces pages avec soin et émirent maintes critiques constructives, à Mademoiselle Sylvaine Marandon de l'Université de Bordeaux qui stimula mon désir de recherche avec une patience digne d'éloges.

A ceux qui l'ont rendu matériellement possible, à mon grand'oncle Georges Rigassi et à ma famille qui m'ont aidé de leurs deniers, à mes amis parisiens, Madame Cleirens et Jacques Sturm en particulier, qui m'accueillirent des mois durant lors de mes séjours à la Bibliothèque Nationale, à Mademoiselle Antoinette Schneider enfin qui mit au net un manuscrit surchargé de corrections multiples.

A tous je dédie cette étude espérant que le résultat de mon labeur justifie un peu la foi qu'ils ont eue en moi.

A.B.
Bossières, juin 1973

L'IMAGE DE L'ANGLAIS EN FRANCE PENDANT LES QUERELLES COLONIALES

*“Pourquoi les êtres humains
ne peuvent-ils entendre ce que disent
distinctement les autres? ”*

Alexandre Soljenitsyne,
Discours du prix Nobel

INTRODUCTION

1) Le contexte historique:

a) *L'Europe nationale*.

Un alibi justifiant sa présence ici-bas, voilà ce que l'homme cherche, partout et toujours. Alibi religieux assurant la sécurité et la cohésion d'un groupe de croyants, donnant clarté et cohérence aux relations de l'homme et de la nature, alibi philosophique, économique ou social justifiant l'activité d'un clan, d'une caste ou d'une classe face au reste de l'univers.

Ces alibis s'élaborent en systèmes, théories du monde, théologies de l'homme et de son environnement, idéologies de groupes aspirant au pouvoir, et s'expriment en mythes justifiant nos activités terrestres, réglant les pulsions de l'individu, martelant sa psychologie, créant le destin historique d'une civilisation. L'homme, suivant les circonstances, s'est accroché à ces mythes explicatifs, a péri avec eux et pour eux, ou les a abandonnés et modifiés pour survivre.

En Europe, un des thèmes clés de l'histoire des idées pendant le dernier millénaire a été le nationalisme. Il a formé les états, forgé les coeurs, modelé les esprits, canalisé les énergies, sacrifié des vies innombrables, se transformant, s'adaptant, se développant au gré de l'évolution technique et scientifique de l'Occident.

Né de la désintégration des idéaux universalistes de l'Eglise et de l'Empire, héritiers affaiblis d'un monde romain déchiré par l'afflux de populations nouvelles, le nationalisme s'affirma peu à peu face au pape et à l'empereur. La fin des croisades marqua une étape importante de son apparition sur notre continent. La Rome pontificale avait prouvé son incapacité à sauver Jérusalem et les luttes entre les Hohenstaufen et le Saint-Siège avaient affaibli les institutions à volonté universelle.

L'arrestation de Boniface VIII, en 1303, par Guillaume de Nogaret, et la venue de Clément V à Avignon donnent vigueur à l'idéologie montante. Philippe le Bel ne vient-il pas de nationaliser le pouvoir spirituel de l'Eglise comme il va nationaliser les biens des Templiers, ceci au profit de la couronne de France? Le roi capétien concentre ainsi sur sa personne les allégeances spirituelles et temporelles de ses sujets. Dans le même mouvement, il renforce son autorité en luttant contre les grands féodaux pour imposer sa conception nouvelle du pouvoir absolu, conception irréductible à l'universalisme de l'Eglise ou de l'Empire. L'Etat souverain, indépendant de ses voisins, pouvait naître et avec lui le principe de l'absolutisme: le monarque s'affirme le représentant de Dieu sur terre et incarne la volonté de ses sujets. La lutte entre l'idée impériale, rassembleuse de peuples, et l'idée nationale, excluant autrui, se précise telle qu'elle se poursuivra jusqu'à aujourd'hui.

Le 14^{ème} siècle voit le début de la *civilisation de la frontière*. On va s'efforcer de faire coïncider dans un même domaine territorial religion et coutumes, droit pénal et droit foncier, fiscalité et activités économiques; jusqu'à la langue du Roi qui devient véhiculaire, écrasant dialectes et particularismes; jusqu'au commerce que l'on condamne aux limites géographiques de la nation, que cela s'appelle colbertisme ou protectionnisme. Chaque Etat devient un clos refusant allégeance et influences extérieures, défendant sa propriété au nom de sa souveraineté. Les limites deviennent sujet de dispute et cause de guerre.

Chaque peuple va marquer ses différences, le culte de la frontière s'étend à toutes les activités et s'impose à la mentalité européenne même. La philosophie se démarque de la théologie, l'art de la science; cette dernière se fragmente en disciplines créant leur propre jargon, s'isolant les unes des autres, autant que la France s'éloigne de l'Angleterre, lors de la guerre de cent ans par exemple; au 19ème siècle Auguste Comte va plus loin encore systématisant les divisions, classifiant les branches de la connaissance comme si la physique n'avait rien à voir avec la biologie ou la médecine. La société, elle, se différencie en multiples unités spécialisées; l'homme, uni de corps, se voit diviser en éléments particuliers, déchirer en fonctions irréconciliables et détruire par des langages contradictoires. Le sentiment du tout s'efface devant les exigences des parties. Même la musique, moyen de communication universel par excellence, se plie aux volontés du culte de la frontière. La musique russe naît autour de *Ivan Soussanine*, opéra de Glinka, la musique polonaise autour de *Halka*, opéra de Moniuszko; Verdi devient le chantre de l'Italie nouvelle. On récrit encore l'histoire, la réinterprète en fonction du thème national. Les *Nibelungen* sont allemandes, la *Chanson de Roland*, française; on ignore les liens existant entre les littératures du Moyen-Age, le va-et-vient des thèmes d'une région à l'autre, les correspondances multiples entre personnages. La mentalité nationale se façonne un passé sur mesure.

Une allégeance donc rassemble toutes les autres, celle de l'Etat-nation qui s'efforce d'imposer un modèle unique de comportement à tous ses sujets. Les déviants sont impitoyablement chassés et exterminés, qu'ils soient cathares ou communards. Ces derniers, quoique pris dans la machine de l'Etat¹, représentent, par exemple, une résurgence des idées universalistes: le monde ouvrier dépasse les frontières nationales périmées par le développement économique des pays industriels; les travailleurs s'en réfèrent à des valeurs dépassant les différences de langue, de droit et de religion. Les laisser arriver au pouvoir, c'est condamner la nation à périr à plus ou moins brève échéance car leurs idéaux, soutenus par de nouvelles formes de création scientifique et technique, sont une alternative plausible aux formes nationales d'organisation sociale et politique. Les défenseurs du pouvoir établi ne peuvent que ramener le prolétariat dans le rang et lui donner l'idée nationale même en pâture. A la Réforme déjà les minorités confessionnelles avaient dû se plier au *cujus regio ejus religio*, c'est-à-dire disparaître ou fuir. En 1871, les minorités prolétaires de la Commune ont été écrasées dans la ville de Paris. Il nous semble qu'il s'agit là d'un même mouvement de défense de la nation menacée dans son être.

Si l'on continue de prendre pour guide le thème de l'Etat, lieu de toutes les allégeances d'un peuple, on peut dire que la guerre de 14 permit de nationaliser le mouvement ouvrier et d'effacer de la carte les derniers témoins de l'idéologie universaliste, l'empire ottoman et l'empire austro-hongrois. Le culte de l'Etat-nation, base du pouvoir d'un Hitler ou d'un Staline, fossilise des idées autrefois fécondes. Après mille ans d'efforts, le nationalisme paraît triomphant; maître du terrain, son carcan de fer s'abat sur l'Europe avec toutes ses aberrations économiques, psychologiques et sociales.

Le mythe national s'était peu à peu étendu à tout le continent mais ce n'est qu'au 19ème qu'il trouva sa forme théorique la plus complète; à la suite de la Révolution française, qui démocratisa le sentiment national, de la révolution industrielle, qui

1 A l'origine, les Parisiens refusent la capitulation entérinée par les Versaillais

donna à l'Etat les moyens de sa puissance, et de la révolution scientifique qui, avec le positivisme et le darwinisme, lui offrit sa justification philosophique et son appareil théorique, le nationalisme connut sa période la plus créatrice en Europe. Il est alors à la pointe du progrès.

La période que nous nous proposons d'étudier est celle du triomphe de l'idée nationale. Elle a découvert son identité, elle est devenue maîtresse de ses moyens et elle s'apprête à conquérir le monde. L'Europe occidentale des trente dernières années du siècle passé cherche un nouvel équilibre pour accueillir aux côtés des vieilles nations que sont l'Angleterre, la France et l'Espagne, des pays neufs comme l'Allemagne et l'Italie ou des royaumes à peine plus vieux tels que la Belgique et les Pays Bas. Dans ce concert des nations on s'efforce de cultiver ses différences culturelles propres et l'on cherche à s'affirmer les uns par rapport aux autres. La Grande-Bretagne et le II^{ème} Reich se disputent les marchés de l'univers. La France veut construire un empire colonial capable d'entrer en compétition avec celui du Royaume Uni. Les alliances se nouent et se dénouent d'un bout à l'autre du continent, pareilles aux intrigues d'une famille bourgeoise sur le point d'hériter.

La mentalité nationale considère les peuples comme des personnes. Les citoyens d'une seule nation devant tous avoir le même comportement, devant tous répondre aux mêmes normes, cette généralisation semble se justifier. Mais comme toute généralisation elle dépasse les éléments qu'elle regroupe et se met à vivre sa propre existence. John Bull et Marianne² deviennent des idoles, idoles incarnant les désirs et orientant les impulsions agressives d'un groupe humain.

Après 1870, on élève fébrilement les autels guerriers sur lesquels on pourra sacrifier, au nom d'un Dieu nationalisé et nationaliste, les générations futures, en expiation pour toutes les haines refoulées sur le plan intérieur. Le groupe, par la réduction de tous ses problèmes à un seul, celui de l'identité nationale, en fait celui de son existence, répercute la moindre difficulté à tous les échelons de sa vie sociale. Les tensions trouvent un répondant inespéré dans les domaines les plus variés. Toute menace, intérieure ou extérieure, semble catastrophique. Il faut alors multiplier les activités répressives.³ Et l'angoisse peut culminer en un désir de suicide collectif qui va jusqu'au besoin de l'agression totale pour résoudre d'un coup toutes les questions. La relation avec ses voisins devient essentielle du fait même qu'on les repousse. On projette sur eux tout ce qui, sur le plan interne, est resté sans réponse. La vision de l'autre, telle un miroir, devient révélatrice de l'identité nationale. Nationalisme et préjugés vont main dans la main, cause et conséquence de l'agressivité collective.

En France, la III^{ème} République utilise systématiquement le sentiment national pour racheter la défaite du pays face aux Prussiens et pour rassembler les factions politiques que déchire la laïcisation. En Angleterre, les difficultés économiques entraînent un repli sur soi du Royaume Uni, ce qui donne courage et ardeur aux défenseurs du protectionnisme économique et de son corollaire politique, l'impérialisme: les Joseph Chamberlain et les Lord Salisbury. Le chauvinisme s'étend dans

2 Marianne, par exemple, naît avec la Révolution de 1789, lorsque le Roi, symbole national traditionnel, disparaît de la scène politique. Elle représente la Liberté, la Mère-nourricière, la Raison républicaine. (Cf. GADOFFRE Gilbert, "Images nationales françaises et stéréotypes nationaux", in *Bulletin international des Sciences sociales*, 1951, pp. 622-630)

3 *Infra*, pp. 22-23

toutes les classes pour aboutir aux moments d'hystérie provoqués par la guerre des Boers.

Paul Mantoux décrit en termes hallucinants les scènes de folie qui marquèrent Mafeking-day⁴ lorsque Londres descendit dans la rue pour reconforter son orgueil blessé dans l'épaisse atmosphère des pubs illuminés, inondés de bière et d'éloquence. "Toutes les classes, comme tous les partis, ont rivalisé d'aveuglement dans cette misérable aventure. Je dis d'aveuglement, d'égarement, non de perversion. . . . Le jingoïsme . . . est un orgueil hautain, brutal, qui se suffit à lui-même. De temps immémorial, le jingo a eu pour l'étranger, non pas précisément de la haine, mais une sorte d'aversion méprisante. . . . Cette disposition a été récemment cultivée par le développement des théories soi-disant scientifiques sur les races. On ne saura jamais tout ce que ces théories ont fait de mal. Elles ont donné un air philosophique et moderne aux préjugés les plus primitifs, les plus absurdes et les plus féroces. . . . L'idée de la race avait déjà beaucoup perfectionné . . . le vieux chauvinisme; l'impérialisme lui a donné une ampleur nouvelle."⁵ "La force et la violence, devenues les objets d'un véritable culte, sont alors à la veille de remplacer l'esprit de tolérance et de conciliation auquel la Grande-Bretagne a dû tant de ses progrès du 19^{ème} siècle."⁶

En France, la variante impérialiste du nationalisme n'a peut-être pas une telle audience qu'en Angleterre, l'industrialisation n'étant pas aussi développée et l'Allemagne fixant les pulsions agressives de la plupart des citoyens sur le thème de la revanche. Ainsi "l'affaire de Fachoda a certainement laissé derrière elle quelque dépit et des rancunes plus ou moins légitimes. Mais au moment même où elle eut lieu, nous nous souvenons tous de la profonde indifférence où demeura le public français. Presque personne ne savait où était Fachoda ni quels pouvaient bien être nos intérêts dans la région du Haut-Nil. Il régnait un vague sentiment d'impatience contre ces Anglais qui se croient partout chez eux. . . . Mais c'était tout. . . . L'Angleterre, elle, attendait, demandait, espérait la guerre contre la France."⁷ Si l'impérialisme⁸ ne dominait pas encore le sentiment national français, les querelles coloniales eurent un certain rôle politique dans les relations entre les deux riverains de la Manche. C'est pourquoi nous avons décidé de concentrer notre analyse de l'image de l'Anglais en France sur cette période. Nous voulons voir si des différends coloniaux ont pu influencer la représentation des Britanniques perçue par les Français.

b) Les querelles coloniales

Depuis 1882, lors de la rupture du condominium franco-anglais sur l'Égypte, par l'irruption des troupes de Sa Gracieuse Majesté à Alexandrie, les deux gouvernements se méfiaient l'un de l'autre. La rivalité existait aussi sur le front indochinois comme au cœur de l'Afrique. Plusieurs accords tentèrent de concilier les points de vue mais il

4 MANTOUX Paul, *A travers l'Angleterre contemporaine*, Paris, Alcan, 1909, cf. pp. 13 et ss.

5 *Ibid.*, pp. 23 - 7

6 *Ibid.*, p. 52

7 *Ibid.*, pp. 36 - 37

8 Par *impérialisme* nous entendons le mouvement idéologique de la suprématie blanche et non point les conquêtes coloniales et industrielles qui l'ont porté, conquêtes similaires à celles qui ont marqué l'histoire européenne dès le 16^{ème} siècle.

fallut attendre 1904 pour que la France refoule sa rancœur égyptienne et se fixe sur le Maroc, avec le consentement anglais. Un des prétextes de division les plus apparents de l'époque avait disparu de la scène politique.

Dès lors la guerre ne pouvait que difficilement naître des colonies. Mais l'ancienne inimitié entre les deux nations pouvait-elle s'effacer avec l'Entente cordiale? Les pulsions agressives du sentiment national français pouvaient-elles encore entraîner le pays dans une lutte contre la Grande-Bretagne? De nouvelles divergences politiques pouvaient-elles voiler l'importance des relations entre les deux nations, pouvaient-elles oblitérer l'anglomanie des classes dirigeantes de Paris? Quel rapport existait-il entre les idées dominantes en France et la vision politique de l'Angleterre?

Dans ce dernier domaine, Malcolm Carroll a déjà étudié les réactions du public français aux activités de la Grande-Bretagne. Il a dépouillé la presse de la III^{ème} République pour tracer l'évolution de l'opinion de 1870 à 1914.⁹ L'auteur montre que les journaux ne s'intéressent que relativement peu aux nouvelles de l'extérieur et que lorsqu'ils les impriment ou les commentent, ils font un usage fréquent de phrases toutes faites pour donner un cadre à l'information brute.

Ainsi on évoque l'Alsace-Lorraine en accompagnant le nom des provinces perdues de la mention *la plaie saignante* ou *la blessure douloureuse*. *La perfide Albion* redevient un terme à la mode après l'affaire d'Égypte. Quant à l'Allemagne, on stigmatise sa *brutalité* et son *appétit de conquêtes*. La presse reflète donc les partis pris populaires et les exprime; ces derniers semblent guider la compréhension que les Français ont des peuples étrangers, lui donner sa couleur affective.

Nous touchons ici un point important, celui de la différence entre image et opinion publique, l'une étant fondement de l'autre. Au niveau de l'éditorial, par exemple, l'image est beaucoup plus le cadre que le contenu du commentaire journalistique. Le préjugé est un point de référence, accepté par la plupart des lecteurs, la force canalisant une nouvelle neutre en soi pour lui donner son sens; il semblerait alors que si le préjugé évolue, l'opinion, telle qu'elle s'exprime consciemment, doive se transformer elle aussi.

La presse des années 1882 à 1904 reflète-t-elle une telle transformation qui serait due à un changement de l'image, ou cette dernière reste-t-elle stable? Sous la III^{ème} République les quotidiens se développent régulièrement, mais ce ne sont pas les articles de politique étrangère qui y jouent un grand rôle. Ainsi le *Petit Journal*, le *Petit Parisien*, le *Matin*, journaux populaires, n'ouvrent que rarement leurs colonnes aux problèmes de relations internationales. Le *Temps*, le *Figaro* ou le *Journal des Débats*, plus attentifs aux nouvelles extérieures, s'adressent au public restreint de la bonne bourgeoisie, de la classe dirigeante. Les éditoriaux de ces derniers journaux, à plus faible tirage, avaient plus de poids peut-être sur la formation de la politique étrangère française car ils étaient lus par ceux qui pouvaient en influencer le cours. Le *Gaulois*, monarchiste, la *Petite République*,¹⁰ socialiste, représentaient des secteurs du public tenus à l'écart des décisions. Quant à l'*Intransigeant*, à la *Justice*, ils parlaient pour la classe montante des républicains laïques alors que l'*Echo de Paris* défendait les valeurs des catholiques conservateurs.¹¹

9 CARROLL Malcolm E., *French Public Opinion and Foreign Affairs, 1870-1914*, New-York, The Century, 1931

10 En 1904, Jaurès la remplace par l'*Humanité*

11 CARROLL M., *op.cit.*, cf. pp. 9-12

La presse de la fin du siècle passé, tournée vers les problèmes intérieurs, ne reproduisait que de temps à autre les débats de politique étrangère à la Chambre. A croire que la France, blessée en 1871, voulait éviter toute querelle due à des difficultés extérieures. Selon Carroll, les informations étrangères ne prenaient d'importance que lorsqu'elles pouvaient être utilisées sur le plan intérieur, pour mettre en cause un adversaire que l'on cherchait à abattre par exemple¹²: Jules Ferry tombe en 1885, l'affaire du Tonkin fournissant à ses détracteurs l'occasion idéale de renverser son ministère. Mais les ressentiments à son égard portaient tout autant, si ce n'est plus, sur son action en France que sur son engagement outre-mer.

Dans ces limites étroites, la politique étrangère, face à l'Angleterre en particulier, a-t-elle intéressé l'opinion publique française et comment? Un aperçu de l'information entre 1880 et 1905 nous fera pénétrer dans les préoccupations de l'époque et nous indiquera quelques-unes des tendances de l'opinion, tendances dues peut-être à des préjugés nationaux ressentis face aux pays extérieurs.

Gambetta, puis Ferry, furent les premiers à estimer que la France avait un avenir colonial mais il fallut attendre l'affaire de Tunis en 1881 pour que la presse s'ouvre à la propagande colonialiste; peu à peu tous les grands quotidiens soutinrent l'effort gouvernemental d'expansion extra-européenne, y compris le *Temps* et le *Journal des Débats*, représentants attirés de la classe moyenne et des milieux d'affaire.¹³ Une telle politique de conquête signifiait, à plus ou moins longue échéance, un affrontement avec la Grande-Bretagne, le pays européen qui, jusqu'alors, observait l'expérience républicaine d'un oeil plutôt favorable. Pour assurer ses arrières en cas de conflit colonial, la France avait besoin de la coopération de l'Allemagne, ou du moins de sa neutralité.

Le leitmotiv de notre période est la valse-hésitation de l'opinion publique française entre ces deux peuples voisins. Pour rompre son isolement en Europe, la République devait-elle accepter le *statu quo* sur les frontières de l'Est? Fallait-il proposer l'échange d'une colonie, Madagascar ou l'Annam, contre l'Alsace et la Lorraine, ceci afin d'avoir les mains libres face au Royaume Uni? Fallait-il au contraire chercher un compromis avec l'Angleterre et espérer en une alliance maritime indirectement dirigée contre l'Empire des Hohenzollern?

Ainsi, lors de l'affaire d'Egypte en 1882, le *Temps* et le *Journal des Débats* demandent une coopération étroite avec le ministère de Gladstone. Les journaux radicaux, eux, l'*Intransigeant*, la *Justice*, sont non-interventionnistes bien qu'ils sachent qu'une telle politique risque d'augmenter l'isolement de la France. Clémenceau, ses amis de la gauche parlementaire et les monarchistes réussissent à empêcher une expédition franco-anglaise dans la vallée du Nil. Les Britanniques y vont seuls et leur présence sur le canal de Suez devient la pomme de discorde entre les deux riverains de la Manche. La France cependant n'est pas prête à faire front si une crise de première importance devait se développer face à l'Angleterre. Ses demandes d'évacuation de l'Egypte, par conséquent, restent de pure forme. Et sans l'Angleterre il est difficile d'être seul face à Bismarck. La tentation est alors de se tourner vers l'Empire germanique. Ferry tente le rapprochement en 1884 et le *Figaro* du 28 septembre

¹² *Ibid.*, cf. p. 7

¹³ *Ibid.*, cf. p. 85

approuve l'idée d'une union continentale dirigée contre le Royaume Uni.¹⁴ Mais la presse monarchiste et radicale voit ce projet d'un très mauvais oeil et, malgré la Conférence de Berlin sur le partage de l'Afrique, ne peut accepter une avance quelconque faite à l'Allemagne. Avec le boulangisme d'ailleurs, à la fin des années 80, une attitude conciliante vis-à-vis des voisins d'outre-Rhin devient impossible. Pour l'opinion il s'agirait de trahison.

Le Proche-Orient d'un côté, les provinces perdues de l'autre, font échec à toute velléité d'accord soit avec l'Angleterre, soit avec l'Allemagne. Le pays est replié sur lui-même et ses souvenirs. L'alliance franco-russe, en désenclavant la France, semble pourtant rompre l'isolement de la République. Le czar, d'ailleurs, utilise son influence pour améliorer les relations entre Paris et Berlin, malgré les cris d'alarme des journaux radicaux et monarchistes qui accusent le ministère de vouloir pactiser avec l'ennemi teuton. La presse modérée, elle, reste fidèle au gouvernement et, sous l'influence d'un petit groupe colonialiste, prône, comme diversion, l'expansion outre-mer. En juin 1894, le Parlement vote des crédits pour l'occupation de la haute vallée de l'Oubangui, région située à la limite du Soudan que convoite l'Angleterre.¹⁵ C'est le premier pas vers l'incident de Fachoda.

A partir de 1895, l'opinion européenne commence à se passionner pour les aventures coloniales. C'est le début de *l'obsession impériale*, de *l'impérialisme héroïque*.¹⁶ Après le raid de Jameson dans les républiques boers, fin décembre 1895, raid qui provoque le fameux télégramme du Kaiser au président Kruger, l'Angleterre a plutôt mauvaise presse sur le continent. La tentation d'un rapprochement avec l'Allemagne se représente, ceci d'autant plus que le gouvernement français cherche, en juillet 1896, à prendre avantage de la situation en envoyant le capitaine Marchand en reconnaissance dans le Bahr-el-Ghazal, province soudanaise du Haut-Nil. Mais, à part les passions du moment, rien de très concret ne rapproche Paris de Berlin et lorsque Kitchener se trouve face à Marchand, en 1898, l'Allemagne n'est certainement pas prête à soutenir la France contre l'Angleterre.

La presse d'ailleurs ne réagit guère à la nouvelle de Fachoda; on est en pleine affaire Dreyfus. Il faut toute l'ardeur anti-française des journaux londoniens emportés par un chauvinisme militant pour que les quotidiens parisiens fassent front et abandonnent l'attitude très détachée qui était la leur, attitude pacifique reconnue le 29 septembre par le *Times* même. Les nationalistes de la *Patrie* ou de l'*Intransigeant* demandent que la France maintienne sa présence dans la région du Haut-Nil. Cependant les journaux proches du gouvernement, comprenant que l'Angleterre ne cédera rien, préparent l'opinion, dès la fin d'octobre, à l'abandon de Fachoda. Le *Matin* du 19 décrit l'endroit comme marécageux et insalubre et le *Temps* du 25 estime l'évacuation souhaitable, si les règles de la courtoisie internationale peuvent être observées par le Royaume Uni. Même les extrémistes de l'*Echo de Paris* ou du *Petit Journal* écrivent que le Bahr-el-Ghazal ne vaut pas une guerre. Soutenu par les réticences du public devant un conflit armé, Delcassé, depuis peu ministre des affaires étrangères¹⁷, ordonne le retrait de l'expédition Marchand.¹⁸

14 *Ibid.*, cf. p. 97

15 *Ibid.*, cf. pp. 166 - 7

16 BAUMONT Maurice, *L'essor industriel et l'impérialisme colonial*, Paris, PUF, 1965, p. 209

17 En juin 1898, Delcassé prend le portefeuille des affaires étrangères dans le cabinet Brisson

18 CARROLL M., *op.cit.*, cf. pp. 170-5

Pour la première fois depuis 1871 une puissance autre que l'Allemagne a humilié la France. Les nationalistes de droite se tournent alors contre la Grande-Bretagne. "Le duel sans merci est commencé" s'écrit Millevoye dans la *Patrie* du 4 novembre. Le *Matin*, proche de Delcassé, réplique que l'honneur national n'est jamais en cause dans les colonies, territoires qu'il faut traiter à la manière de titres commerciaux. Mais le *Temps* s'offusque de ce que l'Angleterre se refuse à toute compensation. Seul Jaurès, dans la *Petite République* du 13 novembre, pense que Fachoda est le prétexte rêvé pour rompre l'alliance russe et se rapprocher de la Grande-Bretagne.¹⁹

Le ressentiment anti-anglais, par contrecoup, rend à nouveau plausible une alliance avec l'Allemagne. A la différence de 1884 cependant, la majorité de ceux qui avaient lutté contre les initiatives de Jules Ferry se retrouvent en 1898 aux côtés des partisans de l'Empire germanique. Le 3 novembre, le très catholique *Echo de Paris* rappelle que l'ennemi héréditaire est Albion; l'Allemagne, elle, n'est qu'un adversaire occasionnel. L'*Autorité* va plus loin en proposant une expédition franco-allemande contre le Royaume Uni. Ce journal souligne qu'après tout le différend avec l'Allemagne peut être aplani facilement. Et la presse de broder sur ce thème jusqu'en février 1899.²⁰

L'Alsace-Lorraine reste cependant la pierre d'achoppement entre Paris et Berlin. Pour régler ce problème l'*Echo de Paris* propose que l'on rassemble une conférence européenne afin de décider du sort des provinces perdues. La très chauvine *Autorité* va jusqu'à demander l'acceptation du *statu quo*. Et Léon Daudet, dans le *Gaulois* du 17 janvier 1899, espère que l'Allemagne fera le premier pas en direction de la France.

La presse modérée reste muette quant à une alliance possible avec le Kaiser. Clémenceau, lui, dans l'*Aurore* du 7 décembre 1898, journal qu'il vient de fonder pour être le porte-parole des dreyfusards, attaque le projet de rapprochement continental comme étant réactionnaire, bien digne des anti-dreyfusards. Les éditorialistes représentatifs des classes moyennes et dirigeantes, tel Francis Charmes, le collaborateur de la *Revue des deux Mondes*, penchent plutôt vers une alliance avec l'Angleterre alors qu'en 1884 ils avaient soutenu l'idée d'un rapprochement avec Bismarck. Le 2 mars 1899 le *Temps* écrit que toute union continentale basée sur l'abandon de l'Alsace et de la Lorraine est insensée.

Pendant ce débat, Delcassé prend les premiers contacts avec Londres pour tenter de régler définitivement le contentieux franco-britannique. En mars 1899 la question du Haut-Nil est réglée et seuls les journaux extrémistes poursuivent la campagne anti-britannique. Le rapprochement franco-allemand, une nouvelle fois, ne s'est pas concrétisé, malgré l'influence russe et la politique agressive de l'Angleterre.

Le fait le plus intéressant de cette période est la fin d'une alliance qui, en politique étrangère, avait uni monarchistes et radicaux. Liés par leur nationalisme irrédentiste, les deux groupes avaient empêché l'intervention française en Egypte, renversé Jules Ferry lorsqu'il cherchait à sortir la France de son isolement. Avec Fachoda, les nationalistes de droite changent d'ennemi: la Grande-Bretagne remplace l'Allemagne. Les radicaux, eux, restent fidèles à la thèse d'une France allant jusqu'à Metz et Strasbourg. C'est l'affaire Dreyfus qui redistribue les forces selon un schéma nouveau, opportunistes et radicaux d'une part, monarchistes et autoritaires de l'autre.

¹⁹ *Ibid.*, cf. pp. 175-6

²⁰ *Ibid.*, cf. pp. 177-8

Clairement la République se gauchise. Jaurès lui-même soutient tacitement le ministère Combes et Millerand entre au gouvernement.

Carroll montre que, durant ses sept ans au Quai d'Orsay, Delcassé, solitaire, poursuit avec constance sa politique de rapprochement avec l'Angleterre. Il garde en sous-main la carte allemande pourtant car on est en pleine guerre des Boers, conflit unanimement désapprouvé sur le continent. Dans ses comptes rendus sur la situation en Afrique du Sud, le *Temps* essaie de rester objectif alors que l'*Autorité* et la *Patrie* publient des récits aberrants, follement anti-britanniques. Le *Petit Journal*, dès 1898 déjà, s'était montré très amer envers les voisins d'outre Manche. Le *Journal des Débats*, cependant, avec l'aide du *Temps*, prépare peu à peu la classe moyenne à une alliance anglaise, soulignant, dès 1901, la mauvaise volonté allemande face au rôle de la France au Maroc.

L'Entente cordiale de 1904 est présentée d'abord comme un accord sur l'Afrique du Nord. L'Angleterre y abandonne ses prétentions sur les côtes faisant face à Gibraltar bien que son commerce avec le chérifat soit plus important que celui de la France; la France, elle, renonce à l'Égypte. En général, l'accord est bien accueilli. Le *Journal des Débats* du 11 mai souligne que le traité a pour but essentiel de supprimer les causes de friction entre les deux nations et de faire progresser la cause de la Paix. Le *Temps* du 16 avril avait déjà noté que le rapprochement franco-anglais n'était pas dirigé contre l'Allemagne qui, d'ailleurs, par la bouche de Bülow avait reconnu le caractère pacifique de l'arrangement. Il semble donc que la presse, même si elle souligne l'importance historique de l'Entente, même si elle appelle à une meilleure coopération entre la France et l'Angleterre, insiste d'abord sur le côté inoffensif de l'accord, règlement de différends anciens. A croire qu'on veut en faciliter l'acceptation par l'opinion française et par les puissances européennes. Il faut attendre la crise marocaine de 1905 pour que l'Entente cordiale prenne une allure anti-allemande et pour que le public y voie un instrument offensif de la politique nationale.²¹

A suivre donc l'évolution des partis entre 1882 et 1904, on voit que la presse sent l'isolement du pays et hésite entre l'Angleterre et l'Allemagne. Faut-il envisager une alliance continentale, résurgence des rêves du Premier Empire français ou une coopération avec la reine des mers, comme avait tenté de le faire Napoléon III? Les quelques essais de rapprochement avec Berlin trébuchent sur le problème de l'Alsace-Lorraine. Du côté de l'Angleterre l'Égypte représente une difficulté du même ordre mais l'abandonner est plus facile que de renoncer aux provinces de l'Est. L'amertume face à la Grande-Bretagne passe ainsi des rangs des opportunistes, contrecarrés en 1882, aux rangs des nationalistes conservateurs, lors de Fachoda en 1898. Les modérés qui, avec l'affaire Dreyfus, prennent le parti d'une politique avancée, rejoignent le camp radical, plus favorable alors à une coopération avec la Grande-Bretagne, le grand pays démocratique qui peut servir de modèle aux républicains dans la lutte à mort qu'ils livrent aux partisans de l'ordre. Dans ce contexte, la politique de Delcassé est normale. L'Entente cordiale est l'aboutissement naturel du grand réalignement des forces provoqué par l'Affaire. L'influence du ministre reste discrète, perdue dans les remous de la politique intérieure, n'apparaissant qu'en filigrane dans les éditoriaux des journaux modérés qui veulent préparer l'opinion

à un accord franco-anglais. Au cours de notre période d'étude, des attitudes pro- et anti-britanniques ont donc coexisté, passant d'un parti à un autre.

Peut-on penser alors que les Français ont pu avoir une image commune soit de l'Angleterre, soit de l'Allemagne? Comment expliquer la volte-face des nationalistes en 1898? Quel est le rapport entre le mouvement de l'opinion modérée vers une alliance anglaise et les préjugés existant en France face à la Grande-Bretagne? Existe-t-il des similitudes entre des attitudes en apparence divergentes et changeantes? L'image, ensemble de préjugés, peut-elle accommoder en son sein des avis contradictoires? Base stable de l'opinion publique, peut-elle survivre à de fortes oppositions? C'est ce que nous tenterons de voir dans ce travail en cherchant le rapport entre stéréotype et opinion exprimée. Nous essayerons de montrer que l'évolution des positions de chacun peut être ramenée à un même modèle de compréhension de soi et de l'autre.

Il s'agit là, nous semble-t-il, d'un problème politique essentiel à une explication globale de l'histoire des relations internationales. Si certaines constantes se dégagent des comportements de groupes, tels que la nation, elles peuvent éclairer les choix politiques des gouvernants et la manière dont ils sont reçus par les gouvernés, permettre aussi une meilleure compréhension de l'homme pris dans son milieu social.

Pour être totale, notre recherche, une étude de cas, devrait analyser aussi bien les attitudes françaises face à l'Angleterre que celles face à l'Allemagne, aux Etats-Unis, à la Russie ou à l'Italie, par exemple. Ces attitudes pourraient se compléter, s'annuler ou se renforcer l'une l'autre. Mais un travail d'une telle envergure est impossible à réaliser car une vie n'y suffirait pas. Il a fallu nous restreindre à la relation France-Angleterre.

Nous avons choisi ces deux pays car ils représentent les plus vieilles nations européennes. Leur identité de groupe s'est formée par le contact mutuel des deux Etats au cours de guerres multiples aussi bien que par l'échange des hommes, des idées et des biens, pendant plus de cinq siècles. Leur nationalisme a la même histoire et a atteint un stade comparable. L'image que chaque nation a de l'autre est riche d'épreuves, de contacts, de détails hérités de l'expérience de nombreuses générations. Pour s'en rendre compte, il suffit de consulter les ouvrages de Georges Ascoli, *La Grande-Bretagne devant l'opinion française depuis la guerre de cent ans jusqu'à la fin du XVIème siècle*²² et *La Grande-Bretagne devant l'opinion française au XVIIème siècle*²³, ou ceux de Bonno sur *La culture et la civilisation britannique devant l'opinion française de la paix d'Utrecht aux "lettres philosophiques"*²⁴ et de Pierre Reboul concernant *Le mythe anglais dans la littérature française sous la Restauration*.²⁵

A reprendre ces textes, l'on s'aperçoit que le portrait de l'Anglais en France a bien sûr évolué suivant les circonstances; mais ses grands traits sont restés remarquablement stables et nous les retrouverons à peine modifiés chez les auteurs du début de la IIIème République. Cette continuité de l'image, que ne brisent pour ainsi dire jamais les événements historiques, fait que les années 1882 et 1904, limites de notre étude, ne

22 ASCOLI Georges, *La Grande-Bretagne devant l'opinion française depuis la guerre de cent ans jusqu'à la fin du XVIème siècle*, Paris, J. Gamber, 1927

23 ASCOLI Georges, *La Grande-Bretagne devant l'opinion française du XVIIème siècle*, Paris, J. Gamber, 1930

24 BONNO G., *La culture et la civilisation britannique devant l'opinion française de la paix d'Utrecht aux "lettres philosophiques"*, Transactions of the American Philosophical Society, Philadelphie, juin 1948

25 REBOUL Pierre, *Le mythe anglais dans la littérature française sous la Restauration*, Lille, Bibliothèque universitaire, 1962

sont qu'indicatives. Elles cernent un moment de tension entre deux pays qui a pu influencer la manière dont se sont vus les deux peuples mais pour retrouver certains traits du tableau de l'Anglais en France nous serons obligés de remonter avant 1882. Notre but restera cependant le suivant: voir si l'image des insulaires apporte les bases du mythe explicatif des raisons d'être et d'espérer du peuple de France, groupe humain façonné par plusieurs siècles de nationalisme et menacé, à la fin du 19^{ème}, par la montée de nouveaux Etats et l'expansion industrielle de l'Europe.

2) Sources et thèmes de recherche

Les problèmes d'image font l'objet de nombreuses recherches. Une bonne partie des travaux est due à la plume de comparatistes qui centrent leurs études sur la littérature. Ainsi Marius-François Guyard dépouille les romans français de l'entre-deux-guerres²⁶, Simon Jeune les productions romanesques et théâtrales de la deuxième moitié du 19^{ème} siècle.²⁷ Le premier dépeint l'Angleterre, le second les Américains, tels qu'ils sont sortis de l'imagination des écrivains français. Leurs travaux ne s'intéressent aux préjugés d'une nation face à une autre que de façon secondaire car leur but n'est ni la psychologie sociale, ni l'histoire.

Mademoiselle Marandon, tout en s'inscrivant dans la ligne de la littérature comparée, étend son enquête aux revues, aux essais et aux récits de voyage. Son ouvrage²⁸ a une dimension historique précise car il reconstitue le climat d'une époque, l'ère victorienne, ainsi qu'une dimension de psychologie sociale car il cherche à découvrir l'évolution des idées et des préjugés, bref le dynamisme de l'image. Reboul suit un chemin semblable pour décrire le mythe anglais sous la Restauration.²⁹

Quand il compose son étude sur l'opinion française face aux Etats-Unis de 1815 à 1852³⁰, René Rémond se veut d'abord historien. Pour lui "la barrière entre ce qui est littéraire et ce qui n'est pas digne de ce nom n'a point de sens: tout l'intéresse de ce qui est écrit".³¹ C'est pourquoi, dans son livre, il s'appuie davantage sur des ouvrages de vulgarisation que sur des sources romanesques et théâtrales. Tous les faits sont dignes d'intérêt.

Histoire, psychologie sociale et littérature comparée sont les disciplines parentes des études d'image. Suivant sa formation, chaque chercheur porte plus ou moins l'accent sur l'une ou l'autre de ces disciplines.

La plupart des ouvrages cités jusqu'ici traitent d'un pays, les Etats-Unis ou la Grande-Bretagne par exemple. Nous avons décidé de nous limiter à une étude de l'Anglais. Ceci nous entraîne à analyser des types humains, à concentrer notre effort sur le caractère britannique. Nous inclinons ainsi vers la psychologie sociale, tout en faisant appel à l'histoire et à la littérature comparée. Nos sources essentielles sont les romans, les pièces de théâtre, les essais publiés entre 1880 et 1906. Nous utilisons ainsi

26 GUYARD Marius-François, *La Grande-Bretagne dans le roman français, 1914-1940*, Paris, Didier, 1954

27 JEUNE Simon, *De F. T. Graindorge à A. O. Barnabooth*, Paris, Didier, 1963

28 MARANDON Sylvaine, *L'image de la France dans l'Angleterre victorienne*, Paris, Colin, 1967

29 *Supra*, p. 18

30 REMOND René, *Les Etats-Unis devant l'opinion française, 1815-1852*, Paris, Colin, 1962

31 REMOND R., *op.cit.*, p. 10

la méthode comparatiste. Mais nous nous basons encore sur les *manuals d'histoire* qui "alimentent directement l'opinion commune"³², pour reprendre une phrase de René Rémond. En travaillant sur des ouvrages de vulgarisation de l'image, vastes compilations d'informations diverses, nous faisons oeuvre d'historien à la recherche du dynamisme de la mentalité collective française. A nous d'en tirer des conclusions sur l'histoire psychologique de la IIIème République.

Les témoignages contemporains des querelles coloniales peuvent être reclassés suivant d'autres critères encore, en particulier celui de la subjectivité.

Les uns sont des productions formelles de l'intelligence, tels les essais théoriques où l'Anglais devient un objet de recherche que l'on peut manier comme un caillou dont un géologue chercherait à percer les mystères cristallographiques. Les autres laissent affleurer les motivations de l'inconscient. Ainsi, dans les romans et les pièces de théâtre, dont le but n'est pas de décrire l'Angleterre, le mot Britannique se charge plus facilement de l'émotion des lecteurs ou des spectateurs qui y retrouvent une partie de leurs hantises. Entre ces deux extrêmes, on trouve des *manuals d'histoire* et des récits de voyage qui donnent une forme objective à un contenu subjectif, ceci avec plus ou moins de succès.

Notre analyse portera sur tous ces ouvrages. Nous laisserons de côté la presse (nous avons feuilleté la *Revue des Deux Mondes* cependant) et les articles présentant l'événement à chaud; leur contenu a déjà été dépouillé par Malcolm Carroll. Quant aux stéréotypes qui s'y trouvent, ils forment un matériel trop dispersé pour permettre un travail exhaustif.

Nous utiliserons essentiellement les romans dont la liste nous est fournie par le *Polybiblion*, revue catholique critique offrant un excellent répertoire de la production littéraire en France. Les *Annales du théâtre* de Noël et Stoullig donnent un bon catalogue des pièces jouées à Paris. Les index de la Bibliothèque Nationale nous permettent de retrouver les *manuals d'histoire* utilisés sous la IIIème République ainsi que les récits de voyage et les études concernant l'Angleterre de la fin du règne de Victoria, ouvrages publiés entre 1880 et 1906, (nous avons repoussé les limites de notre période de quatre ans pour tenir compte d'une part des retards de la distribution, d'autre part des lenteurs de l'édition. Un livre paru en 1906 peut avoir été conçu en 1904 et refléter les difficultés de ce moment-là. Un autre, édité en 1880, peut n'avoir atteint son public qu'après quelques années).

Nous essayerons de reclasser cet abondant matériel, d'en tirer les motifs les plus significatifs, de montrer les relations qui existent entre les différents éléments de l'image et de lui donner un sens.

Dans cette perspective, les thèmes de recherche gardés à l'esprit seront le *nationalisme*, allégeance émotionnelle à un symbole, les rapports entre les difficultés économiques, politiques du moment et l'image, c'est-à-dire sa *valeur d'actualité*, ainsi que les tensions entre la structure du mythe explicatif d'une époque et les *valeurs idéologiques* de ce temps-là. Les conclusions que nous pourrons tirer auront pour limite celle des sources consultées car il est impossible d'être complet. Il ne s'agit pas "de tout dire ce qui fut, mais . . . de donner une idée *juste* d'une mentalité, d'un type humain, d'une représentation collective".³³ Nous ne pouvons qu'espérer que notre

32 *Ibid.*, p. 9

33 MARANDON S., *op.cit.*, p. 136

intuition, étayée par des mois de lecture, nous aura conduit à tracer une image vraie de l'image de l'Anglais en France à la fin du 19^{ème} siècle.

3) Définitions et méthodes

Mythe, image, stéréotype ou préjugés, tous ces termes sont utilisés dans la littérature étudiant les représentations qu'un peuple a d'un autre.

Ces représentations sont basées sur des *attitudes*, "principes unifiant de nos rapports avec le monde, le milieu et les autres".³⁴ Telles des catégories, "elles épargnent la peine d'une conduite adaptée à chaque objet rencontré, spécifiquement: par ce biais, l'attitude est directement reliée à l'intelligence et à la force du *moi*. Plus l'intelligence est capable d'une analyse fine, et le *moi* d'un comportement varié, plus les attitudes sont différenciées".³⁴

Les attitudes sont la base des *préjugés*, "jugements, positifs ou négatifs, vis-à-vis d'une personne, d'un objet ou d'un concept en dehors de toute expérience personnelle.

Le *stéréotype*, lui, est un jugement *qualitatif* vis-à-vis d'une personne, d'un objet ou d'un concept, toujours en dehors d'une expérience personnelle. Un stéréotype est souvent un adjectif.

A l'examen, le préjugé semble se tenir beaucoup plus près de l'attitude que le stéréotype: il serait le génotype d'attitude. Les stéréotypes semblent en découler et le manifester, ce serait des phénotypes. Ils seraient la rationalisation du préjugé".³⁵

Dans le cadre de notre travail, par exemple, le préjugé serait la jalousie de l'Anglais qui s'exprimerait par des stéréotypes tels que le Britannique fidèle mais têtue. L'attitude fondamentale équivalant à une *catégorie de la connaissance*, certains concepts sont rejetés d'office. L'Anglaise au teint olivâtre et aux cheveux de jais n'existe pas au niveau du stéréotype. L'*image*, elle, est un ensemble de stéréotypes. Par elle-même, elle n'a pas plus de signification qu'une photographie dont on aurait perdu les références, qu'un portrait dont on ignore l'identité du modèle.

Cependant, replacée dans son contexte, celui du sujet percevant, elle prend un sens. Pour son créateur, elle peut avoir valeur de *mythe*, c'est-à-dire exprimer ses sentiments de manière indirecte. La notion de l'Anglais pragmatique peut ainsi cacher la peur du Français angoissé par le mouvement du réel qu'il ne sait comment contrôler. Le mythe est une explication symbolique des problèmes, généralement sous forme de récit. Les relations entre les différents éléments de la narration forment la structure signifiante. La projection des difficultés du sujet percevant peut aussi être statique et aboutir à des portraits regroupant en un seul tableau les éléments de la projection. Le *mythe* est alors une *image* actualisée en un symbole significatif des sentiments qui l'on fait naître. "Toute pensée mythique . . . consiste en une réorganisation de l'expérience sensible au sein d'un système sémantique."³⁶

Parallèlement l'*image* semble être un langage dont les termes sont choisis en fonction des sentiments. Eux seuls la rendraient signifiante pour exprimer l'identité profonde du sujet.

34 CASTELLAN Yvonne, *Initiation à la psychologie sociale*, Paris, Colin, 1970, p. 198

35 *Ibid.*, p. 207

36 LEVI-STRAUSS Claude, *Anthropologie structurale*, Paris, Plon, 1958, p. 109

Au niveau individuel, le langage peut avoir plusieurs formes. Pagès, par exemple, distingue le langage de l'*action* "sorte de gestuelle sociale qui prolonge la gestuelle corporelle"³⁷, celui du *symbole* où les "sentiments sont exprimés verbalement mais de façon telle qu'ils ne sont attribués à la situation présente"³⁷, celui de l'*étude rationnelle* "où le sentiment se présente comme une idée de sentiment plutôt que comme un sentiment réellement vécu"³⁸, celui de l'*émotion* "où le sentiment vécu est prêt à sourdre mais reste inarticulé, confus".³⁸ "Ces divers langages correspondent à des degrés différents de distance à l'expérience immédiate de la relation et du sentiment."³⁸

Pour nous, qui nous appuyons sur des textes écrits, le langage rationnel est dominant mais il faut se rappeler que très facilement il peut se teinter de symbolisme ou d'émotion, comme en poésie, et laisser percer le sentiment sous-jacent à toute écriture.

Dans cet ouvrage, la France est le sujet percevant, parlant le langage de l'image, et l'Angleterre est l'objet perçu. Il s'agit bien sûr de deux ensembles humains et non de leur domaine territorial. Les mots France et Angleterre symbolisent les Français et les Anglais, expriment une allégeance commune à une société arbitrairement enfermée dans des limites géographiques. Dans ce travail, nous nous intéressons à un groupe et non à son environnement physique, région du continent ayant pris son nom. Quant nous parlons de la France et de l'Angleterre, nous sous-entendons toujours que leurs habitants sont les éléments premiers de ces formations. D'où le titre de notre étude, *l'image de l'Anglais en France* combinant les deux expressions d'une même réalité humaine.

Le nationalisme de l'époque permet de considérer le groupe humain enfermé dans les limites de l'hexagone comme relativement uni. Sous la III^{ème} République, les allégeances politiques, légales et sociales des individus sont toutes basées sur l'Etat et le modèle du Français type est imposé largement à travers le pays grâce à l'école et au service militaire. Les motivations nationales des membres du groupe France sont foncièrement similaires.

"Tout groupe se révèle . . . comme un sous-groupe qui se découpe sur des unités plus larges. (Pour nous, l'Europe A. B.). Si cette réalité solidaire de l'humanité n'est pas reconnue dans les faits quotidiens, ce n'est pas qu'elle n'existe pas, c'est qu'elle évoque une angoisse telle qu'elle suscite de puissants mouvements de résistance individuels et collectifs.

Les groupes partiels ne résultent pas seulement de possibilités particulières de communication, comme le veut la psychologie sociale, mais aussi, et peut-être surtout, de difficultés de communication à l'intérieur d'un groupe plus vaste. . . . Les structures sociales sont l'expression indirecte et défensive d'émotions collectives refusées."³⁹

Les Français sont ainsi soumis à une hiérarchie dominée par une idée, la représentation collective du groupe, représentation qui lui donne sa cohésion. Symboliquement, il pourrait s'agir de Marianne. "La relation privilégiée place une personne, une divinité, une idée, une collectivité, au-dessus et à part de tous les hommes et en fait l'objet d'élection de sentiments positifs ou négatifs. . . . C'est une

37 PAGES Max, *La vie affective des groupes*, Paris, Dunod, 1968, p. 426

38 *Ibid.*, p. 430

39 *Ibid.*, pp. 308-9

réaction de défense qui accompagne le processus de dissociation . . . il s'agit d'éviter la destruction. . . . Ce déplacement des sentiments est un moyen de localiser et d'extérioriser à la fois l'angoisse; la *figure privilégiée*⁴⁰ . . . est le masque de cette angoisse refusée. . . . Par dessous l'image consciente que nous nous faisons d'elle (détestable ou bien parée de tous les attraits) se profile l'image inconsciente d'un démon destructeur ou possessif, et plus profondément encore celle d'un *Autrui* auquel nous sommes reliés et dont nous sommes séparés. Elle symbolise notre relation avec tous les hommes tout en nous protégeant d'elle. Elle n'est pas une personne concrète mais notre propre angoisse que nous projetons contre elle, en la déformant pour la rendre moins redoutable."⁴¹

Nous voyons que l'image est inséparable de la psychologie du groupe qu'elle exprime. Elle n'est pas quelque chose d'extérieur à la France mais bien une partie intégrante de la relation entre Français. Sans figure privilégiée placée hors du groupe, on pourrait craindre que le groupe n'existât pas. Dans l'histoire de la France, l'Angleterre a longtemps joué le rôle de la figure privilégiée. Nous verrons dans quelle mesure, dans notre période, d'autres l'ont remplacée ou se sont ajoutées à elle pour donner une consistance au masque de l'angoisse.

Le nationalisme est essentiellement une culture de la peur du néant car il se base sur l'idée de la séparation, de division intrinsèque entre les hommes. Le culte de la frontière entraîne l'adoration de la différence ainsi que la mise sur un piédestal du symbole de ces différences. "La relation privilégiée suppose une hiérarchie sans nuances, une opposition brutale entre ceux que nous aimons et ceux que nous n'aimons pas. Quand elle change, c'est un tremblement de terre, le renversement complet des alliances, lié au fait que la passion réprimée l'emporte sur la passion dominante, que la haine fait place à l'amour ou inversement. Surtout, c'est une hiérarchie substantielle et *a priori*. Elle tient à quelque propriété substantielle de l'objet qui le met éternellement à part des autres, en dessus ou en dessous d'eux. C'est parce qu'il est la mère, le chef, l'*étranger*⁴², que nous éprouvons envers lui tel ou tel affect. Le fossé absolu qui s'établit ainsi entre les deux catégories d'objets est le reflet du fossé psychique que nous instaurons par mesure de protection entre l'amour et la haine, en vertu du processus de dissociation. . . . La relation privilégiée est le fondement du racisme comme de ce que, plus généralement, certains auteurs ont appelé la *personnalité autoritaire*."⁴³

La xénophobie, si courante dans les préjugés, vient de là. Mais cette attitude n'est pas haine seulement, comme le montrera le portrait de l'Anglais fait par les Français, tel que nous le décrirons ci-dessous. En effet, "l'attitude envers la figure privilégiée ne peut être qu'ambivalente. Cela tient au fait qu'elle est un moyen de défense et en tant que tel l'instrument d'une répression. . . . La figure aimée est secrètement haïe, la figure haïe secrètement aimée et parfois les indications secrètes et indirectes deviennent explicites et l'on assiste à un renversement des significations".⁴⁴ En France, les républicains, nous l'étudierons, feront un transfert de cet ordre sur les valeurs

40 Souligné par nous

41 PAGES M., *op.cit.*, pp. 387 - 9

42 Souligné par nous

43 PAGES M., *op.cit.*, p. 391 (allusion faite aux recherches d'Adorno)

44 *Ibid.*, p. 392

représentées par l'Angleterre au prix d'un refoulement de valeurs traditionnellement liées au parti catholique.

L'hypothèse de base de notre travail est que la relation qui existe entre le Français et l'Anglais est celle d'un individu et de son image. L'homme qui se regarde dans un miroir voit son reflet, symétriquement inversé. Qu'il l'affuble du nom d'Anglais ou non, nous verrons qu'il s'agit toujours de lui-même. Pourtant les Anglais existent. Les Français en ont vu, ils ont lu de leurs ouvrages, se sont plongés dans leurs romans, ont assisté à leurs pièces de théâtre. Le reflet du miroir peut prendre forme réelle. A croire que le tain de la glace s'est écaillé et que derrière la vitre un Britannique se profile, en chair et en os; pourtant le reflet du verre continue à gêner la vision. Le Français ne perçoit l'insulaire qu'à travers sa propre image. "L'autre n'a le droit que d'être différent, . . . les comportements qui pourraient démentir cette image sont niés. L'autonomie lui est refusée."⁴⁵

C'est pourquoi notre ouvrage est divisé en trois parties principales. Tout d'abord un aperçu de l'Anglais tel qu'il se présente à la France, à travers ses oeuvres littéraires, ses productions matérielles ou ses voyages. A l'opposé, un rapide survol de ce que le Français proclame être, survol basé sur la présentation de la IIIème République dans les manuels d'histoire de la fin du 19ème siècle. Enfin, une partie centrale, la plus importante, l'image de l'Anglais en France, une étude de ce reflet du miroir porté sur une réalité différente. Nous tenterons ainsi de dégager les relations profondes qui existent entre le peintre, son modèle et le tableau qu'il en fait.

Si l'image exprime "la collusion inconsciente des membres de l'organisation"⁴⁶, elle s'inscrit dans un moment historique donné. Elle est l'écran de projection de l'instant: la représentation de l'autre se modifie en fonction de l'actualité. Les grands traits, permanence de l'identité du sujet, se colorent au vu de la situation présente. Ceci nous amènera à insister particulièrement sur les luttes intestines de la IIIème République qui nous fourniront une des clés de la représentation de l'Anglais en France à partir de 1870.

En donnant une traduction symbolique de sentiments actuels, l'image est bel et bien un langage, un langage qui a un passé, une histoire et une continuité qui donnent sa forme au présent. Mais comment le déchiffrer lorsque "la structure de la langue reste inconnue de celui qui parle jusqu'à l'avènement d'une grammaire scientifique et, même alors, elle continue à modeler le discours en dehors de la conscience du sujet imposant à sa pensée des cadres conceptuels qui sont pris pour des catégories objectives"?⁴⁷

"Il n'y a guère de doute que les raisons inconscientes pour lesquelles l'on pratique une coutume, on partage une croyance, sont fort éloignées de celles qu'on invoque pour la justifier. Même dans notre société, les manières de table, les usages sociaux, . . . beaucoup de nos attitudes morales, politiques et religieuses, sont observées scrupuleusement par chacun sans que leur origine et leur fonction réelles aient fait l'objet d'un examen réfléchi. Nous agissons et pensons par habitude et la résistance inouïe opposée à des dérogations, même minimales, provient plus de l'inertie que d'une volonté

45 *Ibid.*, p. 384

46 *Ibid.*, p. 409

47 LEVI-STRAUSS C., *op.cit.*, p. 26

consciente de maintenir les coutumes dont on comprendrait la raison.”⁴⁸ Pagès dirait peut-être que cette inertie est la réponse inconsciente à la peur du changement. Cette stabilité relative de l’image devrait nous permettre de la sonder sans trop de peine. “L’activité inconsciente de l’esprit ne consiste-t-elle pas à imposer des formes à un contenu? . . . et il suffit d’atteindre la structure inconsciente sous-jacente à chaque institution ou à chaque coutume pour obtenir un principe d’interprétation valide pour d’autres institutions et d’autres coutumes.”⁴⁹

Notre but dans cette étude est de trouver ces structures inconscientes de l’âme et de la société françaises, celles qui expliqueront la vision de l’Anglais en France. Pour cela, nous devons procéder à une *lecture indirecte* des témoignages de l’époque car “les attitudes psychologiques et les structures logiques des documents ont toujours échappé à la conscience de ceux qui les écrivaient. . . . Les indications ainsi recueillies . . . transcendent les témoignages . . . et . . . cherchent à atteindre, à travers le conscient jamais ignoré, toujours plus d’inconscient”.⁵⁰ Telle est la démarche de l’ethnologue, selon Lévi-Strauss.

Personnellement nous ferons d’abord nos recherches en historien “gardant les yeux fixés sur les activités concrètes et particulières (pour nous, la production littéraire d’une époque, A. B.) pour les envisager ensuite sous une perspective plus riche et plus complète”⁵¹ mais cette dernière perspective sera fortement marquée par l’approche que Lévi-Strauss appelle ethnologique. Nous voulons dégager les structures explicatives de l’évolution des idées à la fin du siècle passé.

Pour cela, nous accumulerons les faits d’une manière automatique. A partir d’une liste des ouvrages publiés en France pendant les querelles coloniales, ouvrages traitant du Royaume Uni ou mentionnant les insulaires, nous lirons ces textes l’un après l’autre relevant les qualificatifs apportés au concept du Britannique. Ceci pour esquisser l’image de l’Anglais en France. Peu à peu certains traits s’accuseront, d’autres s’effaceront. Des adjectifs reviendront sans cesse soulignant certaines attitudes. Après quelques centaines de volumes, une structure de compréhension se dessinera d’elle-même, clairement centrée sur des traits jugés positifs ou négatifs. En tentant de les classer, des symétries apparaîtront ainsi que des inversions. Le modèle de l’Anglais en France répondra-t-il à une logique certaine?

En tout cas, une même structure semble exister chez tous les écrivains, qu’ils parlent de la Grande-Bretagne en bien ou en mal. La question de l’impact de chaque texte sur le public, de son importance comme reflet de la mentalité de son temps, comme formateur de l’esprit de ses contemporains, ne joue plus ici qu’un rôle secondaire. Ainsi, le livre de Jules Vallès *La rue à Londres*⁵², tiré à 600 exemplaires seulement, ouvrage souvenir, n’a peut-être été ouvert et apprécié que par un petit nombre d’amis mais son témoignage s’inscrit parfaitement dans la vision habituelle du monde insulaire. Ce n’est d’ailleurs pas étonnant car cette structure de l’image répond aux besoins de l’identité nationale française à laquelle l’auteur, en exil outre-Manche, se sent fortement attaché.

48 *Ibid.*, p. 25

49 *Ibid.*, p. 28

50 *Ibid.*, pp. 31–2

51 *Ibid.*, p. 32

52 *Infra*, pp. 198–199

Pour les récits traduits de l'anglais, nous procéderons différemment. Les personnages insulaires, naturellement, y sont les plus importants et l'intrigue romanesque tourne autour d'eux. Les relations entre héros ont une signification particulière pour le dessin d'une structure. Nous relèverons la progression interne des ouvrages et il apparaîtra bientôt que la plupart sont des variations sur un thème commun, le péché, la reprise d'une seule histoire où, au fil des tomes, seuls changent les noms, les lieux et les rebondissements de l'action. Nous pourrions ainsi dégager une certaine philosophie de l'existence, suggérer la présence d'archétypes, incarnations de la structure fondamentale de la civilisation anglaise au 19^{ème} siècle, idéaux auxquels s'identifient les Britanniques prisonniers de l'idéologie dominante en Europe, le nationalisme.

L'image se déchiffre, qu'il s'agisse d'*auto-image* (représentation que le groupe percevant a de lui-même) ou d'*hétéro-image* (représentation que le groupe se fait d'autrui). Comme le dit Lévi-Strauss, "nous sommes conduits à nous demander si divers aspects de la vie sociale (y compris l'art et la religion) . . . ne consistent pas en phénomènes dont la nature rejoint celle-même du langage . . . c'est-à-dire sont un ensemble d'opérations destinées à assurer, entre les individus et les groupes, un certain type de communication".⁵³ "Nous ne nous sommes pas suffisamment avisés que langue et culture sont deux modalités de l'activité de l'esprit humain."⁵⁴ "Il s'agit de . . . discerner des niveaux de société comparables qui deviennent ainsi significatifs."⁵⁵

Il paraît qu'avec cinq cent mots on peut exprimer l'essentiel de ses besoins. Beaucoup font preuve de plus de prolixité. Chacun cependant reconnaît employer la même langue. L'image, en tant que langage, connaît des particularités semblables. Pour les uns, elle se réduit à quelques traits, presque caricaturaux, pour les autres, elle s'affine, se détaille, multiplie ses coloris.

Certains Français ont voyagé, sont allés outre-Manche, ont pénétré dans des milieux britanniques, ont reçu des Anglais de passage sur le continent, ont appris la langue de Shakespeare, ont lu la littérature du Royaume-Uni; ils ont une bonne information sur le pays et ses habitants, ils peuvent en parler avec nuance et raffinement. A l'opposé, des paysans poitevins par exemple, attachés à un terroir qu'ils n'ont jamais quitté, n'auront peut-être vu, en fait d'Anglais, que des touristes égarés; ils n'auront entendu parler de la Grande-Bretagne que dans les écoles, s'ils les ont fréquentées, ou dans les récits de leurs enfants obligés de s'instruire grâce aux lois sur l'enseignement prises par la III^{ème} République. Autant dire que leur vision de l'Anglais est squelettique.

Pourtant, le cosmopolite et le paysan utilisent un langage unique, avec recherche ou sans affectation. Les relations entre termes signifiants sont fondamentalement les mêmes car elles expriment un besoin semblable, celui de l'identité nationale, celui des liens d'un groupe humain qui se plie aux exigences d'une vie commune. Ainsi avons-nous mis sur pied d'égalité des témoignages aussi divers que ceux des manuels scolaires, de Jules Verne ou d'Hippolyte Taine. Tous, ils participent des mêmes structures de signification.

Leur unité essentielle provient de leur appartenance à un même développement de l'esprit humain. Pour Piaget, l'enfant, au cours des deux premières années de son existence, utilise "l'intelligence sensori-motrice qui coordonne les perceptions et les

53 LEVI-STRAUSS C., *op.cit.*, pp. 70-1

54 *Ibid.*, p. 81

55 *Ibid.*, p. 100

mouvements jusqu'à aboutir à la construction de l'objet permanent, de l'espace pratique et des constances perceptives de la forme et des dimensions. . . . Quoique dépassée . . . par l'intelligence conceptuelle qui développe les schèmes initiaux jusqu'à les transformer en opérations rationnelles, l'intelligence sensori-motrice demeure, durant toute l'existence, . . . l'organe essentiel de l'activité perceptive ainsi que l'intermédiaire nécessaire entre les perceptions elles-mêmes et l'intelligence conceptuelle".⁵⁶

Après les quatre ou cinq premiers mois de la vie, l'imitation apparaît comme un prolongement de l'intelligence puis, "de deux à sept ans, la représentation imagée du modèle précède sa copie".⁵⁷ "L'image acquiert sa vie propre et précède même tellement l'imitation que, en imitant, le sujet ignore souvent qu'il copie."⁵⁸ Ainsi, "l'image n'est pas un dérivé de la perception pure mais le produit d'une accommodation imitative qui atteste elle-même l'existence d'une activité située au-dessus des perceptions et des mouvements, mais au-dessous de la pensée réfléchie . . . *l'activité perceptive*".⁵⁹

"Cette activité perceptive . . . prolonge effectivement l'intelligence sensori-motrice avant l'apparition du langage et de l'intelligence conceptuelle."⁶⁰ . . . Elle engendre l'image, sorte de schème ou de copie résumée de l'objet perçu et non pas continuation de sa vivacité sensorielle. . . . L'image est immédiatement intégrée dans l'intelligence conceptuelle à titre de signifiant."⁶¹

L'image est donc un support indispensable du développement de l'enfant au niveau de l'intelligence concrète. Elle participe secondairement à la constitution des invariants fonctionnels. Son activité semble cependant restreinte par rapport à la mobilité de l'intelligence logico-mathématique, système dynamique capable d'auto-correction. Dans le cadre de ce dernier, l'image paraît avoir une valeur surtout épistémologique de constituant de la connaissance. Elle reste plutôt au niveau de l'inconscient. On pourrait penser qu'y faire référence, c'est régresser par rapport au stade de l'intelligence formelle dans la mesure où l'un des comportements est antécédent à l'autre.

Le stéréotype, élément de l'image, représenterait, par conséquent, une symbolisation plus ou moins arbitraire et rigide exprimant la fonction assimilatrice de l'esprit humain. D'autres facteurs, par exemple socio-culturels, peuvent accentuer la rigidité du stéréotype jusqu'à le rendre indépendant de l'influence de l'intelligence rationnelle dont il ne serait qu'un matériel de référence; l'intelligence formelle ne peut alors le modifier que très difficilement. Elle verbalise à son propos, le fait entrer dans son royaume mais lui, il reste essentiellement différent tel un témoin d'un moment antérieur de l'évolution de l'esprit.

Il faut chercher l'image sous l'explication rationnelle en confrontant des témoignages de genres différents, productions diverses de l'intelligence formelle. Cette dernière, essentiellement dynamique, multiplie ses créations. Toutes se basent

56 PIAGET Jean, *La formation du symbole chez l'enfant*, Neuchâtel, Delachaux et Niestlé, 1946, pp. 77-8

57 *Ibid.*, p. 76

58 *Ibid.*, p. 77

59 *Ibid.*, p. 78

60 *Ibid.*, p. 79

61 *Ibid.*, p. 80

cependant sur les éléments plus ou moins statiques de l'image, substrat inconscient de la connaissance. C'est donc en cherchant ces éléments de référence dans les points communs aux textes d'une époque que se dégagera peu à peu la forme de l'image et qu'apparaîtra, sous le verbal, sa structure. C'est ce que nous allons tenter de faire dans les chapitres suivants.

L'ANGLAIS TEL QU'IL SE PRESENTE A LA FRANCE

“Ce qui, dans une partie du monde peut représenter un rêve d’incroyable prospérité peut exaspérer les hommes dans une autre et être considéré comme une exploitation sauvage, appelant la grève immédiate.”

Alexandre Soljenitsyne
Discours du prix Nobel

Pour un citoyen de France, qu'il vécût à Paris ou en province, les sources britanniques d'information sur l'Angleterre étaient relativement limitées à la fin du siècle passé. Le Français *voyait* des sujets de Sa Gracieuse Majesté, touristes, négociants, amateurs d'art en visite sur le continent ou *utilisait* des produits de fabrication anglaise, drap, couteaux et machines. A travers les personnes et les biens, il pouvait se faire une idée très partielle de la vie outre-Manche. S'il avait le temps et les moyens d'approfondir ces contacts *directs*, il complétait ses connaissances par la lecture des écrits de ses voisins insulaires. L'observation des moeurs britanniques devenait alors *indirecte* mais s'enrichissait de l'expérience d'auteurs qui devaient bien connaître le milieu, les idées et les conventions sociales des habitants d'Albion puisqu'ils étaient Anglais eux-mêmes.

Les ouvrages mis sur le marché représentaient des genres très divers. A l'étalage des libraires, les livres de voyage et les récits d'exploration côtoyaient les romans de moeurs, les histoires pour la jeunesse ainsi que les textes des grands philosophes et essayistes victoriens. Ces oeuvres reflétaient chacune un ou plusieurs aspects de la vie en Angleterre et formaient un ensemble d'informations extrêmement riches qui, s'il était dépouillé consciencieusement, permettait de dessiner une image de l'Anglais précise et complexe.

C'est ce dépouillement que nous allons tenter de faire dans les chapitres suivants. Nous passerons en revue les contacts directs et indirects et nous arrêterons plus spécialement sur le témoignage du roman britannique. Nous espérons dégager ainsi les grandes lignes du personnage de l'Anglais tel qu'il se présentait à la France dans les premières années de la IIIème République.

LES CONTACTS DIRECTS:

LES RELATIONS ECONOMIQUES ET COMMERCIALES

a) Les Anglais en France

En discutant avec de vieux Parisiens, telle cette fille de boucher¹, née en 1885 près de la Porte Saint-Martin, et dont le père était un petit commerçant aisé, on nous a souvent fait mention de clients anglais, reconnaissables de loin à la coupe de leurs habits et à leur accent. D'après ces souvenirs, la colonie britannique était surtout formée de familles d'hommes d'affaire ou de banquiers travaillant dans des institutions commerciales et financières, filiales et succursales diverses des grandes maisons londoniennes. L'impression générale de nos interlocuteurs: il s'agissait de gens riches qui souvent se faisaient rouler par leurs bonnes, françaises généralement.

Pour tenter d'évaluer l'influence sur les Français de la population anglaise dans leur pays, les statistiques de l'époque ne donnent que peu de renseignements. Le grand recensement de 1891 est le premier à faire le compte précis, par département, des étrangers vivant en France. Il faut attendre le recensement général suivant, dix ans plus tard, pour obtenir un nouveau dénombrement détaillé des étrangers. A part cela, l'Annuaire statistique de la France, publié par le ministère du commerce et de l'industrie, ne donne que des chiffres globaux pour les années intermédiaires de 1886, et 1896.

Voici le tableau de ces chiffres avec, en regard, les nombres totaux qui correspondent à ces autres voisins de la France que sont l'Allemagne, l'Italie et la Suisse.

LES ANGLAIS EN FRANCE

DEPARTEMENTS	1891	1896	1901
Seine	14'970		13'236
Seine et Oise	1'258		1'351
Seine Inférieure	1'725		1'309
Oise	1'632		1'895
Nord	1'645	1886: 36'134	1'290
Pas de Calais	3'533		1'768
Alpes Maritimes	4'771		6'067
Var	432		824
Gironde	896		651
Basses Pyrénées	1'571		1'706
France (total)	39'687	36'249	36'948
Allemands en France	83'333	90'746	89'772
Italiens en France	286'042	291'886	330'465
Suisses en France	78'117	74'735	72'042

1 Madame Jeanne RIGASSI, née GALLIER, grand'mère de l'auteur

La répartition géographique de la colonie britannique, très groupée sur quelques grands centres à l'exclusion du reste du pays, frappe tout d'abord. Plus du tiers des Anglais résidant en France vivent dans le département de la Seine et cette proportion approche des deux cinquièmes si l'on tient compte de la région parisienne dans son ensemble. Le deuxième pôle d'attraction est la Côte d'Azur, créée par lord Brougham, qui, en dix ans, voit sa part relative fortement augmenter et passer d'environ un huitième à un cinquième des résidents anglais en France. Autres points d'implantation importants, les départements du Nord et du Pas de Calais, à proximité des côtes anglaises, puis la Normandie, la Côte Basque et la Guyenne.

Cette énumération semble un catalogue des différentes relations existant entre les deux pays. Relations historiques tout d'abord, avec Bordeaux et Rouen, points d'attache traditionnels de l'Angleterre au continent. Relations touristiques ensuite avec Nice, Cannes et Biarritz, centres de ralliement et lieux de villégiature pour les habitants de la Grande-Bretagne à la recherche du soleil et de dépaysement continental. Puis relations commerciales, industrielles et maritimes avec Calais, Lille et Dunkerque, la Flandre industrielle du Nord français. Relations financières et bancaires enfin, avec Paris. Cette dernière ville participe aussi des autres facteurs d'intérêt déjà cités et regroupe, à côté des banquiers et des financiers, les touristes, les négociants, les chefs d'entreprise et les amateurs d'histoire. L'implantation britannique en France révèle donc le spectre des divers aspects des échanges entre les deux pays voisins.

Autre point que fait ressortir le tableau ci-dessus, la grande stabilité du nombre total d'Anglais résidant en France, trente-six à quarante mille personnes. La colonie allemande, elle, augmente de sept mille unités de 1891 à 1896. Le nombre des Suisses en France décroît régulièrement de 78'117 en 1891 à 72'042 en 1901, alors que les Italiens passent de 286'000 à 330'000 en dix ans.

Ces chiffres montrent aussi la faiblesse relative de la présence anglaise en France. Les colonies suisse et allemande sont deux fois plus importantes. Quant aux Italiens, ils sont près de dix pour un Anglais. La concentration des Britanniques en des points précis pouvait faire illusion et donner une impression de force. Mais pour le Français moyen, il s'agissait là d'une difficulté supplémentaire s'il avait l'intention d'entrer en contact avec les sujets de Sa Gracieuse Majesté. En effet, à Paris, Biarritz, Menton ou Deauville, les Anglais, grâce à leur nombre, pouvaient vivre entre eux, en cercle fermé. En outre, les classes sociales représentées par les habitants du Royaume Uni vivant en France étaient généralement aisées et n'avaient que peu de contacts avec la population, si ce n'est à travers leurs domestiques. Autant dire que les Français avaient fort peu de chances de voir par eux-mêmes le mode de vie de leurs voisins d'outre-Manche qui se trouvaient sur le continent.

L'impression générale devait bien être celle de distance, de richesse, de non-intégration que relevaient les vieux Parisiens interrogés à ce sujet. Dans les départements industriels et commerçants cependant les relations devaient être plus immédiates, négociants, ingénieurs et ouvriers anglais entrant en contact direct avec leurs homologues français. Mais ces relations ne représentaient qu'une partie infime des liens établis entre les Français et les étrangers résidant sur leur territoire; ils ne purent avoir qu'une influence locale limitée sur l'image de l'Anglais en France.

Il faut encore ajouter une catégorie précise d'Anglais de passage, les touristes des voyages organisés. Les Français en parlent dans leurs ouvrages romanesques ou

théâtraux avec verve, se moquant de leur assurance, de leurs vêtements et de leur méconnaissance de la langue. Malheureusement il n'existe pas alors de statistiques touristiques recensant les passages dans les hôtels ou les villas en location, même si les journaux mentionnent le passage d'hôtes illustres tels que la Reine Victoria en route pour les eaux à Aix ou à la recherche de repos dans sa maison du Midi.

Cette lacune est d'autant plus importante que la seconde moitié du dix-neuvième siècle voit l'apparition du tourisme de masse. Ce dernier permet à des gens de milieux modestes, pour la première fois, de quitter leur pays pour un séjour à l'étranger de durée limitée. L'Angleterre est seule d'abord à connaître les conditions favorables à ce développement. "C'est dans ce pays que le progrès du machinisme, l'extension de la grande industrie, l'accroissement considérable de la production, le développement de nouveaux moyens de transport, la concentration urbaine viennent transformer les conditions de travail et de vie des hommes . . . Dès la Révolution industrielle s'amplifie le courant des touristes anglais vers le continent. Ce sont eux qui découvrent la haute montagne en Savoie et en Suisse. Leur nombre va en augmentant et pendant de longues années ils constituent la plus importante clientèle des régions touristiques en vogue."² Peu à peu les Anglais s'organisent. Ainsi "le British Alpine Club est fondé en 1857 . . . le Camping Club de Londres en 1875 . . . Et c'est en 1864 qu'a lieu en Suisse le premier voyage accompagné de Thomas Cook".³

Avec le développement de ce dernier mode de voyage, préfiguration du tourisme industriel actuel, la classe moyenne anglaise débarque sur le continent pour la première fois et, n'étant la barrière de la langue, il semble qu'il pourrait y avoir un dialogue réel entre les Français et leurs voisins britanniques. Mais l'incompréhension était encore plus complète qu'avec les gens aisés. Ceux-ci du moins parlaient souvent le français et entretenaient quelques relations avec les milieux prospères ou intellectuels de la IIIème République. En outre leur caractère de grand seigneur imposait un certain respect. De plus il existait une longue tradition de jeunes aristocrates d'outre-Manche en voyage d'études sur le continent qui donnait une forte assise à la présence en France des classes riches. Les touristes bourgeois, eux, avaient tous les travers britanniques mais ne pouvaient les justifier ni par la parole ni par l'argent. Participants de la première des grandes invasions pacifiques du continent, les Anglais qui s'aventuraient hors de leurs frontières procédaient avec une certaine prudence. Sûrs du groupe de compatriotes faisant la même expérience de découverte, ils se repliaient sur ce petit monde connu et familier en cas de difficulté. Par crainte inconsciente de se retrouver mis en question, ils communiquaient le moins possible avec les autochtones et se fiaient à leur propre réseau d'organisateurs éprouvés, tous anglophones. Dans ces conditions l'Anglais en vacances, vivant dans un monde à part taillé à sa mesure, tournait rapidement pour l'indigène à la marionnette et devenait caricature pour le Français qui le rencontrait sur son chemin.

La même impression devait exister face aux anglomanes qui jouaient les Britanniques dans les clubs et sur les champs de sport parisiens. L'anglomanie, qui avait eu un rôle important sous la Restauration, réapparut sous la IIIème République, surtout dans la bonne société. C'était une imitation superficielle de ce que l'on croyait être typiquement anglais, l'accent, la mode, la démarche, le régime alimentaire. Cela

2 DUCHET René, *Le tourisme à travers les âges*, Paris, Vigot, 1949, pp. 135 & 151

3 *Ibid.*, p. 182

n'allait guère plus loin que la gravure de mode cependant, et il est difficile d'ajouter ces "Anglais" de France au nombre des insulaires de passage sur le continent.

En bref, la présence anglaise en France fut relativement faible et fortement catégorisée. Les rapports directs, autant qu'on en puisse juger, furent peu nombreux et les barrières de l'argent chez les uns, de la langue chez les autres furent une source de difficultés et de quiproquos nombreux entre nationaux des deux pays.

b) Les relations commerciales

Si les échanges humains semblent avoir été peu nombreux entre Français et Anglais, il en va tout différemment des échanges de biens. La Grande-Bretagne est le premier partenaire commercial de la France à la fin du dix-neuvième siècle, son premier client en tout cas. Même du côté des importations, ce n'est qu'en 1898 que les Etats-Unis, pour la première fois, exportent davantage vers la France que le Royaume Uni. Et ceci n'est que passer. L'analyse des mouvements commerciaux résumés dans les tableaux et les graphes ci-joints,⁴ fait ressortir les points suivants:

Si le commerce extérieur français est généralement déficitaire, la balance commerciale avec l'Angleterre est toujours fortement excédentaire. C'est la France qui inonde l'Angleterre de ses produits et non le contraire. Si en 1881 la différence en faveur de la France est de 200'000'000 de francs environ, elle atteint 650'000'000 en 1897 (plus que le total des importations d'origine anglaise en France) et ne se réduit guère au début du vingtième siècle, exportations et importations augmentant alors de concert après la reprise de l'expansion européenne dès 1895.⁵

Rapportées à l'ensemble du commerce des premières décennies de la IIIème République, on voit, qu'en gros, les exportations françaises vers l'Angleterre représentent entre le tiers (913/3078) en 1894 et le quart (1300/5200) en 1906 du total des exportations de la France. Côté importations, la proportion est moins élevée et oscille entre un septième (496/3700) en 1895 et un huitième (750/5630) en 1906.

Ces chiffres globaux ne nous indiquent que l'importance relative de l'Angleterre dans le commerce de la France avec le reste du monde. Mais ils suffisent pour marquer que, malgré l'amoindrissement de la place du Royaume Uni au cours de la période envisagée, la Grande-Bretagne reste le premier des partenaires économiques de la République. Les Français qui voyaient dans les Anglais des marchands et des négociants pouvaient certainement s'appuyer sur des statistiques très officielles pour justifier leur opinion.

Mais dans quelle mesure le produit britannique portait-il le renom anglais de grande nation manufacturière jusque dans les régions les plus reculées de la France? De nouveau, il est assez difficile de le dire, les termes de référence statistiques variant considérablement au cours des années. Ce n'est qu'à partir de 1896 que des listes

⁴ *Infra*, pp. 36-39

⁵ LEVASSEUR Emile, *Histoire du commerce de la France*, Paris, Rousseau, 1911, 2 vol. Pour notre période, consulter vol. II, chapitre XI, *les périodes du commerce extérieur*, où l'auteur montre que l'activité économique, après une forte reprise au lendemain de la guerre franco-prussienne, stagne ou régresse de 1881 à 1895, période de crise généralisée dans les pays industriels, puis connaît une expansion continue. Le commerce extérieur suit une courbe de développement parallèle.

COMMERCE EXTERIEUR DE LA FRANCE 1881-1906¹ et commerce franco-anglais²

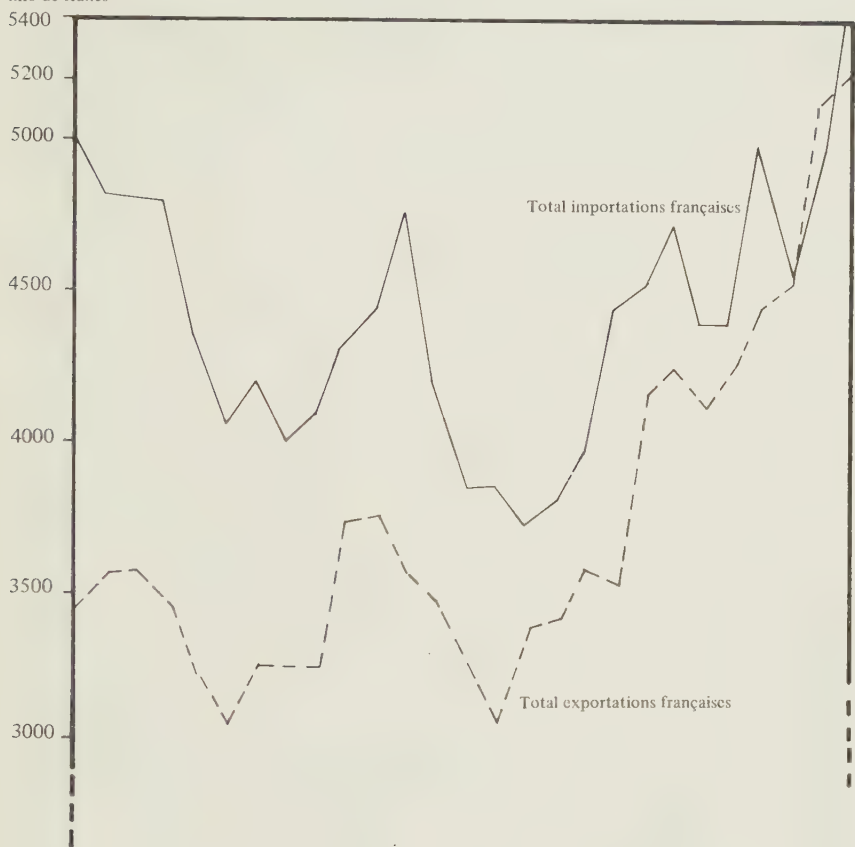
36

La France et le monde										La France et l'Angleterre									
Année	Import.	Export.	Importations		Import.	Export.	Aliment.	Importations		Année									
			Mat. prem.	Prod. finis				Mat. prem.	Prod. finis										
1881	5'033.2	3'467.9	2'505.2	439.6	702.6	897.7	46.8	379.4	276.4	1881									
1882	4'821.8	3'574.3	2'376.0	775.1	721.9	961.6	41.2	366.2	314.5	1882									
1883	4'804.1	3'452.6	2'215.3	659.8	669.2	884.2	40.1	330.4	298.7	1883									
1884	4'343.5	3'232.3	2'091.1	632.4	561.8	852.2	33.4	290.3	238.1	1884									
1885	4'088.4	3'088.1	2'022.7	610.2	537.1	829.6	31.7	254.4	250.9	1885									
1886	4'208.1	3'248.8	2'082.4	584.9	525.1	855.0	36.8	255.9	232.3	1886									
1887	4'107.0	3'246.7	2'014.4	588.5	476.1	822.5	28.7	233.8	213.7	1887									
1888	4'025.9	3'246.5	2'057.7	542.3	529.1	866.6	23.9	295.5	210.0	1888									
1889	4'316.9	3'704.2	2'303.4	572.2	537.6	996.2	chiffres manquant				1889								
1890	4'436.9	3'753.4	2'372.9	618.9	626.9	1'026.2					1890								
1891	4'767.8	3'570.0	2'447.0	668.1	588.9	1'012.7					1891								
1892	4'188.0	3'460.0	2'172.7	614.9	530.1	1'027.3					1892								
1893	3'853.7	3'236.4	2'228.9	564.1	491.6	961.3	18.9	258.0	214.9	1893									
1894	3'850.4	3'078.1	2'104.5	548.3	480.2	912.9	19.8	249.5	210.9	1894									
1895	3'719.9	3'373.8	2'100.9	583.5	496.0	999.6	8.5	249.4	238.1	1895									
1896	3'798.6	3'400.9	2'173.6	618.4	510.6	1'030.6	17.8	254.0	238.8	1896									
1897	3'956.0	3'598.0	2'301.8	608.5	485.4	1'132.3	18.1	245.9	221.4	1897									
1898	4'472.5	3'510.9	2'348.5	618.4	504.9	1'021.6	20.7	269.5	214.7	1898									
1899	4'518.3	4'152.6	2'839.6	727.7	590.9	1'238.8	16.2	339.1	235.6	1899									
1900	4'697.8	4'108.7	3'035.2	843.3	674.6	1'227.6	17.3	407.4	249.9	1900									
1901	4'369.2	4'012.9	2'812.9	772.4	601.9	1'198.2	18.1	365.0	218.8	1901									
1902	4'394.0	4'252.2	2'798.6	777.1	566.8	1'280.0	17.3	329.1	220.5	1902									
1903	4'933.3	4'435.9	3'060.2	824.7	563.3	1'208.6	17.0	319.3	227.1	1903									
1904	4'644.1	4'639.2	2'890.8	838.9	531.4	1'238.3	15.2	293.7	222.5	1904									
1905	4'950.8	5'087.8	3'126.2	882.3	600.7	1'282.1	16.2	345.7	238.8	1905									
1906	5'627.2	5'265.5	3'687.1	999.7	748.2	1'290.8	18.9	447.9	281.3	1906									

1. Compilé à partir de l'Annuaire statistique de la France, Paris, Imprimerie Nationale, vol. 9 à 26, publié par le Ministère du commerce, de l'industrie, des postes et des télégraphes
2. Chiffres = mio de francs

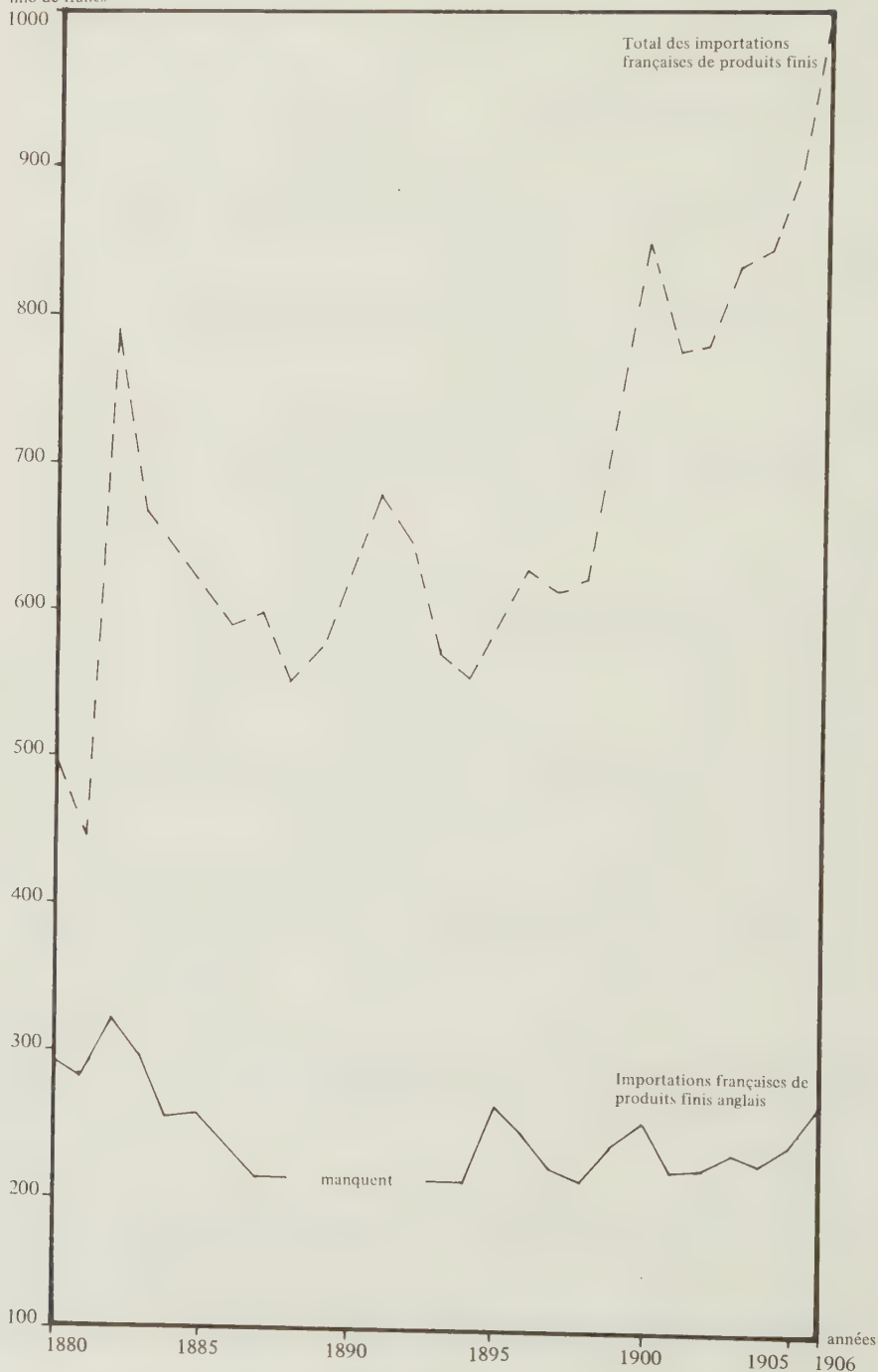
Commerce extérieur français et commerce franco-anglais

mio de francs



Importations françaises de produits finis, anglais et autres

mio de francs



Le commerce anglo-français

mio de francs



détaillées par groupes de produits sont compilées au ministère de l'industrie et du commerce à Paris. Auparavant les classifications se limitaient à diviser les biens d'échange en produits alimentaires, produits de base et produits finis.⁶

Les chiffres à notre disposition permettent cependant quelques remarques. Assez naturellement l'Angleterre n'exporte que très peu de produits alimentaires vers la France, sauf à des périodes de mauvaises récoltes, et encore devait-il s'agir de biens réexportés en provenance des colonies. Quant aux produits de base, ils représentent la moitié au moins du total des importations françaises en provenance d'outre-Manche. Le bon tiers restant va aux produits finis. Dans l'ensemble des importations françaises de produits de base, la part anglaise est relativement faible (un huitième à un dixième environ) et comprend surtout du charbon. Si l'on se tourne vers les produits finis, cette proportion est bien plus élevée. Ainsi en 1881, année exceptionnelle cependant, les deux tiers des produits finis entrés en France proviennent de Grande-Bretagne. Puis, jusqu'en 1897 environ, on passe de deux tiers à moins de la moitié. Lors de la reprise de l'expansion économique du début du vingtième siècle, les importations anglaises ne suivent pas le mouvement, stagnent et tombent à un quart du total en 1906.

Ces chiffres montrent d'une part le déclin de l'Angleterre face à la concurrence européenne et américaine. D'autre part, du point de vue du Français moyen, ils soulignent, malgré leur diminution relative, l'importance des marchandises anglaises sur le marché national. Le chaland faisant ses emplettes dans les boutiques parisiennes ou provinciales, et ceci jusqu'au milieu des années 1890, pouvait remarquer qu'un objet étranger sur deux, proposé à son attention, était d'origine anglaise. Autant dire que les possibilités de choix étaient fort restreintes et que pour l'acheteur français la prépondérance industrielle et technique de ses voisins d'outre-Manche était une évidence. Nous insistons sur l'importance de l'objet fini car c'est à ce stade là de production que le consommateur prend conscience des importations étrangères. Que la laine des tissus faits en France soit d'origine britannique, cela n'influence guère la nationalité française du matériel. D'autre part que la laine française soit utilisée dans le tissage d'étoffes anglaises, le client français se vantera pourtant de porter un costume britannique!

Si l'on consulte maintenant la liste des produits expédiés en France par le Royaume Uni, produits de base ou produits finis, on voit que la houille, comme matière première, reste la valeur la plus considérable, en constante augmentation, passant de 69'000'000 de francs en 1894 à 130'000'000 en 1902 et à 171'000'000 en 1906. Autre produit de base important, la laine brute dont la valeur reste plus ou moins stationnaire au cours de la période (54'000'000 en 1896, 47'000'000 en 1902 et 57'000'000 en 1906).

Les tissus de laine, de coton, les machines et les produits chimiques — y compris les engrais — forment eux l'essentiel des produits finis importés en France, avec une hausse dans le secteur des machines (27'000'000 en 1896, 44'000'000 en 1906) et une baisse dans celui des textiles (31'000'000 en 1896, 26'000'000 en 1906). La poterie, la quincaillerie, la coutellerie suivent loin derrière.

6 Cf. graphique p. 39

IMPORTATIONS FRANCAISES DE BIENS BRITANNIQUES¹

Produit importé	1896	1902	1906
Houille	72.1 ²	130.8	171.6
Laines et déchets de laine	53.9	47.7	57.8
Tissus et rubans de laine	31.5	27.8	26.4
Machines et mécaniques	27.6	33.0	44.0
Produits chimiques	25.2	20.1	22.2
Tissus et rubans de coton	12.8	14.7	16.7
Jute	15.7	17.4	26.0
Fils de coton	10.1	6.4	11.6
Peaux préparées	11.5	17.4	22.9
Bitume et goudron	7.6	8.6	7.5
Plumes de parure	12.9	32.9	38.9
Tissus et rubans de soie	11.5	8.7	7.8
Peaux brutes	8.9	8.9	10.6
Bâtiments de mer	11.7	6.8	16.2
Carrosserie	5.0	1.0	3.5
Fils de laine	12.8	6.3	6.4
Tissus et rubans de lin	7.4	8.8	6.2
Outils	6.6	5.6	7.5
Ouvrages en caoutchouc	7.3	9.7	14.6
Papier, carton, livres	5.7	7.1	10.8
Poterie	5.5	4.9	6.2
Fonte, fer, acier	4.9	6.9	12.3
Vêtements et lingerie	2.2	1.5	2.1
Viandes fraîches et salées	2.7	3.8	2.5

1. Extraits de l'*Annuaire statistique de la France*, vol. 17, 23 et 27

2. Valeur en mio de francs

Cela correspond bien aux analyses anglaises de la situation qui relèvent une chute des exportations dans tous les domaines sauf dans ceux de l'industrie chimique, de l'industrie des machines et de la confection.⁷

Pour nous, cette analyse économique peut surtout révéler les traits dominants que l'activité commerciale de la France et de l'Angleterre a pu imprimer à la connaissance que le Français avait de ses voisins. L'importance relative des produits finis anglais sur le marché français souligne essentiellement les connaissances techniques britanniques, nous l'avons dit. Quant à l'importance grandissante de la chimie et des machines dans ce secteur, elle rappelle l'avance technologique anglaise alors que la continuité des importations de textiles fait la part de la grande tradition industrielle des débuts du dix-neuvième siècle en Grande-Bretagne.

7 SCHOOLING John Holt, *The British Trade Year Book, 1880 1904*, London, John Murray, 1905, p. 174

Pour le Français donc, l'objet anglais auréole son producteur d'une réputation de marchand, de manufacturier, d'ingénieur, de technicien et d'homme de science. L'importance de la houille (en 1906, 171'000'000 de francs sur un total d'importations de 748'000'000), manifeste en outre le rôle de la production minière, moteur de l'industrialisation, celle du pays noir aux paysages bouleversés par la main de l'homme, celle du monde artificiel des grandes cités ouvrières.

Une analyse chronologique des quelques chiffres utilisés ici montre un maintien de la fonction marchande de l'Anglais au cours de la période, une baisse de sa fonction manufacturière, surtout face à la montée des grands concurrents allemands et américains et une hausse de sa fonction minière comme si le pays se repliait sur la vente de ses matières premières et devenait le simple fournisseur d'énergie et de technologie (montée de la chimie et de l'industrie de la machine) de ses rivaux industriels et économiques. Peu à peu la Grande-Bretagne semble perdre la base de sa renommée de première ouvrière de l'univers.

LES CONTACTS INDIRECTS:

L'ANGLAIS PAR LE TEXTE

Au 19^{ème} siècle, le livre, en Angleterre, s'adapte aux techniques du monde industriel. De grands romanciers, Scott, Dickens, George Eliot, de grands essayistes, Carlyle, Macaulay, Froude, de grands poètes, Arnold, Browning, Tennyson ou Kipling, de grands penseurs, Mill, Spencer, Darwin connaissent la gloire grâce à leurs écrits. Leurs textes subissent maintes réimpressions et certains se retrouvent jusque dans les kiosques de gare, à l'enseigne de Smith's, comme aujourd'hui, pour les voyageurs désireux d'oublier les longues heures des trajets en chemin de fer.

La France suit de près la production littéraire britannique et nombre d'ouvrages anglais sont traduits très rapidement après leur publication outre-Manche, souvent même dans l'année. Parmi les titres à traduire, les éditeurs français font cependant un choix marquant des préférences pour certains auteurs, en oubliant d'autres.

Parfois c'est tout un art, tel le théâtre, qui disparaît des librairies françaises. Est-ce là le reflet de la pauvreté des spectacles outre-Manche à la fin du siècle passé, maigre imitation des scènes continentales, face à la floraison de pièces diverses à Paris? En tout cas, cinq auteurs anglais seulement eurent un certain succès sur les scènes parisiennes. Il s'agit de Parker¹, avec une histoire de fantôme, de Mrs Hodgson-Burnett² avec une adaptation du *Petit lord*, de Chambers³ avec un mélodrame pour suffragettes, de Henry Jones⁴ avec un drame d'ivrognes et d'Arthur Pinero⁵ avec une excellente comédie de mœurs, *La seconde Mme Tanqueray*. Autant dire que le théâtre anglais n'existe plus en France. Seul Shakespeare est repris régulièrement rappelant à chacun certains traits attribués par tradition à l'âme britannique, la cruauté, la passion instinctive, le pragmatisme, le manque de cohérence rationnelle, la barbarie, l'activisme. Pour le spectateur cependant ces traits ne forment qu'une toile de fond sur laquelle d'autres, plus proprement victoriens, viennent se plaquer. Ces derniers, il les trouve dans les ouvrages mis à sa disposition par les traducteurs.

En général les romans apparaissaient en version française plus vite que ne le faisaient les écrits philosophiques et scientifiques.

Darwin fait exception. *De l'origine des espèces* est publié à Paris en 1861, deux ans après sa parution anglaise. *La descendance de l'homme et la sélection sexuelle* sort de presse à Londres en 1871 et à Paris en 1872. *Vie et correspondance* se suivent aussi de très près, 1887 en Angleterre et 1888 en France. John Stuart Mill est imprimé à Paris dès 1861 mais l'ouvrage d'économie politique qui paraît cette année-là a vu le jour à Londres treize ans plus tôt, en 1848. Dès lors Mill semble une valeur sûre pour les éditeurs français. *Le gouvernement représentatif* publié outre-Manche en 1861 paraît

1 PARKER L.-M., *La main se singe*, trad. Nunès R., Paris, Stock, 1905. 68 représentations au Théâtre Antoine en 1904

2 HODGSON-BURNETT Mrs, *Le Petit Lord*, trad. Lemaire J., Paris, Stock, 1895. Représenté à la Comédie parisienne, en 1895

3 CHAMBERS, *La dame de carreau*, trad. Decourcelle, Paris, Ollendorff, 1896. 115 représentations à la Porte St-Martin en 1895

4 JONES Henry, *Le roi de l'argent*, London, trad. Samuel French, 1883. 48 représentations à l'Ambigu en 1885

5 PINERO Arthur, *La seconde Mme Tanqueray*, trad. Humières R., London, Heinemann, 1895. 38 représentations à l'Odéon en 1904

sur les bords de la Seine en 1862. *L'assujettissement des femmes*, qui date de 1869, est traduit en français la même année. *Auguste Comte et le positivisme* sort de presse à Paris en 1868 deux ans après sa parution en Angleterre. La version française des *Mémoires*, de 1874, suit d'une année l'impression de l'original en Grande-Bretagne. Les grands ouvrages théoriques mettent plus de temps à traverser la Manche, quatorze ans pour le *Système de logique déductive et inductive* (Paris, 1866), et dix-huit ans pour *L'utilitarisme*, (Paris, 1889). Macaulay, lui, est un auteur à succès, même sur le marché français. Ses *Morceaux choisis*, parus en 1866, connaissent douze rééditions jusqu'en 1908 et son *Histoire d'Angleterre*, publiée en Grande-Bretagne de 1849 à 1861, l'est en France de 1854 à 1861; ses *Miscellaneous writings* sont traduits en 1860, année de leur parution outre-Manche.

Certains auteurs qui jouèrent un rôle important dans la formation des normes et valeurs du monde victorien, tels Thomas Arnold ou Froude, ne furent pas traduits. De Matthew Arnold, fils du précédent, seul *Literature and Dogma* (Londres, 1873) fut publié à Paris en 1876 sous le titre de *La crise religieuse*.

D'autres écrivains, Carlyle et Ruskin par exemple, ne furent mis à la portée du public français qu'avec un long retard. *L'histoire de la Révolution française* de Thomas Carlyle, publiée en Angleterre en 1837 n'apparaît à Paris qu'en 1865. *Les héros, le culte des héros et l'héroïque dans l'histoire*, qui date de 1842, n'est traduit qu'en 1888. *Passé et présent*, de 1843, n'arrive en France qu'en 1901 et *Sartor resartus*, de 1841, qu'en 1902. De John Ruskin les éditeurs parisiens reprennent surtout les cycles de conférences, toujours avec retard. *La couronne d'olivier sauvage* qui date de 1890 paraît en France en 1900; *Sésame et les lys*, de 1899 paraît lui en 1906. Quant au grand ouvrage du maître, *Modern Painters*, publié outre-Manche de 1851 à 1860, il faudra attendre 1914 pour qu'en paraissent des extraits en France. Herbert Spencer trouve traducteur à partir de 1871, avec ses *Premiers principes* parus à Londres en 1863. Puis c'est au tour des *Principes de psychologie* de paraître en 1875, vingt ans après sa première parution britannique. Mais *Les bases de la morale évolutionniste* sont éditées à Paris en 1880, un an seulement après leur sortie londonienne. Un éditeur peut alors risquer la publication d'une oeuvre du philosophe anglais sans attendre les résultats de l'édition britannique. Spencer semble suffisamment connu du public français pour que son nom seul fasse acheter.

Pour le lecteur français donc les philosophes et essayistes victoriens ne deviennent accessibles que dans les années soixante. Et si, dès ce moment-là, les travaux de plusieurs penseurs anglais sont traduits en français relativement vite, il faut attendre la fin du siècle pour obtenir sur le marché des écrits aussi importants que ceux de Carlyle et de Ruskin, écrits dont l'influence en Angleterre était acquise depuis longtemps. Il semble que les auteurs à vocation universaliste, les Spencer, les Mill, les Darwin ont passé la Manche assez rapidement alors que des écrivains plus spécifiquement anglais n'ont été que peu ou pas traduits. La théorie de l'évolution avait une portée immédiate et remettait en cause les croyances de tout l'Occident. Les idées de Mill répondaient aux besoins de la civilisation industrielle partout où elle se répandait. Au contraire, le culte du héros prôné par Carlyle, bien que de portée universelle, pouvait fournir des arguments précis, sociaux, religieux et politiques, au grand débat sur la démocratie que vivait l'Angleterre au début du règne de Victoria. L'absence de traductions poétiques semble confirmer cette hypothèse de l'universalité en tant que critère de choix pour les traductions.

L'oeuvre d'un Tennyson, d'un Browning ou d'un Arnold est marquée par la sensibilité anglaise avant tout et s'efforce de traduire les aspirations peut-être confuses d'un grand peuple en symboles incantatoires reconnaissables par chacun. L'Anglais pouvait reconnaître la vérité de ces vers, le Français n'y abordait qu'un monde totalement étranger à ses valeurs, à ses préjugés, à ses préoccupations.

Il en va tout autrement avec l'histoire. Le monde victorien est directement intelligible à travers ses historiens, ce qui explique le succès de Macaulay par exemple. En général, il y eut des préférences pour quelques auteurs et un décalage dans le temps pour les traductions.

Ce décalage signifie une perte du sens historique. En effet, Carlyle découvert au début du vingtième siècle, après un Macaulay, par exemple, prend une tout autre dimension. La parution, en vrac, dans les quarante dernières années du siècle d'ouvrages qui avaient marqué des étapes dans la prise de conscience de l'Angleterre victorienne, ramène à un même niveau de perception tous les moments, si divers, du 19ème anglais. Carlyle, Ruskin et Kipling deviennent contemporains. Pour le lecteur français de la IIIème République, les distinctions entre les différentes générations, entre victoriens primitifs, moyens ou tardifs, s'effacent. Les grands thèmes de réflexion et leur évolution se confondent. Optimisme, culte de la force, dogmatisme, pragmatisme anti-intellectuel et doute profond, pour reprendre quelques-uns des thèmes traités par Houghton⁶, un des grands spécialistes de l'époque victorienne, se retrouvent sur un même plan temporel, celui de la lecture en France des ouvrages qui s'occupent de ces problèmes.

Plutôt que d'analyser les titres cités jusqu'ici, qui ne touchèrent qu'un public intellectuel restreint, nous avons décidé de limiter notre analyse aux *romans* anglais traduits pendant notre période. Bien sûr, d'autres écrits tels les récits de voyage de Livingstone⁷, de Baldwin⁸, ou de lady Brassey⁹, connurent un succès certain et accréditèrent l'image de l'Anglais explorateur et voyageur constamment à la recherche de mondes et de sentiments nouveaux. Par rapport à ces textes le roman offre l'avantage de la continuité et du nombre. Au cours des années 1880 à 1906, les traductions d'ouvrages de fiction anglais se succèdent à un rythme régulier. D'autre part elles sont populaires et touchent un large public.

La *Bibliothèque des meilleurs romans étrangers*, chez Hachette, contient ainsi une majorité de titres anglais et se trouve à la disposition de tout un chacun aux quatre coins de la France à travers le réseau de distribution des kiosques de gare tenu par le 19, boulevard Saint-Germain. Le roman, enfin, donne une image de l'Anglais plus durable que celle des oeuvres scientifiques. Des héros, tels Oliver Twist, Sherlock

6 HOUGHTON Walter E., *The Victorian Frame of Mind, 1830-1870*, New Haven, Yale University Press, 1957, p. 467. Pour l'auteur, l'époque victorienne proprement dite se termine en 1870 avec les *mid-Victorians*. Les *late-Victorians* annoncent déjà la période édouardienne et ses remises en question de la base même de la mentalité victorienne.

7 LIVINGSTONE David, *Explorations dans l'intérieur de l'Afrique australe et voyages à travers le continent*, trad. H. Loreau, Paris, Hachette, 1859, repris sous forme abrégée par la *Bibliothèque de lecture des écoles et des familles*.

LIVINGSTONE David et Charles, *Exploration dans l'Afrique australe et dans le bassin du Zambèze depuis 1840, jusqu'à 1864*, trad. H. Loreau, Paris, Hachette, 1868; 8 éditions jusqu'à 1883, en particulier dans la *Bibliothèque rose*.

8 BALDWIN W.-C., *Du Natal au Zambèze*, Paris, Hachette, 1884.

9 BRASSEY lady, *Voyages en Méditerranée*, Paris, Dreyfous, 1880.

— *Voyages autour du monde*, Paris, Dreyfous, 1882.

Holmes ou Silas Marner laissent une profonde impression au lecteur touché dans la force vive de son imagination, lecteur qui les charge de ses émotions, de ses désirs, de ses rêves, de ses luttes. Ces personnages deviennent partie de lui-même. A travers eux, à travers les intrigues qu'ils nouent apparaît une fresque de la vie en Grande-Bretagne où il reconnaît les coutumes les plus courantes et les valeurs les plus prisées. Dickens, Conan-Doyle ou George Eliot forment en quelque sorte le substrat poétique sur lequel viennent se greffer les connaissances plus objectives représentées par Mill ou Ruskin. Ils tracent les lignes de force du portrait de l'Anglais en France sous la III^{ème} République.

Pour peindre cette *auto-image* britannique, nous procéderons en trois temps. Nous ferons, tout d'abord, le relevé des romans anglais disponibles en France. Puis, dans la limite de ces ouvrages, nous chercherons leurs points communs pour voir si l'on peut parler d'un *Roman anglais* qui présenterait le monde social d'outre-Manche de manière cohérente. Il s'agira d'une galerie de portraits. Nous étudierons enfin les relations existant entre ces personnages espérant découvrir dans cette analyse du contenu des intrigues romanesques une vision de la vie sociale du Royaume Uni, de sa structure morale et psychologique.

A. LE ROMAN ANGLAIS EN FRANCE: UN SURVOL DES TITRES

Outre-Manche, c'était la pléthore. Léon Boucher, critique littéraire, s'en plaint en ces termes: "L'Angleterre produit bon an mal an un millier de romans environ. Aussi la critique est-elle prise d'un accès périodique de mélancolie lorsqu'il s'agit de distinguer ceux qui ont quelque chance de survivre jusqu'à l'année suivante".¹⁰ Mais les éditeurs français ne s'intéressaient qu'à un contingent réduit de ces ouvrages. A prendre la période 1880 à 1906 dans son ensemble, c'est à peu près un roman anglais par mois qui est mis sur le marché du livre.¹¹

C'est en compulsant le Polybiblion, précieux instrument de travail, que nous avons obtenu une première estimation du nombre de traductions parues en France. Semestre après semestre cette sage revue catholique passait au crible de la décence toutes les nouveautés littéraires. Pour offrir recommandations et conseils aux fidèles désireux de n'acheter que des oeuvres qui puissent être mises entre toutes les mains, le Polybiblion résumait et critiquait en quelques lignes chaque volume nouvellement publié; parfois la discussion se prolongeait sur plusieurs pages; ainsi Zola déchaînait particulièrement l'ire et la plume des pieux rédacteurs. Les bons pères gardaient aussi un oeil vigilant sur les auteurs anglais dont nous avons retrouvé les écrits à la Bibliothèque Nationale. Là le catalogue répertorie les oeuvres étrangères à la fois sous les noms de l'auteur et du traducteur. Ceci nous permit de compléter notre liste des romans anglais en y ajoutant les rares titres oubliés par le Polybiblion. Les consciencieux critiques de cette revue se plaignaient aussi de la prolixité romanesque des Britanniques. Au fil des ouvrages, en effet, ils disent avoir le sentiment de retrouver les mêmes intrigues, les mêmes personnages. Leur découragement devient encore plus compréhensible si l'on tient compte des écrivains anglo-saxons d'outre-mer qui déversaient sur le marché des textes souvent de la même veine.

La fin du 19^{ème} siècle fit en effet un succès grandissant à la littérature américaine. Les pays d'outre-Atlantique fascinaient le vieux monde; c'était l'époque des grandes migrations vers les pays neufs; les moeurs, la vie des contrées lointaines, possibles patries pour l'Européen en difficulté, suscitaient un intérêt plus immédiat que les tourments de l'âme anglaise tels que les décrivait une Mrs Craik ou une Rhoda Broughton, romancières populaires outre-Manche. Les Etats-Unis attiraient surtout le lecteur français et l'on suivait leurs progrès avec envie et admiration. Leurs écrivains, Henry James, Mark Twain, mais aussi de moins connus, Mrs Alcott, William Howells, ou l'obscur Elisabeth Stuart-Phelps étaient en faveur auprès des éditeurs français qui les publiaient avec des préfaces de critiques connus, tels Theresa Bentzon. Cette dernière, collaboratrice de la *Revue des deux Mondes*¹², signa aussi dans ce bi-mensuel une série d'études sur le développement de la littérature américaine et tint ses lecteurs au courant des dernières nouveautés. Tout ceci explique la part de plus en plus grande que les Etats-Unis se taillaient dans la littérature anglosaxonne.

10 *RDM*, 1^{er} juin 1881, p. 624

11 *Infra*, p. 48

12 La *Revue des deux Mondes* (*RDM*) jouait alors un rôle important dans la propagation des littératures étrangères en France. Sous l'impulsion de Ferdinand Brunetière, des hommes de lettres tels E.-M. de Vogüé ou T. de Wyzewa y lancent, par exemple, la mode des littératures slaves et y défendent Dostoïevski, Tolstoï ou Sienkiewicz.

Le roman anglais cependant n'était pas oublié en France. Il se vendait bien même si les éditeurs ne pouvaient publier à la fin du siècle des auteurs aussi populaires qu'ils avaient été Scott et Dickens au début et au milieu de 19^{ème}.



Le roman anglais en France, 1880–1906, source: *Polybiblion*

L'édition française de romans anglais a eu des hauts et des bas pendant la période que nous considérons, celle des querelles coloniales entre la France et l'Angleterre qui couvre les années 1882 à 1904.¹³ Jusqu'en 1886, c'est une douzaine de romans en moyenne qui sont traduits chaque année. 1887 est une année faste avec 19 ouvrages mis à la portée du public. Les dix années suivantes voient une baisse progressive de l'édition anglaise en France aboutissant à la publication de trois volumes seulement en 1897. Le nouveau siècle amène une reprise graduelle des traductions avec une moyenne de dix ouvrages par an jusqu'à la fin de notre période. La réalité est plus complexe que ce graphique à allure générale simple.

Tout d'abord nous ne nous occupons que des romans connaissant leur première traduction en français à l'époque, à l'exception d'ouvrages parus quelques années plus tôt (fin des années 1870) et qui firent l'objet de rééditions dans notre période. Si l'on admet un décalage entre le moment où un livre paraît, celui où il est distribué et celui où il est lu, des ouvrages édités en 1878, par exemple, auront eu un impact en 1880 seulement. D'autre part, en ne prenant en considération que les ouvrages réédités, nous avons l'assurance que les livres de 1878 n'avaient pas passé au pilon comme invendables.¹⁴ Dans ce graphique nous avons laissé de côté les "classiques", bien qu'ils fussent des valeurs sûres et souvent réédités. Ainsi les *Contes de Noël* de Dickens eurent 18 éditions de 1880 à 1907, *Oliver Twist* 14, *David Copperfield* 19, *Le marchand d'antiquités* 18, et *M. Pickwick* 14; le reste à l'avenant. Walter Scott connut ses plus grands succès d'édition en France avant 1880. A la fin du siècle seuls trois de

¹³ 1882 correspond à la fin du condominium franco-anglais sur l'Égypte; 1904 est l'année de l'Entente cordiale, *Supra*, pp. 12ss.

¹⁴ Pour les dates de parution, consulter la bibliographie

ses romans furent retraduits ou réimprimés. Ceci en 1890. Il s'agit des *Aventures de Nigel*, du *Pirate* et de *Kenilworth*. Autres grands noms, ceux-ci du 18^{ème} siècle, Swift, Defoe et Goldsmith. *Les voyages de Gulliver* et *Robinson Crusoé* restent des succès de librairie importants, surtout auprès des enfants. Quant au *Vicaire de Wakefield*, il connut de nombreuses éditions scolaires, comme texte de lecture obligatoire.

Les Français qui lisaient avaient donc la possibilité de se faire une image beaucoup plus complète de l'Angleterre romanesque que celle à laquelle nous aboutissons en n'étudiant que les ouvrages contemporains de la III^{ème} République. Ceux-ci pouvaient corroborer, étoffer ou infirmer les impressions du lecteur des classiques intéressé par l'actualité littéraire en Grande-Bretagne, donner sa couleur à l'image de l'Anglais en France à la fin du 19^{ème} siècle. Lorsque nous analyserons la structure de cette dernière, nous utiliserons essentiellement les romans parus à Paris dans les années 80 et 90 mais aussi quelques classiques, ceux de Charlotte Brontë et de Charles Dickens.

Dickens a en effet marqué la génération des années 80 tout autant que celles des décennies précédentes. Hachette, qui avait le monopole de ses oeuvres en français, allait jusqu'à mettre sur le marché, à la fin du siècle, des versions abrégées des *Aventures de M. Pickwick* ou des *Contes de Noël* spécialement à l'intention des enfants, comme livres de prix ou comme livres cadeaux. Ces ouvrages avaient déjà fait les beaux jours de la jeunesse de leurs parents; ils pouvaient en discuter avec leurs aînés et voir leurs impressions de lecture confirmées ou orientées au cours des discussions familiales. Autrement dit, les idées reçues des parents se transmettaient aux jeunes générations et avaient un effet cumulatif dans la genèse de l'image de l'Anglais.

D'autre part, pour le lecteur de Dickens du début de ce siècle, *Olivier Twist*¹⁵ a la même jeunesse que *Tess d'Urberville*¹⁶ bien que soixante ans séparent leur parution en France. D'une manière parallèle à celle indiquée pour les penseurs et philosophes britanniques, le Français, pour les romanciers, n'a qu'une connaissance synchronique d'une littérature échelonnée dans le temps. Les valeurs sollicitées par Dickens dans son oeuvre se retrouvent sur le même plan que celles utilisées par Thomas Hardy dans ses écrits.

Une étude de la littérature des débuts de l'ère victorienne permet de voir si le monde de l'impératrice des Indes est resté fondamentalement le même au cours de son règne. Les développements politiques et sociaux ont-ils bouleversé la mentalité de l'époque et affecté le sens des romans à un point tel que les textes des années 80 sont en contradiction avec ceux des années 40? Les ouvrages de fiction anglais d'âge différent offrent-ils ainsi une vision brisée et multiple du monde britannique au lecteur français?

Cette question de décalage temporel affecte aussi notre graphique des traductions tel qu'il paraît page 48, même s'il ne tient compte que des ouvrages traduits entre 1880 et 1906. Les romans, dans une mesure moindre que les livres scientifiques, n'ont pas tous été immédiatement traduits en français après leur parution en Grande-Bretagne. En général le décalage dans le temps est de deux à cinq ans. Certains auteurs, tels Mrs Alexander, Braddon, Wilkie Collins, Dickens, Ouida, Kipling ou H.-G. Wells sont rapidement traduits. D'autres doivent attendre une dizaine d'années, tels Conan-Doyle, Florence Montgomery ou Oscar Wilde. Emily Brontë n'est traduite

15 DICKENS Charles, *Olivier Twist*, Paris, Hachette, 1842

16 HARDY Thomas, *Tess d'Urberville*, Paris, Hachette, 1901

qu'en 1892 alors que *Wuthering Heights* a paru à Londres en 1858. Cet écart s'explique peut-être par la profonde originalité d'un roman qui ne se plie guère aux règles acceptées et semble bizarre. Thomas Hardy dont *Far from the madding crowd*, traduit en 1901 sous le titre de *Barbara*, date en Angleterre de 1874, devient en France un auteur du début du 20^{ème} siècle exact contemporain de Conan-Doyle, Kipling et Wells. George Eliot, écrivain du milieu du siècle, est traduite dans la deuxième moitié des années 80, avec vingt ans de retard au moins.

Les conclusions statistiques de nos recherches et leur analyse ne s'appliquent donc qu'aux traductions françaises de romans anglais. D'où certains rapprochements inattendus mais proches nous l'espérons de ceux faits par les contemporains de la III^{ème} République à ses débuts. D'où aussi une apparente imprécision dans les termes: nous ne faisons pas la différence entre victorien primitif, moyen ou tardif. Pour nous le terme a sa valeur historique la période du règne de Victoria et non sa valeur littéraire.

Une chose encore que notre graphique des traductions¹⁷ ne montre pas immédiatement: les goûts du public français évoluent pendant les vingt cinq ans de notre période et à la fin du siècle de nouveaux auteurs conquièrent une place sur le marché du livre français, tels Oscar Wilde, Robert-Louis Stevenson, Thomas Hardy, H.-G. Wells, Rudyard Kipling, et Arthur Conan-Doyle, qui tous se révèlent des maîtres, chacun en son genre. Les romans anglais parus en France entre 1880 et 1906 se divisent ainsi en deux groupes.

Les années 80, tout d'abord, avaient été dominées par des romancières. La plus connue était George Eliot: *Silas Marner* parut en France en 1881, *Adam Bede* en 1886 et *Le moulin sur la Floss* en 1887. Sa popularité ne cédait en rien à celle de Mrs Craik ou Alexander, de Rhoda Broughton, de Mrs Hungerford, de Florence Montgomery ou de Miss Yonge. Ces noms avaient une certaine notoriété et reviennent avec insistance dans les catalogues. Ainsi on annonce quatre romans de Miss Broughton en trois ans et trois de Mrs Craik en deux ans. Rhoda Broughton surtout attire l'attention des critiques français. Et Ferdinand Brunetière lui consacre un article important dans la *Revue des deux mondes*. Pour lui cette romancière est exemplaire des tendances du roman anglais de l'époque. "Les romans anglais sont honnêtes . . . et savent rendre avec habileté l'extérieur des choses . . . En Angleterre, ce qu'il semble que l'on étudie le plus volontiers, c'est comment les caractères se forment et par quelle suite insensible de transitions l'enfant devient homme."¹⁸ Autrement dit, les romancières des années 80, imitant George Eliot, veulent faire une analyse psychologique de leurs personnages, débrouiller les influences formatrices de leur caractère, dévoiler les pulsions profondes de leurs héros, marquer leur connaissance du coeur humain. L'intrigue semble alors passer au second rang, devenir prétexte didactique. Le lecteur est mis en présence d'alternatives morales, de choix éthiques fondamentaux illustrés par une histoire fictive.

Et le roman historique lui-même devient un instrument d'apprentissage de la vie, ainsi que le relève Théodore de Wyzewa, toujours dans la *Revue des deux mondes*. "En Angleterre, il en est des genres et des réputations comme des coupes d'habit qui ne se démodent jamais tout à fait. Les Anglais n'ont pas cessé d'avoir pour le roman

17 *Supra*, p. 48

18 *RDM*, 1^{er} mars 1881, p. 209

historique le respect qu'ils ont naturellement pour toutes les choses instructives . . . par exemple . . . ils prétendent volontiers que l'ancien peuple romain est celui qui se rapproche le plus d'eux; même sentiment de fierté nationale, même respect des convenances et des traditions, même goût d'une beauté toute plastique, même impuissance à concevoir les choses en dehors de leur aspect sensible, même tempérament énergique, violent, ennemi des expansions."¹⁹ L'éducation du lecteur pourtant passe souvent au deuxième plan à moins que l'on ne considère les romans d'aventure comme une incitation à l'action et un appel à l'énergie britannique. En effet, si dans les romans de mœurs l'intrigue s'efface derrière une description minutieuse d'états d'âme, les romans d'aventure, eux, ne sont qu'une suite de rebondissements plus ou moins inattendus. Souvent sous le style réaliste perce la grande tradition romantique du roman populiste qui déroule ses thèmes symboliques au travers d'incidents imprévisibles et objectivement irréalisables. M.-E. Braddon, Wilkie Collins, Hugh Conway, ou même Stevenson, illustrent parfaitement ce type d'ouvrages où pullulent vols d'enfants, jumeaux échangés, meurtres, ceci dans un cadre de landes désertes, d'auberges malpropres ou de taudis poisseux avec, en prime, des trésors cachés et des messages chiffrés.

Se détachant déjà en une catégorie distincte, les écrits de B.-L. Farjeon, *Le neuf de coeur* (1887) ou *Le mystère de Porter Square* (1889) annoncent le roman policier moderne et Conan-Doyle, dix ans plus tard. Dans les romans d'action encore, on trouve les ouvrages de Mayne-Reid, un capitaine anglais ayant vécu longtemps aux Etats-Unis, dont les romans se veulent instructifs et moralisants. Ses personnages n'ont aucun relief et vivent des aventures prétextes savamment orchestrées pour faire découvrir au lecteur le plus de pays possibles. C'est de la géographie embellie; mais elle eut le plus grand succès et Hetzel publia les écrits de Mayne-Reid aux côtés de ceux de son concurrent direct, Jules Verne. Autre livre d'enfants très populaire, *Le petit lord* de Mrs Hodgson Burnett.

A côté de ces grands genres, s'en inspirant d'ailleurs, existent aussi des romans d'actualité. Par là nous entendons des ouvrages s'inspirant des grands débats philosophiques et politiques de l'époque. En 1886 l'Irlande est le cadre du *Talisman des Lynwood* publié chez Firmin-Didot; en 1888, celui d'un ouvrage de Flora Shaw intitulé *Histoire d'une famille irlandaise* paru chez Mame. Puis c'est Hachette en 1889 qui offre au public *L'Irlande il y a quarante ans* par Annie Keary. Le problème irlandais est alors à la une des journaux car il déchire l'opinion anglaise en général et le parti libéral en particulier. Le malaise provoqué par l'apparition d'un socialisme organisé trouve son expression dans un roman de George Gissing mis sur le marché par Hachette en 1890. Il s'agit de *Demos*, ouvrage anti-socialiste où le héros, jeune ouvrier idéaliste, mis au pouvoir, se fait assassiner par ses anciens camarades qui refusent le nouvel ordre social qu'il leur propose.

La polémique n'attaque pas seulement les idées de la gauche mais reprend aussi les débats religieux du moment. Deux éditeurs de province, la Société des livres religieux à Toulouse et Mame à Tours sont les spécialistes des ouvrages pieux; le premier publie des écrits protestants, le second, catholiques. En Grande-Bretagne, le Mouvement d'Oxford, 1833 à 1845, avait agité l'église officielle et conduit à la conversion au catholicisme de fortes personnalités religieuses telles Manning et Newman. Ce

renouveau de la foi romaine en Angleterre, aidé par l'abolition du *test* en 1828, offrait indirectement une arme à l'Eglise française dans sa lutte contre la montée de l'esprit laïque, soutien le plus ferme de la IIIème République à ses débuts. Quant aux protestants français, à la faveur de la laïcisation, ils affirment leur identité propre. Et chacun de traduire ce qui lui convient de la littérature d'outre-Manche.

En 1886, par exemple, les protestants français publient chez Grassart leur version des guerres religieuses du 16ème siècle, un volume intitulé *Karina Montjoie* d'Emma Marshall. Ce roman historique traite du martyr de William Tyndale, réformateur envoyé au bûcher par Marie Tudor. Les catholiques pensent-ils devoir répondre? En 1887 paraît chez Mame *Walter de Lisle*²⁰, histoire d'une grande famille catholique ruinée par les persécutions élizabéthaines et dont le fils, prêtre clandestin monte au bûcher sur ordre de la reine. On veut montrer que les croyants sont prêts au martyre dans la lutte contre l'iniquité. La loi sur les congrégations ne date-t-elle pas de 1886? Il faut croire que le message avait besoin d'être répété car le même ouvrage reparaît chez Blériot, en 1902, dans une nouvelle traduction, sous le titre plus militant de *Pour la Foi*. C'est le début du ministère Combe et des retombées politiques et religieuses de l'affaire Dreyfus.

A part les romans historiques, les deux confessions rivalisent dans les histoires sages de prisonniers repentis, d'ivrognes punis, de petites filles innocentes et de dames charitables arrivant juste à temps pour sauver les pauvres de la faim et de la maladie mais incapables de remédier à leur misère. Les titres même de ces ouvrages sont tout un programme: *Un peu de levain fait lever toute la pâte*, *Le triomphe d'Edith*, *Croire et agir* ou *Le choix de Hilda*.

En résumé, l'inventaire des années 80 et des premières années 90, période de déclin quant au roman anglais en France, est le suivant: romans de mœurs, d'aventures (policiers et livres d'enfants), d'actualité et littérature pieuse, les deux premières catégories dominant la production.

De 1897 à 1906 un grand changement se produit: la répartition des genres se modifie, de nouveaux apparaissent et les romanciers masculins prennent le pas sur les femmes auteurs. Le roman de mœurs continue avec Thomas Hardy dont *Tess d'Urberville*, *Barbara* et *Jude l'obscur* paraissent en 1901 ou Mrs Humphry Ward dont *La fille de Lady Rose* traduite par Theresa Bentzon est publiée en feuilleton dans la *Revue des deux mondes* à partir de septembre 1903 avant d'être éditée en volume en 1904 par Hachette. Oscar Wilde paraît lui dès 1895 avec *Le portrait de Dorian Gray*. Dans ces romans l'analyse psychologique est généralement plus fine qu'auparavant et l'intrigue est subordonnée au cheminement spirituel des héros. Pourtant la première place quant à l'importance numérique a passé au roman d'aventure, cette fois mieux délimité dans ses catégories. D'un côté les ouvrages d'action d'un Stevenson ou d'un Rider-Haggard, plus spécialement destinés aux enfants *L'île au trésor*, *Les mines du roi Salomon*. De l'autre, ceux d'un Rudyard Kipling qui écrit d'abord pour un public adulte, bien qu'il existe des exceptions notables des deux côtés: *Le cas étrange du Dr Jekyll* pour l'écrivain écossais, *Kim* ou *Le livre de la jungle* pour l'homme de lettres anglo-indien. L'élément d'actualité que nous avons relevé pour la période précédente se retrouve ici; *Le dynamiteur* de Stevenson prend pour modèle les *fenians* irlandais, par exemple. L'étrange et le fantastique jouent aussi un rôle important mais,

20 Sans indication d'auteur

contrairement à leurs prédécesseurs, les auteurs de la fin des années 90, comme leurs collègues européens d'ailleurs, les expliquent rationnellement, souvent de manière scientifique. De ce point de vue les utopies d'un Wells ou le Sherlock Holmes d'un Conan-Doyle sont des cristallisations parallèles du roman d'aventures, un mélange équilibré de ses tendances romantiques et réalistes. En science fiction, le bizarre devient fonction du rationnel, alors que le roman policier n'en est qu'une facette. Mais la raison et la science, même dans leurs aberrations, restent fondamentales pour la compréhension de l'univers.

Après 1897 romans d'actualité et romans pieux en tant que tels n'ont plus que la portion congrue dans les publications traduites de l'anglais. Seules *Les nouvelles de mille part* de William Morris reprennent le thème du socialisme. Ceci en 1902. L'auteur, suivant la mode de la science-fiction, projette dans le futur son rêve de la société idéale, monde étrange de *farniente* et de travail volontaire. Mais, incapable d'imaginer l'avenir, il le place dans un cadre médiéval idéalisé du plus pur néo-gothique victorien! A part cela les préoccupations politiques et religieuses se retrouvent incidemment chez la plupart des auteurs cités tout en s'inscrivant dans un nouveau milieu humain. Les héros vivent différemment leurs problèmes, font preuve d'un esprit neuf. Nous avons affaire à une nouvelle génération de romans. Le renouveau commercial du roman anglais en France correspond à un changement d'orientation dans le choix des textes à publier.

Les grandes maisons d'édition étaient responsables de ce choix. En premier lieu Hachette qui, grâce à la *Bibliothèque des meilleurs romans étrangers*, diffusa près de la moitié des traductions faites de l'anglais. A partir des dernières années du siècle, le *Mercur de France* fut un puissant concurrent qui lança Wells, publia Kipling, Hardy et Stevenson; chez Calmann-Lévy, on suivit la fortune de certains auteurs comme Rhoda Broughton et Annie Edwardes; chez Firmin-Didot, la *Bibliothèque des mères de famille* publia aussi de nombreux romans étrangers, plutôt de tendance catholique, à la manière de Mame; Grassart et la Société des livres religieux diffusaient eux les ouvrages protestants.

Chaque maison a ses propres traducteurs, nous devrions dire traductrices. En effet la grande majorité de ces travailleurs de la plume sont des femmes signant souvent d'un pseudonyme masculin. Robert de Cerizy est la femme de Gaston Paris, le grand spécialiste de la littérature médiévale romane. Elle travaille généralement pour Hachette. Mesdames Dussaud-Roman et de Witt sont attachées à la Société des livres religieux et à Grassart respectivement. D'ailleurs tout ce recoupe, ici du point de vue confessionnel: Madame de Witt est la fille du ministre protestant de Louis-Philippe, Guizot. Côté catholique, Madame Amélie Chevalier traduit surtout pour Firmin-Didot; chez Calmann-Lévy c'est Madame du Parquet qui signe nombre de traductions. Parfois un traducteur travaille sur un auteur particulier, tels Louis Fabulet et Robert d'Humières pour Kipling ou Henri Davray pour Wells. On voit ainsi ce dessiner des groupes, des relations de travail, d'affaires, des coteries presque.

Ces traductions étaient d'un niveau très inégal. Mme Dussaud-Roman, dont la production est énorme, admet qu'elle ne fait pas exactement un travail de traduction. Ses ouvrages sont tous présentés comme des adaptations de l'anglais. Combien de traducteurs avaient-ils le courage d'appeler ainsi leur labeur? Il faudrait avoir lu tous ces romans dans les deux langues pour le savoir. En tout cas Theresa Bentzon, dans un

article de la *Revue des deux mondes* consacré aux “Nouveaux romans anglais”²¹, se plaint de l’abondance des mauvaises traductions de mauvais romans. Et elle-même, avec d’autres collaborateurs de la *Revue*, tel Théodore de Wyzewa, se met à la tâche pour montrer que l’on peut faire mieux et que la critique peut déboucher sur une action positive.

De très bons traducteurs apparaissent à la fin du siècle, Henri Davray pour Wells, Proust pour Ruskin. Plus tôt, Hachette avait procédé très consciencieusement à la traduction de Dickens, pour la plus grande satisfaction de l’auteur. L’ouvrage était réparti entre plusieurs traducteurs sous forme de tranches hebdomadaires qui étaient rendues pour correction au responsable de l’édition des oeuvres du romancier anglais chez Hachette, M. Lorain. D’autre part, à intervalles réguliers, les traducteurs se réunissaient pour discuter de leurs problèmes de transcription avec un professeur anglais vivant à Paris.²² Mais ces règles ne s’appliquaient pas partout, d’où des textes français souvent fort éloignés de l’original. Chaque éditeur, en fonction du marché, avait ses normes de fidélité.

Cela a-t-il eu une influence sur le choix des textes à porter à la connaissance du public français? Pour les plus grandes maisons nous ne le croyons pas. Elles étaient assez puissantes, surtout Hachette, pour se réserver les droits de reproduction des grands succès d’outre-Manche le critère commercial l’emportant sur tout autre. En outre elles étaient assez sûres de leurs ventes pour faire du bon travail. Il est d’ailleurs frappant de voir que certains titres, exploités avec bonheur par une petite maison, furent repris dans des éditions tardives par Hachette et que presque tous les romans qui ont eu de nombreuses réimpressions furent publiés sous les auspices du 19, boulevard Saint-Germain. Quant aux éditeurs secondaires, ils misaient sur un public précis, Hetzel, les enfants, Mame ou Grassart, les catholiques ou les protestants. Mais tous s’adressaient à des milieux généralement aisés de la bourgeoisie, même si les livres étaient la plupart du temps brochés. Un titre de la *Bibliothèque des meilleurs romans étrangers* coûtait Fr. 1.25; dans les années 90 il tomba à un franc, mais c’était le franc de l’époque, lorsqu’un ouvrier en gagnait quatre par jour. Et Hachette était bon marché par comparaison à d’autres vendeurs!

Certains romans jouissaient d’une plus large diffusion grâce à leur publication en feuilleton: comme nous l’avons vu, *La fille de Lady Rose* fut inscrite au programme de la *Revue des deux mondes* en 1903. Les écrits de Mayne-Reid furent publiés à plusieurs reprises par le *Magasin d’éducation et de récréation* de Jules Hetzel, bi-mensuel important dans le monde de la jeunesse et de l’enfance. Quant aux journaux, leurs rédactions n’ont guère utilisé la possibilité d’imprimer des romans anglais dans leurs colonnes.

On reste donc dans le monde de la haute et de la moyenne bourgeoisie, piliers de la IIIème République et lieu des affrontements politiques et religieux qui marquèrent ces années, que l’on discutât des colonies, de la “revanche”, de la laïcisation ou de la question Boulanger, que l’on s’échauffât à propos du scandale de Panama ou de l’affaire Dreyfus. Le groupe – souvent féminin – touché par les romans étrangers est représentatif de la mentalité dominante à la fin du 19ème en France, de ces personnes qui avaient le pouvoir et suffisamment d’influence pour peser sur le cours des

21 *RDM*, 1er juillet 1888, p. 91

22 Cf. MISTLER Jean, *La librairie Hachette de 1826 à nos jours*, Paris, Hachette, 1964

événements. Ces gens lisaient pour leur délassement et pour leur instruction. La morale de l'histoire était l'occasion d'une leçon et permettait de rappeler quelques principes fondamentaux de la vie en société; un roman permettait quelques heures d'évasion et offrait aussi un thème de discussion. Donner une explication plus scientifique de l'attrait du roman anglais est très difficile. Il faudrait avoir en main les chiffres de toute la production étrangère en France pour voir s'il y a eu par exemple constance ou progression de cette production, pour chercher une corrélation entre l'éclipse du roman anglais de 1894 à 1899 et la popularité des oeuvres russes ou américaines, pour apprécier la puissance de la mode, les engouements passagers, la disparition d'auteurs ayant fait leur temps.

On peut cependant présumer que les heures passées en compagnie de romans anglais ont dû laisser une impression, même fugitive, à leurs lecteurs français, s'inscrire dans une certaine vision de l'Angleterre pour l'enrichir ou la modifier. Les clients d'Hachette, Calmann-Lévy ou Firmin-Didot découvraient, à travers les ouvrages d'origine britannique, le monde d'outre-Manche à des sources qu'ils pouvaient qualifier de légitimes, puisque anglaises. En suivant l'actualité littéraire ils pouvaient se rendre compte d'une évolution des goûts dans l'île voisine, de l'apparition de nouveaux maîtres, chantes de l'impérialisme, tel Kipling; défenseurs de la raison et du pragmatisme, tel Conan-Doyle; peintres des classes moyennes et inférieures, tel Hardy; utilisateurs de la science et de ses développements technologiques, tel Wells. Tout au long de cette période, ils ont pu relever le même goût pour le bizarre, le fantastique et le romanesque lié à une description minutieuse, parfois jusqu'à l'ennui, des problèmes de l'âme britannique. L'Anglais semble en lutte constante avec les forces de son destin social, forces exigeant des choix rapides et punissant toute tergiversation.

Cette coupure de ton entre les romans des années 80 et ceux de la fin des années 90 était, rappelons-le, plus évidente en France qu'en Angleterre par le fait du décalage temporel entre les parutions britannique et française d'un même ouvrage. Conan-Doyle, Thomas Hardy, Kipling, Wells et Wilde deviennent d'exacts contemporains sur le marché français, apparaissant brusquement après une période de raréfaction des oeuvres romanesques anglaises en France. L'évolution est donc marquée par deux moments de parution de traductions, centrés sur des auteurs différents.

Même s'il y a changement, colonialisme, science et pragmatisme, étrangeté, conscience torturée et besoin d'action semblent être cependant les traits dominants de la fin de l'époque victorienne. Notre analyse superficielle de la production littéraire britannique en France suffit-elle pour tracer les axes fondamentaux de l'image que le Français pouvait avoir de l'Anglais quand il lisait ses oeuvres? La plupart des lecteurs n'ayant pas parcouru tous les romans mais quelques-uns seulement, pouvaient-ils tirer des conclusions générales semblables aux nôtres? C'est ce que nous allons tenter de voir en analysant les ouvrages eux-mêmes, en essayant de montrer leurs ressemblances et leurs traits communs. Lire un roman anglais, était-ce avoir un avant-goût de tous les autres, était-ce pénétrer dans la mentalité collective de la Grande-Bretagne? Une histoire pouvait-elle rassembler en elle les traits principaux du *Roman anglais* de l'époque victorienne, plonger le lecteur dans l'univers social et psychologique de ses voisins insulaires?

Par exemple dans quelle mesure ces extraits d'un article d'Eugène-Melchior de Vogüé, paru dans la *Revue des deux mondes* du 1er mai 1901 s'appliquent-ils au seul roman de Kipling, sujet de la communication, ou à toute la production britannique?

“Impérialisme à part, je crois que la vie réelle et le pouvoir d’en communiquer l’émotion sont chez Kipling d’une qualité rare. Il choisit des personnages volontiers *bizarres*²³ et quelquefois parfaitement fous; d’une *folie anglaise*²³, froide et qui *raisonne ses actions inquiétantes ou terribles*²³ avec le flegme lucide d’un Hamlet . . . En Kipling se conclut l’alliance de l’exotisme romantique et du réalisme²³ qui en triompha; . . . l’exotisme est l’atmosphère accoutumée où il respire . . . l’humanité qu’il met en scène est ingénument amoral . . . nulle trace de la religiosité puritaine dans l’agnosticisme *pratique*²³ de ces dévorateurs (*sic*) du globe. *Il faut agir, vivre, beaucoup et à la hâte.*²³ Leur pensée se condense en brèves formules, stoïques, *utilitaires*²³ . . . *L’homme qui voulut être roi* est la figure et l’explication de la conquête du monde par l’Angleterre . . . c’est Robinson revêtu de l’uniforme khaki: sa religion, c’est l’impérialisme, volupté d’éprouver sa force dans une *débauche d’action.*^{23, 24}

23 Souligné par nous

24 *RDM* 1er mai 1901, p. 196 et ss.

B. LE ROMAN ANGLAIS A LA FIN DU 19^{ème} SIECLE

a) Un milieu privilégié

L'ennui qu'éprouve le lecteur qui veut tout lire vient de l'uniformité des personnages des romans anglais. Il semble que tous les héros, pour avoir une liberté d'action totale, c'est-à-dire aucun problème de temps ou d'argent, appartiennent au monde des classes oisives. Le travail serait-il un obstacle au développement d'une intrigue, une contrainte trop forte pour l'imagination de l'écrivain qui veut façonner des situations à sa guise?

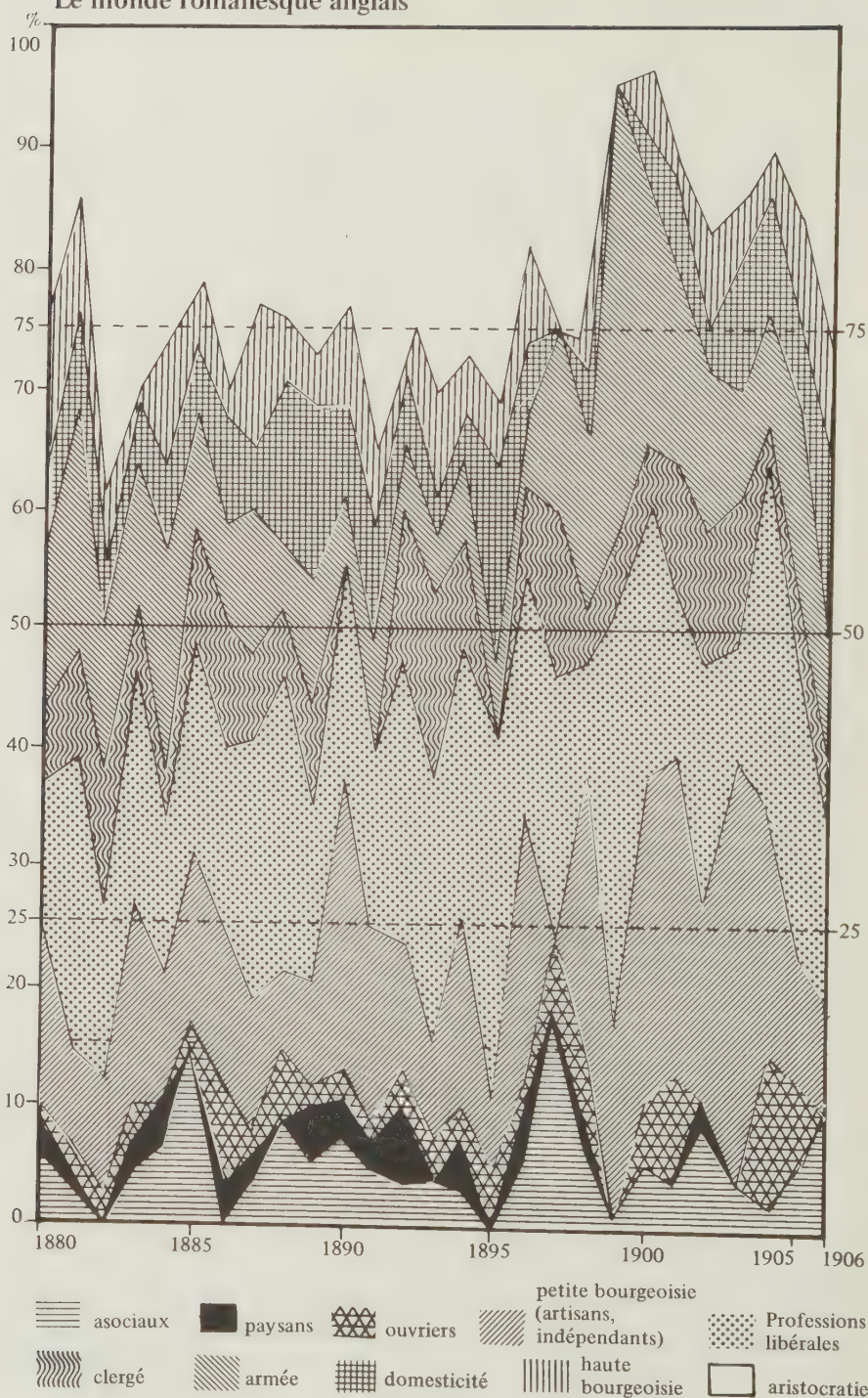
Pour vérifier cette impression de lecture, nous avons relevé l'origine et le métier des principaux personnages rencontrés au cours du dépouillement des quelques trois cent volumes publiés de 1880 à 1906. Nous avons ensuite regroupé ces notes par année, puis calculé dans quelle proportion de l'ensemble apparaissait chaque groupe. Ces chiffres, reportés sur un graphique, donnent le diagramme de la page 58.

Un fait saute aux yeux: la quasi inexistence de la classe ouvrière. L'époque est pourtant celle de la grande industrie et jamais jusqu'alors la population prolétaire n'a été aussi importante en Grande-Bretagne. Pour les romanciers ces gens n'existent pas. Fait plus remarquable encore, la proportion d'ouvriers a tendance à s'amenuiser, comme si la montée du travaillisme à la fin du siècle fermait définitivement les yeux des écrivains aux problèmes du prolétariat. La présence ouvrière des années 80 pouvait s'expliquer, elle, par la mise sur le marché de romans populistes, à la manière de Dickens, dans la grande tradition romantique bien que de style réaliste, où les prolétaires ont le rôle de victimes que des âmes charitables peuvent plaindre et secourir. On est en plein paternalisme et il faudra attendre D.-H. Lawrence pour obtenir une description de personnages ouvriers dignes et indépendants.

La disparition de l'ouvrier en tant que thème romanesque peut aussi signifier que le prolétaire a perdu son rôle d'opposant aux structures politiques établies. Au début et au milieu du 19^{ème} siècle, le clivage social entre possédants et salariés était tel que le prolétariat remettait en cause toute la société qui l'exploitait. Chez Dickens, la misère des travailleurs est celle des masses qui soutenaient le mouvement chartiste. La condition ouvrière était alors la hantise de la bonne conscience bourgeoise. Il valait la peine de s'y arrêter pour tenter de l'exorciser. Plus tard, avec les grandes réformes électorales, avec l'apparition d'un certain mieux-être pour le prolétariat, le monde ouvrier accepte le système du parlementarisme démocratique et rejoint le corps de la société anglaise traditionnelle. Dès lors, l'ouvrier en tant que tel perd sa fonction romanesque essentielle, celle de repoussoir des gens de la bonne société. La fin du roman populiste marquerait le début de l'intégration sociale des ouvriers, intégration typique du travaillisme britannique qui se forme en parti politique durant notre période.

La paysannerie est à peine plus nombreuse dans la production littéraire de la fin du règne de Victoria que les prolétaires. Et elle n'est souvent là que comme commensale des seigneurs. Il faut bien peupler les grands domaines, expliquer comment on en peut retirer un revenu, fournir quelques motifs d'intérêt, de discussion ou de charité aux possédants! Quant aux artisans et aux petits commerçants ils ont une certaine présence dans notre diagramme et, parfois, ils jouent un rôle romanesque indépendant.

Le monde romanesque anglais



Il est rare cependant que ces trois classes ensemble dépassent le quart des personnages imaginés par les écrivains anglais pendant une année, alors qu'elles représentent la très grande majorité de la nation.

Peut-on donner le titre de classe au groupe des 'asociaux'? Sous ce terme, en tout cas, nous plaçons tous ceux qui sont au ban de la société d'une manière ou d'une autre. Ils sont la face obscure du monde aristocratique, l'élément moteur de bien des intrigues où ils représentent le mal, le danger pernicieux qui peut amener la destruction de tout l'édifice social, la tentation toujours possible d'un monde bien-pensant. Ce royaume des ombres est le pôle infernal de nos romans. On y trouve les brigands, les ivrognes et les repris de justice, les sans-emploi et les orphelins condamnés à la misère et à la mendicité. Parfois la limite entre asociaux et ouvriers est très difficile à trouver. Le prolétariat représente aussi un danger maléfique pour les classes dirigeantes. Ceci est évident dans le roman anti-socialiste peu connu de Gissing, *Demos*²⁵, où la thèse polémique de l'auteur nécessite des ouvriers diaboliques, d'autant plus terribles qu'ils cachent leurs noirs desseins sous de nobles promesses de justice, de fraternité et d'amour, qu'ils utilisent le masque du bien pour arriver à leurs fins. L'assassinat de Demos par ses anciens camarades doit être la preuve qu'il a été démasqué et qu'il n'est qu'une brebis galeuse. Il est intéressant de noter que les ouvriers pauvres, acceptant la charité bien ordonnée des classes aisées, sont récupérables et qu'avec eux tout rentre dans l'ordre . . . social établi.

Autre grand groupe, les classes moyennes avec les professions libérales, gros négociants, professeurs, journalistes, médecins, avocats et notaires d'une part, et les institutions protégeant la légalité civile et morale, armée et clergé, d'autre part.

En haut de l'échelle, les gens riches et l'aristocratie avec leurs satellites, les domestiques, forment souvent près de la moitié des personnages livrés au public annuellement. La pyramide sociale du roman est l'inverse de celle du monde économique. Et ces disproportions sont encore plus marquées qu'elles n'apparaissent au premier abord.

L'armée et le clergé sont peuplés d'aristocrates, frères cadets, issus des plus grandes familles, qui épousent des jeunes filles sans dot, mais bien nées. Dans les professions libérales, nombre de médecins, d'avocats ou d'artistes ont aussi du sang noble dans les veines. De plus, bien des avoués, des instituteurs, des petits commerçants et des artisans n'ont de raison d'être qu'en fonction de la noblesse qui doit bien tester, s'instruire, faire des achats ou réparer ses châteaux. Cette omni-présence de l'aristocratie menace même la haute bourgeoisie. Ses millions, laborieusement acquis dans la sidérurgie, l'import export ou les colonies, servent à redorer des blasons ternis ou à financer l'élection de quelque pair un peu trop joueur et dépensier. La noblesse draine à elle toute la vie sociale.

Si l'on considère maintenant l'évolution dans le temps de ces proportions générales, on voit que la classe moyenne s'affirme à partir de 1895, ceci surtout grâce à l'importance que prennent les récits militaires à la fin du siècle. On est en pleine période d'exaltation du sentiment impérial, on vit le Jubilé de diamant du règne de Victoria et c'est la guerre des Boers. La production littéraire de Kipling est essentielle à ce changement et ses personnages cléricaux sont eux-mêmes rattachés à l'armée comme

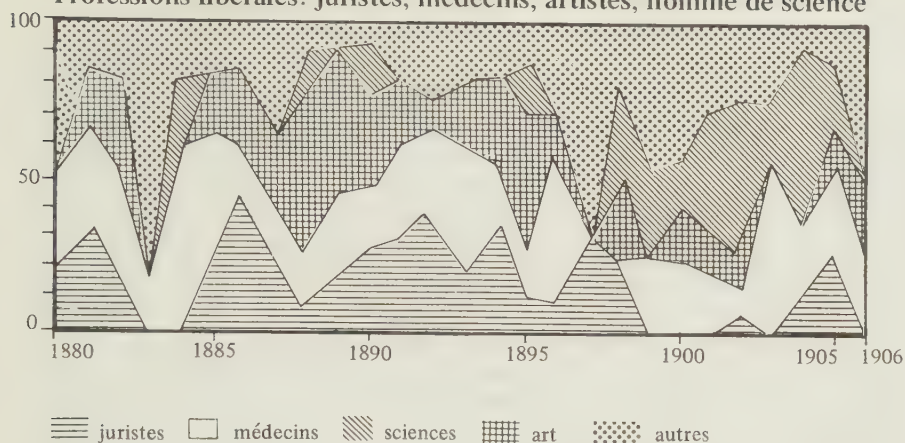
chapelains et aumôniers militaires. Médecins et journalistes le sont aussi. L'armée joue ici le rôle polarisateur de l'aristocratie chez d'autres romanciers. On peut tout de même parler d'une véritable apparition de la classe moyenne: cette armée n'est plus tant celle des galas et des raouts mondains pleins de nobles officiers, cadets de famille en mal de gloire²⁶, mais bien celle des troupes combattantes issues du petit commerce, de l'artisanat et de la paysannerie. Les ouvrages de Wells et Conan-Doyle, situés presque exclusivement en milieu urbain, vont dans le même sens. Bien que chez Wells les personnages soient un peu falots, les couches sociales représentées sont essentiellement bourgeoises, le milieu des petits fonctionnaires, des hommes de science sans grands moyens, des artisans aisés, de ces gens qui peuplent surtout la grande banlieue londonienne. Chez Conan-Doyle l'aristocratie joue encore un rôle certain dans les enquêtes de Sherlock Holmes mais le détective est chimiste de formation, Watson, un médecin de l'armée des Indes en retraite, et la majorité des comparses, des bourgeois. Les aristocrates ont le plus souvent le rôle du criminel, ce qui indique une perte de prestige de leur classe. Thomas Hardy, lui, décrit surtout la très petite bourgeoisie et la paysannerie, mais celle écrasée par le changement social, celle des laissés pour compte de l'industrialisation, presque des asociaux. Qu'on est loin des romans de George Eliot, parus à Paris peu après 1880, et dont les multiples personnages d'artisans, de fermiers, de paysans indépendants vivent encore dans un monde stable dominé par l'aristocratie, même si celle-ci est sur son déclin. Les forces du changement n'y sont que sous-jacentes. Dans *Adam Bede*²⁷, aux côtés du héros, charpentier fortement enraciné dans son monde du début du siècle, la prédicatrice méthodiste représente la ville industrielle, alors ébranlée par un réveil religieux; mais elle est aussi la ville tentaculaire venant proposer son mode de vie aux campagnes environnantes. Elle y prêche avec un certain succès la mise à jour des valeurs acceptées symbolisées par le vieux prêtre anglican et le châtelain. Ce dernier, vieux despote un peu ridicule, et son fils, plein de bonnes intentions, sont des êtres faibles et incapables de maintenir et de faire respecter le vieil ordre établi, celui de l'aristocratie. Le monde de George Eliot, monde psychologique et moral, ne croule pas encore. Il vit de sa propre inertie. Avec Thomas Hardy on erre dans ses ruines.

Une analyse détaillée de l'évolution des différentes professions libérales confirme la tendance générale. Le diagramme ci-contre regroupe médecins, juristes (aussi bien juges qu'avocats, avoués ou notaires), artistes (qu'ils soient peintres, musiciens, écrivains ou sculpteurs) et hommes de science. Le fait le plus frappant est l'importance que prennent la science et la technique après 1897, alors que précédemment les savants n'apparaissent que de manière épisodique. Les fœux de l'aristocratie, notaires et médecins, d'abord fortement représentés, jouent un rôle plus secondaire au début du 20ème siècle et les docteurs trouvent alors leur pratique dans l'armée, comme nous l'avons dit plus haut. Enfin il faut relever la place occupée par les artistes. Que de romans en effet où ils jouent le rôle de dangereux asociaux et sont une tentation permanente de mésalliance pour la noblesse qu'ils fréquentent! Et le talent ne rachète pas la tare sociale. Contrepartie de l'aristocratie, ils suivent le destin des hautes classes pour s'effacer un peu dès 1897.

26 OUIDA, *Le colonel Sabretasche*, Paris, Perrin, 1889, 2 vol. par exemple

27 ELIOT George, *Adam Bede*, Paris, Hachette, 1886

Professions libérales: juristes, médecins, artistes, homme de science



En résumé, on peut parler d'une évolution réelle du roman vers une plus juste répartition des rôles et une montée des classes moyennes, parallèle d'ailleurs à celle qui se fit dans le pays trente ans plus tôt. L'idéal aristocratique meurt avec peine et la noblesse reste le milieu de prédilection des romanciers de la fin du 19ème siècle.

Il s'agit peut-être là d'une constante dans le temps et dans l'espace. Le roman, en général, se situe dans un milieu privilégié où les possibilités d'action sont multiples et où l'homme peut faire des choix, exercer sa liberté, façonner son destin, même s'il doit finalement périr sous les coups de la fatalité et payer cher sa présomption. L'homme servile, attaché sans recours à la machine ou à son seigneur, n'a que peu d'intérêt dans une oeuvre de fiction. Il ne peut être que le reflet de son maître ou son ombre. Le héros de roman, pour être lui-même, doit pouvoir sortir de son aliénation, espérer la dépasser ou décider de l'accepter, c'est-à-dire assumer ses responsabilités. Dans le roman victorien, le monde aristocratique offre la plus grande liberté de mouvement; il rejette toute servilité et repousse le monde de la misère, bien que le héros puisse y subir les conséquences de choix erronés, l'alcool, le jeu, les femmes par exemple. Entre ces deux opposés se trouvent des êtres humains paralysés par la routine de la vie quotidienne. Quel intérêt ont-ils pour le rebondissement d'une intrigue ou la progression d'un destin? Pour ainsi dire aucun. Le roman, en tant que genre, semble condamné à la description de l'exceptionnel comme le théâtre d'ailleurs. Shakespeare est exemplaire dans ce domaine: la quasi totalité de ses pièces sont centrées sur un être singulier qui donne son nom à l'ouvrage, Othello, Jules César, Macbeth ou le Roi Lear. Il reste cependant que dans l'Angleterre victorienne l'extraordinaire avait nom "aristocratie" et que la noblesse, véritable idéal social, attirait à elle toute la société britannique.

b) Des types privilégiés

L'analyse des professions libérales nous a montré que certains métiers sont privilégiés par rapport à d'autres. Il en va de même à travers toute l'échelle sociale: saltimbanques et bateleurs chez les asociaux, ouvriers de fabrique d'allumettes dans le prolétariat, modistes et maîtres de poste pour la petite bourgeoisie; du côté des artistes, les peintres sont les favoris et, dans la haute bourgeoisie, les brasseurs et les maîtres de forge. Auprès des ducs et des baronets se pressent des gouvernantes, des maîtres d'hôtel et des femmes de charge. Et tous sont passés au moule de leur caste, ainsi que vont le montrer les exemples suivants, pris dans des ouvrages très différents; ceci explique la variété des styles, le ton sarcastique des uns, prêts à voir leurs propres défauts, le ton solennel des autres, tout pleins de la noblesse de leur sujet.

La description suivante est typique d'un noble tory d'un certain âge: "Lord Athelstone avait près de soixante ans bien qu'il restât plus actif que la plupart des hommes de trente . . . Peu de cheveux . . . mais l'oeil, les dents et l'estomac restaient intacts et il avait le pied aussi lesté que dans sa première jeunesse. La partie inférieure de son visage révélait une certaine obstination . . . mais . . . tout était raisonnable et sagement pondéré chez lord Athelstone; il vivait dans la foi politique et religieuse de ses aïeux, sans y rien changer que ce qu'exigeait impérieusement la différence des temps."²⁸

Quant aux dames du monde, les lignes suivantes sont exemplaires: "Lady Gwen Vancouver a vingt-six ans; elle est jolie, elle est riche, ce qui est agréable; elle est parfaitement née, ce qui a son prix; . . . blanche comme la neige des Alpes, elle a des cheveux châains, ondes, courts et légers, un petit nez droit, une bouche ronde, l'air étonné et sérieux; elle tient à plaire et elle plaît. Elle fait tout pour cela et c'est entre elle et sa soeur aînée, lady Treppy qui a épousé un Pair, une rivalité parfaitement soutenue."²⁹

Le jeune premier répond le plus souvent au signalement suivant: "C'était un jeune homme de belle mine, robuste et blond, et soldat "des pieds à la tête"; . . . grand sans exagération, bien proportionné, carré des épaules, bien planté sur les jambes, se tenant très droit, il n'avait de remarquablement beau que ses yeux gris, au regard ferme comme l'acier."³⁰ Le dandy se trouve fréquemment lui aussi mais il est l'objet de critiques amusées: "Tous les jeunes invités de lady Usk sont tirés à quatre épingles, rasés, tondus, petits de taille, raides, pâles, insignifiants, polis, méticuleux, sceptiques, amusants parfois, originaux jamais. . . . A les entendre, le Trône, l'Eglise, la chambre haute et les 39 articles s'effondreront bientôt, mais cela ne les empêche pas de se préoccuper de leur santé et de leur coiffure."³¹ L'auteur de ces lignes résume, dans un autre ouvrage, les catégories de la gent masculine britannique: "Il y avait là tous les types de sportsmen; de gros fermiers aux épaules carrées, avec d'honnêtes figures de bouledogue, dignes représentants de John Bull plébéen; de jeunes écervelés de Cambridge, . . . jolis garçons pleins de hardiesse, aux traits délicats, type caractéristique de John Bull patricien; de solides valets de chien, sentant le gin; des piqueurs au visage

28 AIDE Hamilton, *Un poète du grand monde*, Paris, Calmann-Lévy, 1882, p. 8

29 BRADA, *Mylord et Mylady*, Paris, Plon, 1884, p. 1

30 WINTER John Strange, *Ce lutin!*, Paris, Hachette, 1889, p. 5

31 OUIDA, *Scènes de la vie de château*, Paris, Hachette, 1887, p. 48

ridé et à la voix de stentor; . . . le courtois, cordial et aristocratique Président (de la chasse, A. B.) . . . et des gamins de mauvaise mine et aux mauvaises manières, propres à rien sinon à battre la campagne.”³²

Le marchand, lui, incarne souvent les qualités les plus solides du caractère britannique: “Masterman avait toujours mené (jusque dans les moindres détails) une vie anglaise vraiment modèle. L’activité, la régularité, la décence et un goût marqué pour le quatre du cent, toutes ces vertus nationales qu’on s’accorde à considérer comme les bases mêmes d’une verte vieillesse.”³³

L’institutrice participe du grand monde sans y appartenir, d’où son rôle répété de médiatrice entre des milieux différents: “C’était une personne solidement instruite, des plus fortes en théologie; . . . elle manquait absolument d’imagination et d’enjouement; . . . elle voyait avec mépris tout ce qui fait la grâce et les fleurs de la vie . . . cependant on éprouvait du respect pour la manière consciencieuse avec laquelle elle remplissait ses devoirs ainsi que pour la scrupuleuse justice, la sincérité de son caractère.”³⁴ La vieille fille semble sortir du même moule: “Calme et vêtue de noir, . . . aimant la piété éclairée et l’éducation libérale, elle blâmait les femmes frivoles, . . . appréciait une vue générale des connaissances utiles. Elle avouait aimer la femme qui sait rester femme et estimait, en remerciant Dieu, que les femmes anglaises sont des modèles pour l’univers.”³⁵ Ce patriotisme est un trait général: “en vrai fils d’Albion, il méprisait sincèrement tous ceux que le sort avait fait naître en dehors de la grande île.”³⁶

Des descriptions précises de types populaires sont très rares. Toute personnalité propre s’efface derrière la fonction de valet ou de commerçant. Les pauvres ont droit cependant à plus de détails, même s’il a fallu attendre le roman régionaliste pour avoir une vision intérieure de leurs problèmes; c’est leur milieu davantage qu’eux-mêmes que l’on décrit, comme si leurs attributs matériels suffisaient à les définir: “Le logis du forgeron était une chaumière de pierre, à demi-ruinée; basses, sombres et malpropres étaient les murailles, le carrelage noir comme de la suie . . . C’était le désordre et la laideur de toutes choses, la promiscuité des pots et des marmites, des enfants malpropres et des meubles brisés, le mélange de la civilisation, représentée par des gravures tachées et des habits en lambeaux, avec l’état de barbarie qu’on retrouvait dans les manières et le langage des habitants.”³⁷

Le milieu romanesque anglais à la fin du 19^{ème} siècle est donc très artificiel et ne représente qu’une image que la société britannique a d’elle-même, image qui n’est que le reflet lointain de la réalité sociale de son temps. Le Français dont les sources historiques se seraient limitées à la littérature britannique traduite dans son pays aurait eu la vision d’une Angleterre peuplée de gens aisés occupant leurs loisirs sans fin par de nombreux séjours dans des manoirs de campagne, séjours entrecoupés de visites londoniennes, de gens prêts à courir le monde, l’Italie, avec Rome, Florence et Venise, la France, avec Paris, Nice ou Trouville, la Suisse avec Neuchâtel, Genève ou Interlaken. L’Afrique du sud, les Indes et l’Australie sont aussi lieux de tourisme ou

32 OUIDA, *Le colonel Sabretasche*, p. 37

33 STEVENSON R.-L., *Le mort vivant*, Paris, Perrin, 1905, p. 5

34 AIDE Hamilton, *Rita*, Paris, Hachette, 1884, p. 19

35 BARRETT BROWNING Elisabeth, *Aurora Leigh*, Paris, Savine, 1890, pp. 24 & 25

36 HARRADEN Béatrice, *Des ombres qui passent*, Paris, Perrin, 1890, p. 211

37 JENKINS Edouard, *La chaîne du diable*, Paris, Charpentier, 1879, pp. 158 & 159

d'affaires. Pourtant, au milieu des campagnes idylliques, le Français aurait découvert le chancre envahissant des villes, noires et fumeuses, où coexistaient, en des mondes séparés, la noblesse attirée par la saison, le commerce bouillonnant d'activités et les misérables vivant d'expédients. S'il avait traversé la Manche, il aurait été étonné de ne pas voir uniquement des ivrognes, des policiers et des fabricants d'allumettes, des beaux jeunes gens à cheval ou des institutrices surveillant de ravissants enfants blonds et bouclés.

Cette image déformée de la réalité, inhérente d'ailleurs à toute oeuvre de fiction, reflète-t-elle cependant les problèmes réels de la Grande-Bretagne victorienne? A première vue, il semble que le lecteur français ne peut guère saisir la saveur particulière de la vie anglaise, le climat politique et social de l'île voisine. Notre recherche d'un système de valeurs propre au Royaume Uni, accessible à travers le roman, semble inutile. Mais cette auto-image irréaliste n'est-elle pas plus proche de la réalité victorienne que de longs témoignages sur la vie économique de la Grande-Bretagne? Pour le savoir, tournons-nous vers l'organisation interne des ouvrages romanesques.

Existe-t-il des parentés entre ces histoires comme il en existait entre les types de héros; ces parentés ont-elles des liens logiques? Participent-elles d'un même système éthique? La recherche de structures explicatives nous fait abandonner ici l'ordre chronologique pour aller des modèles les plus simples aux plus compliqués. Indirectement, c'est répondre à la question posée plus haut: y a-t-il un univers victorien unique que le lecteur français puisse aborder aussi bien par les biais d'un roman de George Eliot ou par celui d'une nouvelle de Conan-Doyle; oui, semble-t-il, car chaque histoire, quelle que soit sa portée littéraire, a pour nous valeur de témoignage objectif dans notre effort de compréhension de la mentalité du 19ème siècle anglais et ces témoignages, comme nous allons le voir, convergent pour former un tout cohérent.

C. UNE VISION DE L'ANGLETERRE

a) Quelques histoires

Dans le *Portrait de Dorian Gray*³⁸, Oscar Wilde trace le contour d'une destinée victorienne exemplaire par sa simplicité: le monde est divisé en castes hiérarchisées et Dorian Gray vit une descente aux enfers qui le fait passer des fastes de la haute société à l'existence de paria, de paria sans problème d'argent il est vrai. A ses côtés, les représentants du mal et du bien, lord Henry Wotton d'une part, Basil Hallward, le peintre, d'autre part. L'aristocrate, homme raffiné et maître de son temps, attire Dorian Gray vers une vie facile. Le peintre, personnalité forte et rude, a fixé au jeune homme, par le portrait qu'il en a peint, un idéal de vertu, de beauté, d'angélisme, pour utiliser le mot de l'auteur.

Dorian va de déchéance en déchéance jusqu'à assassiner Basil lorsque celui-ci fait une dernière tentative pour le ramener sur la bonne voie. Dès lors, le bien ayant disparu, seul le suicide peut compléter l'ouvrage du mal: c'est en voulant se débarrasser pour toujours de sa conscience que Dorian s'écroule, mort, devant le tableau de sa jeunesse, condamné par l'idéal qu'il avait repoussé.

L'intrigue est extrêmement simple, linéaire. On va du bien au mal. Le génie de Wilde est d'avoir dédoublé son héros, le portrait subissant l'atteinte des vices du personnage réel. C'est la toile qui se ride, se flétrit, s'avine, se gonfle et se tord. L'homme, lui, reste l'être idéal de l'adolescence, l'apparence parfaite du bien et de la vertu.

Cette fable fantastique permet à Wilde de faire une critique acide de la société de son temps. Tout d'abord il en montre l'hypocrisie et la vanité. Tant qu'un homme semble juste et beau, c'est-à-dire tant qu'il se soumet aux critères d'appréciation de son groupe, il n'a pas le risque de déchoir. S'il est marqué par la réprobation générale, il ne peut être que banni, tel le portrait, d'abord voilé, puis retiré au grenier, loin des pièces de réception, loin de la société. Mais cette société n'est que celle des faux-semblants: Gray, malgré une réputation de plus en plus noire, reste le favori des salons. Les gens du monde préfèrent s'en tenir aux convenances – c'est-à-dire au jugement préfabriqué, convenu – par crainte de reconnaître dans la débauche de sensualité qui dévore Dorian Gray ces fantômes que tout leur système social cherche à exorciser. Le portrait vieillissant marqué par des vices secrets est l'image fidèle de la face cachée de tout un monde: sous la façade parfumée de l'élégance ne se cache que pourriture.

Or, et c'est là la deuxième critique fondamentale de Wilde, le mal fait partie de tout homme, ne peut être repoussé comme inexistant. Dorian Gray est ensemble le portrait et lui-même, être de chair et d'os.

C'est en chacun que gît son propre jugement: l'idéal imprime sa marque à la conscience, essentielle à l'homme, et lorsqu'on veut la tuer, c'est soi-même que l'on détruit. Mais le tableau n'est pas seulement un symbole du châtiment final. Il hante aussi le héros qui, même s'il semble accepté de tous, est étreint par la solitude. La peinture de son ange gardien Basil s'interpose entre lui et les autres. Dorian n'a plus pour compagnon que lord Henry mais le seul lien qui les unit est la complicité. Son

mauvais démon l'abreuve de sarcasmes, exacerbe son orgueil si bien que dans la débauche même il reste seul.

Sous ses apparences de fruit défendu qui lui valut une réputation de scandale – les victoriens ne voulaient pas s'y reconnaître – l'ouvrage de Wilde est finalement un plaidoyer désespéré pour le système social: à défaut de Dieu, il offre au moins un carcan de normes permettant la comédie tragique des rapports de l'homme et de ses semblables. *A contrario* Wilde fait l'apologie du monde qui le repousse.

L'Angleterre semblerait donc marquée par ses castes et leurs tabous. Transgresser ces derniers, c'est se bannir de la société ou du moins, d'une société; c'est être relégué à l'étage des objets abandonnés, les combles, à la manière du portrait; c'est être mis hors d'état de nuire. Puis, pour la Grande-Bretagne du 19^{ème} siècle finissant, il semblerait que la débauche est le péché majeur, celui qu'il faut réprimer et ignorer avant tout. Or le mal ne peut être refoulé que par l'activité de la conscience, idéal projeté de normes fixes auxquelles on doit se conformer – ici, le portrait.

On retrouve le puritanisme et ses séquelles. L'homme laissé seul avec lui-même, pour juger de ses actions, est obligé de se dédoubler, de s'inventer un monde réglé où la faute devient tangible par le châtement et où le juste est récompensé par le succès. L'argent devient alors le symbole de l'honneur et de la justice sociale parce que celui de la réussite. Celui qui en gagne a compris la marche du système et a le droit d'en profiter; celui qui en a, est naturellement placé au haut de l'échelle sociale, celui qui n'en a pas, doit avoir dérogé; il est puni. Dans ces conditions, la vie de salon, l'étiquette mondaine deviennent une preuve de bonne conduite pour celui qui en jouit et le but de tout mouvement le long de l'échelle sociale. L'argent non seulement matérialise la valeur de chacun, mais il devient encore un moyen de s'affirmer car il est l'étalon de la justice morale.

Le puritanisme, c'est déjà l'homme sans Dieu, l'homme auteur de son propre devenir social, l'homme créateur et créature. Dorian Gray en meurt car le néant est la conséquence logique de la solitude qu'il affronte directement. La société en effet n'offre qu'un semblant de partage; l'individu lucide refuse même le faux-fuyant de la vie de groupe. Castes réglées par la fortune, tabous contre les sens et solitude puritaine sembleraient donc être les grands traits de l'époque tels qu'ils apparaissent dans l'ouvrage d'Oscar Wilde. D'autres en font-ils une même esquisse?

*John Halifax*³⁹ est l'histoire type d'une ascension sociale, modèle inverse du récit de Wilde. Tous les thèmes du *Portrait de Dorian Gray* y ont leur place sous une forme contraire. Ce livre de Mrs Craik, souvent cité par la critique, fut d'abord publié en 1862, puis réimprimé quarante ans plus tard, au début de notre siècle. Il raconte la vie d'un gosse abandonné pris sous la protection d'un riche Quaker, à la prière instantane de son fils, enfant malingre et maladif: John est embauché comme garçon de courses à la tannerie de l'industriel dissident.

Par opposition, Dorian Gray, qui a tout pour réussir, se place sous l'influence de lord Henry Wotton contre l'avis déterminé de Basil Hallward, homme robuste et sain. Chaque élément positif devient négatif et vice-versa.

Dès le début de l'ouvrage, le système de castes de la société anglaise est fortement marqué. John Halifax a de la chance car sa misère a été remarquée par un autre banni, un Quaker. Mrs Craik insiste sur la place à part que tiennent les *amis* dans la ville: la

39 CRAIK Dinah, *John Halifax*, Paris, Grassart, 1902

bonne société anglicane permet à ces sectaires de prospérer dans le commerce et l'industrie mais les disciples de George Fox sont de bons boucs émissaires en cas de mécontentement social, ainsi qu'en témoignent les émeutes décrites dans l'ouvrage. Les ouvriers peuvent être facilement montés contre le patron quaker car ses richesses, marquées au sceau du non-conformisme, ne jouissent pas de la protection des puissants se pliant à toutes les règles de *l'establishment*. C'est bien en tant que Quaker, en tant que hors-la-loi qu'Abel Fletcher peut se pencher sur le sort de John Halifax. On a le sentiment qu'un Anglican aurait vraiment dérogé en donnant sa chance à un miséreux! Mais l'anomalie n'existe pas seulement du côté du protecteur: l'enfant abandonné a une fierté, une honnêteté, une gentillesse qui préviennent en sa faveur. En quelque sorte, il n'est pas normal que cette perle reste au milieu des pourceaux. Sa place naturelle est ailleurs. Ce thème du juste accablé par un sort malheureux, ce motif de Job, est extrêmement populaire dans la littérature romanesque de l'époque.⁴⁰

Malgré cette double anomalie qui met à part nos deux héros, il faut les intercessions pressantes du fils unique du tanneur pour rapprocher Abel Fletcher et John Halifax. D'une certaine manière, comme non-conformiste, le tanneur est très conscient de sa valeur et de l'importance de la place qu'il a gagnée dans la société de sa ville, et ceci à la force du poignet. Etranger au système social établi, il en subit d'autant plus les contraintes. Mais son bon cœur l'emporte et la médiation de son fils réussit.

Le thème de l'enfance est ici exemplaire. Le fils du tanneur sent instinctivement que John est un être à part; il lui donne tout de suite une confiance entière que la suite du récit justifiera amplement. Ce motif de l'innocence enfantine, de la simplicité, est mis en valeur par Mrs Craik: les deux enfants surmontent tous les obstacles qui les séparent en s'en jouant. Ils ne les voient pas car les conventions sociales, pour eux, n'existent pas. De plus, ils étaient condamnés à se rencontrer. En effet ils se complètent remarquablement l'un l'autre. Le fils du tanneur a besoin d'un frère; il est infirme, doit souvent être transporté d'un endroit à un autre; il est riche mais l'argent ne peut l'arracher à la solitude de son incapacité physique. Au contraire, il l'isole de ses semblables en le protégeant de tous les aléas extérieurs. En outre, il le rend vulnérable à la cupidité des autres. John Halifax, lui, est physiquement fort et si sa pauvreté s'accommode parfaitement de l'aide offerte par le riche petit infirme, c'est l'être humain qu'il voit en lui, le petit frère à protéger. Aucune cupidité cachée derrière sa scrupuleuse honnêteté. A eux deux, le fils du tanneur et le gosse abandonné regroupent tous les défauts et toutes les vertus du monde victorien. Faiblesse, maladie, pauvreté d'une part, beauté, force et richesse d'autre part. Mais contrairement à la coutume du roman populaire défauts et vertus sont partagés et non entièrement crédités à une classe sociale.

Que de précautions donc pour que Mrs Craik puisse permettre à son héros de pénétrer dans un monde différent du sien! Une fois le pied à l'étrier, John Halifax, pour poursuivre son chemin vers la classe idéale de son temps, n'a qu'un moyen, le travail honnête. Le travail est en effet le seul passeport social permettant de franchir la frontière des castes et d'éviter un blocage définitif de la société. Le travail, châtiment divin du péché originel, permet de se racheter de toute tare sociale et d'accéder à ce paradis retrouvé, l'Eden de la haute société britannique qui, typiquement, est libéré du

fardeau d'Adam et Eve, gagner sa vie à la sueur de son front. On ne transpire ni ne peine dans ce monde de loisir total car on s'y occupe surtout en dilettante, à tuer le temps. On retrouve presque l'atmosphère parfumée des descriptions idylliques du Jardin que Milton fait dans son quatrième livre de *Paradise Lost*.⁴¹

Mais John Halifax n'en est pas encore là. Pour l'instant il travaille à la tannerie, dans un monde enfumé, noir et puant, entouré d'ouvriers soupçonneux. Lors d'un désastre à l'usine, il est accusé à tort. Il n'a pas encore fait ses preuves. Réintégré dans la fabrique, à la suite d'un accident où il a pu rendre le bien pour le mal, il sauve les biens de son maître lors d'une émeute ouvrière. Sa persévérance trouve enfin sa récompense. Il devient l'associé, fait une carrière d'industriel, épouse une ravissante héritière. Le voilà enfin dédouané de la tare originelle et accessoirement de celle de son bienfaiteur, le Quaker. Il est récompensé de sa peine par une nombreuse famille.

L'auteur insiste sur la bonté foncière de son héros. Les honneurs, la richesse ne le gâtent pas. Au contraire, il devient un patron modèle, proche de ses ouvriers dont il connaît bien les problèmes pour les avoir partagés. Il est aussi un bon père, accessible aux questions de ses enfants, ouvert à leurs problèmes comme il l'est à ceux de ses ouvriers. C'est du paternalisme éclairé. On sent que pour Mrs Craik, il s'agit là de l'idéal humain du monde victorien, ainsi qu'en témoignent les quelques lignes suivantes: "John n'était pas un de ces philanthropes qui voudraient faire du bien à tout le monde excepté à leur famille et à leurs proches. Il comprenait que plus un homme s'élève, plus aussi sa sphère d'utilité s'élargit; il désirait donc non seulement s'élever lui-même mais encore assurer à ses fils les moyens de s'élever après lui."⁴²

Rien n'est donné à celui qui n'a rien et John Halifax est continuellement mis à l'épreuve. Sa nature incline au bien et c'est un choix constant qu'il doit faire entre le bien et le mal. Chez Oscar Wilde, ces deux forces opposées s'incarnaient en deux hommes, Basil et Henry. Chez Mrs Craik, ce sont les circonstances qui peuvent être occasion de chute. C'est assez logique car John nous est présenté comme un être a-sentimental. Il ne se laisse jamais surprendre par aucune pulsion profonde, déborder par aucune émotion. Par conséquent, il ne peut s'engager dans une destinée d'homme qu'en fonction des événements qui façonnent son existence. Chez Dorian, le choix se fait au niveau du coeur, chez John, à celui du cerveau. Cette absence de sentiments est typique de la crainte victorienne de voir la raison contestée. Toute force inconsciente, donc incontrôlable, doit être refoulée de peur que ne s'écroule le système moral de la société dans son entier. Même dans ce cadre rationnel, l'ascension sociale de John reste à la merci d'une erreur qui pourrait le ramener à sa condition d'origine, la misère des taudis. Cependant son sens religieux, sa reconnaissance envers un dieu qui lui a permis de se libérer sont un sûr garde-fou contre de mauvaises décisions. D'ailleurs, comme nous l'avons vu, John a très vite compris que le travail est la clé du bonheur.

Ce leitmotiv victorien se retrouve d'une manière particulièrement explicite dans *Lettres d'amour d'une femme du monde* où l'auteur fait écrire à son héroïne: "Si je me marie, ce sera avec quelqu'un qui travaille, et travaille vraiment, non pour lui-même, pour sa propre position ou en vue de sa respectabilité; un homme qui sera partie active de la grande machine qui façonne les âges à venir, non pas un simple oisif auprès de ses rouages . . . un soldat qui a lutté pour sa patrie et ainsi secouru son

41 MILTON John, *Paradise Lost*, Book IV, vers 208 et ss.

42 CRAIK Dinah, *op.cit.*, vol. II, p. 133

peuple; un penseur qui, invisible, agite les masses; un législateur qui prépare les codes au moyen desquels les races à venir se guideront; un explorateur qui trace le premier sentier dans la contrée inconnue et revient diriger ceux qui feront la grande route.”⁴³ On est bien loin d’une conception matérialiste du travail! Le vrai travail pour les victoriens englobe tout ce qui permet à l’homme d’affirmer sa maîtrise sur la Création. La production de biens réels, dans ce contexte, n’est que secondaire. John Halifax, par exemple, entre dans le beau monde lorsqu’il a atteint une position de direction où il ne se salit plus les mains. Le travail existe en fonction d’un futur qui réalisera les besoins idéaux de l’homme. Affirmation de soi, il est symbolique du paradis à atteindre.

A travers l’intrigue inverse de celle du *Portrait de Dorian Gray*, on trouve donc dans *John Halifax* le même système de castes, le même puritanisme, ici sous sa forme active, le travail. A nouveau, l’argent est la récompense de la rédemption sociale. Nous utilisons ce terme religieux car il rend bien l’atmosphère du monde romanesque victorien.

Cependant John Halifax, comme Dorian Gray, est un solitaire. La quête du bien comme celle du mal laisse l’homme seul. Le Dieu symbolisant ces valeurs, puisqu’il n’est qu’étalon de la hiérarchie sociale, n’a aucune valeur de communion. Ce Dieu créature laisse l’homme père de lui-même face à son angoisse fondamentale, celle de la mort. John a conquis sa place au soleil, Dorian a perdu la sienne. L’un est comblé, l’autre est acculé au suicide. Mais les normes sociales les laissent tous deux seuls, l’un face à Dieu, l’autre face au néant. Nous restons bien dans un monde façonné par l’homme, un système rationnel de valeurs fixes imposant leur voie vers le bonheur. S’y intégrer, c’est réussir, le refuser, c’est se perdre. Le choix moral équivaut à un choix social.

Ces deux romans sont des modèles basés sur la description d’une chute et d’une ascension. Malgré les multiples péripéties, l’intrigue est linéaire. Les crises ne servent aux auteurs qu’à faire le point de la décadence du héros ou de sa montée dans la hiérarchie. Les crises sont des révélateurs, elles cristallisent une situation, la rendent observable.

Les romans pieux aussi utilisent ce schéma mais ouvertement, sans aucun artifice. Ils révèlent le squelette social de la société britannique de la fin du siècle passé mieux que tout autre écrit. Dans ce genre, Mademoiselle Green vaut d’être mentionnée. Dans *Combat et Victoire*⁴⁴, le mal est incarné par un avocat véreux qui habite une belle maison au nom symboliquement instable, le Moulin à vent. Le héros, fils de ce juriste sans foi ni loi, a été soustrait à l’influence corruptrice de son père par une bonne tante, pieuse et sage, qui l’élève dans un paisible cottage du nom de l’Ermitage! A la mort de sa mère adoptive, le jeune homme, contre l’avis de son cousin, se met à la recherche des siens. C’est la tentation de l’argent triomphant, du mensonge, de la cupidité, de la fausse richesse, du clinquant, de la facilité. Le héros se laisse prendre dans le filet de basses insinuations contre sa famille adoptive, se met à douter de son passé, autant dire de lui-même. Conséquence naturelle: la maladie. Le jeune homme affronte la mort en combat singulier et paie par la faiblesse physique son tribut au mal qui l’a effleuré. Il s’en remet pourtant. Son père, éclairé par les souffrances de son enfant, est touché par

43 CLIFFORD W. K., *Lettres d’amour d’une femme du monde*, Paris, Mercure de France, 1902, pp. 26 & 27

44 GREEN Evelyn, *Combat et Victoire*, Toulouse, Société des livres religieux, 1894

la grâce, se repent, abandonne le Moulin à vent et se retire à l'Ermitage pour y mener une vie toute de droiture et de justice.

Dans cet ouvrage l'auteur combine les deux mouvements décrits plus haut: la descente aux enfers, du fils, et la rédemption, du père. Victime expiatoire, le jeune homme permet la rencontre des deux mondes du bien et du mal. Sa maladie rachète et sa faute et celles de sa famille.

Ici on ne peut parler de castes sociales. Tout se passe dans le même monde. La tare du mal ne marque que ceux qui ont choisi de se vendre à la facilité. Le modèle social de Wilde ou de Mrs Craik se complique: le mal a ses pions partout et la liberté de choix existe pour chacun, que l'on soit vicomte ou pauvre hère. Dans ces romans où la chute ne se marque pas nécessairement par une décadence sociale, la maladie joue un rôle purificateur et punitif essentiel. La souffrance symbolise le combat contre la mort, résumé de tous les maux. Etre malade, c'est racheter dans sa chair les choix erronés de l'existence.

Du point de vue romanesque, le héros peut souffrir lui-même ou par personnes interposées. Les maladies propitiatoires par excellence sont la phtisie et le rhumatisme articulaire. Elles ont l'avantage de faire mourir à petit feu, ce qui donne tout le temps nécessaire au moribond pour trouver quelle faute il expie et aux survivants pour se repentir, méditer et faire preuve d'esprit de sacrifice! *Le silence du doyen*⁴⁵ rassemble plusieurs de ces traits en une seule intrigue: un jeune pasteur anglican, alors qu'il a donné sa promesse à une autre, tombe amoureux de la fille du cocher du châtelain. C'est trahir sa fiancée et sa caste. Un enfant naît de cette union; le prêtre cherche à effacer ce faux-pas dans sa carrière par de l'argent. Le cocher ne l'entend pas de cette oreille: pour lui, le jeune homme doit assumer sa faute et épouser sa fille. Pour éviter les conséquences de son acte, le prêtre tue le cocher. Pris dans l'étau du mensonge, il laisse accuser du crime son meilleur ami. La maladie alors vient frapper le coupable. Rongé par la fièvre, il manque perdre la raison et délire des mois durant. Pourtant il s'en remet, épouse sa fiancée et tout semble rentrer dans l'ordre puisque sa carrière le mène jusqu'au titre épiscopal. Mais le passé revient en force, la maladie frappe à nouveau lorsque l'ami, au sortir du bain, réapparaît: c'est la crise cardiaque, mais pas foudroyante de sorte que l'assassin présumé du cocher peut pardonner au véritable meurtrier son silence coupable.

Les accidents, comme la maladie, sont pour les romanciers victoriens d'excellents motifs de crise et de bons prétextes à une remise en cause des relations entre les personnages: les bons reprennent leur vraie place dans la hiérarchie. Dans *Incompris*, de Florence Montgomery⁴⁶, retraduit sous le titre de *Méconnu* en 1884, l'auteur nous raconte l'histoire de deux enfants, orphelins de mère - cette dernière est morte jeune de tuberculose - dont l'aîné, turbulent et moqueur, est soupçonné de tous les maux par un père, riche député, qui donne son affection entière au cadet. Pourtant, sous ses dehors vifs et outranciers, l'aîné est courageux et il sauve de la noyade son petit frère, ceci au prix d'une mauvaise fracture accompagnée de fièvre. Il en meurt. Le père découvre alors son injustice et accepte ce deuil comme la rançon de ses préjugés. C'est un enfant reconnu à sa juste valeur qu'il conduit au tombeau.

45 GRAY Maxwell, *Le silence du doyen*, Paris, Hachette, 1894

46 MONTGOMERY Florence, *Incompris*, Paris, Victor Palmé, 1881

La maladie ne frappe pas qu'à l'intérieur d'une caste. Elle n'est pas seulement un substitut à la décadence sociale. Très souvent elle l'accompagne. Et elle est le lot normal des miséreux. Elle est marquée alors du sceau de la fatalité ce qui lui enlève son caractère déshonorant. Les gens aisés peuvent ainsi la regarder en face sans déchoir; elle devient même prétexte à bonne action et à sanctification. Ce paternalisme est un trait permanent de toute la période couverte par notre étude.

Dans *Michel le méchant et sa victime*⁴⁷, un pauvre petit malade est persécuté par un voisin, tout aussi misérable, mais bien portant. Le malade est amené à l'hôpital par une dame patronesse; il y guérit et y retrouve son ancien persécuteur, accidenté et mourant, *justement* puni de ses méfaits. Il peut alors retourner à la misère de son taudis. Cet ouvrage ne fait pas mystère de la philosophie qui le sous-tend: "La vue du luxe et de l'opulence pour celui qui souffre fait naître un sentiment d'amertume et semble le convaincre de l'égoïsme de celui qui jouit. Mais que le riche approche le pauvre, qu'il lui donne des preuves de sa généreuse sympathie, la première impression disparaîtra, les liens de l'humanité se resserreront d'une classe à l'autre de la société, tandis que la haine et l'envie feront la place à la reconnaissance. Seulement il ne faut pas que l'aumône soit jetée de haut; il faut aller vers celui qui souffre."⁴⁸ Le paternalisme amendé par la maladie permet de jeter des ponts de caste à caste. La misère consolide le système social, le justifie car elle en est l'élément purificateur permanent.

Maladie, vice, travail permettent donc le franchissement des frontières sociales, dans un sens ou dans l'autre. Presque tous les romans victoriens jouent sur ce va-et-vient hiérarchique, mélangeant dans des proportions variées les différents motifs.

Le bon, le juste peut avoir commis une faute cachée. Les miasmes de la maladie et de la mort sont alors le symptôme du mal rongeant le corps social. Il faut payer pour extirper le fléau et effacer la faute. Braddon aime particulièrement ce genre d'intrigues. Dans *Fatalité*⁴⁹, le personnage central, Monsieur Greswald, est un *gentleman-farmer* modèle. S'intéressant au sort de ses fermiers, il fait construire des laiteries perfectionnées, met en place un système d'égoûts, fait drainer le sol de ses prés. Mais une épidémie sème la mort au village et frappe la propre fille du châtelain: une des laitières utilisait l'eau d'un puits abandonné au lieu d'employer l'appareillage moderne mis à sa disposition.⁵⁰ Mais ceci n'est que la manifestation extérieure de quelque faute cachée. Le *gentleman-farmer* n'aurait pas donné sa confiance à la laitière fautive si son jugement avait été sain. Or sa première femme était, sans qu'il le sache, la demi-soeur de sa seconde épouse. Pour Braddon on a là affaire à un inceste. Telle est l'erreur fondamentale et la raison profonde de la mort de la fille unique de Greswald issue du deuxième lit. Le deuil a révélé une situation fautive, les deux époux se séparent, pour ne se retrouver que plusieurs années après la tragédie, vieillies et ridées. Ils ont suffisamment payé la faute initiale pour vivre de compagnie le reste de leur âge.

Nous espérons que l'on nous pardonnera ces sombres histoires mais elles sont typiques de tant de romans à succès que nous ne pouvons pas les passer sous silence. Pourtant chez Wilkie Collins les motifs habituels sont repris pour être agencés

47 MONTGOMERY Florence, *Michel le méchant et sa victime*, Tours, Mame, 1888

48 *Ibid.*, p. 30

49 BRADDON M.-E., *Fatalité*, Paris, Hachette, 1889

50 Ce thème de l'hygiène est relativement fréquent car plusieurs auteurs écrivent des romans-pamphlets pour vanter le bénéfice d'une bonne organisation sanitaire.

différemment, de manière sensationnelle. *La piste du crime*⁵¹ relate l'enquête d'une jeune femme qui cherche à disculper son mari du meurtre de sa première femme. *La morte vivante*⁵² est l'histoire d'une substitution, c'est-à-dire du renversement des rôles établis: une ancienne prostituée, devenue infirmière pour expier ses fautes, monte au front pendant la guerre franco-prussienne. Le danger ne l'effraie pas car elle n'a plus rien à perdre. Sa vie est en effet sans signification puisqu'impossible en société. Dans la bataille elle recueille une jeune femme, Anglaise elle aussi, mais de famille aisée. Elle a été rattrapée par l'avance des troupes allemandes alors qu'elle tentait de rejoindre le Royaume Uni pour se placer sous la protection d'une vieille parente qu'elle n'a jamais vue. Mais un obus la blesse grièvement. L'infirmière enfle les vêtements de la voyageuse, passe la Manche et prend sa place dans la bonne société où elle fait merveille. Mais sa victime, laissée pour morte sur le champ des combats, réapparaît, miraculeusement sauvée par la médecine germanique. L'ancienne prostituée est démasquée mais reste la favorite car elle a réussi à se faire aimer pour elle-même. On lui pardonne sa faute: conclusion sensationnelle dans un monde où la femme déchue est implacablement condamnée.

Le roman policier, sous-catégorie du roman d'aventure, reprend encore les mêmes motifs: la quête de l'assassin, du fauteur de trouble social, en est la justification première. Il s'agit de rétablir l'ordre de la justice. Le parvenu qui est entré dans un monde qui ne lui appartient pas grâce au clinquant d'un argent mal acquis, l'assassin de haute naissance qui commet crime sur crime pour cacher la déchéance lui interdisant de fréquenter les gens de son rang, sont les types même du contre-héros de Conan-Doyle. Il s'agit d'arracher des masques et pour cela le *gentil*, le détective, a le droit lui-même de camoufler son identité, de se déguiser, de jouer le truand, d'offrir au malfaiteur le miroir de sa vraie personnalité. Sherlock Holmes affectionne particulièrement les déguisements, mais il n'est pas le seul. Ce thème romantique des identités inversées est aussi à la base des romans de Benjamin Farjeon. Dans le *Mystère de Porter Square*⁵³, le prévenu, innocent, mène sa propre enquête pour découvrir le véritable coupable et, pour pénétrer dans le monde du mal, il prend l'apparence des gens du milieu. Le camouflage permet à deux mondes essentiellement différents de se rencontrer. Il n'est d'ailleurs que momentané. Son travail achevé, lavé de tout soupçon, le héros peut reprendre son rang.

Les quelques histoires que nous avons résumées jusqu'ici, sauf celles de Collins, relèvent directement de la période de notre étude, c'est-à-dire qu'elles ont été publiées en France entre 1880 et 1906. Cependant, comme nous l'avons déjà indiqué, le public français continuait à acheter des ouvrages parus plus tôt.

Dickens surtout jouissait d'une popularité constante⁵⁴ et Hachette multipliait les rééditions. En quoi les romans de cet écrivain rejoignaient-ils les travaux de ses successeurs? Traitaient-ils des mêmes thèmes sous des formes différentes? La déchéance, l'ascension sociale, le travail, la maladie, le vice ou la mort avaient-ils un rôle comparable dans une oeuvre romanesque des débuts ou de la fin du règne de Victoria?

51 COLLINS Wilkie, *La piste du crime*, Paris, Hachette, 1875

52 COLLINS Wilkie, *La morte vivante*, Paris, Hachette, 1873

53 FARJEON Benjamin, *Le mystère de Porter Square*, Paris, Hachette, 1889

54 *Supra*, p. 48

David Copperfield est l'histoire d'une éducation. Le héros apprend à discerner le bien du mal et à se conformer à la justice. Dickens peint d'abord l'enfance heureuse de David lorsqu'il vit seul avec sa mère, femme innocente et douce, et sa bonne, Pegotty, la droiture même. A ces années de paix succèdent des temps de chagrin dominés par un parâtre dur, mesquin, hypocrite et sa soeur, vieille fille cruelle. Leur nom, Murdstone, est d'ailleurs significatif par ses consonances assassines. La phase suivante du récit oppose, elle, deux formes d'enseignement scolaire. David passe d'une école qui n'enseigne que la peur des coups de trique à une institution d'élite où le docteur Strong, autre nom symbolique, veut faire de ses élèves des êtres responsables et libres. "La pension du docteur Strong était excellente et *ressemblait aussi peu à celle de M. Creakle que le bien au mal*."⁵⁵ Elle était conduite avec beaucoup d'ordre et de gravité, d'après un bon système; on y faisait appel en toutes choses à l'honneur et à la bonne foi des élèves, avec l'intention avouée de compter sur ces qualités de leur part tant qu'ils n'avaient pas donné la preuve du contraire. Cette confiance produisait les meilleurs résultats."⁵⁶ Plus tard, David Copperfield subit l'attraction du bien et du mal à travers des êtres chers. Speerforth est le faux ami, le charmeur qui séduit Emily l'amie d'enfance du héros. Agnès, la ravissante fille du logeur de David à Cantorbéry, incarne le bien. Agnès et Speerforth sont les bon et mauvais anges de Copperfield, Dickens le dit lui-même en ces termes. On retrouve encore cette polarisation entre les deux femmes du héros. Dora, c'est la femme-enfant, objet de luxe inutile, oiseau d'appartement que le premier courant d'air effraie, que la première épreuve couche dans la tombe. Agnès, sous sa douceur, est une femme de tête à qui sa bonté permet d'affronter directement le Malin, qui pour elle a pris les traits de Uriah Heep.

Uriah Heep, c'est le clerc de son père qui, à force d'intrigues s'élève au rang d'associé et la convoite pour épouse. "Uriah Heep . . . avait . . . une figure cadavéreuse, quoique son teint fût un peu relevé par ces taches de son qu'on voit souvent à la peau des personnes rousses; et en effet le personnage était roux; la faux qui avait moissonné ses cheveux les avait coupés ras comme un chaume. De sourcils point, pas plus que de cils: les yeux d'un rouge brun si dégarnis, si dénudés que je ne m'expliquais pas qu'il pût dormir ainsi à découvert. Il était haut des épaules, osseux et anguleux, . . . une main si maigre, une vraie main de squelette."⁵⁷ Cet être qui porte les stigmates de l'enfer — cheveux roux, yeux rouges — et de la mort — teint cadavéreux, ossature squelettique — ne peut être que Satan réincarné prêt à s'appropriier l'âme pure de la fille du notaire.

Il faut à David tout son courage pour terrasser le vilain et conquérir ainsi de haute lutte la main d'Agnès, la seule épouse digne de son bonheur. Pour réussir, il a dû affûter ses armes, c'est-à-dire apprendre les vertus fondamentales du bien, les pratiquer et y puiser ses forces. Le duel final avec Uriah prouve à tous que l'éducation qu'il a reçue est achevée et que les grands principes qu'on lui a inculqués sont fondamentalement bons. "La persévérance et une patiente énergie commençaient alors à devenir le fond de mon caractère; . . . c'est à ces qualités surtout que j'ai dû plus tard le bonheur de réussir. J'ai eu beaucoup de bonheur dans les affaires de cette vie . . . mais je n'aurais jamais pu faire ce que j'ai fait sans les habitudes de ponctualité, d'ordre et de

55 Souligné par nous

56 DICKENS Charles, *David Copperfield*, Paris, Hachette, 1851, vol. I, p. 247 .

57 *Ibid.*, vol. I, pp. 227 & 228

diligence que je commençai à contracter et surtout sans la faculté que j'acquis alors de concentrer toutes mes attentions sur un seul objet à la fois, sans m'inquiéter de celui qui allait lui succéder peut-être à l'instant même . . . tout ce que j'ai eu à faire dans ce monde, j'ai essayé de le bien faire. . . . Je ne crois pas qu'il soit possible . . . de réussir si l'on n'unit pas à son talent naturel des qualités simples, solides, laborieuses et surtout une légitime confiance dans le succès: il n'y a rien de tel en ce monde que de vouloir."⁵⁸ Armé de ces qualités, David ne pouvait que vaincre l'ancien clerc dont les succès n'étaient basés que sur la fourberie, l'avidité et l'hypocrisie.

Si Uriah paie ses fautes de la déchéance, de la perte de tout ce pour quoi il a vécu, Speerforth, l'égoïste, trouve la mort dans une tempête. Son vaisseau se brise sur les récifs de la côte où était née celle qu'il avait déshonorée. L'eau purificatrice l'engloutit avec son bonnet rouge, marque de son infamie. Emily, la jeune fille déshonorée, rachète son péché de manière moins tragique: elle émigre en Australie avec son oncle et retrouve là un certain équilibre grâce à la rude vie des forêts. Quant à David, puisqu'il a finalement opté pour le bien, il peut jouir de sa récompense, le succès littéraire, le bien-être matériel et une heureuse vie familiale.

Les milieux sociaux décrits par Dickens sont moins stéréotypés que ceux de ses successeurs. La bourgeoisie, les artisans, les commerçants, les membres des professions libérales ont une épaisseur humaine qui ne se retrouve guère dans les romans postérieurs. On sent la main du grand écrivain. Mais les thèmes restent les mêmes tout au cours de l'ère victorienne, rôle de la volonté, accent mis sur la déchéance ou l'ascension sociale.

Dickens a une vision manichéenne du monde et dans ses récits le Mal prend plusieurs visages. Pourtant il affectionne certains milieux. Ainsi les gens de justice semblent fort ouverts aux forces démoniaques. Et dans *Bleak House*, les avoués, les procureurs, les substituts tissent leur toile pour dépouiller de malheureux clients; dans ce roman Dickens prend aussi pour cible les dames patronnesses et leur hypocrite charité toujours prête à s'exercer au loin ou à faux. "Pauvre Jo! il ne vient pas de Tockahoupo ni de Barrioboula-Gha; ce n'est pas l'un des Indiens favoris de mistress Pardiggle . . . ce n'est pas un sauvage exotique dont les traits sont adoucis par la distance . . . c'est tout simplement un article de fabrication anglaise . . . couvert de la fange natale . . . dont l'ignorance a germé et grandi sur le sol britannique et voilà ce qui fait pauvre Jo que tu n'intéresses personne!"⁵⁹

Notre auteur stigmatise aussi les orgueilleux, tel Dombey, ce grand bourgeois qui ne rêve que de réussir et qui détruit le bonheur et la vie des siens pour atteindre le but qu'il s'est fixé. Dans *Petite Dorrit* et *Nicolas Nickleby*, Dickens fustige les usuriers et tous ceux qui sacrifient la liberté de leurs prochains à leur cupidité et à leur avarice. Dans *Petite Dorrit* toujours, il prend pour cible la corruption administrative et les lenteurs d'une bureaucratie noyautée par la famille des Tenaces-Mollusques. *Olivier Twist*, lui, dénonce l'esclavage de la misère et la lâcheté des Fagin et des Sikes qui ne vivent que de larcins faits par d'autres. Avec *Vie et aventures de Martin Chuzzlewit* ce sont l'égoïsme imbécile et la cupidité bornée qu'attaque l'auteur.

Dans tous ces romans la satire est violente, sarcastique. Elle devient persiflage sur le mode comique avec les *Aventures de M. Pickwick*. Partout cependant palpite la chaleur

⁵⁸ *Ibid.*, vol. II, p. 176

⁵⁹ DICKENS Charles, *Bleak House*, Paris, Hachette, 1857, vol. II, p. 181

humaine et Dickens lui-même se laisse prendre à sa générosité. Ainsi, M. Pickwick et ses amis, de caricatures deviennent des personnages sympathiques et lorsque le héros décide de dissoudre son club, on a le sentiment que l'auteur pose la plume avec regret.

Cette générosité de Dickens marque plus d'un de ses personnages, surtout les féminins, qui font le contrepoids aux suppôts du Mal et qui, comme eux, sont rétribués en fonction de leurs actes. Il s'agit là encore d'une constante du roman victorien. Ainsi Olivier Twist, né bon comme John Halifax, reconnu pour tel par tous ceux qui s'efforcent de l'arracher à l'enfer de la mendicité, paie sa participation, même innocente, aux crimes de ses complices par deux longues maladies. Dans *Petite Dorrit*, Rigaud, le maître-chanteur, meurt écrasé par les décombres d'une maison qui s'écroule. L'héroïne, elle, après avoir sauvé son père de la déchéance et découvert la vanité de la richesse, épouse Clennam, le juste, qui a tout perdu mais qui est prêt à assumer ses responsabilités vis-à-vis de ceux qu'il a entraînés dans la ruine. Clennam est d'ailleurs délivré de la prison pour dettes car l'honnêteté paie toujours.

Dans Dickens donc, la même trame romanesque reparaît constamment. Les intrigues sont toutes axées sur la lutte des forces du bien et du mal. Les personnages, grâce à des épreuves révélatrices, doivent prendre position sur le champ de bataille et, à travers la souffrance, le travail, la maladie et la mort opter pour Dieu ou Satan.

Avec Charlotte Brontë on passe à la génération suivante. Mais, dans *Jane Eyre*⁶⁰, c'est à nouveau le même schéma de référence, les mêmes valeurs qui conditionnent les héros. Jane Eyre est une pauvre orpheline vivant chez une tante riche qui la déteste et en fait une Cendrillon au service de ses propres enfants. Jane se rebelle mais son manque d'argent la condamne. On l'envoie en pension et elle retrouve là des jeunes filles qui ont eu des déboires pareils aux siens. Pourtant elle se met à la tâche, peine, travaille dur pour devenir une personne accomplie, c'est-à-dire pour se conformer au modèle établi. Le travail et l'éducation, clés d'une ascension sociale possible, lui permettent d'entrer au service de M. Rochester. La voilà dans l'aristocratie mais elle n'en connaît que les manifestations extérieures, la toilette et les grands dîners. Jane doit souffrir encore pour réussir à s'intégrer dans ce monde qui la repousse. Elle s'enfuit, est recueillie par une famille de braves gens, ses cousins en réalité. On retrouve ici le motif familial: en fait, Jane Eyre n'a pas à être honteuse de ses origines. De tout temps elle a bien appartenu au monde dont sa riche tante l'avait chassée. Il y a eu erreur. Son purgatoire s'achève par son retour auprès de M. Rochester qu'elle peut enfin épouser. Lui aussi a payé: de son orgueil, de sa légèreté, de son premier mariage, il est puni par la cécité.

Le monde du roman victorien n'évolue guère. Les récits, qu'ils soient du début, du milieu ou de la fin de règne, semblent s'inscrire dans un cadre moral toujours identique, exaltant les mêmes valeurs, fustigeant les mêmes vices.

Avant de tenter une ébauche d'une vision de l'Angleterre telle qu'elle pouvait apparaître au lecteur français de romans victoriens, nous aimerions encore nous attarder sur quelques ouvrages: leur point commun, un essai de sortir des poncifs. La trame de ces récits reste assurément composée des éléments habituels, le cadre de référence reste le même, mais le ton, l'atmosphère ou la chute inaccoutumée de ces ouvrages représentent une critique implicite du système de la société victorienne et de ses excès.

60 BRONTË Charlotte, *Jane Eyre*, Paris, Hachette, 1854

*Un voisinage compromettant*⁶¹ s'attarde sur les problèmes d'une obscure danseuse, jolie et honnête, bien que vivant à Paris. Un gentleman l'épouse au grand scandale du monde prude et gourmé de son comté. Il est intéressant de noter que Paris est le lieu habituel où les différences de caste s'effacent, où les Anglais se retrouvent en tant que compatriotes seulement; cette facilité d'allures est le plus grand danger de perdition sociale pour les jeunes gentilshommes, peu avertis des contraintes du qu'en-dira-t-on, en voyage sur le continent. Paris n'est pas une ville dangereuse en elle-même — on reconnaît que Londres abrite autant de vices si ce n'est plus — mais elle l'est par le relâchement des règles sociales qu'elle favorise chez les Britanniques. La suite du roman de Mrs Edwardes dépeint une campagne de séduction de la bonne société, campagne entreprise par le jeune couple de retour au pays. On invite la gentry locale, avec Emma Marsland qui "a été élevée dans un pensionnat où toute démonstration extérieure est regardée comme une infraction à la dignité d'une femme",⁶² avec Mrs Crosbie qui "se fait habiller par les premières couturières de sa province, et, bien qu'en soi, chaque partie de sa toilette soit irréprochable, l'assemblage est d'un mauvais goût à faire grincer des dents. Si vous parliez à Mistress Crosbie de mettre quelque harmonie dans l'arrangement de ses couleurs, elle douterait de votre raison. Tout ce qui entoure la petite ville de Lidlington emploie la même couturière, consulte le même docteur, va à la même église et raconte les mêmes commérages; et tant qu'autour d'elle on se conforme à ses pensées, à ses actions, mistress Crosbie a la conscience tranquille."⁶³ Mais le charme n'est pas une arme utile dans un pareil monde. Venant de la part d'une danseuse, il a même des relents diaboliques indubitables. Et c'est l'échec; le couple doit se séparer; la jolie épousée retourne sur le continent, le gentleman cherche à oublier son bonheur impossible dans de multiples aventures galantes. Mais la danseuse tombe dangereusement malade, son mari prend enfin conscience de son devoir vrai et la rejoint pour toujours en France. Pour l'auteur, il semble donc que la vie en Grande-Bretagne est insupportable. Elle condamne les préjugés victoriens sans appel puisque le bonheur et l'amour ne peuvent être conjugués que loin du Royaume Uni. Cet écrit témoigne de la force énorme des conventions sociales outre-Manche, de leur caractère monolithique. Aucune brèche n'y peut être faite, même par la gentillesse, la beauté et la douceur.

Miss Brown de Vernon Lee⁶⁴ offre une satire nuancée, mais acide, de la société anglaise, surtout de sa frange décadente, pessimiste et lasse, pour qui l'activisme victorien n'est qu'un masque sur le néant. L'auteur prend pour cible le lord esthète, artiste impuissant, traînant ses grandes idées et son inaction poétique de luxe flamboyante en musée vénérable, de poèmes fin de siècle à l'oubli écoeurant d'une pipe d'opium. On retrouve là le monde d'Oscar Wilde, mais emporté à la dérive sans même le vice pour pilote. On se laisse aller. L'idéal social est corrompu, la haute société est corruptrice. Miss Brown, l'héroïne, est une servante, fille d'un ouvrier anglais mort d'ivrognerie sur un chantier naval italien. Elle est d'une infinie beauté, le type même de la noblesse et de la fierté. Comme nous le savons déjà, c'est là le signe d'une erreur du sort: miss Brown n'est pas née pour servir. Le lord esthète décide alors

61 EDWARDES Mrs, *Un voisinage compromettant*, Paris, Calmann-Lévy, 1884

62 *Ibid.*, p. 12

63 *Ibid.*, p. 14

64 PAGET V., *Miss Brown*, Paris, Calmann-Lévy, 1889

de l'instruire, de lui apprendre le savoir-vivre et de l'introduire dans le monde qui lui revient. C'est l'annonce du thème du *Pygmalion* de Bernard Shaw. Paul Bourget, dans sa préface à l'oeuvre de Vernon Lee, écrit: "Cette éducation qu'elle reçoit a d'abord pour effet de développer chez elle la notion du sérieux de la vie, du respect de soi, du bon emploi de ses forces, toutes ces qualités de *self-restraint* qui sont le trait particulier de la race anglaise. Lorsqu'elle se trouve au sortir de ses années d'études, lancée dans le monde des esthètes, . . . les poètes qui l'entourent parlent de toutes les grandes amoureuses en qui s'incarne la légende de l'éternel féminin, professent un mépris absolu pour toute tentative utilitaire, considèrent le mal comme un élément nécessaire à la beauté; ils sont pessimistes et se refusent à l'action. Anne Brown se révolte contre cet épicurisme intellectuel et cette sensualité raffinée."⁶⁵ Le lord esthète a joué à l'apprenti sorcier. Sa créature se rebelle et, pour finir, le sauve de son indolence perverse en l'épousant et en prenant la direction de la barque conjugale. Vernon Lee prône ainsi un retour aux sources de la morale puritaine. L'Angleterre en a fait sa force. Les déviations de la décadence sont une erreur fatale. Et la régénération vient d'une fille du peuple; la noblesse, idéal social, ne porte plus l'idéal réel de la société britannique. En cela, Vernon Lee porte une critique acerbe au roman de son temps et reconnaît la montée au pouvoir de classes nouvelles.

Mrs Hodgson Burnett, bien qu'américaine, a situé nombre de ses histoires dans un contexte anglais. Ainsi *La fille à Lowrie*⁶⁶ et *Le petit lord*⁶⁷, son ouvrage le plus connu. Tous deux font la critique du monde victorien tel qu'il apparaît à la fin du siècle dernier.

Roman ouvrier, *La fille à Lowrie* traite du monde de la mine. Les ouvriers qui y travaillent, l'ingénieur qui en dirige l'exploitation sont les personnages principaux avec le pasteur, sa fille et son vicaire. La noblesse ne fait que des apparitions épisodiques et l'intérêt se concentre sur une femme-mineur, la fille à Lowrie. Pour une fois, les prolétaires ont une certaine présence. Ce sont des hommes avec leurs problèmes, leurs hésitations, leurs travers et leurs qualités. Le schéma général de l'oeuvre reste pourtant le même.

La fille à Lowrie, dès l'abord, est reconnue pour ne pas être à sa place sur le carreau de la mine. Sa beauté, son regard, sa prestance, la distingue du lot de ses compagnes. Dès lors on sait qu'un destin exceptionnel l'attend. Comme dans *John Halifax*⁶⁸, il va falloir qu'elle fasse son ascension sociale à la force du poignet. Là, c'est la fille du pasteur qui joue le rôle d'intermédiaire entre deux mondes différents. Elle apprivoise littéralement la farouche ouvrière. Celle-ci gagne sa rédemption sociale en supportant vaillamment les avanies de son père, vieil ivrogne, brutal et colérique. Elle apprend aussi à lire et à écrire à l'école du soir ouverte par le jeune vicaire. Elle se prend à admirer, puis à aimer l'ingénieur. Après moult aventures qui semblent séparer définitivement les deux jeunes gens, après une longue maladie de l'ingénieur, le mariage est enfin possible. Mais ici, ce sont les gens de la caste supérieure qui souffrent autant, sinon plus que ceux de la caste inférieure, pour franchir la frontière qui les sépare. La mort est donc plus équitable, le malheur mieux réparti. Ce qui rend le jeu des castes

65 *Ibid.*, p. XII

66 HODGSON BURNETT Frances, *La fille à Lowrie*, Paris, Hetzel, 1892

67 HODGSON BURNETT Frances, *Le petit lord*, Paris, Delagrave, 1888

68 *Supra*, p. 67

ridicules et sans objet puisqu'il n'y a plus de paradis privilégié à défendre. Pourquoi le jeune ingénieur, proche de ses ouvriers, doit-il affronter la mort pour se faire accepter? Le manque de confiance n'est-il pas dû à des règles sociales stupides? La souffrance est la conséquence inévitable d'un monde de conventions artificielles.

La fille à Lowrie a un sort moins cruel lorsqu'elle cherche à se dépasser et à comprendre le monde des dirigeants et des notables. D'autre part il est clair que c'est la fille du mineur, qui pourra le soutenir dans son travail, et non la néophyte du beau monde, que l'ingénieur a choisie pour femme. Ce nivellement démocratique est encore accentué par les fautes un peu grotesques du pasteur, que son paternalisme agressif n'aide guère à pénétrer dans le monde des ses ouailles. Il lui faut la simplicité directe de sa fille pour se faire accepter. L'ouvrier a droit à sa propre dignité et peut refuser les paroles lénifiantes d'une église dont le seul but est de calmer les doutes d'un prolétariat prêt à se révolter. Avec Mrs Hodgson Burnett, on pressent que le monde victorien vacille sur ses bases, que la distinction sociale, le mérite, l'argent, le travail ne sont pas des mécanismes éternels d'ascension. Indirectement l'idéal humain de l'aristocrate est vidé de sa substance et c'est le travailleur qui en profite en tant qu'homme.

Ce roman doit-il son ton neuf à la formation américaine de son auteur? C'est fort possible car *Le petit lord* propose lui aussi le mode de vie américain comme la véritable alternative aux rigueurs du système de castes victorien. Ce roman d'enfant oppose le jeune démocrate d'outre-Atlantique au vieil aristocrate vivant hors du temps dans le château de ses ancêtres. C'est la franchise des rapports humains, à la mode des pionniers, la générosité bienveillante de ceux qui savent tout devoir à eux-mêmes, la simplicité du bon-sens, toutes qualités qui imprègnent l'esprit et les attitudes du jeune Cedric, qui redonnent vie au vieux domaine, et enthousiasme juvénile au vieillard de Dorincourt.

A travers le modèle américain, Mrs Hodgson Burnett attire l'attention sur les forces vives des grandes nations industrielles, forces qui ne sauraient s'adapter au carcan des conventions sociales de l'aristocratie britannique. Elles exigent le changement. Le monde victorien est moribond. Il n'a plus de raison d'être.

Mais l'alternative n'existe pas pour Thomas Hardy, ni dans *Tess d'Urberville*⁶⁹, ni dans *Jude l'obscur*.⁷⁰ Tout autour de lui, il voit une manière de vivre s'effriter et disparaître, et son pays, le Dorset, s'appauvrir. Lui n'a pas de modèle américain vers lequel se tourner et le monde entier semble condamné à l'absurde; il ne peut que faire la critique désespérée d'une société brisant l'homme et c'est d'une plume pessimiste qu'il trace, par exemple, le portrait de Tess. Dans ce roman, le rêve aristocratique devient phantasme. Le charretier Jack Durbeyfield apprend qu'il est descendant d'une très noble famille et c'est son ambition folle et anachronique de reconquérir sa place dans le monde qui le pousse à détruire la vie de sa fille, Tess. Il l'envoie travailler au château. Ironie, les d'Urberville du domaine ancestral ne sont que des parvenus. En fait, les seuls à avoir quelque noblesse de caractère sont les Durbeyfield, et Tess en particulier, gens de roture sans le sou ni culture. Les parvenus abusent de la confiance de la jeune fille. La voilà enceinte comme une paysanne servant au bon plaisir de son seigneur! Tess fuit, l'enfant meurt. Elle tente alors de refaire sa vie en retournant aux travaux de la campagne. Devenue laitière, elle est remarquée par un jeune fils de

69 HARDY Thomas, *op.cit.*

70 HARDY Thomas, *Jude l'obscur*, Paris, Ollendorff, 1901

pasteur, réformateur imbu de préjugés antiques et pétri de science nouvelle. Intéressé par la terre il tourne le dos à ses origines et se lance dans l'élevage. Tess peut le seconder. Va-t-elle trouver le bonheur? Quelques instants, oui, mais lorsque son mari apprend ses aventures aristocratiques, les vieux préjugés l'emportent: il abandonne sa femme. Celle-ci, désespérée, retrouve son ancien amant et le tue lorsque son mari, assagi, veut revenir à elle et qu'elle ne sait comment se libérer. La société qui l'a trompée dans ses espoirs de noblesse, qui l'a bafouée dans les joies de l'amour, ne peut qu'achever son travail destructeur. Tess meurt, pendue, pour avoir voulu être elle-même.

Une dernière fois donc, nous retrouvons la structure habituelle du roman victorien axée sur ses deux pôles, la misère et la noblesse. Mais cette fois l'ascension est devenue impossible, le contact entre le haut et le bas de la pyramide a été rompu. Plus exactement, le pôle positif a disparu. La corruption a tué l'idéal. L'homme affronte le mensonge social, plus fort que lui, et il en meurt. Le travail, la sincérité, la beauté, l'affection d'un plus puissant, instruments de passage d'une caste à l'autre, ne servent plus à rien puisque la hiérarchie des valeurs n'a plus de ressemblance avec l'échelle sociale. La reine Victoria peut mourir, son long règne, ses jubilés triomphants ne cachent que l'échec et les frustrations d'une société en mutation face au néant. Oscar Wilde et Thomas Hardy, publiés en France pendant la guerre des Boers, rappelons-le, se rejoignent.

b) *Adam, Job et Calvin*

La vingtaine d'ouvrages analysés ci-dessus s'inscrit dans un même cadre de référence idéologique. Roman de mœurs, roman d'aventures, roman policier ou roman religieux, chacun prend pour base les mêmes valeurs fondamentales. Des récits aussi différents de ton et d'intrigue que *Le chien des Baskerville*⁷¹ ou *Jane Eyre*⁷² révèlent des prémisses éthiques et psychologiques semblables. Le lecteur français, à partir de quelques volumes traduits, un seul à la rigueur, pouvait découvrir ou sentir inconsciemment les règles qui régissaient la société d'outre-Manche.

Bien sûr, lorsqu'il ouvrait un roman, il ne s'intéressait pas d'abord à une découverte sociologique du monde insulaire de ses voisins. L'histoire, l'intrigue étaient là pour capter son attention. Mais, au fil des événements, certains traits devaient peu à peu s'incruster dans sa mémoire et rejoindre les connaissances déjà acquises sur l'Angleterre. La symétrie des situations que nous avons longuement soulignée pouvait finalement s'associer au concept de *société britannique*. Une vision du monde axée sur le bien et le mal et une juste rétribution de ses actes pouvait être attribuée au monde anglo-saxon, même inconsciemment. Si cette vision était structurée d'une manière logique — ainsi que semble l'indiquer la répétition d'événements romanesques similaires — le lecteur français n'avait besoin de connaître qu'une partie de cette structure pour en pressentir les aboutissements, pour reformer le cadre de référence social en Grande-Bretagne.

71 CONAN-DOYLE Arthur, *Le chien des Baskerville*, Paris, Hachette, 1905

72 BRONTE Charlotte, *op.cit.*

Ce dernier quel est-il? Nous allons le voir maintenant.

Reconnaissons d'emblée que la lecture de *Life against Death* de Norman Brown⁷³ nous a fortement marqué, surtout par son essai de synthèse de l'histoire autour de l'opposition freudienne Eros – Tanatos. Il est fort probable que se trouve là l'origine de notre lecture manichéenne des textes victoriens. Rappelons aussi la méthode de Lévi-Strauss dans ses analyses de mythes où, à partir de récits d'apparence extrêmement diverse, il dégage des traits communs, relève des symétries pour aboutir à une structure signifiante.

Notre essai d'explication rationnelle de l'univers victorien à partir d'ouvrages romanesques suit une démarche parallèle; nous sommes conscients de la différence qui existe entre des mythes religieux et des textes romanesques sortis de l'imagination d'un seul homme. Nous croyons cependant que mythe et roman relèvent d'une même faculté humaine, l'imagination, et, par ce biais, du désir d'expliquer la place de l'homme dans ce monde.

Pour en revenir au règne de Victoria, les lecteurs français de la fin du siècle passé, à partir de certains traits de caractère, de certaines attitudes de comportement différant des leurs, pouvaient recréer petit à petit une image de l'Anglais. Quelle en était la précision? Il est difficile de le dire. Combien de Français étaient-ils suffisamment conscients des prémisses éthiques et philosophiques de leur propre civilisation pour saisir les similitudes, comprendre les différences entre leur manière d'être et celle de leurs voisins insulaires? Un Taine, un Bourget, un Demolins ont tenté une explication rationnelle des différences tout en acceptant les similitudes comme allant de soi. D'ailleurs remettre ces dernières en cause, c'était remettre en doute sa propre idéologie; la III^{ème} République était-elle assez sûre d'elle-même pour prendre ce risque?

La vision de l'Angleterre telle qu'elle apparaît dans les romans britanniques de l'époque souligne cependant les grands traits de la conscience sociale outre-Manche. Les motifs que nous avons retrouvés, répétés à satiété, d'ouvrage en ouvrage, forment un tout cohérent dominé par une certaine conception du christianisme. On peut presque parler d'une théologie du roman anglais.

Adam et Job en sont les archétypes fondamentaux. La lecture de la Bible que font les victoriens, marquée par différents mouvements de réveil religieux, méthodisme, Armée du Salut, darbyisme, est un retour au texte littéral des Ecritures, surtout celui de l'Ancien Testament.

La tradition de la chute offre une explication bienvenue aux injustices et aux difficultés sociales d'un monde industriel en expansion. Tout d'abord, le péché originel suppose un monde stable axé sur deux pôles de force contraire, le bien et le mal. Entre eux se trouve le chemin de la destinée humaine, déjà infléchi vers le mal par la faute d'Adam. Le salut de chacun ne peut se faire que par une lutte constante contre l'attraction satanique et un retour à la pureté originelle. Le but est d'être un nouvel Adam rendu à la beauté et à l'abondance du Jardin.

John Halifax, comme nous l'avons vu, est l'exemple type de ce nouvel homme. Il a l'innocence, la force la candeur, en fait l'inhumanité de ce Christ victorien, nouvel Adam, dieu-objet avant d'être homme, mort pour nos péchés sans en avoir jamais

73 BROWN Norman, *Life against Death*, Middletown, Wesleyan University Press, 1959

connu la tentation. C'est un être surnaturel marqué par l'autre monde. De même la constance surhumaine de John Halifax sur le chemin du bien en fait un être irréel dont le Paradis est le bien naturel. Il doit l'atteindre, c'est son dû.

L'Eden, c'est la beauté, l'abondance, l'absence de travail. Ici-bas, son équivalent le plus proche est le monde aristocratique des grands domaines ruraux. Le monde du mal est son contraire, autant dire celui de la laideur, de la pauvreté et du travail, celui des agglomérations urbaines. Cette opposition ville-campagne se retrouve dans la plupart de nos romans. Chez George Eliot, dans *Adam Bede*⁷⁴ par exemple, le domaine où vit le héros se trouve dans une vallée fertile aux collines boisées, aux pentes jardinées, alors que la prédicatrice méthodiste, une ouvrière, vient de la ville industrielle située sur le plateau adjacent, pays de craie grise, plat et triste. Chez Jenkins la ville est ouvertement le centre du mal: "Les épaves de la misère, du vide, du crime convergent vers Londres. Toutes les scories, tous les rebuts de l'humanité honteuse sont attirés, entraînés, un à un, dans ce vaste tourbillon, et dames et gentilshommes déçus, banqueroutiers et faillis, caissiers en fuite, clergymen débauchés, mères de famille perdues d'honneur, filles séduites, déserteurs de l'armée et de la flotte, malfaiteurs, vagabonds, escrocs, aventuriers, tout cela vient flotter et tournoyer dans ce tourbillon de l'abîme."⁷⁵ Ne croirait-on pas contempler une fresque médiévale de l'Enfer où rois, prêtres et pervers disparaissent dans une langue de feu?

Chez la plupart des romanciers Londres est aussi la ville de la *season*. Sous le brillant des mondanités se cache la tentation du vice pour les gens de la noblesse. C'est là que se nouent les intrigues fatales, c'est là que le mal a véritablement prise sur ces êtres à part de la haute société. Par opposition, ces mêmes aristocrates se retirent sur leurs terres pour faire pénitence et retrouver la vraie voie! Variation sur le même thème: les pays neufs et les colonies. Le forçat va se racheter en Australie, le noble ruiné refaire fortune aux Indes, et l'aventurier chercher respectabilité et argent en Afrique du sud. Les terres vierges – expression elle-même symbolique – sont un paradis naturel où l'homme peut redécouvrir sa véritable identité.

Cette opposition bien-mal n'a pas qu'une valeur individuelle ou géographique. Elle a surtout une valeur sociale. Le pauvre, le citadin, le travailleur manuel sont damnés. Le riche a droit à la considération puisqu'il est l'exemple vivant du monde à venir. Dans le modèle victorien les biens sont la preuve réelle du bien. Chacun a sa place dans l'échelle sociale; travail, pauvreté, misère ne sont que la juste rétribution d'une faute originelle. Cette vision de l'existence offre la rigidité morale nécessaire au changement économique et en permet la justification. La tradition judaïque est la garantie suprême contre la révolution. Il est d'ailleurs intéressant de noter que toutes les utopies socialistes du dix-neuvième siècle, aussi bien celle d'un Marx que celle d'un Fourier, sont basées sur ce même schéma. Le but à atteindre est l'Eden sans peine ni travail, la société d'abondance où l'homme n'a qu'à tendre la main pour trouver sa nourriture, ouvrir la bouche pour déguster sa boisson. Tous les problèmes sociaux seront alors résolus, l'homme sera de nouveau bon car lavé de la malédiction originelle. En termes psychanalytiques, il aura retrouvé la paix de la chaude protection maternelle.

Pourtant la société se transforme, les hommes ont des fortunes diverses. Malgré sa stabilité profonde, le plan des deux pôles manichéens permet le mouvement. Là,

74 ELIOT George, *Adam Bede*

75 JENKINS Edouard, *op.cit.*, p. 211

l'histoire de Job est plus claire que celle d'Adam. Job est riche, il a de belles terres, de beaux troupeaux, une nombreuse famille. C'est un homme comblé, la malédiction du travail ne le touche plus guère car il est sous la main de Dieu. Mais Satan vient tenter Jéhovah lui-même. Qu'on lui laisse toute facilité et l'on verra si Job mérite cette protection divine! Et Dieu accepte, il permet au diable de pénétrer dans les sphères où il n'a aucun droit, il introduit le mouvement dans le modèle social manichéen. Job perd tout, terres, troupeaux, enfants. Puis c'est la maladie qui le frappe et le condamne au dénuement complet. Le voilà seul sur son fumier. Changeons le nom du héros et nous retrouvons nombre d'intrigues romanesques victorienne où le châtement s'exprime par la perte de ses biens, la mort de ses proches et la souffrance physique. Job, cependant, finit par convaincre l'Eternel de sa fidélité et il est restauré dans ses richesses d'antan. Le mérite de l'homme trouve donc sa récompense; on peut gagner sa place au soleil. L'homme jouit d'une certaine liberté, il a le choix entre la fidélité et l'abandon. L'histoire de Job est essentielle à la dynamique du système idéologique victorien. Job possède les vertus patriarcales idéales aux yeux de l'Anglais de la fin du siècle passé: ténacité, endurance, volonté, courage.

Un des thèmes sous-jacents du livre de Job, comme de la Genèse, est le thème de l'élection. Calvin l'a porté à ses conséquences ultimes dans sa doctrine de la prédestination, doctrine dont le mouvement puritain s'est imprégné tout en la déformant. L'homme, coupé de Dieu, a laissé le mal prendre une place démesurée dans sa vie. Il n'est plus maître de son salut, seul l'Eternel peut en décider, et sans recours. Avant la Réforme, la médiation entre Dieu et l'homme était encore possible à travers l'Eglise romaine; après, on reconnaît que Dieu a lâché la bride à Satan et que nous sommes tous des Job séparés du bien. L'homme n'a plus de référence immédiate au divin. Il est seul. L'Eglise devient une assemblée de frères qui cherchent à tâtonner des règles de vie. Dans ces conditions, Dieu choisit seul ses élus et nous sommes victimes de son bon plaisir.

Comment savoir alors qui est sauvé? Ici encore, pour les victoriens, le modèle de Job est explicite: son retour en grâce correspond à un retour de ses richesses. L'argent, le succès matériel sont donc la mesure de notre élection, l'étalon de notre mérite. Par conséquent le monde ici-bas est le miroir de l'au-delà: les riches d'un côté et les pauvres de l'autre. On est bien loin de la pauvreté évangélique. Le puritain, qui connaît les paraboles du Royaume, le sait aussi. Pour effacer la contradiction, riche, il vit sous des apparences de pauvreté et condamne le luxe ostentatoire, quitte à ce qu'on le traite d'hypocrite!

Ceci ne change rien au modèle: l'homme peut exploiter les richesses de la terre à son avantage afin de prouver sa valeur aux yeux de ses contemporains. Les règles du succès social et économique deviennent les règles de la morale. L'homme est sa propre créature.

Etre son seul maître est une situation difficile, angoissante à l'extrême. A la question traditionnelle, qu'est-ce que l'homme? le puritanisme ne peut répondre que: l'homme. C'est un cercle vicieux dont Dorian Gray ne sortira que par la mort.

Ainsi les romans victoriens convergent tous vers une certaine théologie du salut, caractérisée par une angoisse surmontée grâce au travail libérateur. Dans un monde sans médiation vers le divin, le châtement traditionnel devient instrument de salut. Le travail, l'homme peut le comprendre, le voir, le régler. Une société peut être basée sur

un tel fondement. Ainsi la tare originelle se déplace sur la pauvreté. Pour les victoriens le fardeau du labeur est justificateur, la misère, toujours déshonorante.

c) Une image de l'Anglais

Pour les lecteurs français, cette vision du monde se traduit, à travers la vie de tous les jours en Grande-Bretagne, de différentes manières.

Tout d'abord la rigidité des castes représente les multiples échelons de la conquête du bien et marque la stabilité du monde victorien idéal.

Ensuite, les règles de passage de classe à classe sont fortement codifiées. La vie sociale est très formelle, le qu'en-dira-t-on tout puissant puisque la société est son propre juge. S'en référer à Dieu pour justifier tel ou tel comportement est impossible puisque, en tant que groupe, on en est séparé. Ce formalisme, ces conventions poussées à l'extrême débouchent sur un fanatisme bien-pensant. L'intolérance agressive et haineuse triomphe.

La rigidité du modèle social signifie encore une mentalité conservatrice: en effet, l'homme qui croit avoir prouvé à son prochain son élection divine, grâce au succès matériel, fera tout pour ne pas retomber, pour maintenir l'acquis et, si possible, l'augmenter. Dans un tel système, l'argent roi est le seul chiffre du bonheur, le seul dieu auquel on puisse sacrifier. D'où son rôle prépondérant dans les romans victoriens où il vient toujours à propos, généralement sous forme d'héritage, sauver le héros méritant et lui donner des moyens d'action proportionnés à son mérite spirituel.

Une vision puritaine du monde entraîne aussi un certain activisme. Agir – travailler – est la justification sociale de l'homme. Le victorien veut façonner le monde, influencer l'avenir, former le futur de ses enfants, faire produire, créer richesses et bonheur. Pour cela il est prêt à conquérir la terre, à civiliser les peuples étrangers – c'est-à-dire à les faire pénétrer dans le moule de son système social. Il doit contrôler son entourage et son environnement. Il ne peut tolérer une autre mentalité, un autre modèle de vie car ils risqueraient de saper sa trop fragile foi en lui. Il faut convertir, avancer, croître. Tout arrêt, tout recul est une condamnation sans équivoque, un signe de l'abandon divin. Comme le relève William Houghton⁷⁶, l'angoisse et le doute face à un monde en transformation se cachent derrière l'assurance victorienne qui n'est guère plus qu'une façade.

Dans ces conditions, le victorien est normalement, logiquement, impitoyablement impérialiste. Le *white man's burden* de Kipling rassemble en une formule les ambiguïtés et les terreurs cachées de l'Angleterre de la fin du siècle passé: l'homme blanc est élu; mais élu pour porter un fardeau, pour travailler à sa propre justification, pour coloniser ceux qui pourraient mettre en doute que la planète lui appartienne en propre depuis que l'Eternel s'en est retiré.

Cette impossibilité fondamentale pour l'homme victorien de tolérer même ce qu'il admire chez un autre peuple est remarquablement traitée dans *Kim*.⁷⁷ Le jeune homme vit, heureux, à la manière indienne. Mais le gouvernement lui rappelle constamment ses devoirs d'homme blanc. Il accompagne le vieux prêtre dans sa quête de la pureté mais

76 HOUGHTON William, *op.cit.*, chapitres 3 et 6 sur l'anxiété et le dogmatisme

77 KIPLING Rudyard, *Kim*, Paris, Mercure de France, 1902

son rôle d'espion souligne qu'il est vendu à un autre monde, qu'il ne pourra échapper à la couleur de sa peau. Par contraste, la fierté étonnée des Indiens face aux nouveaux jouets de l'ère technologique, le chemin de fer en particulier, indique bien la position de Kipling. Il aime les Indes; mais il les croit condamnées. Le slogan du fardeau de l'homme blanc prend une tonalité de fatalité consternée. L'écrivain anglo-indien sait bien que sous la respectabilité du conquérant se cache l'arrogance, la bêtise et la mesquinerie. Ses descriptions sarcastiques de la vie à Simla, de l'existence en garnison rappellent constamment que le chantre de l'impérialisme en sait le prix. Mais Kipling n'en peut arrêter le cours créateur de fausseté et de désespoir. Dans *Le second livre de la jungle*⁷⁸, l'histoire de Purun Dass laisse pressentir l'échec final. Le héros, après avoir vu "qu'il lui fallait d'abord se mettre en bons termes avec les Anglais et imiter tout ce qu'ils trouvaient bien . . . s'élève par degrés jusqu'au rang de Premier Ministre du royaume . . . Lorsque le vieux roi vient à mourir, Purun Dass reste en faveur auprès du jeune héritier qui avait eu un Anglais pour précepteur; et tous deux ensemble . . . ils édifient des écoles pour petites filles, construisent des routes, prennent l'initiative de dispensaires publics et d'expositions agricoles, publient annuellement un "livre bleu" sur le "Progrès moral et matériel de l'Etat" de sorte que le Foreign Office et le gouvernement de l'Inde sont enchantés. . . en effet . . . très peu d'états indigènes adoptent sans réserves le progrès anglais car ils ne veulent pas croire . . . qu'une bonne chose pour un Anglais doit l'être deux fois pour un Asiatique".⁷⁹ Mais Purun Dass n'est pas véritablement converti. Au faite de sa puissance, il se retire, devient moine mendiant et meurt dans la simplicité, personne ne sachant que jadis il avait été "premier ministre de l'Etat progressiste de Mohiniwala et membre honoraire ou Correspondant de plus de sociétés savantes et scientifiques qu'il n'y en aura jamais pour faire quelque bien dans ce monde ou dans l'autre."⁸⁰

Inconsciemment le mode de vie britannique aboutit à la vanité de tout effort. En effet la conviction intime d'un monde en transition promet toute action à une remise en cause plus ou moins proche. On retrouve là l'opposition entre rationnel et émotionnel, thème marquant du *Portrait de Dorian Gray* ou de *John Halifax*.⁸¹ Raisonnablement, le changement se dompte, se guide, s'approprie. Inconsciemment, il semble obéir à des lois qui nous échappent. Alors autant agir comme si l'on savait que l'on travaillait pour l'éternité, autant affirmer ses vérités comme si la vérité était à la portée de chacun, autant oublier l'instabilité de l'instant et la peur de l'inconnu et croire à l'immuabilité de l'univers. Ce refoulement de l'émotionnel, du sentimental est un trait permanent de la vision existentielle des victoriens⁸², et explique pour une bonne part leur agressivité.

Le modèle social victorien insiste enfin sur l'individualisme de l'être humain à qui revient la charge de la preuve de son innocence, de son salut, en tout cas aux yeux du monde. Ceci n'entre d'ailleurs pas en conflit avec la solidité de la trame sociale. En effet la liberté ne peut s'affirmer qu'à l'intérieur du groupe social qui dicte les normes de comportement. En acceptant *volontairement* sa loi, on affirme sa puissance et on y participe, justifiant indirectement sa propre liberté d'individu.

78 KIPLING Rudyard, *Le second livre de la jungle*, Paris, Mercure de France, 1899

79 *Ibid.*, pp. 45 & 46

80 *Ibid.*, p. 73

81 *Supra*, p. 68

82 HOUGHTON William, *op.cit.*, cf. chapitre 3 et introduction

Nous retrouvons ainsi tous les poncifs de la littérature victorienne, importance de l'individu, activisme, culte de l'argent et de la puissance, conservatisme, peur du sentiment, formalisme et rigidité.

Le lecteur français, après avoir parcouru quelques traductions de l'anglais pouvait donc se faire une idée générale des valeurs régissant la vie sociale dans l'île voisine. Cette image de l'Anglais, il pouvait l'estimer valable puisque puisée aux sources. A nous de voir plus bas si cette vision de la Grande-Bretagne se confirme dans les témoignages français de l'époque.

S'il suivait régulièrement l'évolution de la librairie anglaise en France, le lecteur devait aussi remarquer que cette vision cohérente du monde, si patente dans les ouvrages des années 1870 et 1880, commençait à se fissurer à la fin du règne de Victoria comme nous l'avons vu avec Conan-Doyle, Hardy et Wells. L'idéal aristocratique qui avait maintenu la cohésion sociale de la Grande-Bretagne pendant la révolution industrielle et lui avait donné son élan ne semble plus utile car le pays a atteint au début de ce siècle les limites de son expansion. Avancer toujours n'est plus possible face à la montée économique de l'Allemagne et face à la résistance acharnée des républiques boers. Mais peut-on priver le système de son dynamisme sans le condamner à l'écroulement? C'est la question que posent Wilde, Hardy, Wells et même Kipling, chacun à sa manière, tous avec le même pessimisme.

Une chose est certaine cependant: fissuré, remis en question, le modèle victorien se maintient, sous Edouard VII, essentiellement semblable. Rien de véritablement nouveau n'apparaît en Angleterre, en tout cas à travers les textes anglais traduits en France. Le modèle américain vanté par Mrs Hodgson Burnett n'a pas trouvé d'adeptes parmi les romanciers britanniques. Ainsi *La fille à Lowrie* et *Le petit lord*,⁸³ avec leur système de références propre, conservent le puritanisme mais en soulignent le dynamisme; ils acceptent aussi la démocratie, implicite dans l'individualisme de la Réforme, mais reprochent à l'Angleterre de rester repliée sur son système de castes, adaptation d'un mode de vie féodal à une idéologie religieuse. Le monde d'outre-Atlantique se démarque foncièrement de son parent britannique.

Ainsi le modèle victorien est bien un phénomène social britannique et protestant. Le Français peut y voir légitimement l'Angleterre de son temps.

83 *Supra*, cf. pp. 77-78

CONCLUSION DE LA PREMIERE PARTIE

Au cours de ces premiers chapitres, nous avons tenté de montrer que l'Anglais se présentait au Français de la III^{ème} République par l'intermédiaire de ses résidents à l'étranger, de ses touristes, de son commerce, des produits de son industrie aussi bien que par l'intermédiaire de ses philosophes, de ses essayistes, de ses littérateurs et de ses hommes de théâtre.

Nous avons ainsi abouti à une image de l'Anglais aristocratique et puritaine. Cette image est cependant tempérée par les grands courants de pensée d'un Darwin, d'un John Stuart Mill ou d'un Ruskin qui reprennent, actualisent, modifient les termes de référence de la conscience victorienne. Pourtant le substrat des valeurs acceptées de tous reste remarquablement stable et s'appuie sur le sens de l'action, le conservatisme et le formalisme.

Sur le continent le Français retrouve dans les Anglais de passage dans son pays différents aspects de l'idéal aristocratique, dédain, assurance, repli sur soi, égoïsme, aussi bien que les marques du puritanisme, surtout auprès de la classe marchande, rigidité, activisme, précision, ténacité et volonté de réussir. Mais il sait aussi, grâce à l'objet d'origine britannique, que ce peuple voisin est une nation industrielle et manufacturière, ouvrière et pragmatique, riche et prospère. La dimension populaire, absente du modèle aristocratique, est en quelque sorte réintroduite par le biais des produits en provenance d'Angleterre. Les ouvriers mais aussi les ingénieurs, les techniciens, les hommes de science, singulièrement oubliés par les prosateurs d'outre-Manche, resurgissent ainsi aux côtés des types plus classiques, membre du clergé, de l'armée et de la noblesse.

Tous ces éléments forment une image cohérente de la vie britannique et cette image est riche. Savoir si cette auto-image que l'Anglais offre à la France correspond à la réalité objective de la Grande-Bretagne ne nous intéresse pas. D'ailleurs, il est presque impossible de découvrir cette dernière puisque, comme sources, nous n'avons que les documents de l'époque, documents coulés au moule des valeurs fondamentales du monde victorien finissant; ce qui nous importe par contre, c'est de connaître la manière dont cette image de l'Anglais par lui-même a été saisie, comprise, interprétée en France.

Ce sera la matière de la deuxième partie de cet ouvrage. Pour cette étude, nous nous appuierons sur les témoignages français portés sur l'Anglais, sur son monde intellectuel, psychologique, économique et social. Nous aboutirons ainsi à un nouveau portrait, celui de l'Anglais tel qu'il est perçu en France. Nous pourrions alors comparer les deux images, voir leurs points de convergence ou de divergence, leur évolution parallèle ou non, ce qui nous permettra de poser la question du pourquoi de ces différences, si elles existent.

L'ANGLAIS TEL QU'IL EST PRESENTE PAR LA FRANCE

*"L'homme a été ainsi fait que
sa vision du monde, ses motivations et
son échelle des valeurs, ses actes et
ses intentions sont déterminés par son
expérience personnelle et collective
de la vie."*

Alexandre Soljenitsyne
Discours du Prix Nobel

Pour cette recherche, l'abondance des sources est infinie. Dès que les Français utilisent le mot d'Anglais et le qualifient d'un adjectif ou d'un jugement, cette phrase a pour nous valeur historique, donnant substance aux préjugés nationaux ou les reflétant. Elle exprime un moment de la relation entre les deux peuples.

Pour notre époque nous ne disposons que des textes imprimés comme miroir d'une image collective. Ce champ d'investigation cependant est immense et pour maintenir notre travail dans des limites raisonnables, il nous a fallu choisir, arbitrairement peut-être, tout en nous efforçant de rester aussi complet que possible. Ainsi nous avons éliminé de nos recherches la plupart des périodiques.¹ Quant aux autres sources, nous les avons réunies en deux grands groupes.

Tout d'abord les ouvrages où l'Anglais n'apparaît que de manière épisodique, romans (pour adultes ou pour enfants), théâtre, revues pour la jeunesse, manuels scolaires. Le témoignage est là *indirect*, c'est-à-dire que les auteurs de tels écrits n'ont pas pour but premier de dépeindre les Britanniques. Ils n'en parlent qu'incidemment. Leurs idées reçues auront par conséquent tendance à apparaître plus librement, une tentative d'explication rationnelle du caractère anglais n'étant pas en cause.

Au contraire, le deuxième type d'ouvrages que nous dépouillerons veut présenter l'Anglais au public français d'une manière très consciente. Les auteurs de notes de voyage, d'essais et de mémoires sur l'Angleterre donnent une suite logique à leurs observations, en font un tout cohérent où transparaissent leurs positions politiques et philosophiques. Le témoignage porté sur les Britanniques est alors *direct*.

Nous commencerons par étudier les témoignages *indirects* car ils forment le matériel premier d'une description de l'image. Leur dispersion dans de nombreux textes est pour nous l'assurance de leur authenticité et la convergence de leurs thèmes la base de notre analyse. De leur synthèse ressortiront les lignes de force d'une représentation collective de l'Anglais en France.

Pour chaque type d'ouvrages, nous procéderons de manière similaire, nous attardant d'abord sur l'importance quantitative des témoignages – romanesques, théâtraux, scolaires – avant de procéder à un rassemblement cohérent des traits cités. Nous regrouperons ainsi traits négatifs, allant du meilleur au pire, ou positifs, allant du pire au meilleur. Cette présentation bouleversera l'ordre chronologique de parution des ouvrages, mais rappelons que nous faisons ici une étude de l'image, image dont les caractéristiques n'évoluent que lentement, et non de l'opinion publique dont les prises de position se modifient au gré des circonstances.

Afin d'éviter de lassantes répétitions, nous développerons particulièrement notre analyse des romans français à personnages britanniques. De nos autres sources, nous ne reprendrons que les éléments complémentaires ou divergents à cette première description, ce qui nous permettra de voir l'apport spécifique de chaque type de témoignages à une image générale de l'Anglais en France.

Les sources *directes* ne peuvent être utilisées qu'en tant que correctifs du portrait tiré des sources *indirectes*. Un essai, philosophique ou historique, relève plutôt de l'opinion publique que de l'image, c'est-à-dire que le matériel utilisé est soumis à l'influence de l'actualité, qu'il est marqué par les partis pris de l'auteur. Notre étude de ces témoignages tentera d'indiquer la force contraignante des divers éléments de

1 *Supra*, p. 20

l'image, éléments plus ou moins conscients, sur l'opinion raisonnée d'un écrivain. Elle s'efforcera de voir quel compromis a été fait entre le cadre relativement puissant de l'image, perception de l'autre, et les données de l'actualité ou les connaissances livresques ressortissant au domaine de l'intelligence. L'analyse des témoignages *directs*, où opinion et image sont mêlés, ne peut que suivre celle des romans ou des manuels scolaires, trahissant l'image seule, car elle s'appuie sur cette dernière.

1. LES TEMOIGNAGES INDIRECTS

A. LES ROMANS FRANCAIS

a) La production romanesque

Du côté des romans français à sujet anglais, notre période est bien pauvre : à peine soixante titres répartis sur plus de vingt-cinq ans, titres retrouvés grâce au *Polybiblion* et à ses excellents résumés. Tenter des généralisations dans ces conditions est bien hasardeux. On peut dire cependant que la Grande-Bretagne et les Anglais sont utilisés de manières très diverses par les auteurs français.

Les uns ne font que planter un décor britannique où évoluent des personnages français en quête d'aventures ou d'exotisme. Les autres font intervenir un lord ou une institutrice dans le cadre d'un récit à dominante française. Les écrivains s'attardent alors sur la relation entre représentants de mondes et de sociétés différents. Cette tendance aboutit au roman cosmopolite où chaque personnage devient le porte-drapeau de sa race et de son pays d'origine. Parfois l'intrigue romanesque se déroule entièrement en Angleterre et ne concerne que des insulaires. A l'opposé certains ouvrages ne mettent en scène que des étrangers à l'Angleterre combattant ouvertement le gouvernement de Sa Gracieuse Majesté en terre lointaine. Dans ces récits la domination britannique n'est que la toile de fond devant laquelle se jouent les différents rebondissements de l'action.

En bref, quatre types de romans dans lesquels l'Anglais est représenté soit symboliquement, soit à travers son milieu, soit à travers sa population, soit, enfin, dans toute la complexité de sa vie insulaire.

La première catégorie recouvre les ouvrages de circonstance, récits traitant des crises politiques de l'époque. Ainsi, entre 1885 et 1888 les journaux européens font leurs gros titres de la lutte de Parnell et suivent avec passion les inutiles efforts de conciliation de Gladstone. Les éditeurs profitent de cet intérêt pour l'Irlande pour mettre sur le marché des ouvrages sur la question. Après 1888 il semble que la verte Erin ne fait plus recette. L'on se tourne vers d'autres points chauds du globe : *Feu à Formose*² dépeint les luttes entre la France et l'Angleterre pour établir leur suprématie dans le Sud-Est asiatique. Plus tard, l'affaire de Fachoda fournit un bon argument publicitaire à *Haine aux Anglais*³ où l'auteur imagine une guerre sous-marine entre les gouvernements de Paris et Londres. Au début de notre siècle un drame politique lointain émeut l'opinion ainsi que l'avait fait la question irlandaise vingt ans plus tôt : la guerre des Boers. Plusieurs volumes sont consacrés à la lutte pour l'indépendance de ces descendants de colons français et hollandais qui refusent de céder à l'impérialisme britannique.

Une certaine anglophobie marque ces récits. Elle est soulignée par la présence, habituelle, aux côtés des Irlandais et des Boers, de chevaleresques Français toujours prêts à verser leur sang pour défendre une noble cause. Le lecteur n'a aucune peine à s'identifier au représentant de son pays, d'autant plus que l'ennemi, l'Anglais, n'a souvent aucune présence réelle : c'est le soldat, un numéro parmi d'autres, ou le

2 DARGENE Jean, *Feu à Formose*, Paris, Nouvelle Revue, 1889

3 SENECHAL Georges, *Haine aux Anglais*, Paris, Soc. d'éd. litt., 1898

politicien, homme distant perdu dans les brouillards de la Tamise; c'est l'Oppresseur, le représentant de la force brute et de l'ambition. L'Anglais, c'est le mal personnifié. Dans ces conditions on ne peut guère parler de préjugés, au sens usuel du terme, c'est-à-dire de traits de comportement attribués d'office à un personnage en fonction de son appartenance de groupe. En effet, dans ces oeuvres de circonstances, les dits personnages ont rarement l'épaisseur nécessaire à un comportement individualisé. Il n'y a pas de véritable personnalisation des êtres fictifs: l'Anglais a pour unique fonction d'être un repoussoir; il représente l'égoïsme de la perfide Albion face à la générosité française, celtique ou sud-africaine. Ces romans baignent dans une atmosphère anti-britannique mais celle-ci ne se matérialise pas en préjugé au niveau de l'individu.

Il en va différemment dans les ouvrages s'appuyant sur le milieu britannique, ses us et ses coutumes. Le cadre insulaire des récits est fortement stéréotypé. Par contraste l'auteur souligne l'importance des thèmes français qu'il traite à travers ses personnages d'origine continentale. Ainsi *Mongroléon Ier*⁴ est une violente satire de la III^{ème} République. La Grande-Bretagne offre à l'écrivain le point de vue de Sirius. Plus évidemment encore, les récits de conversion à la foi catholique, tels *Graciosa*⁵ ou *Le père Oswald*⁶, parus en 1886, s'inscrivent dans le cadre français des luttes entre l'Eglise et l'Etat.⁷ C'est aussi vrai pour certains romans de la catégorie précédente: l'Anglais y représente non seulement l'ennemi extérieur, mais aussi, indirectement, les forces de corruption intérieures supposées que sont les Juifs, les Francs-Maçons et la grande banque protestante. Anglophobe à l'extérieur, anti-dreyfusard à l'intérieur!

Dans *Les grands bourgeois*⁸, le héros, parisien, passe quelques semaines à Oxford et y découvre une nouvelle manière d'envisager ses problèmes. Là le milieu étranger est utilisé comme révélateur. Les préjugés se manifestent indirectement dans le choix des éléments de description qui reflètent les stéréotypes de l'auteur.

La troisième des catégories, celle des récits où se trouvent mêlés personnages anglais et continentaux est la plus vaste. Elle va des historiettes d'Alphonse Allais, assez anglophobes, aux romans cosmopolites de Paul Bourget. Chez l'un, l'Anglais, présenté à grands coups de plume, tourne à la caricature; chez l'autre, l'apparition d'un insulaire devient prétexte à un portrait des plus fouillés. Pour tous les deux cependant, les Britanniques révèlent leur nature profonde au contact de représentants d'autres nationalités. La relation internationale est fondamentale à l'intelligence des intrigues.

Pour Madeline, par exemple, la découverte réciproque de deux peuples est le sujet de son livre *Le détroit*⁹, paru en 1904, ouvrage qui s'inscrit carrément dans une optique post-Entente cordiale. Chez lui comme chez Bourget ou Edmond de Goncourt¹⁰, la description de la relation est essentielle.

Pour d'autres cependant, cette relation est anecdotique et se plie d'abord aux nécessités du récit: La Grande-Bretagne offre un réservoir inépuisable de lords immensément riches et prodigieusement excentriques. Un vieil oncle, un peu fou mais fortuné, peut se révéler bien utile si le romancier a besoin de redorer le blason de ses

4 BOUBÉE Simon, *Mongroléon Ier*, Paris, Dentu, 1880

5 MOREAU W., *Graciosa*, Paris, Haton, 1885

6 MOREAU W., *Le père Oswald*, Paris, Librairie St-Paul, 1885

7 Cf. phénomène parallèle du choix des traductions, *supra*, pp. 51-52

8 HERMANT Abel, *Les grands bourgeois*, Paris, Calmann-Lévy, 1906

9 MADELINE Jean, *Le détroit*, Paris, Calmann-Lévy, 1904

10 GONCOURT Edmond de, *La Faustin*, Paris, Charpentier, 1882

héros français, nobles sans le sou! Dans *L'erreur de Florence*¹¹, l'argent prend la forme d'une ravissante Anglaise qui finit par épouser un noble breton ruiné. Celui-ci lui a fait comprendre la vanité d'un sentiment de supériorité basé sur l'argent. Dans *Isolée*¹², l'orpheline française découvre l'inanité de la vie mondaine britannique mais épouse un jeune héritier de bonne compagnie. Ce dernier s'humanise cependant sous la ferme conduite de sa femme. Dans les deux cas les Français ont le beau rôle; à croire qu'il faut justifier leur enrichissement aux frais de leurs voisins d'outre-Manche.

Le roman cosmopolite se montre plus équitable. Comme nous l'avons vu, chaque personnage porte en lui les traits de sa nationalité et c'est la confrontation de ces personnalités nationales exemplaires qui intéresse l'auteur. Il n'y a donc pas de raison d'abandonner certains traits au profit d'autres pour aboutir à une image tronquée. Dans sa préface à *Cosmopolis*, Paul Bourget s'explique: "... l'écrivain en est réduit à prendre une série de cas particuliers tout en essayant de dégager à leur propos une loi qui les domine. Cette loi, dans le présent livre, est la permanence de la race. Si contradictoire que paraisse ce résultat, plus on fréquente les Cosmopolites, plus on constate que la donnée la plus irréductible en eux est cette force spéciale de l'hérédité qui sommeille sous l'uniforme monotonie des rapports superficiels, prête à se réveiller aussitôt que la passion remue l'arrière-fond du tempérament."¹³ On retrouve ici les idées favorites de Taine quant à la formation du caractère national. Bourget veut en vérifier la justesse en les appliquant à une société limitée, le monde international qui offre l'avantage de privilégier le facteur héréditaire au détriment de celui du milieu. Dans le roman cosmopolite, le préjugé existe sous une forme pseudo-scientifique.

Le quatrième type de romans, celui qui dépeint l'Angleterre et ses habitants sans interférence étrangère, est plus rare. Il offre cependant une vision complète de la vie outre-Manche et permet seul de juger de la perception des problèmes britanniques dans leur ensemble par un écrivain français. Il faut avouer que les auteurs n'offrent souvent qu'une copie conforme des romans britanniques à la mode traduits en France, milieu aristocratique, tabou des classes, liberté des rapports entre jeunes gens et jeunes filles, etc. ... Parfois l'écrivain donne une vue plus personnelle de la Grande-Bretagne. Rosny, dans *Nell Horn de l'armée du salut*¹⁴, s'efforce de comprendre un mouvement religieux aux apparences bizarres et décrit le milieu de la pauvreté londonienne avec sympathie. Marie et Robert Halt¹⁵, peignent eux les milieux dissidents d'une petite ville de province. Mademoiselle Rachilde, avec *L'homme roux*¹⁶, s'attaque à la relation patron-ouvrier dans la grande industrie. Ces quelques auteurs vont plus loin que la simple copie et offrent une vue critique de milieux anglais peu connus en France. Dans ces ouvrages, le préjugé se manifeste avec beaucoup plus de force car l'auteur n'y cache pas ses partis pris.

En résumé, les romans français à sujet anglais traitent des insulaires avec plus ou moins de nuances suivant le type de l'intrigue ou le genre des ouvrages. Tous pourtant se servent de la référence anglaise pour faire passer à leurs lecteurs des préjugés favorables ou défavorables sur la Grande-Bretagne. Le critère de l'anglophilie permet

11 LE GOFFIC Charles, *L'erreur de Florence*, Paris, Hatier, 1904

12 BRADA, *Isolée*, Paris, Plon et Nourrit, 1904

13 BOURGET Paul, *Cosmopolis*, Paris, Lemerre, 1893, préface

14 ROSNY Joseph-Henri, *Nell Horn de l'armée du salut*, Paris, Giraud, 1886

15 HALT Marie et Robert, *Ladies et gentlemen*, Paris, Flammarion, 1885

16 RACHILDE Mlle, *L'homme roux*, Paris, Libr. ill., 1888

Les romans français: A = Anglais; AF = Anglo-français; RC = Catholique

Présentation négative		Présentation neutre	Présentation positive	
80	Kate (Irlande)	Mongroléon 1er (Satire décors A)	=	+
81				++
82				
83				
84				
85	Les drames de l'Irlande Graciosa (ARC)			My'lord et Mylady (décors A)
86	L'irréparable (ARC)			Ladies et gentleman (Prot.)
	Fille d'Irlande			
87	Home rule (Irlande)			Nell Horn et l'armée du salut (A)
88	La petite nièce de O'Connel (Irlande)			
89				
90				
91				
92	Vivre la vie			

93	Mémoire d'un centaure Le parapluie de l'escouade	Miss Louisa (A Istanbul) Cosmopolis (A Rome)	
94	Renégat (A élisabéthain)		
95			Eddy et Paddy (A bourgeois)
96		Le mari de Simone (A décors)	
97	Le collier de cheveux Le drame de Rocheigrise (AF noble)	Le bec en l'air	Les transatlantiques (cosmopolite)
98	Haine aux Anglais (AF armée)	Sportmanomanie	Babel (A décors)
99			
00	Ne nous frappons pas	Fatal orgueil (A noble)	
01	La fiancée boer La fille des Boers	Souvenirs du vicomte de Courpière Le Captain Cap	
02		Les écolières de Crescent-House (A décors)	
03			
04	Un héros de quinze ans (boer)	Isolée (A noble)	Le détroit (cosmopolite)
05			
06		Noces blanches (A noble) Les grands bourgeois (A décors)	

de faire une classification subjective des titres parus entre 1880 et 1906. C'est ce que nous avons fait dans le tableau ci-joint. Quels autres éléments rapprochent encore ces ouvrages à première vue si disparates?

b) des milieux favoris

Quels sont les héros préférés des auteurs français utilisant le monde britannique dans leurs oeuvres? Si l'on considère toute notre période, l'on relève plus d'un tiers d'aristocrates (57) sur un total de 140 insulaires jouant un rôle dans les romans français parus de 1880 à 1906. Ils sont accompagnés d'une dizaine de domestiques et d'une douzaine d'ecclésiastiques. Le personnage de la *nurse* est presque absent, à peine trois de ces gouvernantes sur plus de vingt-cinq ans! Les soldats, gradés ou hommes de troupe, s'attribuent un dixième du total, avec à leurs côtés, dans une proportion semblable, les marchands d'une part, les voyageurs de l'autre, touristes ou explorateurs. Les étudiants anglais découvrant la vie du continent fournissent aussi un certain contingent (8). Les grands absents sont les intellectuels, savants, ingénieurs, professeurs ou juristes ainsi que les marins, les ouvriers et les paysans.

Si l'on compare cette société britannique formée de gens nobles ou de leurs comparses, de membres du clergé, de l'armée ou du négoce avec le monde social des romans anglais traduits en France¹⁷, on note un appauvrissement considérable de la vision de l'Angleterre romanesque: si l'aristocratie reste l'élément prédominant, les professions libérales, elles, disparaissent: pas de peintre, de musicien, d'avocat, de médecin ou de savant anglais pour le romancier français décrivant la vie outre-Manche! La petite bourgeoisie des artisans n'attire pas non plus l'écrivain parisien en quête de personnages. Quant aux paysans et aux ouvriers il les ignore tout autant que ses collègues britanniques. Il s'intéresse à l'armée de manière semblable, mais, proportionnellement, il donne plus d'importance aux ecclésiastiques et aux négociants. Le modèle français de l'Angleterre romanesque semble celui d'une société hautement aristocratique, fortement marquée par la religion, douée d'un sens élevé du commerce et de l'art de le défendre.

Deux éléments nouveaux apparaissent cependant, les touristes et les étudiants en séjour sur le continent. C'est assez naturel car le lecteur français se trouve là en pays de connaissance. Mais ces deux groupes n'affectent pas la compréhension globale de la vie britannique. Ils ne font qu'ajouter le goût de l'exploration, la curiosité du voyage aux fonctions fondamentales du mode d'existence anglais, fonctions aristocratique, religieuse, commerçante et guerrière.

Si la différence essentielle entre les deux modèles est la disparition de la classe moyenne dans le schéma français, on note pourtant un parallélisme certain: le monde tourne autour de la caste supérieure, la noblesse. La présence des miséreux, des pauvres, des prolétaires, des paysans, relativement plus faible dans les récits français que dans les romans anglais semble indiquer une certaine incompréhension de la polarisation bien-mal, riches-pauvres que nous avons estimée centrale à la conception britannique du monde. Pour la France, la noblesse paraît être le foyer social de la vie outre-Manche et non l'un des éléments seulement de la tension dynamique du monde

¹⁷ *Supra*, p. 58

anglo-saxon. Cela reflète-t-il une autre conception du monde? Il est trop tôt pour le dire.

D'une part, en effet, les Français avaient à leur disposition, à part le roman, des sources plus travaillées sur la vie en Angleterre, mémoires, essais que nous étudierons plus tard. D'autre part, les chiffres que nous avons donnés ci-dessus dénombrent des personnages très différents dans leur importance et dans leur conception. De plus, ils sont généralement détachés de leur cadre britannique et semblent ne représenter qu'eux-mêmes, spécialement dans les récits se déroulant en France ou sur le continent. Dans ces récits, la notion de traits typiquement insulaires devient épisodique; l'impression d'ensemble est pointilliste. Le lord, le ministre, le capitaine ne réagissent plus à leur milieu d'origine, ne s'inscrivent plus dans un schème de valeurs acceptées par tous ceux qui les entourent. Ils sont des poissons hors de l'eau. Parler donc d'une conception de l'Angleterre à partir de témoignages aussi fragmentaires semble bien hasardeux. Pourtant on observe mieux un poisson hors de l'eau. Les romanciers français ont donné la nationalité britannique à certains de leurs personnages parce qu'elle suppose un ensemble de réactions, d'attitudes visibles au premier abord. Et ce caractère insulaire semble d'autant plus marqué dans la haute société que le monde aristocratique anglais n'a pas d'exact correspondant dans la vie de la III^{ème} République. Plus la vie outre-Manche est étrange, plus elle fait appel à un système de valeurs différent, plus intéressante elle est pour l'écrivain français. Par petites touches, souvent dispersées, il y a reconstruction, même inconsciente, d'un modèle social anglais opposé au modèle français. Dans ces conditions, les quelques chiffres cités indiquent bien les très grandes lignes d'une vision de l'Angleterre.

Pour en observer toutes les déformations par rapport au modèle britannique, il faudra procéder à une étude plus fouillée des attitudes dites anglaises dans les ouvrages français.

Ces ouvrages, de genres très divers, font appel à des intérêts variés auprès du lecteur. A la devanture des libraires, les romans d'aventure d'un Louis Létang¹⁸, côtoient les récits historiques d'un Augustin Filon¹⁹, les descriptions naturalistes d'un Edmond de Goncourt²⁰ et les textes satiriques ou pamphlétaires d'un Simon Boubée.²¹ Les Anglais y ont les rôles les plus divers mais jouent souvent avec bonheur les traîtres ou les riches excentriques.

Du point de vue chronologique, on peut noter une certaine évolution, parallèle à celle relevée pour le roman anglais traduit en France: l'aristocratie domine la scène avec plus de force dans les années 80. Cette période est aussi plus favorable au clergé et au prolétariat, comme dans le modèle britannique. A la fin du siècle, la mode est plutôt aux étudiants insulaires en séjour sur le continent. La noblesse reste cependant à peu près toute-puissante. Mais à l'intérieur de ce groupe, la mentalité change et le mouvement esthète, au début du vingtième siècle, trouve des adeptes qu'il n'avait pas dans les premières années de la III^{ème} République. *Sportmanomanie*²² par exemple s'adresse surtout à l'aristocrate de salon, fier de ses airs décadents.

18 LETANG Louis, *Le collier de cheveux*, Paris, Calmann-Lévy, 1897

— *Le drame de Rochegrise*, Paris, Calmann-Lévy, 1897

19 FILON Augustin, *Renégat*, Paris, A. Colin, 1894

20 GONCOURT Edmond de, *op.cit.*

21 BOUBÉE Simon, *op.cit.*

22 GYP, *Sportmanomanie*, Paris, Calmann-Lévy, 1898

Après ces quelques remarques, tournons-nous vers la représentation des Anglais telle qu'elle apparaît dans les romans français de la période des querelles coloniales. Y a-t-il des points communs aux textes anglophobes et anglophiles, aux notations sommaires d'Alphonse Allais²³ et aux descriptions pseudo-scientifiques de Paul Bourget?²⁴ Les attitudes caractéristiques britanniques sont-elles attribuées à un rôle plutôt qu'à un autre? Aboutissons-nous à une image de l'Anglais proche ou éloignée du modèle britannique?

23 ALLAIS Alphonse, "Captain Cap", in *Oeuvres anthumes*, Paris, La Table ronde, 1965

24 BOURGET Paul, *op.cit.*

B. UNE REPRESENTATION DE L'ANGLAIS

a) Le type physique

Nos romanciers associent généralement traits de comportement et traits corporels. L'orgueilleux a le regard dur, l'innocent une grâce candide. Cependant, en dehors de toute fonction romanesque, certaines caractéristiques britanniques reviennent souvent. "Ceux qui ont voyagé en Angleterre, dit Paul Bourget, ont pu constater que la race s'y distribue en deux types très distincts: l'un prodigieusement robuste et positiviste, le second tout au contraire, d'un idéalisme incomparable."¹ Les John Bull et les lord Byron!

La plupart des aristocrates de nos récits relèvent du premier type. Lord Rivers a "une figure aux traits accentués, mais des plus réguliers, les dents un peu grandes mais d'une blancheur éclatante, le sourire peu fréquent mais agréable et plein de franchise, le front élevé . . . une taille au-dessus de la moyenne, droite mais sans raideur; un corps robuste et bien proportionné aux membres développés et assouplis par les exercices corporels . . . un maintien un peu froid".² Tout indique la force et la santé. Derrière cette description, on sent l'athlète, sûr de lui et de son emprise sur le monde.

Souvent le romancier n'utilise qu'un ou deux adjectifs pour donner corps à ce genre de personnages: "un grand jeune homme . . . au teint rose, à la moustache châtain, bien pris de taille et assez beau de visage"³, tel est le portrait du héros anglais de *Home rule*. Avec Jean Madeline, on sent percevoir une nuance légèrement péjorative quand il met en scène "un grand garçon blond et imberbe, à la mâchoire carrée, au front proéminent, aux yeux clairs et un peu durs, un beau type d'Anglo-Saxon imprégné de self-help".⁴ Sous la peinture anglophile apparaît un héros peut-être un peu trop parfait pour être humain: la virilité, la force peuvent dégénérer en brutalité. C'est ce que sous-entendent les métaphores appliquées à lord Yelverton, aristocrate qui "porte beau dans la robuste virilité de sa haute taille et sa tranquille force d'animal bien portant, l'oeil froid s'éclairant de lueurs métalliques, le nez en bec d'aigle, . . . en fière harmonie avec la forte carrure de la mâchoire carnassière sous la soyeuse moustache brune".⁵ Un peu plus, et la bestialité l'emporte. Comme chez lord Templemore Dogg, personnage créé au milieu du siècle par Féval, romancier dont les oeuvres sont rééditées dans les années 80. Lord Templemore "pratique le sport avec infiniment de supériorité bien qu'il pèse 170 kilogrammes, fait des paris prodigieux et patronne une société de tempérance qu'il va présider après boire; . . . il boxe aussi comme un hercule . . . et enveloppe son gros corps dans des étoffes moelleuses confortables".⁶

Si la force semble le trait dominant des John Bull, une certaine fragilité physique caractérise les héros de type Byron.

A première vue la description de l'amant de la Faustin, par Edmond de Goncourt, est très proche de celles que nous venons de voir. "Il est beau de la douceur mélancoliquement tendre de ses yeux bleus, beau de la frisure soyeuse de ses cheveux

1 BOURGET Paul, *L'irréparable*, Paris, Lemerre, 1885, p. 91

2 JERUSALEM Y F., *Miss Louisa*, Paris, Téqui, 1893, pp. 9 & 10

3 POIRÉE Elie, *Home rule, moeurs irlandaises*, Paris, Savine, 1887, p. 4

4 MADELINE Jean, *op.cit.*, p. 44

5 BOVET Marie Anne de, *Noces blanches*, Paris, Lemerre, 1906, p. 84

6 FEVAL Paul, *Les bandits de Londres*, S.I.n.d., 1850, p. 12

et de sa barbe, beau de la clarté photogénique qu'a seule la peau anglaise, beau de la sveltesse élancée d'une taille à la fois frêle et nerveuse, beau de l'aristocratie des belles races blondes."⁷ Les canons de la beauté masculine outre-Manche se retrouvent là: blondeur, peau claire, grandeur. Mais la force n'est plus l'élément dominant. Une certaine mièvrerie prend le dessus. On insiste plus sur la sveltesse que sur la puissance, plus sur l'élégance soyeuse de la chevelure que sur sa saine couleur blonde. Ce texte nous donne un avant-goût de nostalgie et d'ennui qui convient parfaitement aux dandys, aux gandins comme les appelle Etienne Marcel, à ces jeunes gens sans énergie "au teint si frais, au lorgnon si correct, aux favoris si lisses, à l'allure si souverainement nonchalante . . . pour qui la vie est un spectacle contemplé du haut d'une stalle d'orchestre".⁸

Avec Auguste Geoffroy, on passe à la nuance péjorative suivante: les Anglais n'ont plus rien à apporter au monde dès lors qu'ils "ne sont bons qu'à parader en costumes de gravures de mode dans les parcs du Royaume-Uni".⁹ La beauté, l'élégance, sous l'oeil de l'anglophobe, prennent ainsi un aspect de dégénérescence totale.

La maladie peut s'attaquer à ces créatures affaiblies et l'on aboutit au type assez commun de l'esthète malingre: "Sir Lionel Macpherson, qui avait une maladie de foie, le spleen et cinq cent mille livres de rente, n'était pas beau avec son grand front raviné, étrangement proéminent . . . avec ses cheveux d'un blond pâle . . . qu'il portait longs, en désordre; . . . il avait la bouche un peu de travers, une épaule plus haute que l'autre, point de barbe et les joues roses comme un enfant; . . . il n'avait guère pour lui que ses yeux où se reflétait une âme mélancolique, rêveuse et passionnée."¹⁰

Que l'on enlève à ce personnage amoindri ses restes d'idéal et l'on obtient le Britannique osseux, tel ce Sir James, "un Anglais long et sec, au visage blafard encadré de favoris jaunes, la bouche princée, les yeux bleus très vifs".¹¹ Le teint passe du rose au blême, les cheveux du blond au jaune et le lecteur est prêt à suspecter ce triste sire de noirs desseins. Le Goffic reste dans la même gamme de qualificatifs quand il parle "de type anglais très prononcé, sec et maigre, les maxillaires saillants".¹²

Jusqu'ici, nous n'avons parlé que de membres de l'aristocratie car les autres classes sociales ne semblent pas avoir de visage, pour le romancier français du moins. A peine une mention ici ou là de types populaires, tels ces domestiques d'Abel Hermant: "Ils portent l'habit à la française peu seyant à des gaillards si athlétiquement musclés. Ils portent la catogan poudrée, qui est d'un effet comique sur leurs têtes rondes, joufflues, pink and white."¹³ On retombe dans la catégorie John Bull, plébéien cette fois-ci. Ailleurs, les rares personnages tirés de la roture se rattachent de la même manière aux modèles tirés de la noblesse.

Bourget coupait la population britannique en deux, les robustes et les idéalistes. En fait, il semble que les uns et les autres incarnent l'énergie ou son absence sous toutes ses formes. Entre ces deux extrêmes toutes les variations sont possibles mais au centre il y a la santé. La position médiane est la plus naturelle. Le rose, cependant,

7 GONCOURT Edmond de, *op.cit.*, p. 212

8 MARCEL Etienne, *La famille du baronnet*, Paris, Firmin-Didot, 1881, vol. I, p. 18

9 GEOFFROY Auguste, *La fille des Boers*, Paris, Téqui, 1901, p. 123

10 DURUY Georges, *Le garde du corps*, Paris, Hachette, 1885, pp. 51 & ss.

11 LETANG Louis, *Le collier de cheveux*, p. 73

12 LE GOFFIC Charles, *op.cit.*, p. 152

13 HERMANT Abel, *Les Transatlantiques*, Paris, Ollendorff, 1897, p. 2

passer au rouge sanguin chez le violent ou au blafard chez le faible. Le blond, roux chez les forts, peut tourner au jaune chez les malingres. Et ainsi de suite. Les différentes caractéristiques paraissent se regrouper de manière parallèle dans les personnages britanniques tout en s'appuyant sur le même motif de base : la force.

Ce qui est vrai pour les hommes l'est-il aussi pour les femmes ? Certainement, mais la force n'étant pas l'apanage du beau sexe, à la fin du 19^{ème} siècle en tout cas, la plupart des portraits de femme sont du type fragile. Les marques d'une musculature puissante étonnent le romancier français qui en prend note avec prudence, à la manière de Bourget découvrant "les pieds d'une jeune fille, un peu trop grands, presque d'un garçon, mais minces et bien cambrés".¹⁴ Si du côté des messieurs on sentait une prédilection pour l'Anglais robuste, on devine, du côté des dames, un attachement à la svelte Anglaise. "C'est une belle personne que lady Dodo, grande, les cheveux de bel "auburn" franc qui reflète chaque étincelle de lumière ; des traits bien anglais, petits, réguliers, doux, un ovale un peu allongé, un cou long, des épaules tombantes, une gorge très basse, des hanches étroites et la roideur et la souplesse d'un roseau."¹⁵ Avec Abel Hermant, le même genre de femme devient caricatural. Chez Madame Huxley-Stone "point d'opulente gorge, point de taille fine ; (elle est A. B.) très femme pourtant par la souplesse, par l'ondulation. Les mains, si longues ! Le cou, si délicieusement maigre ! La carnation à peine vivante, conventionnelle : rien qu'aux pommettes, un peu de rose. Le menton volontaire, les lèvres nettes et perverses, la bouche grande, les yeux sans fond et sans tain. Des cheveux blonds de sirène, coiffés d'ailleurs sans aucun goût".¹⁶ Madame Huxley-Stone sort du même moule que lady Dodo mais elle en a perdu la grâce. Mais peut-elle vraiment la garder lorsque, comme la plupart de ses compatriotes, elle incarne le type énergique, celui de "l'Anglaise de keepsake, végétarienne et buveuse d'eau par égard pour son éblouissante carnation et l'exquise gracilité de son corps de liane, de l'Anglaise . . . à l'allure décidée, brusque et *matter of fact*, aggravée . . . par quelque chose de malgracieusement garçonnier".¹⁷ La ressemblance avec le type masculin grand, blond et rose équivaut, malgré la souplesse qui remplace ici la force musculaire, à une perte de la féminité, au moins telle qu'elle est comprise en France, et très rapidement on aboutit à "la maîtresse d'anglais, longue, plate, de laideur maigre, sans formes et sans âge, rappelant assez un parapluie dans sa gaine".¹⁸

Un être squelettique n'exclut pas d'ailleurs une certaine poésie, même comique : "Lady Dogg chérissait la rêverie, adorait les romans vaporeux . . . elle avait laissé descendre sur son maigre visage une ravissante expression de poétique rêverie. Ses yeux étaient au plafond et ses doigts osseux caressaient avec distraction le soyeux pelage de Love. C'était le nom de son petit chien."¹⁹ Mais que l'on supprime cet élément d'imagination et c'est l'horrible laideur de la femme ivrogne, par exemple, telle cette "mère hystérique, cheveux dénoués, aux mèches huileuses et rares, flottant sur le cou,

14 BOURGET Paul, *Profils perdus*, Paris, Lemerre, 1885, p. 272

15 BRADA, *Mylord et mylady*, Paris, Plon, 1884, p. 131

16 HERMANT Abel, *La carrière*, Paris, Ollendorff, 1894, p. 80

17 BOVET Anne de, *op.cit.*, p. 83

18 CHAMPOL F., *Le mari de Simone*, Paris, Plon, 1896, p. 52

19 FEVAL Paul, *op.cit.*, p. 12

parmi des rides sales où l'ordure s'accumulait comme aux plis de graisse des enfants".²⁰ De la gracilité on a passé à la difformité maladive.

Dans cette échelle descendante, il faut faire une place à part à l'équivalent féminin du dandy. Comme chez les hommes, l'énergie n'a plus de rôle actif mais le corps en garde comme un souvenir. "J'avais beaucoup remarqué, dit Bourget, une jeune Anglaise . . . jolie avec sa pâleur, ses traits fins, ses joues minces . . . Un peu plus grasse, elle eût perdu cet attrait à demi morbide que mon imagination de décadent préférera toujours à la banale et brutale santé . . . Avec l'indifférence lassée de son tour de tête, avec son air de ne pas vous savoir là, . . . c'était une des plus capiteuses d'entre ces fleurs d'aristocratie qui n'éclosent plus guère aujourd'hui que dans la serre chaude du grand luxe anglais."²¹

À l'opposé, Maud Gorka, le personnage britannique de *Cosmopolis*, incarne l'énergie dans toute sa plénitude. Bourget est admiratif, avec quelques réserves cependant, pour le menton par exemple: "Madame Gorka, avec sa haute taille, sa chevelure blonde et son profil énergique d'Anglaise au menton trop fort"²² . . . est . . . belle de cette beauté britannique si grande et si forte, toute rayonnante dans sa robe de crêpe de Chine noire avec des noeuds orange qui fait ressortir sa fraîche carnation . . .²³ Elle a les bras vigoureux de la joueuse de tennis²⁴ . . . si robuste, presque virile par la construction de son corps aux membres puissants mais lourds."²⁵

Ce danger de lourdeur hommasse peut tourner à l'obésité de miss Plumkett dont "le triple menton termine la spirituelle laideur d'un visage de lune".²⁶

Du point de vue physique l'Anglaise est donc très proche de son mari. Sa santé se dégrade en laideur maladive et bestiale.

Du côté des jeunes générations, pas d'enfants chétifs; à nouveau le blond et le rose dominant. "C'était . . . une envolée de babys blonds, divertissants comme une pantomime. . . . Que ces figures étaient jolies avec leurs regards plus bleus que le ciel clair du matin, avec leurs joues roses et fraîches comme leur jeune sang . . . on croirait que l'Angleterre est une immense usine à fabrication de garçonnets et de filles incomparables. Il reste à inventer un procédé qui les empêche de grandir car ils deviennent parfois, eux, si lourds, elles, si laides, passé quinze ans! Qui reconnaîtrait ces anges . . . dans les hercules du jeu de cricket ou . . . dans ces jeunes filles à lunettes?"²⁷ Dans *les Transatlantiques*, l'éducation commence à déformer les "boys . . . parfaitement astiqués, parfaitement élevés et parfaitement sains"²⁸, ils deviennent des marionnettes qui ont perdu toute spontanéité. Chez Hermant, le meilleur portrait d'enfant est celui de Paddy, gosse qui répond aux canons de la beauté anglo-saxonne, ramenée au niveau de l'enfant: "Sous ses cheveux d'une soie légère et maniable, dorée mais pâle . . . il avait le teint clair, éblouissant, l'éclat de la santé, la coquetterie plutôt que l'orgueil de la force."²⁹

20 ROSNY J.-H., *op.cit.*, p. 62

21 BOURGET Paul, *Profils perdus*, p. 266

22 BOURGET Paul, *Cosmopolis*, p. 59

23 *Ibid.*, p. 144

24 *Ibid.*, p. 281

25 *Ibid.*, p. 299

26 HALT Marie et Robert, *op.cit.*, p. 169

27 BOURGET Paul, *Profils perdus*, pp. 275-6

28 HERMANT Abel, *Les Transatlantiques*, p. 153

29 HERMANT Abel, *Eddy et Paddy*, Paris, Ollendorff, 1895, p. 9

Si l'on fait un retour en arrière vers les personnages des romans anglais³⁰, on perçoit une certaine similitude des types décrits. Il s'agit bien du même aristocrate plein de force et de hauteur, de la même demoiselle sèche et plate, engoncée dans ses habitudes. Mais ce qui était caractéristique d'un individu ou d'une classe devient trait national dans les romans français. Les quelques personnes décrites représentent toute la scène britannique. Deux ou trois traits suffisent pour donner une marque anglaise à tout héros romanesque, toujours les mêmes, le blond, le rose, le bleu, côté couleurs, la grandeur, côté taille et la force, côté corpulence. Tel est le thème fondamental. A l'auteur de varier en bien ou en mal.

Essentiellement cependant, la population anglaise des romans français est formée au moule de l'énergie. Celle-ci se manifeste par la santé rose et blanche, par la force musclée ou même adipeuse; moins puissante, elle rend les corps sveltes et fragiles; absente, elle les laisse secs, osseux, malingres ou difformes.

Ces caractéristiques ont-elles été transposées au plan moral par les écrivains de la fin du siècle passé?

b) Le type moral

Le goût de l'action traduit l'énergie physique du peuple anglais. L'activité continue des aristocrates, des marchands, des ecclésiastiques ou des soldats exprime ce besoin fondamental de mouvement. Et cette nécessité d'agir frappe les gens du continent qui se heurtent aux résultats concrets de la présence efficace des Britanniques dans le monde, avances coloniales, industrielles, missionnaires ou politiques. Ce n'est qu'avec un certain recul que les Français peuvent identifier les causes de ce besoin d'action. Tout d'abord dans la volonté de faire, de créer. Mais cette volonté elle-même repose sur des attitudes morales définissant une certaine optique du monde. Ces attitudes, elles, relèvent de la manière dont les Anglais perçoivent leur milieu naturel et humain.

Nous tenterons, dans notre présentation du monde moral britannique, de classer les éléments de description utilisés par les auteurs français en fonction de ces catégories de l'action, de la volonté, des sentiments et des sens. Nous arriverons ainsi à une psychologie sommaire de l'Anglais, selon le roman de la fin du 19^{ème} siècle en tout cas.

Dans la description physique des Britanniques, nous avons vu que le pessimisme ou l'optimisme des romanciers continentaux marquaient d'anglophilie ou d'anglophobie des caractéristiques corporelles fondamentalement proches. Le regard des écrivains donnait sa teinte péjorative ou laudative aux portraits de leurs personnages. En va-t-il de même sur le plan moral? Pour la commodité de la description nous considérerons d'abord les témoignages admiratifs avant de les confronter aux critiques.

i. Le monde de l'action

L'activisme anglais se manifeste le plus souvent dans de petits détails. Ainsi un jeune personnage de *Ladies et gentlemen*, "en bon fils d'Albion, ne manque pas l'occasion de

prendre partout une petite leçon de langue étrangère”³¹ bien qu’il parle le français fort mal. Ce besoin de profiter de toute occasion de s’instruire se retrouve chez Ellen, demoiselle “toujours pratique, qui emmagasinait l’avenir. Ses jeux, ses promenades, autant d’exercices destinés à sa plus-value physique. Et peut-être aussi que telles actions d’apparence altruiste visaient en réalité à augmenter . . . sa propre valeur morale”.³² Un peu plus et l’on arrive au dicton partout cité “Time is money!”, thème discrètement repris par Hermant: “M. Higginson, en homme qui sait la valeur marchande du temps, prit sur le champ la parole et exposa en termes d’une précision et d’une concision louables, l’objet de sa visite.”³³

L’action une fois commencée, le pli pris, tout arrêt devient une faute. “Son sang d’Anglaise protestait . . . n’avait-il pas semblé un moment qu’elle lâchait pied, qu’elle humiliait l’action devant le rêve, l’esprit d’initiative, l’effort intense et suivi, la persévérance dans l’oeuvre entreprise, toutes les fécondes vertus de sa race devant la paresse, le laisser-aller et la résignation?”³⁴

Cet activisme est marqué de sens pratique. “Maud était une de ces femmes comme l’Angleterre en produit beaucoup, pour l’honneur de cette saine et forte civilisation britannique, qui sont à la fois toute énergie et toute bonté. . . . Pratique et, comme disent ses compatriotes, aussi matter of fact qu’elle était charitable, elle commençait de questionner sa malade sur les symptômes qui avaient précédé cette crise . . . en fait . . . elle n’avait de goût que pour les connaissances et les conversations positives.”³⁵

Son caractère énergique se retrouve dans sa passion du sport, ainsi que l’indique “son jeune et frais visage où rayonne d’ordinaire la beauté d’un sang renouvelé sans cesse par l’habitude anglaise du grand air et de l’exercice quotidien”.³⁶ Il va de soi que les insulaires, en “bons Anglais, sont tous écuyers”³⁷ et aiment un bol d’air matinal. “Glacial pour une promenade, ce temps froid se trouvait on ne peut plus favorable à l’exercice violent auquel les deux jeunes gens se livraient avec un égal entrain.”³⁸ Au niveau collectif, il semble qu’il “ne se passe pas de jours sans qu’il y ait dans la ville ou dans un village voisin course de bateaux ou course de piétons, course de bicyclistes ou concours de cricket”.³⁹

A l’opposé de ce régime de plein air quotidien, une trop grande activité, en milieu confiné, peut aboutir à la “grande maladie anglaise, la consommation, fille du climat et de l’excessif travail de la race”.⁴⁰

L’industrie et la science appliquée sont filles de l’énergie britannique. Ici l’on organise des conférences sur la “cuisine scientifique”⁴¹, là on vante “les sacs imperméables et la supériorité de l’éducation scientifique sur ce qu’on était jadis convenu d’appeler les humanités”.⁴² Et Allais rappelle, avec une certaine nostalgie, que

31 HALT Marie et Robert, *op.cit.*, p. 11

32 MADELINE Jean, *op.cit.*, p. 59

33 HERMANT Abel, *Eddy et Paddy*, p. 13

34 LE GOFFIC Charles, *op.cit.*, p. 142

35 BOURGET Paul, *Cosmopolis*, pp. 280–1

36 *Ibid.*, p. 341

37 DARGENE Jean, *op.cit.*, p. 230

38 CHAMPOL, *Le droit d’aïnesse*, Paris, Blériot, 1886, p. 37

39 BOURGET Paul, *Profils perdus*, p. 277

40 BOURGET Paul, *L’irréparable*, p. 93

41 HALT Robert et Marie, *op.cit.*, p. 199

42 ALLAIS Alphonse, “Ne nous frappons pas”, in *Oeuvres anthumes*, vol. II, p. 243

“l’observation des phénomènes ambiants”⁴³ peut parfois l’emporter sur les élucubrations d’une tête trop pleine.

Avec Rosny, on passe à une attitude plus critique du monde industriel où “l’Anglais est trop voué à la production brute et au commerce”⁴⁴ pour avoir un idéal, ce qui l’entraîne souvent à la boisson.

Une action sans autres buts que ceux du machinisme est en effet inhumaine, aliénante et aboutit à l’absurde. Thomas Traddles est ainsi tout juste bon à inventer “une prodigieuse machine à vapeur qui habille et déshabille les gens sans peine”.⁴⁵ Nous voilà décidément dans le domaine des critiques pour qui la science devient une occupation contre-nature car “l’électricité, la vapeur et la photographie sont destinées à renouveler si complètement le monde que le Créateur lui-même ne le reconnaîtra plus”.⁴⁶

C’est dire que le monde perd sa référence divine et qu’une activité quelconque se transforme en une suite de mouvements fiévreux sans rapport aucun avec les valeurs traditionnelles. Ainsi que le rapporte Traddles: “Ma résolution prise, je déployai une activité dévorante. En quelques mois, j’eus réuni des souscripteurs, organisé des meetings, fanatisé une partie de la population de Londres, occupé toute l’Angleterre de mes projets. Dans leur zèle humanitaire et civilisateur, les pères et les mères de famille consacraient à me subventionner des fonds qu’ils avaient employés jusqu’à ce jour à munir leurs petits garçons de ces vêtements indispensables dont un gentleman ne prononce jamais le nom.”⁴⁷ Sous la plaisanterie gros sel, la critique est acerbe: toute cette agitation ne contribuera guère au bonheur des populations de ce monde. Autant dire que le fardeau de l’homme blanc est un mythe ridicule: “Nous allons apporter aux malheureux qui vivent sous le ciel radieux et parmi les luxuriances d’une végétation incomparable, ... les bienfaits ineffables de la civilisation moderne! ... Nous abattons leurs forêts, remplacerons la verdure par le moellon ou la fonte, nous leur enseignerons l’usage que l’on peut faire de la vapeur et de l’électricité!”⁴⁸ Sous le ton de bonne compagnie perce le procès de l’impérialisme, de la domination avide, de l’action conquérante soi-disant justifiés par “le commerce, moëlle et sang de l’empire britannique”.⁴⁹

Dans ces conditions, “le péché que l’Anglais pardonne le moins ... est ... de rester oisif”.⁵⁰ Et il en devient brutal, inhumain. D’ailleurs, il apprend la violence dès son plus jeune âge. Ainsi l’enfance du général Gordon fut “gaie, turbulente, mais avec cette nuance de brutalité que la race saxonne apporte dans ses jeux et ses plaisirs”.⁵¹ Bouger conduit alors à lutter, tel ce petit Brod qui tombe en garde, prêt à boxer: “Are you ready? demanda-t-il loyalement. Yes! répondit Pilter. Et la séance commença sérieuse, acharnée, sans témoins. Les adversaires étaient tous deux familiarisés avec le sport national depuis leur plus tendre enfance.”⁵²

43 *Ibid.*, p. 243

44 ROSNY J.-H., *Nell Horn*, p. 57

45 BOUBÉE Simon, *op.cit.*, p. 4

46 *Ibid.*, p. 5

47 *Ibid.*, p. 5

48 *Ibid.*, p. 7

49 MONTIS Raoul, *Un volontaire français au Transvaal*, Abbeville, Paillart, 1902, p. 26

50 BOVET Anne de, *op.cit.*, p. 105

51 BOVET Anne de, *Le général Gordon*, Paris, Firmin-Didot, 1890, p. 14

52 LETANG Louis, *Le collier de cheveux*, p. 230

Sur un plan différent, c'est la même violence, dégénérée, que l'on retrouve dans l'histoire de l'oppression de l'Irlande. "L'histoire a depuis longtemps appris aux peuples comme le Saxon triomphe généreusement, combien il est modeste quand il est le plus fort! . . . Protégés par la baïonnette des grenadiers, les constables enfonçaient les devantures, jetaient les meubles par les fenêtres, garottaient les hommes, éventraient les femmes enceintes . . . Le plan anglais en ce qui concerne l'Irlande est d'une simplicité sauvage: expulser, spolier, massacrer tout ce qui est patriote ou catholique."⁵³

Pour les anglophobes, cette brutalité est le trait fondamental de toute la politique britannique. "Les Anglais ont recours à tous les moyens, tous les engins, depuis le prédicateur méthodiste, qui égare les consciences, jusqu'à l'argent qui les achète. Ils volent, ils mentent, ils empoisonnent, ils assassinent . . . Dans ces conditions, il faut combattre ces ennemis avec leurs propres armes, sans scrupule, et soutenir la lutte hypocrite qui nous ruine par une action tout aussi efficace."⁵⁴

Une autre forme du sens pratique, peu appréciée des auteurs français, est l'opportunisme. Tel celui de cet insulaire qui, à la question: "Vous appelleriez être raisonnable, trahir mes compagnons pour avoir la vie sauve?" répond: "Parfaitement, et tout homme pratique pense comme moi."⁵⁵ Et l'utilitarisme de s'infiltrer partout. Aussi bien dans les vies amoureuses des héroïnes de *Noces blanches* et de *L'homme roux*, ou, d'une part, on ne parle de mariage que pour faire le compte des rentes, du douaire et des hypothèques et d'autre part l'on croit que l'on a été choisie uniquement pour ses qualités de comptable, que dans la conception "du mobilier dernier Londres dont la caractéristique modern style est qu'aucun meuble n'a une destination simple, unique, intelligible à première vue. Ainsi les fauteuils sont en même temps des étagères et les armoires des canapés".⁵⁶ Sous prétexte de faire utile, on complique à loisir.

Hermant relève ce double usage non seulement dans les objets, mais aussi chez les hommes. "Il ne faut jamais être tranquille avec un Anglais, dit-il, même âgé. Ils disent peu de choses parce qu'ils sont très bien élevés et qu'ils ont le souci des convenances. Mais ils peuvent aussi se jeter sur vous sans avoir rien dit."⁵⁷ La duplicité, cependant, ne caractérise pas toujours l'activité brouillonne des Britanniques. Parfois il semble qu'ils ont simplement le besoin incoercible de se mouvoir. Ainsi dans ce wagon-lit international où, du côté du couloir, on a abaissé les stores. "Non pour se dissimuler, mais pour ne pas voir. Pour ne pas voir passer les Anglaises qui se dirigent vers le cabinet de toilette avec, dans les mains, une serviette éponge et une savonnette de nickel cheveux affolés, parfum de foin, à donner la fièvre des foin. Pour ne pas voir passer la gouvernante anglaise qui, tous les quarts d'heure, conduit l'un des six babies de la case mitoyenne au water-closet. Oh!"⁵⁸

Face à cette énergie débordante, appliquée aussi bien aux exercices corporels qu'à la conquête, à l'hygiène qu'au négoce, les sentiments des romanciers français vont de l'admiration, des sports en particulier, au mépris, de la brutalité surtout, en passant par l'agacement face à des habitudes tournant à la manie. Quels sont donc les ressorts de

53 GEOFFROY Auguste, *Fille d'Irlande*, Paris, Gautier, 1886, pp. 137 & 138

54 SENECHAL Georges, *op.cit.* p. 63

55 DEX Léo, *Un héros de quinze ans*, Paris, Hachette, 1904, p. 136

56 HERMANT Abel, *Le char de l'Etat*, Paris, Ollendorff, 1900, p. 1

57 HERMANT Abel, *Chaîne anglaise*, Paris, Fasquelle, 1906, p. 19

58 HERMANT Abel, *La carrière*, p. 39

cette activité, gênante pour l'étranger qui ne la comprend pas au premier abord, gênante d'autant plus qu'elle semble la base de la grandeur de la nation voisine?

ii. *Le monde de la volonté*

En général l'aspect positif de cette qualité est ignoré. L'écrivain s'attarde davantage à la froideur et à l'impassibilité, ses signes extérieurs. De même, de son corrolaire, la liberté, on préfère peindre les excès, ceux du sectarisme aboutissant au dogmatisme ou de l'excentricité mâtinée de traditionalisme. A croire que la vision anglophobe de la vie insulaire l'emporte.

La liberté, "base de l'éducation anglaise"⁵⁹, s'exprime, au grand étonnement des Français, surtout dans les rapports entre les deux sexes, "la libre Angleterre autorisant fort bien une jeune fille à écrire à un jeune homme".⁶⁰ Cette possibilité de mouvement et d'action, "la jeune fille n'en abdique nulle part les prérogatives".⁶¹

La liberté est un droit qui suppose un individualisme certain, ainsi que le relève Féval lorsqu'il note qu'à "Londres, la maxime "chacun pour soi" est appliquée avec une rigueur inflexible".⁶² Mais cette indépendance peut très tôt dégénérer en égoïsme comme chez cette femme qui "par raisonnement et par principe était aussi blasée petite fille, aussi dénuée de foi et de scrupules . . . que telle Anglaise adepte d'un soi-disant darwinisme . . ."⁶³ L'égoïsme, au niveau du groupe, se traduit par le refus des traditions d'autres peuples: "les passagers, anglais pour la plupart, causaient dans leur langue et mangeaient à leur mode des plats apprêtés suivant leurs goûts".⁶⁴

La liberté d'allures entraîne la liberté d'expression et une certaine franchise du vocabulaire. Ainsi "les Anglais ont, pour désigner les réalités de la chair, des mots de la plus naïve précision; mais comme ils les emploient aussi pour désigner des relations fort platoniques, un étranger ne sait jamais à quoi s'en tenir".⁶⁵ Tant pis pour le Français que cette candeur étonne, la possibilité d'être direct avec les mots, du point de vue politique, signifie une bonne information du public de sorte que "la nouvelle de la catastrophe de Khartoum fut le signal d'un de ces mouvements d'opinion qui, chez nos voisins, prennent instantanément la forme d'un courant irrésistible".⁶⁶ "Chaque jour, les lecteurs font leur choix entre tous les bavards et gigantesques newspapers de Londres . . . et . . . l'Anglais papillonne lourdement du Times au Sun, du Sun au Globe, du Globe au Courier."⁶⁷

La franchise, lorsqu'elle pénètre le sentiment religieux, tempère l'adoration de liberté comme dans cette église anglicane qui "était la maison d'une religion claire et simple, sans dogmes mystérieux, sans pompe sensuelle, sans terreur et qui devait s'adresser seulement à la droiture de la conscience et à la pureté du cœur".⁶⁸

Ce son de cloche est cependant très rare chez les romanciers de notre période. Ils relèvent constamment le flegme, la dignité patricienne du peuple anglais mais aucun

59 CHABRIER-RIEDER Charlotte, *Les écolières de Crescent-House*, Paris, Hachette, 1902, p. 67

60 CHAMPOL F., *Le droit d'aînesse*, p. 192

61 JERUSALEM F., *op.cit.*, p. 65

62 FÉVAL Paul, *Les mystères de Londres*, Paris, Au bureau du Siècle, 1851, p. 48

63 HERMANT Abel, *L'amant exotique*, Paris, Flammarion, 1891, p. 21

64 CHAMPOL F., *Le mari de Simone*, p. 56

65 HERMANT Abel, *Les grands bourgeois*, p. 65

66 BOVET Anne de, *Le général Gordon*, p. 190

67 FÉVAL Paul, *Les mystères de Londres*, p. 240

68 MADELINE Jean, *op.cit.*, p. 220

n'accuse le lien entre cette discipline du moi, l'individualisme, la liberté et leur fondement commun, la volonté personnelle. Et ces notations sont déjà à mi-chemin d'une accusation de froideur impassible tempérée de triste ennui.

Sarrazin reprend les poncifs quand il énumère les qualités innées de son héros. "Mon père et ma mère appartenaient à la plus haute noblesse de la Grande-Bretagne. Tous deux derniers descendants de races altières, marqués de spleen héréditaire, ils étaient d'apparence froide et d'habitudes excentriques ... mais ... le flegmatisme anglais ne s'émeut pas outre mesure des êtres excentriques; il s'enquiert gravement de leurs faits et gestes, puis les respecte ... Pourtant ... s'agissait-il d'études, je me retrouvais immédiatement calme et self-centred. Ainsi m'imagine-t-on au moral; on m'attribue les qualités anglaises: la résistance, l'orgueil, la volonté froide."⁶⁹ Féval résume d'une manière lapidaire: "Brian de Lancaster était un Anglais dans toute la force du mot. L'émotion et lui ne se connaissaient guère."⁷⁰

Ailleurs perçoit la critique: "Soit à cause de son flegmatique orgueil, qui l'engage à s'intéresser modérément aux actes d'autrui, soit par suite d'une délicatesse de digne et bon aloi ... John Bull se montre en toute occasion d'une miraculeuse discrétion."⁷¹ Il est donc naturel que "l'Anglais, très renfermé, toujours sur la réserve offre peu ses services".⁷²

Cela signifie aussi que le Britannique découvrant un plaisir "s'absorbe dans un bonheur si entier, si profond, qu'il en devient grave"⁷³, et que cet "enfouissement en soi-même ne prête aux choses extérieures qu'une attention distraite, ennuyée ... qu'une flegmatique indifférence".⁷⁴ Dans ces conditions "l'amour anglais est peu bavard, peu loquace, peu éloquent; il ne se témoigne point par des mots, ne se répand ni en propos charmeurs, ni en phrases gazouilleuses, ni en petits noms de caresse. Le puritanisme a chassé de la langue les jolis couplets de Roméo et de Juliette, la phraséologie galamment tendre des siècles catholiques".⁷⁵ Et Goncourt de reprendre le thème de la franchise, mais en termes extrêmement critiques car, pour lui, elle peut déboucher sur la grossièreté: "L'Anglo-Saxon protestant n'a, pour exprimer sa flamme, que le langage qu'il parle aux prostituées du Strand et dont les vocables dépassent en salauderie les expressions sales de tous les peuples de l'univers, ou ce langage moitié mystique, moitié pot-au-feu, réservé pour l'austère amour du ménage britannique. L'Anglais n'a pas le vocabulaire d'amour ... Il y a encore chez lui le dédain de la parole inutile et comme une pudeur très distinguée à ne pas souligner les marques de son amour avec du verbiage."⁷⁶

Si l'Anglais éprouve de la réticence à aborder des sujets aussi intimes que ses passions, cela ne veut pas nécessairement dire un repli sur soi: "Nous autres Anglais, nous ne sommes pas du tout renfermés, comme vous le croyez en France. Nous ne pensons pas qu'il est poli de rester avec quelqu'un sans lui adresser la parole. Mais nous sommes aussi très réservés sur nous-mêmes et discrets à l'égard d'autrui. Alors nous ne

69 SARRAZIN Gabriel, *Mémoires d'un centaure*, Paris, Perrin, 1893, pp. 4, 7 & 68

70 FEVAL Paul, *Les mystères de Londres*, p. 56

71 FEVAL Paul, *Les bandits de Londres*, p. 15

72 CHABRIER-RIEDER Charlotte, *op.cit.*, p. 85

73 CHAMPOL F., *Le droit d'aïnesse*, p. 2

74 GONCOURT Edmond de, *op.cit.*, p. 212

75 *Ibid.*, p. 242

76 *Ibid.*, p. 242-3

pouvons rien dire d'intime et d'intéressant et nous disons: "le temps est glorieux."⁷⁷ Sous cette apparence, la chaleur humaine subsiste; en effet si "le baronnet s'enveloppe dans cette indifférence froide et polie où excellent les Anglais, . . . un amour immense couve sous ce flegme".⁷⁸ La passion peut même être violente et l'on retrouve alors la constante bestiale car "sous son masque de froideur et de spiritualité l'Anglais est de nature très libertin".⁷⁹ A l'opposé, la froideur peut avoir anémié tout instinct d'humanité: "J'ai visité tous les pays du monde. Et je cherchais l'amour seulement, mais jamais je ne l'ai senti."⁸⁰

Dans ces conditions, un certain égoïsme régulateur n'est pas un mal: "Ben . . . Anglais pur sang, possédait l'extérieur grave et réservé, le langage laconique et les manières froides et quelque peu gourmées qui sont généralement les qualités du parfait gentleman."⁸¹ Jerusalem, comme la plupart des romanciers français, admire sincèrement le contrôle de soi, cette forme de volonté caractéristique la plus haute de l'aristocratie véritable.

Un certain recul vis-à-vis des autres a d'ailleurs bien des avantages car "l'Anglais, peuple essentiellement réfléchi, ne se laisse pas facilement jeter de la poudre aux yeux".⁸² Mais aussi bien des inconvénients, tels ceux du formalisme. "Se vernir des recommandations de pasteur, il n'en faut pas davantage à la bourgeoisie anglaise qui regarde un peu plus à la respectabilité des gens qu'à leur esprit ou à leur science."⁸³ Cette distance dans les rapports entraîne une triste solitude que la Manche même laisse prévoir au voyageur, la Manche "ce détroit dont il semble que les vagues retombent sur une rive, légères et chantantes, pétillantes d'écume, et sur l'autre, pesantes, graves, et mathématiquement rythmées".⁸⁴ Le mouvement de l'onde annonce le caractère d'Ellen, "sérieuse et indépendante" comme "une prédicante et une institutrice, pour qui toute chose doit être considérée avec gravité et respect".⁸⁵

Quelques mots de plus et l'on tombe dans l'anglophobie. L'indépendance devient "sévérité puritaine"⁸⁶, "unité rigide et morte"⁸⁷, la gravité, monotone ennui. Et le Français de réagir: "Petite pécore prêchante! se disait-il. Elle est bien la fille de son île! Quel peuple déplaisant!"⁸⁸ La réaction peut être plus amusée, mais le rejet est le même. "Jamais je n'ai connu ragé de concerts comparable: des bandes vont et viennent, s'arrêtant ici, puis là, et infatigablement attaquent des motifs aussi nouveaux que la polka des Cloches ou la valse des Cent Vierges, mais sur un rythme si particulier, si convaincu, si protestant que le God save the Queen n'a pas l'air d'être d'une autre école."⁸⁹

Ici s'ajoutent, en sous-main, les thèmes de l'excès du formalisme, traditionalisme et ennui. On ne consacre que peu de textes à ce dernier phénomène. Mademoiselle

77 HERMANT Abel, *Chaîne anglaise*, p. 9

78 DURUY Georges, *op.cit.*, p. 59

79 GONCOURT Edmond de, *op.cit.*, p. 245

80 HERMANT Abel, *Chaîne anglaise*, p. 28

81 JERUSALEMY F., *op.cit.*, p. 76

82 CHABRIER-RIEDER Charlotte, *op.cit.*, p. 267

83 HALT Marie et Robert, *op.cit.*, p. 313

84 MADELINE Jean, *op.cit.*, p. 13

85 *Ibid.*, 61 -2

86 *Ibid.*, p. 36

87 *Ibid.*, p. 36

88 *Ibid.*, p. 36

89 BOURGET Paul, *Profils perdus*, p. 270

Rachilde prétend cependant que "les Anglais ont le spleen; mais le spleen des femmes n'est pas le même que celui des hommes. C'est de l'ennui; au lieu d'être blasé, on est ennuyé, ce qui est bien différent. On a une tristesse à l'état latent, un vague chagrin . . . causé par la tristesse du cœur".⁹⁰

La rigidité des traditions, elle, est plus souvent prise à partie. Féval parle de "l'étiquette britannique"⁹¹ dont relèvent "les présentations réciproques qui, à l'anglaise, se font avec une rigueur sacramentelle".⁹² Cette froideur des manières, elle est aussi celle des attitudes, parfois bien utile: "Lorsqu'un Anglais est en danger, - danger d'être tué ou danger d'être ridicule, l'orgueil vient à son secours."⁹³ Mais la fierté tourne très vite "à la morgue ordinaire à la race"⁹⁴ ou au comportement de cette "Anglaise qui, devant témoins, bardée d'arrogance, reparaisait dans toute sa roideur agressive, avec sa volonté de fer, sa superbe et son impertinence".⁹⁵

Cette attitude, affaiblie, devient une pose, une façade derrière laquelle cacher un manque de volonté. "Costume de Londres; chien idem; chaussures idem; ne marche pas; ne tue rien; gêne tout le monde. Affirme qu'il lui est impossible de s'habituer à ce genre de chasse. A Londres on fait ceci, à Londres on ne fait pas cela."⁹⁶ On retrouve le type du dandy qui "possède le pouvoir, le temps, et l'inclination de suivre la mode dans toutes ses variations; . . . qui est apte à porter avec assez de grâce le fardeau de sa personne ennuyée et de la richesse qu'il attend, et à traverser la vie comme un homme qui ignore absolument ce trouble abstrait que le vulgaire nomme émotion"⁹⁷, type marqué par l'excentricité, déformation de l'individualisme porté à l'extrême. "L'eccentricity est, comme l'humour, un mot et une chose spécialement, uniquement anglais."⁹⁸ L'excentrique, lui, pour Edmond de Goncourt, a "le type du diplomate pêcheur à la ligne qui aurait refusé le plus beau poste du monde, en un pays où dans les rivières ne se seraient pas trouvées des truites . . . Et le soir, après sa journée passée sur le lac, on le trouvait toujours silencieusement penché sur une petite table, dans un coin du salon, et les doigts occupés à fabriquer des mouches".⁹⁹

En fait, l'excentrique, c'est l'Anglais plié à la seule volonté d'une unique passion dont il n'est plus maître.

Lorsque cette obsession est religieuse, on est en présence du fanatisme qui surprend les Français, ceci d'autant plus que ce dernier s'accompagne d'une multitude de chapelles, autres témoignages de l'individualisme foncier du pays. Pour le catholique du continent "l'Eglise anglicane, les Presbytériens, les Indépendants, les Anabaptistes, les Méthodistes, les Quakers, les Shakers, les Ranters, les Jumpers" ne sont "qu'un amas de contradictions"¹⁰⁰ hautement favorables "à la haine et au fanatisme qui sont tellement invétérés chez les sectaires anglais que, pour inspirer à la populace une plus grande répulsion contre tout ce qui touche au catholicisme, on lui représente les

90 RACHILDE Mlle, *op.cit.*, p. 7

91 FEVAL Paul, *Les mystères de Londres*, p. 232

92 DARGÈNE Jean, *op.cit.*, p. 70

93 FILON Augustin, *Amours anglais*, Paris, Hachette, 1888, p. 143

94 MONTIS Raoul, *op.cit.*, p. 111

95 LE GOFFIC Charles, *op.cit.*, p. 300

96 GYP, *op.cit.*, p. 62

97 TILLIERE P.-A., *La fortune du vieux Myddelton*, Paris, Firmin-Didot, 1888, p. 14

98 FEVAL Paul, *Les mystères de Londres*, p. 57

99 GONCOURT Edmond, *op.cit.*, pp. 304-5

100 MOREAU W., *Le père Oswald*, p. 20

prêtres comme ayant les pieds fourchus”.¹⁰¹ Laissons cet auteur à ses dires et observons que Boubée, peut-être sans le désirer, est bien plus proche des confessions réformées et de leur volonté essentielle d’indépendance quand, jouant sur les mots, il s’écrie: “Le premier devoir d’un bon Anglais est d’être protestant et le premier devoir d’un bon protestant est de toujours protester.”¹⁰²

La volonté au service d’une seule cause aboutit, paradoxalement, à des phénomènes de possession. “A l’atelier elle prit l’attitude puritaine; elle traînait les paroles jusqu’à une manière de psalmodie . . . à tout cela l’éducation d’enfance, ce milieu anglais labouré de puritanisme et de ritualisme à travers les siècles, la petite littérature familière des tracts distribués largement, les hymnes chantés à l’école, à la “chapel” ou à la “church”, l’avaient préparée de longtemps . . . Deux machinistes subirent son influence, eurent le trouble aux nerfs, se laissèrent sauver . . . elle eut l’influence des sectaires, la faculté dominatrice qu’imposent les fermes convictions.”¹⁰³ Cet appel à l’irrationnel existe aussi sur le plan collectif: “Les gémissements des damnés de l’auditoire s’élevèrent; on se frappait le coeur; les larmes coulaient, avec des paroles, des textes appropriés.”¹⁰⁴

Mais ces excès, semble-t-il incontrôlés, s’inscrivent dans le formalisme du cadre social de telle sorte que “en Angleterre, il faut être à ce point respectable que grâce à son mépris, l’Eglise établie voit revenir à elle, chaque année, bon nombre de parvenus de la secte wesleyenne; ceux-ci, une fois millionnaires, se défont vite de leur foi enthousiaste, de leurs brailardises, de leur égarement et de leur bonhomie pour prendre rang dans le monde de l’archi-respectabilité”.¹⁰⁵ Les nombreuses différences individuelles expliquent la multiplicité des groupements sociaux, des opinions, des indépendances. “A Hyde Park Corner, les Athées attaquaient les Religieux, et les Sécularistes croisaient la langue avec les Conservateurs. Un Malthusien raillait tous les systèmes hors le sien; un robuste Calviniste hurlait le dogme de la Prédestination et un Socialiste polonais ne reculait pas devant trois adversaires.”¹⁰⁶ La trame du tissu social reste solide cependant, la liberté de parole libère les tensions et les groupes s’organisent en hiérarchie. L’on aboutit ainsi à une société fortement structurée où l’argent impose le respect de la valeur de chacun.

Si tout individu a sa méthode pour obtenir le salut éternel, chacun a aussi, et bien délimité, son domaine de rédemption sociale, celui du travail. Edmond de Goncourt s’attarde ainsi à une description du monde domestique où chacun a sa tâche, et rien d’autre, sa place, et rien qu’elle. “Il y avait l’intendant chargé de toutes les affaires d’argent, . . . le valet de chambre privé . . . l’homme des missions de confiance; il y avait le boy; . . . il y avait pour le service de table tout un régiment de domestiques aux attributions spéciales, sous le commandement du butler.”¹⁰⁷ L’aspect cultuel de la fonction de chacun est souligné par l’auteur comparant chaque serviteur à “un desservant automatique et rigide d’un culte plein de rites et où le changement de verres et d’assiettes à table ressemble à la célébration d’un mystère”.¹⁰⁸ Le rituel social est

101 MOREAU W., *Graciosa*, p. 30

102 BOUBÉE Simon, *op.cit.*, p. 1

103 ROSNY J.-H., *op.cit.*, pp. 25–6

104 HALT Marie et Robert, *op.cit.*, p. 52

105 *Ibid.*, p. 54

106 ROSNY J.-H., *op.cit.*, p. 5

107 GONCOURT Edmond de, *op.cit.*, p. 225

108 *Ibid.*, p. 227

décidé par la tradition qui, dans les conditions d'indépendance de l'individu, constitue le ciment de la nation: "Elle se sentait unie à son père très peu au point de vue sentimental, mais très fortement au point de vue moral. Entre cette fille et son père, séparés par les grandes mers, nulle intimité n'existait, . . . et pourtant elle se sentait étroitement attachée à ce dépositaire d'une race qui se continuait en elle. Et de même elle restait unie, elle, l'errante à tous ses compatriotes . . . reliés entre eux, rattachés au centre de la race et aux assises fondamentales de la nation. Et ainsi, elle concevait, dans son majestueux ensemble, la puissance de la *Tradition* sur laquelle son pays appuie ses institutions et sa conscience . . . Et ce monument lui paraissait d'autant plus remarquable que les personnalités exaltées par l'éducation la plus individualiste y gardent leur libre jeu et que de fortes volontés individuelles s'accordent avec cette conscience commune."¹⁰⁹

Le don de soi à une activité dominante, la volonté pliée aux nécessités d'une partie de soi-même peuvent aboutir à un fanatisme plus pernicieux que celui de la religion: la débauche. L'absence du contrôle de soi peut avoir plusieurs formes. L'une, anodine, n'est qu'un certain sans-gêne. "Qu'est-ce qu'il faut croire de la pudeur anglaise? . . . pas un mot de trop . . . les hommes ne se baignent-ils pas nus à la rivière, même en présence des dames?"¹¹⁰ Dans les grands trains internationaux, Hermant, encore lui, relève que "les portes des sleepings des Anglais restent ouvertes jusqu'à la dernière extrémité. On voit les gouvernantes dévêtir et coucher l'un après l'autre les boys . . . les deux jeunes Oxonian s'accommodent pour la nuit autant dire dans le couloir même: le code, généralement peu connu de la pudeur britannique, ne semble pas interdire aux hommes de retirer leur chemise en public ou en plein air".¹¹¹

Cette simplicité déroute et l'on accuse le vice de se cacher derrière ce masque de calme respectable, fort propice au mensonge: "Lord Holley salua avec une grâce parfaite . . . et . . . continua hypocritement. Jamais la figure rose de l'Anglais n'avait été plus tranquille et plus placide . . . il mentait avec un aplomb imperturbable."¹¹² Le "laisser-aller des mœurs anglaises"¹¹³ s'exprime ensuite par le vol, domaine où les Britanniques sont, traditionnellement, passés maîtres, car Londres connaît "une foule compacte, mais silencieuse; misérable, mais fière qui ne tend pas la main mais se réserve pour l'heure où la nuit descend sur la Tamise, pour l'heure où les piétons sont rares".¹¹⁴

En Irlande, ce sont les nobles qui se livrent aux rapines: "les landlords anglais y arrachent le pain noir et les pommes de terre"¹¹⁵ aux autochtones. Ils dévalisent non seulement les pauvres de leur nourriture mais les privent aussi de leur dignité en "leur infligeant des tortures afin de noyer dans les larmes, le sang et la boue, ces choses sacrées pour tous autres que les Anglais sur terre: l'amour de son Dieu et l'amour de son pays".¹¹⁶

109 MADELINE Jean, *op.cit.*, pp. 80-1

110 HERMANT Abel, *Chaîne anglaise*, p. 14

111 HERMANT Abel, *Les Transatlantiques*, p. 153

112 LETANG Louis, *Le drame de Roche-grise*, pp. 93, 97 & 161

113 BLANDY Stella, *Le bouquet d'algues*, Paris, Firmin-Didot, 1890, p. 344

114 GEOFFROY Auguste, *Fille d'Irlande*, p. 95

115 *Ibid.*, p. 95

116 *Ibid.*, p. 59

L'abandon de sa volonté d'homme aboutit en dernier ressort au spectacle dégradant des rues de Londres. "Il y avait là des courtisanes de treize ans, de quatorze ans, mêlées aux vétérans femelles de l'infamie. Il se rencontrait parmi elles de ravissantes filles, des visages d'ange, des traits fins, des yeux pudiques. Mais il y avait de petits démons de quatorze ans qui en eussent remontré aux prostituées émérites du continent . . . elles trouvaient là encore des cabarets, car les cabarets ne manquent nulle part aux environs des théâtres de Londres, . . . où les voleurs travaillaient avec une adresse méritante mais surtout avec un aplomb miraculeux."¹¹⁷

C'est la même antienne que reprend Sénéchal un demi-siècle plus tard: "De tous côtés, ce n'étaient que bouges ignobles à peine éclairés par des lumières douteuses, des filles, des femmes, des enfants à moitié nus sollicitant la luxure de matelots ivres, les uns abrutis, les autres furieux. Toute cette population, frôlant les murailles, entraît, sortait, de tous les trous noirs et béants simulant les portes de ces antres d'où s'échappaient des cris et des hoquets. Une odeur fétide de gin et de déjections, de charbon et de pétrole, de sueurs et de graillons et parfois la senteur fade caractéristique du sang répandu, régnait partout"¹¹⁸, le tout protégé par "la lâcheté et la vénalité de la police anglaise"¹¹⁹.

L'absence de volonté débouche sur le relâchement le plus absolu. Les anglophobes peuvent s'en donner à coeur joie et dénoncer le visage répugnant de la société britannique. Mais cette organisation sociale, visible au niveau de la volonté de l'individu, se fonde sur des attitudes de comportement plus fondamentales. Quelles sont-elles?

iii. *Le monde du sentiment*

La loyauté et la fidélité des Anglais ne frappent qu'incidemment le romancier français. Dargène trouve presque saugrenu qu'une femme "préfère le partage en commun des périls et des privations"¹²⁰, lot habituel des colons en terre lointaine, à la vie sagement rangée de la bourgeoisie londonienne. Madeline cependant pourrait reconnaître en cet attachement cette "enveloppe de droiture et de gravité qui était la meilleure sauvegarde"¹²¹ de son héroïne et aussi la meilleure explication de cette "coutume britannique, le flirtage, les joies chastes, prolongées indéfiniment"¹²².

Projeté au niveau de la nation, ce sentiment prend toute sa force chez ce "colonel de l'armée anglaise, jeune encore, entreprenant, très dévoué pour son pays et avide de se faire remarquer"¹²³; Champol suppose pourtant qu'il ne s'agit là que d'une attitude de salon car, pour lui, "beaucoup d'Anglais pratiquent le patriotisme à distance, n'aiment jamais tant la Merry old England que de loin"¹²⁴.

Le groupe national n'est pas seul en Angleterre à exiger une totale allégeance de ses membres. L'église a un rôle semblable et "M. Sefton était un protestant rigide,

117 FEVAL Paul, *Les mystères de Londres*, p. 45

118 SENECHAL Georges, *op.cit.*, pp. 167-8

119 *Ibid.*, p. 191

120 DARGÈNE Jean, *op.cit.*, p. 71

121 MADELINE Jean, *op.cit.*, p. 14

122 ROSNY J.-H., *op.cit.*, p. 147

123 LETANG Louis, *Le drame de Rochegrise*, p. 254

124 CHAMPOL F., *Le droit d'aïnesse*, p. 3

profondément attaché à ses sentiments et à ses préjugés, d'un caractère à la fois très ferme et très affectueux".¹²⁵

On rejoint ici Bourget et son héroïne Maud Gorka qui passe tous ses faits et gestes à l'épreuve de sa "scrupuleuse conscience".¹²⁶ La fidélité au groupe n'est que le reflet d'une profonde fidélité envers soi-même. Cette dernière, on la trouve sous "l'amabilité souriante"¹²⁷ de Maud avec ce "fanatisme de vérité qui a fait les Puritains Anglais"¹²⁸ et cette "force particulière d'inflexibilité qui se rencontre dans les caractères d'une droiture absolue".¹²⁸ Mais une belle âme n'arrive plus à comprendre la bassesse humaine et l'on aboutit à cette "profondeur de naïveté que Maud gardait, malgré ses vingt-six ans passés" car Maud "aux yeux si clairs, si candides, était de ces très honnêtes personnes qui imposent le respect aux plus hardis d'entre les hommes et devant qui les femmes les plus dévergondées de propos s'observent soigneusement".¹²⁹

Même Goncourt est touché par cette "naïveté"¹³⁰ anglaise, ceci parce qu'elle débouche sur une grande générosité, qui implique une certaine "impétuosité de la race".¹³¹ Cette vivacité surprend, telle celle de Monsieur Nicklerbrood qui "parce que j'eus l'occasion de lui sauver la vie, ainsi que celle de sa fille, m'a offert, avec la franchise de la libre Angleterre, la main et la fortune de Miss Lucy".¹³² D'ailleurs Monsieur Nicklerbrood ne voit peut-être pas le côté comique de sa générosité à l'emporte-pièce car l'Anglais est trop loyal pour comprendre l'affectation du rire. Ainsi "Ellen ne comprenait pas la plaisanterie . . . qui ne concordait pas avec son âme exacte, exempte de rêverie, même un peu géométrique où tout devait se résoudre en équations. Et le mensonge apparaissait à sa grande droiture comme la chose la plus odieuse."¹³³

Cette "noble ingénuité"¹³⁴, cette "simplicité brutale où l'instinct se révèle et qui est la franchise britannique"¹³⁵ vont avec "la cordialité des réunions et la gracieuse hospitalité"¹³⁶ anglaise et sont la base d'un autre élan de générosité typiquement insulaire, la philanthropie. "Ellen emploie beaucoup de son activité et de sa sympathie à des oeuvres sociales ou bienfaitantes: des *ragged schools*, des ouvriers, des établissements de tempérance, toutes oeuvres dont chacune tend surtout à développer la dignité, l'initiative, la personnalité de ceux qui en sont l'objet, et s'efforce, non point uniquement de les secourir, mais de leur donner les moyens de s'élever par eux-mêmes."¹³⁷

Mais ce besoin de civiliser prête le flanc à bien des critiques. Est-il nécessaire, même souhaitable, de vouloir "faire quelque chose pour cette partie de l'humanité qui arrive juste après l'animal, de créer une société pour l'aide et l'amélioration des ser-

125 MOREAU W., *Le père Oswald*, p. 7

126 BOURGET Paul, *Cosmopolis*, p. 344

127 *Ibid.*, p. 28

128 *Ibid.*, p. 301

129 *Ibid.*, p. 281

130 GONCOURT Edmond de, *op.cit.*, p. 243

131 ANJOU Germaine d', *La petite nièce d'O'Connel*, Paris, Lecoivre, 1888, p. 100

132 BOUBEE Simon, *op.cit.*, p. 12

133 MADELINE Jean, *op.cit.*, p. 44

134 BOURGET Paul, *Cosmopolis*, p. 145

135 JERUSALEM F., *op.cit.*, p. 17

136 CHAMPOL F., *op.cit.*, p. 9

137 MADELINE Jean, *op.cit.*, pp. 140-1

vantes? ”¹³⁸ Et nous voilà du côté des pessimistes, de ceux qui dénoncent la charité ostentatoire du peuple anglais.

“L’Angleterre fourmille d’écrivains généreux, de charitables utopistes, d’orateurs très éloquents et très prolixes, voués en paroles au culte exclusif de la Pitié. L’Angleterre est la patrie classique de la philanthropie . . . mais maintenant que l’horrible est à la mode, la philanthropie devient spéculation: . . . vous parlez beaucoup et . . . vos sanglots se résolvent en livres sterling. En un pays où la religion elle-même est un commerce n’est-il pas logique et convenable de trafiquer de la pitié? A Londres, où nous avons tant d’associations burlesques, tant de clubs inutiles, ne se fondera-t-il jamais une société dont le but soit sérieux et réellement chrétien? La négrophilie est une belle chose, la tempérance une vertu presque sublime, mais la charité vraie qui ne s’émeut pas seulement aux problématiques souffrances des Hottentots et des Malgaches, la charité n’aura-t-elle point, elle aussi, un apôtre? ”¹³⁹

Et l’on passe maintenant dans le camp des anglophobes pour qui la sincérité ne cache qu’hypocrisie, l’altruisme qu’égoïsme, la générosité que cupidité, la loyauté que ténacité et la fidélité qu’obstination.

“La ténacité anglaise qui se bute à l’obstacle, certaine de n’y être pas brisée”¹⁴⁰, cette “invincible ténacité”¹⁴¹, pour parler comme Sarrazin, “aboutit à l’orgueil de la nation la plus implacable et la plus fière qu’on ait vue, de celle qui, dans les temps modernes, représente à la fois Rome et Carthage et se fait justement haïr du monde entier”.¹⁴² Le Britannique “sent à l’égard du Français un sentiment de supériorité où se manifeste et se satisfait son orgueil national”¹⁴³, sentiment qui ne plaît guère aux romanciers continentaux qui y voient plutôt une “mauvaise foi, une outrecuidance et un mépris de la liberté des autres peuples”.¹⁴⁴

Sur le plan individuel, la supériorité devient habileté comme chez lord Holley qui “a horreur des crimes directs et de leurs responsabilités, mais qui s’arrange très bien pour les faire commettre par d’autres afin d’en profiter”¹⁴⁵ lui-même.

La recherche de l’avantage financier, dans ces conditions, devient le fondement de la psychologie britannique pour laquelle tout se chiffre: “Peddry a derrière lui des champs d’orge, d’avoine, de betteraves; des rideaux de bouleaux coupent ses champs . . . ce n’est pas pittoresque, mais cela rapporte. Il faut avoir mauvais goût pour préférer une nature échevelée aux schellings qui poussent dans ces champs-là! ”¹⁴⁶ D’ailleurs, “jamais l’action politique ne saurait s’exercer sans argent”¹⁴⁷ et “Londres” peut se targuer d’être “la Babylone du doit et avoir, la ville où l’air s’achète, le soleil se paie”.¹⁴⁸

138 HALT Marie et Robert, *op.cit.*, p. 227

139 FEVAL Paul, *Les mystères de Londres*, pp. 254–5

140 BLANDY Stella, *op.cit.*, p. 345

141 SARRAZIN Gabriel, *op.cit.*, p. 173

142 *Ibid.*, p. 173

143 MADELINE Jean, *op.cit.*, p. 63

144 GEOFFROY Auguste, *La fille des Boers*, p. 113

145 LETANG Louis, *Le drame de Rochegrise*, p. 261

146 RACHILDE Mlle, *op.cit.*, pp. 2–3

147 BOVET Anne de, *Noces blanches*, p. 90

148 FEVAL Paul, *Les bandits de Londres*, p. 16

En dehors de leur île “les Anglais partout avides de domination autant qu’ils sont avides de richesses, prétendent imposer leurs lois, leurs usages, leur langue”.¹⁴⁹ Cette “nation spoliatrice”¹⁵⁰ exerce particulièrement ses talents en Irlande, terre dont “tous les malheurs viennent de Londres: c’est de Londres que débordent sur la malheureuse Erin ces flots insatiables de spéculateurs qui, hommes d’affaires, hauts et bas dignitaires de l’Eglise Anglicane – cette maison de commerce cléricale, ce pieux et dévorant vampire, ce honteux monument d’hypocrite usure et de simonie organisée, – négociants, magistrats, arrivent affamés, pressés d’acquérir, déterminés à prendre de toutes mains, sans relâche comme sans scrupule, sur cette pauvre terre conquise, dont les fils semblent avoir oublié leur antique valeur. C’est à Londres que sont les marquis et les vicomtes, nobles d’un jour, greffés sur de vieilles souches, marchands ou avocats affublés par décret de noms historiques, qui pompent de loin la plus pure vie du pays et l’épuisent à force d’exactions”.¹⁵¹

Féval en veut surtout à l’Eglise dont la robe écarlate cache une avidité inhumaine: “Tous ces millions mal acquis que les évêques et bénéficiaires anglicans extraient des sueurs du pauvre, de quoi causer horreur et dégoût.”¹⁵²

Autant dire que les “Anglais ne sont point des sentimentaux et que le cœur, chez eux, passe après l’intérêt”¹⁵³: “le peuple britannique est un sectateur fervent du veau d’or”¹⁵⁴ qui, par exemple, ne “veut être le maître au Transvaal que parce qu’il y a de l’or et des diamants à piller”.¹⁵⁵

Le refus du sentiment amène très vite à la cruauté pure. Maud Gorka en fait la triste expérience. “Elle épousa le second fils d’un pauvre pair d’Irlande avec cette chimère d’une entrée dans cet Olympe de l’aristocratie britannique dont elle avait tant rêvé . . . cela lui coûta cher. Car non seulement le grand seigneur ruiné qui lui avait donné son nom était brutal, ivrogne et cruel, mais il joignait à tous ces défauts celui d’être un des joueurs les plus acharnés de tout le Royaume-Uni.”¹⁵⁶

Enfermés dans leur égoïsme, les Anglais, au Transvaal, “arrivent, acharnés et habiles dans leur chasse à l’homme”¹⁵⁷ et se conduisent avec l’arrogance du sadisme le plus total, en particulier face aux ouvriers africains des mines: “Autour de ces galériens volontaires circule la chiourme anglaise, avec la trique à la main et pour elle c’est une vraie volupté de frapper sur les Noirs sans armes, à moitié ivres . . . On diminue leur salaire sous l’hypocrite prétexte (bien digne de ces charlatans de la tempérance comme de la pudeur) que quand ils ont trop d’argent, ils l’emploient mal . . . Seulement on n’ajoute pas que si le Noir emploie mal son argent on a tout fait pour l’y amener et qu’on place à sa portée les comptoirs du mercanti cosmopolite . . . qui lui vend au poids de l’or un alcool abominable.”¹⁵⁸

Et c’est la grande accusation de l’anglophobe à ses voisins insulaires: l’hypocrisie dont la première forme est “le mépris de la parole jurée car on reconnaît partout les

149 MONTIS Raoul, *op.cit.*, p. 31

150 *Ibid.*, p. 42

151 FEVAL Paul, *Les mystères de Londres*, pp. 253–4

152 *Ibid.*, p. 57

153 LE GOFFIC Charles, *op.cit.*, p. 32

154 MONTIS Raoul, *La fiancée boer*, Abbeville, Paillart, 1901, p. 6

155 GEOFFROY Auguste, *La fille des Boers*, p. 19

156 BOURGET Paul, *Cosmopolis*, p. 199

157 MONTIS Raoul, *La fiancée boer*, p. 227

158 GEOFFROY Auguste, *La fille des Boers*, p. 125

dignes fils de la loyale Angleterre à leur désintéressement et à leur bonne foi! . . . que voulez-vous, *the business!*”¹⁵⁹ La duplicité devient une constante diplomatique de la perfide Albion ainsi que le découvre “le président Krüger qui, fatigué des menées peu loyales et de l’attitude provocante des Anglais, avait envoyé un ultimatum au gouvernement de la reine”¹⁶⁰, ainsi que le montrent les journaux britanniques, tel “le Times, aux articles hypocrites, pleins d’insinuations perfides”¹⁶¹, toujours prêt à couvrir “l’envahissement sournois, l’envahissement par tous les moyens, propres ou non, des Anglais. On parlait de leurs manœuvres hypocrites, de leurs ruses pour introduire secrètement . . . des fusils, des canons afin . . . d’essayer de mettre les Boers à la porte de chez eux”.¹⁶²

Ce “pharisaïsme”¹⁶³, le climat même de l’Angleterre en témoigne. Le voyageur français traversant la Manche doit se douter du sort qui l’attend car “à mesure qu’on avance le brouillard devient plus opaque. Quand on atteint Douvres, la nuit tombe déjà épaisse et complète; . . . La première impression est une impression d’obscurité, de mystère, d’égarement à travers l’inconnu”.¹⁶⁴ L’impression se confirme à Londres, ville “construite en briques, salies chaque jour davantage par le brouillard et la fumée des usines qui en composent le ciel factice”.¹⁶⁵ Si même le ciel n’a plus de réalité, que croire, qu’imaginer?

On en approuverait presque la déclaration de guerre en bonne et due forme de Georges Sénéchal: construisons des sous-marins car “l’Angleterre sans flotte, la défense de ses côtes devient nulle. Et dans ce pays de repus, où l’Anglais pur sang ne connaît que son comptoir, ses affaires et les parades des camps où les volontaires jouent au soldat, on n’aura plus qu’à trembler; car on sentira s’approcher la vengeance de tous les crimes et de toutes les ignominies accumulés depuis deux siècles et auxquels les Bourgeois de la Cité doivent leur or . . . car on est lâche à Londres, du haut en bas de cette île qui sert de repaire à ces écumeurs de mer et à ces forbans qui n’ont jamais reculé devant aucun abus de force, du moment qu’il pouvait passer impuni.”¹⁶⁶

La violence des propos français est d’autant plus forte que l’on se trouve là au niveau de l’affectivité, de l’irrationnel cherchant sa justification en termes logiques. Mais pouvons-nous descendre plus bas encore dans le monde britannique tel que le dépeignent nos romans, pouvons-nous saisir la perception qu’ont les Anglais de leur milieu naturel et humain, aux yeux des romanciers français tout au moins?

iv. Le monde des sens

Les écrivains privilégient certains sens aux dépens d’autres. Ainsi la plupart des impressions relèvent indirectement du toucher, les positives surtout qui vantent le confort du home anglais, son “aspect de paisible intimité”.¹⁶⁷ Tout y prépare car, en Angleterre, “entre la route et le perron, les vertes pelouses, passées au rouleau et

159 DARGENE Jean, *op.cit.*, p. 65

160 MONTIS Raoul, *La fiancée boer*, p. 153

161 POIREE Elie, *op.cit.*, p. 101

162 GEOFFROY Auguste, *La fille des Boers*, p. 89

163 GEOFFROY Auguste, *Fille d’Irlande*, p. 19

164 CHAMPOL F., *Le mari de Simone*, p. 57

165 POIREE Elie, *op.cit.*, p. 242

166 SENECHAL Georges, *op.cit.*, p. 27

167 BOURGET Paul, *Cruelle énigme*, Paris, Lemerre, 1885, p. 83

tondues au ras de terre, semblent du gazon feutré. Et derrière les fenêtres en rotonde, des intérieurs se dessinent, lustrés comme les bibelots d'un nécessaire de voyage et, sans nul doute, exhalant cette odeur indéfinissable, spéciale au sleeping-car, au steam-boat et à toutes les maisons bourgeoises"¹⁶⁸ de l'île.

A noter en passant que se trouve ici l'une des très rares remarques sur l'odorat britannique. Mais entrons dans les maisons des voisins insulaires: "Les larges meubles, le tapis, les coussins rebondis, dans le demi-jour que laisse passer le double-store, y respirent le bien-être."¹⁶⁹ "La salle à manger aux meubles lourds et magnifiques regorge d'argenterie."¹⁷⁰ "Quel luxe!" le vrai. Tout est massif. Rien en toc"¹⁷¹, bien que ce confort "des maisons riches rappelle toujours un peu l'hôtel de premier ordre"¹⁷², où même le boudoir de madame est trop parfait pour sembler habité: "Son retrait tout à fait intime . . . était . . . anglais essentiellement: laqué ivoire, tapis d'Axminster, tentures soie des Indes, broché vert jade sur lézard bronzé. De petits coins, de petites étagères à livres, des fleurs par petits paquets . . . formaient . . . un ensemble clair et cosy, d'apparence très simple."¹⁷³

Cette fausse simplicité, Féval en donne pour cause "le protestantisme qui hait tout ce qui est pompeux et noble".¹⁷⁴ Mais le sens d'un franc bien-être explique peut-être que "chez aucune nation plus qu'en Angleterre, la vie de famille ne . . . soit autant . . . pratiquée par la jeunesse qui y trouve les plus douces satisfactions".¹⁷⁵ Cela signifie aussi que le devoir religieux ne s'embarrasse point de l'ascèse des fidèles. "Dans les églises, en effet, les bancs sont des sièges très perfectionnés, larges, fermés, de vraies loges. . . . Là s'étale la gloire du confort, tapis, coussins, tabourets, cases pour les livres, toute l'instrumentation d'une piété sérieuse et bien assise."¹⁷⁶

Le confort n'entoure pas seulement le culte dominical. Il est l'essence de l'heure du thé: en effet "la vision du home où l'attend le feu clair, la nappe blanche et la théière fumante"¹⁷⁷ hante l'Anglais, qui se trouverait en fort bonne compagnie auprès de "cette excellente Mrs Scott, qui, quand elle prend son thé, s'installe comme pour une imposante cérémonie. Elle beurre ses tartines avec solennité et regarde avec une satisfaction visible la table à étagères, les massives pièces d'argenterie, la bouillotte en cuivre reluisant d'où s'échappent de fines fumées odorantes. Elle se sent alors confortable".¹⁷⁸

Après cette incursion dans le domaine du goût, rappelons les quelques visions d'enchantement du Français en Angleterre, avec Brada débarquant à Douvres pour déclarer qu'il "y a dans l'aspect de cette première ville anglaise un ordre, une élégance discrète, une surface de bien-être extrêmement séduisant. Le sentiment initial

168 BOURGET Paul, *Profils perdus*, p. 269

169 HALT Marie et Robert, *op.cit.*, p. 2

170 BRADA, *Isolée*, p. 48

171 HERMANT Abel, *Chaîne anglaise*, p. 13

172 CHAMPOL F., *Le mari de Simone*, p. 88

173 BOVET Anne de, *Noces blanches*, p. 204

174 FEVAL Paul, *Les mystères de Londres*, p. 96

175 JERUSALEM F., *op.cit.*, p. 16

176 HALT Marie et Robert, *op.cit.*, p. 6

177 FILON Augustin, *Babel*, Paris, Calmann-Lévy, 1898, p. 1

178 MADÉLINE Jean, *op.cit.*, p. 3

d'étrangeté n'a rien de douloureux".¹⁷⁹ Puis c'est le Kent, pays "de vie rurale presque idéale, sans aucune laideur, sans même aucune trace de labeur".¹⁸⁰

On y découvre "le joli petit cottage de Frank, couvert de roses sauvages et de chèvrefeuille, tout enguirlandé de jasmin; les fenêtres sont encadrées de fleurs, le perron disparaît sous le lierre et le jardin est rempli de plantes et d'arbustes de toutes sortes".¹⁸¹ Un peu plus loin on pourrait reconnaître "la grandiose demeure de sir Ralph. La vieille façade haute, massive, toute de briques ternies et brunies par le temps, aux fenêtres fièrement revêtues de leur encadrement de pierres, se dessine noblement sur un vaste fond de verdure sombre".¹⁸²

Quittons les peintures idylliques de la campagne anglaise – copie conforme des multiples fermes et manoirs des romans anglais analysés plus haut – pour dépouiller le dossier des critiques, plus nombreuses d'ailleurs que les louanges admiratives.

Hermant dépeignant l'intérieur de Madame Huxley-Stone, où elle passe de la lecture de Rossetti à la vérification des comptes de la cuisinière, est plutôt sarcastique quand il s'écrie: "C'est le vrai modèle du home anglais. Vous n'avez pas idée de cet ordre, de cette bonhomie, de cette intimité..."¹⁸³ Alphonse Allais surenchérit quand il se demande quel est "le monsieur qui a lancé la légende du confortable anglais, un bien prodigieux fantaisiste"¹⁸⁴ d'ailleurs. Pour Moreau, la Grande-Bretagne se caractérise surtout par "le triste et glacial hiver du protestantisme".¹⁸⁵

Est-ce le climat froid qui influence le goût des populations insulaires? En tout cas, le Français ne doute pas que l'Anglais ne sait pas manger, s'il sait engloutir. Qu'est-ce que ce repas dominical fait de "viande froide et de pommes de terre chaudes"?¹⁸⁶ Qu'est-ce que cet "appétit anglais"¹⁸⁷ qui s'acharne sur des "puddings à l'extraordinaire variété nominale mais à l'identité essentielle"?¹⁸⁸ Ce "capitaine qui avale une pyramide de rôties beurrées et une longue suite de tasses de thé"¹⁸⁹ sait-il bien ce que manger veut dire?

Champol incline pour la gloutonnerie quand il décrit ce "buffet gigantesque" où se précipite le flot des invités. "En toutes choses, la quantité est ce que l'Anglais apprécie d'abord. Des quartiers énormes de viande froide, des poissons phénoménaux, des pâtés et des puddings monumentaux, des tours de *jellees*, des armées de bouteilles"¹⁹⁰ ornaient les tables du château. Anne de Bovet abonde dans ce sens quand elle s'attarde sur le "terrible breakfast... où l'on trouve, toujours à commandement, chaud et à point, les haddocks grillés et les filets de hareng maître-d'hôtel, les côtelettes panées et les rognons en brochette, les oeufs frits au jambon ou brouillés sur canapé, avec le choix considérable des mets froids: caviar, oeufs de vanneau, laitances au vin blanc, saumon fumé, truites marinées, anchois de Norvège, et le céleri cru en branche pour

179 BRADA, *Isolée*, p. 37

180 *Ibid.*, p. 38

181 NEUILLES Berthe, *Ismay Waldron*, Paris, Firmin-Didot, 1887, p. 1

182 MARCEL Etienne, *op.cit.*, vol. I, p. 3

183 HERMANT Abel, *La carrière*, pp. 126–7

184 ALLAIS Alphonse, "A se tordre", in *Oeuvres anthumes*, p. 135

185 MOREAU W., *Graciosa*, p. 33

186 HALT Marie et Robert, *op.cit.*, p. 15

187 HERMANT Abel, *Chaîne anglaise*, p. 27

188 HERMANT Abel, *Les grands bourgeois*, p. 64

189 HALT Marie et Robert, *op.cit.*, p. 196

190 CHAMPOL F., *Le droit d'aïnesse*, p. 9

ouvrir l'appétit, le cresson nature pour éclaircir le teint, les pickles au vinaigre qui l'échauffent, plus l'infinie variété des beurrées, toasts et muffins, pain blanc, pain gris, pain noir, pain de son, pain d'avoine, pain au lait, pain à l'anis, pain au miel, – le tout arrosé de café ou de thé. Ceci constitue l'équivalent britannique de ce qui, pour les chétifs estomacs continentaux, tient sur un petit plateau".¹⁹¹ Rosny parle lui de la "sensualité carnivore des Saxons"¹⁹² et l'on retrouve ici la constante animale, carnassière, bestiale relevée dans les descriptions françaises du type anglais. Dans ces conditions, comment s'étonner des excès de l'ivrognerie et de la misère en Grande-Bretagne? Ce peuple, semble-t-il, n'a pas le sens de la mesure.

Il en va de même dans le domaine des formes et des couleurs. "La simplicité élégante d'une Française la différencie de la plupart des femmes britanniques parées à outrance."¹⁹³ En effet "en Angleterre, les femmes ne se sont pas défaites encore de cet amour barbare des associations de couleurs et de formes disparates"¹⁹⁴, "elles s'harnachent étrangement"¹⁹⁵ "dans des toilettes où le jaune, le violet, le rouge se livrent grande bataille au soleil".¹⁹⁶

Mais le mauvais goût, s'il fleurit dans l'habillement, touche aussi l'architecture. "De lourds châteaux, des cottages aux couleurs vives se montrent ça et là dans leur léger et éternel brouillard"¹⁹⁷, et le manoir du roi de la moutarde n'a aucune élégance: "autour d'un donjon carré, ... coiffé d'un belvédère octogone, c'est une incohérente agglomération de corps de logis agrémentés de tours, tourelles et échauguettes, avec pignons et clochetons, ... plateformes crénelées et terrasses à balustres ... bref, de tout; de tout ce qui constitue le pur style Tudor de la fin du dix-neuvième."¹⁹⁸

Autrement dit, les Anglais ne savent ni sentir, ni manger, ni boire, ni voir, ni même entendre comme le souligne la citation suivante qui sous-entend qu'il n'existe pas d'art de vivre outre-Manche. D'ailleurs, la corvée du dimanche¹⁹⁹ est bien là pour le prouver! Cependant on ne s'ennuie guère dans la bonne société décrite par Champol car "la discordance des instruments n'offusque pas trop les robustes oreilles britanniques. Sans se préoccuper des couacs, indulgents pour la mesure, les jeunes misses drôlement fagottées, les esquires un peu dégingandés dans leurs habits rouges, tourment avec entrain sous la forte lumière des grands lustres de cristal, riches et patauds; et malgré qu'en ses détails il manque d'art et d'élégance et de goût ... le tableau ne manque pas de charme. Des massifs de plantes vertes, des gerbes de fleurs rajeunissent, éclairent la vaste pièce lourdement meublée de chêne gothique et de damas d'un mauvais style Louis XIV. ... On reconnaît aussi ... cette diversité des ornements propre au home anglais. Chacune de ces choses baroques avait son caractère ou son souvenir. Vieille, maussade, plutôt laide, l'antique demeure avait encore grand air et l'assistance était nombreuse, aussi animée que peut l'être une société anglaise. Des yeux jeunes brillaient, de frais visages s'épanouissaient, des chevelures offraient

191 BOVET Anne de, *Noces blanches*, pp. 79–80

192 ROSNY J.-H., *op.cit.*, p. 165

193 BRADA, *Isolée*, p. 91

194 BLANDY Stella, *op.cit.*, p. 235

195 BOURGET Paul, *Profils perdus*, p. 269

196 HALT Marie et Robert, *op.cit.*, p. 3

197 GEOFFROY Auguste, *Fille d'Irlande*, p. 8

198 BOVET Anne de, *Noces blanches*, p. 73

199 Cf. SAUVENIERE Alfred, *Piments rouges*, Paris, Piaget, 1887, pp. 9–10

toute la gamme des blonds. Les corsages clairs ou bariolés, coupés maladroitement, dégageaient des épaules blanches, dessinaient des tailles fines.”²⁰⁰

La démesure est bien le grief principal fait au goût britannique. Tout est trop grand, trop lourd, trop chargé. Et pourtant, dès que la nature perce, dès que les fleurs envahissent les escaliers, dès que les filles découvrent leurs épaules, la grâce renaît, maladroite et bon enfant, d’autant plus fragile et d’autant plus forte que rien n’est là pour l’aider à se montrer.

Au fond, l’Anglais est une force vive qui ne s’embarrasse pas d’artifices et façonne son monde suivant ses pulsions profondes, ses instincts de joie et de détresse; c’est un être fruste qui vit une existence simple.

v. Une psychologie de l’Anglais

Jusqu’à maintenant nous avons reconstitué, à petites touches, le portrait de l’Anglais tel que le peignent les romanciers français de la fin du siècle passé. Ce tableau est artificiel car il utilise les matériaux les plus divers. Des romans tels que *Cosmopolis*²⁰¹ ou *Le drame de Rocheprise*²⁰² s’adressent à des publics très différents et ont eu des fortunes diverses. Paul Bourget est certainement plus novateur que Louis Létang; en Maud Gorka il crée un personnage puissant dont les traits restent longtemps à la mémoire alors que les héros de Rocheprise n’ont qu’une présence bien falote. Comment mesurer l’empreinte de chacun sur l’imagination du public? Objectivement il ne nous reste que les textes de deux romanciers. Ils expriment cependant, chacun à leur manière, un certain nombre d’idées sur les Anglais qui peuplent leurs récits. Et, pour le chercheur qui reprend les ouvrages de manière consécutive, à la suite de bien d’autres, se dégage peu à peu le sentiment du déjà vu, du déjà entendu. Notre regroupement des jugements des romanciers semble bien indiquer qu’il y a superposition des thèmes et que, du plus petit au plus grand, du plus connu au moins connu, les auteurs de la fin du siècle dernier paraissent se retrouver autour d’une certaine conception de l’Anglais. Leurs attitudes pro- ou antibritanniques ne seraient-elles pas inspirées par des préjugés semblables? Peut-on alors émettre l’hypothèse – qu’il faudra confirmer à partir d’autres sources ou même reprendre dans d’autres travaux du même genre – qu’il y a une structure de l’image de l’étranger, avec sa logique et ses contraintes propres, excluant, dans notre cas, certains traits de caractère, la gaieté ou le sens de la répartie spirituelle, par exemple. Peut-on alors découvrir dans notre tableau, et ceci dans les limites de notre étude, certaines symétries, certaines similitudes?

Pour le savoir, reportons sur un même graphique les différents qualificatifs que nous venons de présenter; ils recoupent les domaines de l’action, de la volonté, du sentiment et des sens. Ce faisant nous regroupons à peu près toutes les notations faites sur les Britanniques dans nos romans. On aboutit alors au schéma suivant retraçant la personnalité anglaise dans ses principales sphères d’activité, schéma résumant tout ce que nous venons de voir. (Cf. p. 122)

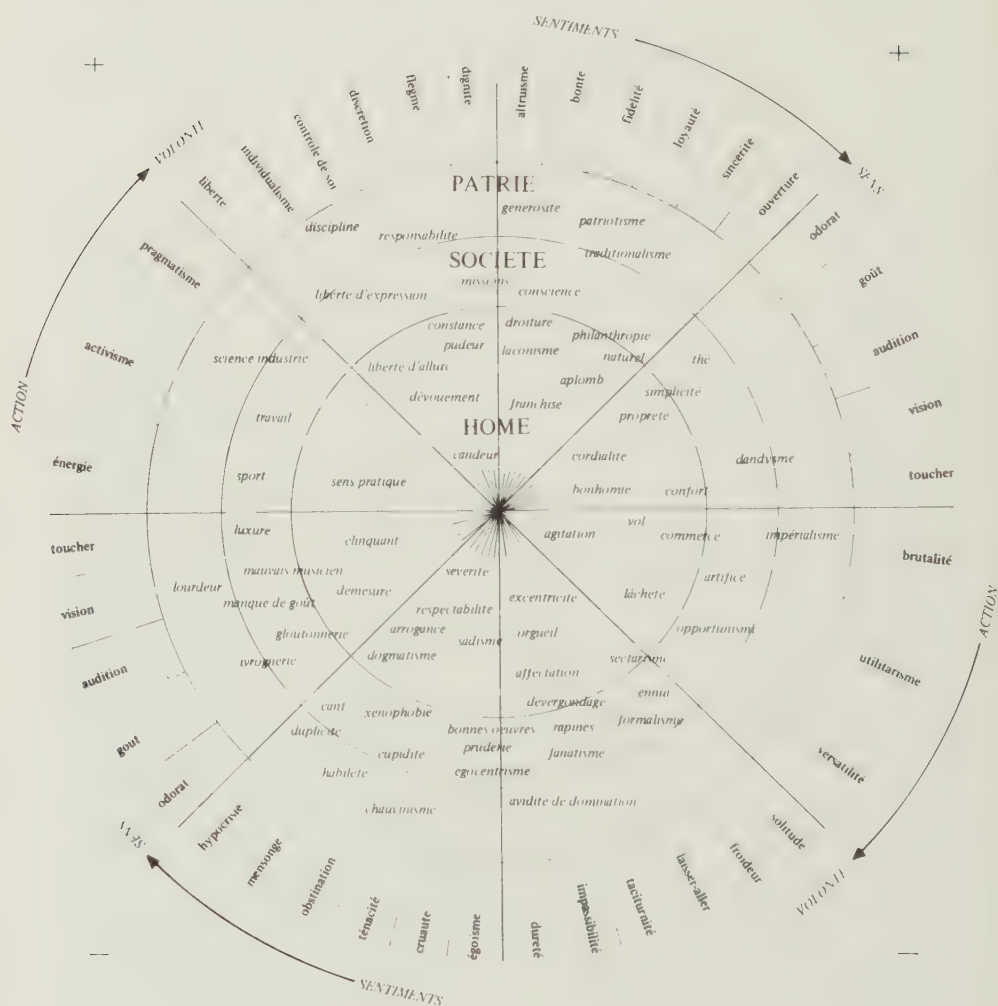
Nous avons procédé à une lecture automatique de nos ouvrages repérant les mots *anglais* et *britannique* ainsi que les noms de personnages venant d’outre-Manche et

200 CHAMPOL F., *Le droit d’aïnesse*, pp. 1–2

201 BOURGET Paul, *Cosmopolis*

202 LÉTANG Louis, *Le drame de Rocheprise*

Psychologie des Anglais dans le roman français



relevant les qualificatifs appliqués à chacun de ces concepts, à chacun de ces héros. Nous devons aboutir ainsi à un catalogue aussi objectif que possible de tous les traits attribués aux Anglais. Il est donc extrêmement significatif de voir que ces traits se regroupent aisément en quatre catégories qui ont des liens logiques entre elles.

A partir du monde de l'action, tout extérieur, immédiatement compréhensible pour l'observateur, nous avons pu remonter jusqu'aux tréfonds de l'âme britannique par une lente intériorisation des qualités dites anglaises. C'est ce que représente le cercle extérieur de notre schéma. A l'intérieur, les domaines d'application de ces qualités, au niveau de la famille, de la société et de la nation dans son ensemble.

Le romancier français ne recevait pas cette image en spectateur neutre. Il admirait ou critiquait, acceptait ou rejetait. C'est pourquoi nous avons divisé notre cercle en deux parties symétriques mais de valeur opposée, les qualités d'une part, les défauts de l'autre. Nous nous apercevons alors que l'on a affaire aux deux faces d'une même médaille; anglophiles ou anglophobes, tout le monde en France semble d'accord pour brosser un même portrait de base des voisins insulaires, qu'il soit affecté du signe plus ou moins. Ainsi la fidélité est l'aspect positif de l'obstination, la dureté, le côté négatif de la dignité. Si l'on pouvait parler de valeurs neutres, il existerait alors un type idéal de l'Anglais dont les caractéristiques mettraient d'accord admirateurs et détracteurs des habitants d'Albion.

Peut-on esquisser quelques éléments de ce type idéal? D'une manière négative, oui. Il est en effet étonnant que tous les traits rapportés entrent dans les seules rubriques de l'action, de la volonté, des sentiments et des sens. A première vue il semble que toute psychologie, fût-elle populaire, devrait donner une place de poids à l'intelligence, à la faculté de concevoir, à l'art de lire les données matérielles et humaines de la réalité afin d'en tirer des directives pour l'action. Or, chez l'Anglais personnage de roman, rien de cela. On passe directement de l'instinct à l'objectivation de la volonté, aux créations de l'*homo faber*, créations épouvantables pour l'anglophobe méprisant les conquêtes coloniales britanniques, hautement louables pour l'anglophile admirant les résultats de la science et de l'éducation outre-Manche.

Cette absence de l'intelligence donne une place particulière au domaine des sentiments qui n'ont pour limite que la force de la volonté. D'où le rôle prépondérant de cette dernière dans le caractère anglais. L'intelligence, médiatrice chez d'autres peuples des pulsions de l'ego, donc faculté sociale par excellence, est remplacée, en Angleterre, par le contrôle de soi qui seul peut éviter les débordements de la bête humaine. Que ce barrage lâche et tous les excès sont permis; et l'anglophobe d'accumuler les accusations de luxure, de débauche, d'ivrognerie, de brutalité et de sadisme!

L'intelligence, lien entre la réalité et la nature humaine, peut aussi se targuer de ses propres productions, philosophiques, littéraires, théoriques, constructions abstraites tendant à expliquer la place de l'homme dans le monde. La volonté n'a pas cette capacité productrice. Elle n'a de point d'application que sur la matière qu'elle aide à façonner. C'est pourquoi le romancier français reconnaît à l'Anglais surtout la faculté de créer dans le concret, de faire. L'anglophobe critiquera cette agitation créatrice sans but précis, l'anglophile enverra ce besoin d'agir, d'avancer pour le plaisir d'avancer, qui, par exemple, est le fondement du sport.

Le modèle psychologique anglais escamotant l'intelligence, le corps, la matière humaine, prend naturellement une importance immense et l'on consacre temps et argent à son entretien, à son développement. N'est-il pas en fait l'outil le plus précieux de la volonté recréant l'univers?

Cette lacune de la faculté de concevoir explique encore l'importance de la nature dans le monde britannique. L'intelligence n'est pas seulement médiatrice; elle coupe aussi l'homme de la réalité extérieure qu'elle interprète, l'arrache de son support naturel qu'elle le force à regarder du dehors. Cette conversion de l'être n'a pas de sens pour l'Anglais: il est en contact direct par le sentiment avec les forces vives de l'univers. Il est immédiatement présent au monde.

Dans ces conditions, le romancier français ne comprend la perception de leur milieu naturel et humain par les Britanniques que comme un effort insatisfaisant. Cette perception est trop simple, trop franche pour être véritablement humaine, c'est-à-dire, pour le Français, passée par le filtre de l'intelligence. Ainsi, anglophiles et anglophobes tombent d'accord pour faire du mauvais goût un des traits essentiels de leur compréhension de l'âme insulaire. Entendre, sentir, toucher, oui, mais selon les canons très cartésiens de l'art de vivre en société! Le reste, si charmant soit-il, n'est que brutalité animale.

Le dynamisme est par conséquent l'attitude anglaise originelle. Directement relié aux forces de la nature, emporté par les dictats de son instinct, à peine retouchés par la volonté, le Britannique est tout énergie, énergie plus ou moins contrôlée suivant les individus, selon les circonstances. La loyauté, c'est l'énergie mise au service d'une relation équilibrée avec son prochain; la cruauté, c'est de l'énergie laissée à elle-même; le travail, c'est de l'énergie contrôlée au niveau de la réalisation concrète. Maud Gorka, c'est l'énergie faite femme; lord Holley, le traître assassin, c'est l'énergie faussée faite homme.

L'énergie n'a pas besoin de l'intelligence pour exister. Au contraire. Le portrait moral de l'Anglais rejoint ici le portrait physique tel que nous l'avons dessiné plus haut. Il y a bien unité de présentation du monde britannique à travers nos romans, qu'ils parlent des voisins d'outre-Manche avec prolixité ou qu'ils n'en fassent qu'une mention épisodique.

Ces quelques conclusions ne s'appliquent qu'au roman. D'autres sources françaises de l'image de l'Anglais confirment-elles alors cette première esquisse? Une structure de représentation collective existe-t-elle en dehors du petit monde de la littérature pour adultes? Pouvons-nous prolonger notre hypothèse d'une logique interne des stéréotypes et retrouver ailleurs le thème, jusqu'à maintenant à peine élaboré, de deux visions du monde s'affrontant de Londres à Paris? Y a-t-il deux conceptions de l'univers se faisant face dans les écrits témoins de la fin du siècle passé? Peut-on éventuellement parler d'un monde protestant s'opposant à un monde catholique, à quel point les valeurs religieuses sont-elles sous-jacentes au débat qui oppose les deux rives de la Manche?

Ces questions trouveront peut-être réponse dans la présentation que les parents faisaient à leurs enfants de l'Angleterre et des valeurs que le concept "Grande-Bretagne" charrie avec lui. Tournons-nous donc vers la littérature enfantine.

C. LA LITTÉRATURE ENFANTINE

a) La production littéraire

Si l'on compare le nombre de romans à personnages anglais pour adultes avec ceux pour enfants, on constate des chiffres très proches, soixante environ pour les uns, cinquante pour les autres. En y regardant de plus près, on voit que cette proportion est plus favorable à la littérature pour la jeunesse qu'il ne le semble au premier abord. L'Anglais, en effet, y joue un rôle plus important que dans les récits étudiés jusqu'ici, rôle accentué encore par le fait que les personnages britanniques sont le plus souvent opposés à des héros français, tels des faire-valoir. Les exemples les plus connus sont les couples Phileas Fogg, Passepartout¹ ou Harry Blount, Alcide Jolivet.² Jules Verne est d'ailleurs loin d'être le seul auteur à utiliser pareil artifice romanesque.

Le nombre d'écrivains pour enfants est cependant relativement restreint. C'est Hetzel qui a publié les plus marquants, Verne, Laurie³ et Stahl.⁴ Il retient particulièrement les thèmes éducatifs et scientifiques et a une politique constante d'ouverture au monde. Au travers de ses publications, on découvre l'univers contemporain, explore des pays inconnus, s'enchant de coutumes étranges, vit de multiples aventures où la technique tient une part primordiale. Les horizons de l'enfant, géographiques, humains ou scientifiques, pour l'éditeur alsacien, doivent s'élargir à chaque nouvelle lecture; et ce sont les récits d'action dans des décors exotiques qui remplissent le mieux ce but éducatif. Mame, lui, se cantonne dans des sujets plus traditionnels. Chez cet éditeur on retrouve l'équivalent français des bonnes histoires pieuses qu'il allait puiser dans le répertoire moralisant des auteurs insulaires.⁵ Les autres maisons ne publient des oeuvres pour la jeunesse, à personnages anglais, que de temps à autre; et la plupart de ces récits sont anglophobes. Une exception, *Le mousse de Surcouf*⁶ où Pierre Maël fait la part belle à l'adversaire anglais, ce qui donne plus d'allure encore au corsaire malouin. On retrouve dans cette littérature l'exploitation des thèmes irlandais et boers tendant à prouver que la perfide Albion n'est qu'une nation lâche et cruelle, hypocrite et accapareuse.

Hachette, dont le département pour enfants est important, a plutôt tendance à publier des ouvrages centrés sur la France, où les Britanniques n'ont qu'un rôle très épisodique, ouvrages faisant vibrer une légère corde patriotique. Le 19, bd St-Germain affectionne particulièrement les titres historiques, les récits d'une gloire passée, ceci en opposition à Hetzel axé sur la période contemporaine et le monde futur dominés par la science et la technique.

La révolution industrielle ayant connu ses développements les plus prestigieux au Royaume Uni il est naturel que les personnages britanniques aient une présence plus

1 VERNE Jules, *Le tour du monde en 80 jours*, Paris, Hetzel, 1872

2 VERNE Jules, *Michel Strogoff*, Paris, Hetzel, 1876

3 André Laurie ou Paschal Grousset est un ancien Communard qui entra au service de Hetzel et créa surtout une importante série sur la "vie de collège" dans les différents pays du monde, documentaires romancés qui, par le biais de l'école, permettaient une exploration par l'intérieur des moeurs et coutumes d'une région. Pour nous, *La vie de collège en Angleterre* de 1881 est l'ouvrage important de cette série.

4 J.-P. Stahl est le nom de plume de Jules Hetzel lui-même.

5 *Supra*, pp. 51-52

6 MAEL Pierre, *Le mousse de Surcouf*, Paris, Hachette, 1901

forte chez Hetzel que chez Hachette. Autre conséquence de ce parti-pris de modernité, les romans pour enfants de l'éditeur alsacien collent davantage à la réalité économique de l'Angleterre victorienne que les récits pour adultes. Si l'information est plus objective, cela ne veut pas dire que les stéréotypes n'existent pas. Loin de là! Les personnages sont au contraire fortement typés d'après leur origine ethnique. L'Anglais, qu'il soit ingénieur, explorateur ou négociant, est reconnaissable à distance par la couleur de ses cheveux, l'importance de ses favoris, les carreaux de son manteau de voyage, la raideur de sa démarche et l'impassibilité de ses traits. Seules les situations sont modernes, on se rencontre à bord de trains ou de vapeurs, on utilise des appareils photographiques ou même des automobiles mais, selon les théories de l'époque, la race se maintient inchangée malgré les avatars industriels de l'existence insulaire.

La littérature enfantine, une fois ses personnages campés, ne s'attarde plus guère à des descriptions psychologiques compliquées. L'action seule compte; il est donc d'autant plus nécessaire d'avoir des héros dont le comportement répond clairement aux exigences de leur nationalité. Un Harry saura construire un radeau à partir de rien, un Heinrich se perdra dans de sombres conspirations, un Henri sauvera de malheureuses infortunées. On aboutit ainsi à une simplification du portrait national de chacun qui donne une teinte légèrement anglophobe à la plupart des récits pour la jeunesse. On entre en effet dans le domaine de la caricature, d'autant plus efficace qu'elle se détache sur un fond de données objectives, caricature que l'on retrouvera surtout au théâtre.

Pour comprendre l'influence du roman pour enfants, il faut aussi tenir compte de leur place dans les journaux pour la jeunesse. Tous les ouvrages de Jules Verne et André Laurie, par exemple, paraissaient d'abord en feuilleton dans le *Magasin d'éducation et de récréation*, le bi-mensuel de Jules Hetzel. Sur les 32 pages de chaque numéro, les romans illustrés paraissant par épisodes couvraient plus des trois quarts de la surface disponible. Le reste était consacré à des rubriques scientifiques, des fables moralisantes, parfois à des articles d'actualité décrivant l'arrière-plan historique et économique de crises faisant la une de tous les quotidiens. Ainsi, dès 1896, en page 207 du premier volume de cette année-là, on décrit les raisons de la présence anglaise en Afrique australe et les difficultés de la Grande-Bretagne avec les républiques boers. D'ailleurs une certaine évolution se remarque dans le *Magasin* au cours des dernières années du siècle. Le parti-pris géographique et scientifique, relativement neutre, fait place à une volonté d'expliquer la politique, souvent par des récits historiques. En 1897, on s'intéresse ainsi à la découverte de l'Amérique par les Normands. Mais, malgré tout, la volonté éducatrice reste fondamentale, comme dans les ouvrages publiés en volumes à partir des feuilletons.

Chez Hachette, qui contrôle les deux autres journaux d'enfants les plus importants, *Mon journal*, mensuel pour les petits de cinq à dix ans, et le *Journal de la Jeunesse*, hebdomadaire pour les adolescents, la politique d'édition est à tendance nationale. En outre les feuilletons ont une place moindre par rapport au reste des rubriques. Les documentaires font une certaine place à l'Angleterre, surtout technique; dans le périodique pour adolescents, en 1881 par exemple, on trouve des articles sur James Watt,⁷ sur William Lassell,⁸ sur la locomotive⁹ et sur le téléphone londonien.¹⁰ Par le

7 *Journal de la Jeunesse*, vol. 17, année 1881, p. 122

8 *Ibid.*, p. 135

9 *Ibid.*, p. 191

10 *Ibid.*, p. 335

biais de l'information, on redécouvre la dimension pratique du Britannique, si importante dans les romans publiés par Hetzel.

La littérature enfantine a certainement eu une part importante dans la formation de l'image de l'Anglais en France. Ouvertement, elle porte les valeurs qu'une génération veut transmettre à la suivante. Elle est un reflet fidèle et simplifié de la mentalité dominante. En outre elle est entrée dans la plupart des ménages bourgeois et même dans les écoles.

Mon Journal, à l'origine, en 1881, est un supplément à *l'Ami de l'enfance*, organe de la méthode française d'éducation maternelle. Hachette le propose comme un instrument de travail aux milliers d'institutrices réparties dans tout le pays. La formule a dû plaire. A partir de 1892, *Mon Journal* devient hebdomadaire, se publie en couleurs et étend son audience jusqu'aux enfants de douze ans. Sa distribution continue à se faire avec le soutien des écoles et l'appui des inspecteurs d'académie.

Dans notre perspective, cette publication n'a pourtant qu'un rôle secondaire, les Anglais n'y apparaissant que rarement; mais alors de manière très caricaturale: "Monsieur Bonnbill . . . était un bonhomme très long et très maigre; sa figure en lame de couteau était ornée d'une paire de courts favoris roux légèrement grisonnants . . . Il portait des pantalons à carreaux, toujours trop courts, comme les manches de sa petite veste. Il se tenait très droit et marchait avec solennité. . . . On supposa qu'il était anglais . . . parce qu'il disait souvent: "yes! " en ouvrant une large bouche qui découvrait des dents très longues, des dents à manger du rosbif."¹¹

Certains volumes annuels ignorent complètement l'existence des voisins insulaires. L'image ne peut donc s'étoffer, se préciser que chez les enfants de douze ans et plus, lecteurs de périodiques conçus en fonction d'une classe d'âge pour laquelle les éditeurs se veulent davantage éducatifs et plus ouverts au monde et à ses problèmes.

Finalement, romans, feuilletons et articles dessinent un portrait vivant de l'Anglais et déroulent des récits d'aventure où les Britanniques jouent un rôle précis.

b) Les types privilégiés

Nous ne nous attarderons pas sur ce qui est semblable dans les romans pour adultes et ceux pour enfants, par crainte de répétitions abusives. Nous ne montrerons que les différences d'accent sur tel ou tel personnage, sur telle ou telle attitude. Nous compléterons ainsi la première ébauche d'une psychologie de l'Anglais vue ci-dessus.¹²

Le *lord* reste important dans la littérature enfantine mais surtout comme homme riche et comme excentrique. Son rôle est celui du donateur, du détenteur de l'argent, soutien de tous les rêves en voie de réalisation. Ainsi "lord Badger . . . riche à plus de cent millions . . . se plaisait à encourager les entreprises hardies, pour peu qu'elles lui parussent avoir un but utile. Fier de l'esprit aventureux de ses compatriotes, il savait semer l'or à pleines mains quand il s'agissait d'un voyage lointain ou d'une découverte importante".¹³ Et toute sa fortune va passer dans la construction d'un barrage sur l'Euphrate pour redonner vie et fertilité à la Mésopotamie.

¹¹ *Mon Journal*, Années 1898 - 1899, p. 98

¹² *Supra*, pp. 121 - 124

¹³ BLEUNARD André, *La Babylone électrique*, Paris, Quantin, 1889, p. 2

Rousselet reprend ce même motif de la richesse mais avec quelques nuances. Lord Strangeton a tout ce qu'un homme peut désirer. Sa vie n'ayant plus aucun but, il souffre du spleen. Alors il voyage, un peu au hasard. "Grand, les épaules larges, bien découplé, il était vêtu d'un de ces complets gris avec jambières d'étoffe qu'affectionnent les touristes anglais et dont la coupe faisait ressortir la nerveuse élégance de ses formes; sa figure fraîche, presque rosée, encadrée par une fine barbe blonde, respirait la force et la santé. Cependant il semblait que ce beau et solide garçon fut vraiment malade, tant ses yeux reflétaient la tristesse, l'ennui, une sorte de sombre mélancolie."¹⁴

Le motif de l'Anglais énergique se retrouve donc, mais sans objet. Une force vive cherchant vainement un point d'application ne peut aboutir qu'au terrible ennui puisque l'Anglais, nous l'avons dit plus haut, n'a même pas la faculté de penser pour tuer le temps. Heureusement pour lord Strangeton, la chasse à un tigre particulièrement prédateur lui donne une raison de faire quelque chose et de trouver le bonheur dans l'action et ses dangers. Pour lui, l'Inde ou le Moyen-Orient, le choix ne compte pas puisque l'argent est là, toujours à portée de main, prêt à acheter billets, serviteurs et armes.

Chez Jules Verne, le thème du lord extravagant et multimillionnaire est aussi fréquent. Que l'on pense à lord Glenarvan dans *Les enfants du capitaine Grant* qui dépense temps et argent pour faire le tour de la planète à la recherche d'un naufragé perdu quelque part sur le 37ème degré de latitude sud. Sans sa fortune, son yacht et son dévouement obstiné à une cause semble-t-il perdue d'avance, le roman n'existerait pas. Que l'on se rappelle encore Philéas Fogg qui puise sans compter dans la sacoche confiée à Passepartout, achetant trains, juges et bateaux afin de gagner son pari!

Dans *Le rubis de Lapérouse*, le gouvernement de Londres confie à sir Richard Cardigan la tâche de surveiller une expédition française dans le Pacifique sud. A ses frais bien sûr. Car il va de soi, ou presque, que l'aristocratie anglaise, en toutes circonstances, détient le nerf de la guerre.

Aux côtés de ces nobles personnages, John Bull de haut rang, on trouve généralement une représentante du *sexe féminin*, une fille aimante, type achevé de la svelte Anglaise. "Miss Edwige était une blonde de vingt ans, à la taille élancée, aux yeux bleus, jolie comme les Anglaises savent l'être lorsqu'elles en prennent la peine, ... et qui avait voué un culte à son père."¹⁵ Ici inutile de préciser le genre de beauté; bleu, blond et souplesse musculaire, cela suffit à camper le personnage. Le romancier français s'étonne pourtant des risques que prennent les femmes outre-Manche pour rester loyales à leurs affections. "Miss Nelly accompagnera son père. Elle veut le suivre dans cette expédition hardie, partager ses fatigues et ses périls."¹⁶

Ceci débouche, à la consternation de bien des auteurs, sur un esprit de suffragette. "Miss Nelly n'a-t-elle pas la prétention de devenir la compagne et l'égale de son mari?"¹⁷

Dans *Les cinq sous de Lavarède*, le couple père-fille se retrouve, identique. Sir Murlyton court le monde à la suite de Lavarède, journaliste français sans le sou, qui

14 ROUSSELET Louis, *La peau du tigre*, Paris, Hachette, 1882, p. 2

15 BEAUREGARD G., *Le rubis de Lapérouse*, Paris, Hachette, 1902, p. 14

16 BLÉUNARD André, *op.cit.*, p. 32

17 *Ibid.*, p. 296

risque de gagner l'héritage que lui, l'Anglais, convoite. Il est l'élément rébarbatif, l'antagoniste dangereux. Près de lui pourtant, sa fille "fraîche et jolie, blanche et rose, comme le sont les Anglo-Saxonnes lorsqu'elles se mêlent de n'être ni sèches, ni revêches"¹⁸ va faire le lien entre le Parisien et son père. Pour finir il y aura mariage pour bien montrer que l'opposition a été totalement surmontée. La jeune et jolie fille est l'intermédiaire entre deux mondes différents que seul l'amour peut rapprocher.

Ce rôle essentiel dans l'intrigue n'existait pas dans le roman pour adultes où il n'y avait pas dissociation du personnage anglais en ses composants sympathiques et antipathiques.

Autre type de femme, habituel dans la littérature enfantine, absent ailleurs, l'institutrice "au teint jauni"¹⁹, "sèche et longue".²⁰ Parfois elle est "bonne malgré son air revêché"²¹, ailleurs elle est insensible. "Les élèves chuchotaient qu'un des ancêtres de Mrs Watson avait fait la traite des noirs. C'était bien du sang de marchand d'esclaves qui coulait dans ses veines. . . . Flatteuse et rampante avec les élèves qu'elle supposait riches, elle se montrait inhumaine envers celles qui payaient irrégulièrement ou insuffisamment leur pension."²² La sécheresse débouche sur un fond de rudesse bestiale; c'est le schéma traditionnel déjà discuté plus haut.²³

Un type nouveau se détache cependant des héroïnes de la littérature enfantine. Il s'agit de la femme qui assume des responsabilités traditionnellement dévolues à l'homme. Ce type est très proche d'ailleurs des Miss Nelly prêtes à suivre leurs pères dans toutes leurs aventures. L'émancipation totale est dans la logique du mode de vie britannique. Et c'est ainsi que dans *Claudius Bombarnac*, ouvrage consacré au Transsibérien, on fait la connaissance de Miss Bluett. "Elle s'installe dans la voiture avec ce sans-gêne anglo-saxon qui n'a pas plus de limites que l'infini. Elle a relevé sa voilette. Est-ce une jeune femme ou une vieille fille? Avec ces Anglaises, on ne sait guère! Vingt-cinq ans, paraît-elle, un teint albonesque, une démarche saccadée, une robe montante comme une marée d'équinoxe; . . . elle m'honore d'un salut de tête qui ne met en jeu que les vertèbres de song long cou . . ."²⁴ Jules Verne, dans ce portrait peu flatteur, relève surtout les traits attribués généralement à l'homme britannique de type antipathique. En voulant incarner un rôle masculin, Miss Bluett doit en prendre aussi tous les défauts, impassibilité et manque de tact. D'ailleurs, qu'attendre d'une commerçante? En effet, "Miss Horatia représente une importante maison de commerce de Londres, la maison Holmes-Holme, à laquelle le Céleste Empire expédie annuellement pour deux millions de chevelures féminines. Elle va à Pékin . . . fonder un comptoir".²⁵

Le drame de Khartoum, qui provoqua la mort du général Gordon en 1885, inspire un feuilleton paru en 1890 dans le *Journal de la Jeunesse*, *La prisonnière du Mahdi* où Victor Tissot imagine une femme-soldat qui est capturée par les troupes soudanaises. Le sexe faible entre dans le domaine réservé de l'homme, la guerre. Seule une Anglaise pouvait se lancer dans pareille aventure!

18 D'IVOI Paul, *Les cinq sous de Lavarède*, Paris, Jouvett, 1894, p. 7

19 BENTZON Theresa, *Geneviève Delmas*, Paris, Hetzel, 1893, p. 24

20 BLEUNARD André, *op.cit.*, p. 34

21 *Ibid.*, p. 128

22 *Journal de la Jeunesse*, Année 1900, p. 258

23 *Supra*, pp. 99–103

24 VERNE Jules, *Claudius Bombarnac*, Paris, Hetzel, 1892, pp. 24–5

25 *Ibid.*, p. 41

Autres apparitions nouvelles dans les romans pour la jeunesse: *les professions libérales*. Le héros de Bernard est un négociant londonien, “gros homme court, rond comme une boule et rouge comme une pivoine. . . . A la coupe des vêtements, à la longueur des favoris roux que portait l'étranger, il était impossible de se méprendre sur la nationalité de ce visiteur”.²⁶ On a affaire ici au John Bull plébéien, réplique grossière du lord anglais dont tous les défauts auraient été amplifiés.

Avec Laurie, on entre en contact avec tout le petit monde de la science appliquée, *penseurs farfelus et techniciens excentriques*, à la recherche de la meilleure publicité. “Quant aux subtils marchands du West End, ils avaient déjà baptisé du nom du jeune homme à la mode un certain nombre de bretelles rationnelles, de brosses à dents et de crayons brevetés. Mais à dater du jour où ses projets de voyage eurent été annoncés, ce fut chaque matin, à sa porte, une procession d'industriels le suppliant d'accepter pour son usage celui-ci un chapeau-ventilateur, celui-là une boîte de pilules de santé, une trousse chirurgicale, une malle blindée, sans parler des tentes de campagne, des cannes-fauteuils, des parapluies à tir rapide et des chronomètres à balle explosible. La seule faveur qu'imploraient ces MM. Dimanche britanniques était d'avoir le privilège exclusif d'appeler leurs produits du nom du jeune inventeur.”²⁷

C'est Jules Verne surtout qui varie l'origine de ses personnages romanesques. Dans *Cinq semaines en ballon*, le père de Ferguson est “un brave capitaine de la marine anglaise qui avait associé son fils, dès son plus jeune âge, aux dangers et aux aventures de sa profession”.²⁸ Ferguson lui-même appartient à la corporation des *journalistes* qu'affectionne particulièrement le grand romancier. Il a été “pendant ses divers voyages, le correspondant le plus actif et le plus intéressant du *Daily Telegraph*, ce journal à un penny dont le tirage monte jusqu'à cent quarante mille exemplaires par jour et suffit à peine à plusieurs millions de lecteurs”.²⁹ Blount et Jolivet, dans *Michel Strogoff*, poursuivent le messager du czar avec l'audace de moyens et la ténacité des membres de cette profession, très moderne pour l'époque.

Verne utilise souvent le thème de la presse car il permet de donner du relief à ses personnages principaux et offre comme un vaste public prêt à admirer ou condamner les faits et gestes de ses héros. “Cette “question du tour du monde” fut commentée, discutée, disséquée avec autant de passion que s'il se fût agi d'une nouvelle affaire de l'*Alabama*. Les uns prirent parti pour Phileas Fogg, les autres se prononcèrent contre lui . . . Le *Times*, le *Standard*, l'*Evening Star*, le *Morning Chronicle* et vingt autres journaux de grande publicité se déclarèrent contre Mr Fogg. Seul le *Daily Telegraph* le soutint dans une certaine mesure. Des articles extrêmement passionnés, mais logiques, parurent sur la question.”³⁰

L'importance de la presse dans le monde moderne est aussi relevée dans *Les cinq millions de la Bégum*, où le docteur, entouré de journaux divers, s'écrie: “Ces journaux anglais sont vraiment bien faits!”³¹

26 BERNARD Daniel, *La chasse au phénix*, Paris, Delagrave, 1886, p. 20

27 LAURIE André, *Le rubis du grand lama*, Paris, Hetzel, 1892, pp. 62-3

28 VERNE Jules, *Cinq semaines en ballon*, Paris, Hetzel, 1863, p. 4

29 *Ibid.*, p. 6

30 VERNE Jules, *Le tour du monde en 80 jours*, pp. 30-1

31 VERNE Jules, *Les cinq cents millions de la Bégum*, Paris, Hetzel, 1879, p. 1

Ce motif n'est pas uniquement vernien. Lavarède a été journaliste et Andrew Carnegie, dans le *Journal de la Jeunesse*,³² en 1899, est l'envoyé spécial d'un quotidien londonien auprès des chercheurs d'or britanniques des claims de l'Alaska.

Outre les gens de presse et les marins — pour ces derniers, à part Ferguson, citons les noms de Hatteras et Grant — Jules Verne nous fait encore découvrir des *ingénieurs* et des *brasseurs* en route pour les Indes³³ ou des *officiers* perdus sur le roc de Gibraltar. “Le brigadier Murphy et le major Oliphant . . . tous deux grands, tous deux roux, la figure ornée des plus beaux favoris du monde, à l'angle desquels venaient se perdre leurs longues moustaches, toujours en uniforme, toujours flegmatiques, très fiers d'être Anglais et restés ennemis de tout ce qui n'était pas anglais par fierté naturelle admettaient volontiers que l'Anglo-Saxon est pétri d'un limon spécial qui a échappé jusqu'ici à toute analyse chimique. C'était peut-être deux mannequins que ces officiers, mais de ces mannequins dont les oiseaux ont peur et qui défendent merveilleusement le champ confié à leur garde.”³⁴

La verve de Jules Verne s'exerce particulièrement contre la gent militaire et il noircit encore le portrait de l'armée anglaise à la pointe de la péninsule ibérique dans une nouvelle peu connue, *Gil Braltar*. La constante animale du Britannique l'emporte tout à fait chez le général Mac Kackmale. “Avec ses bras démesurés, ses yeux ronds, enfoncés sous de rudes sourcils, sa face encadrée d'une barbe rêche, sa physionomie grimaçante, . . . le prognathisme extraordinaire de sa démarche, il était d'une laideur remarquable, même chez un général anglais.”³⁵ Le soldat d'outre-Manche s'est transformé en singe.

Est-ce haine de l'Anglais ou mépris du militarisme? L'anglophobie vernienne, qui croît avec les années, attaque surtout la stupidité arrogante des officiers britanniques entraînés dans un impérialisme inutile et bête.³⁶

Sa plume est moins acérée pour les représentants de la science dont il parle d'un ton très neutre. “James Starr est un de ces savants pratiques auxquels est due la prospérité de l'Angleterre”³⁷, alors que “William Falsten est un ingénieur de Manchester qui a l'air très anglais.”³⁸

Nous retrouvons encore le monde des *mineurs*, sujet des *Indes noires*, dans le *Magasin d'éducation et de récréation* de 1890 où Hetzel reprend, sous le titre de *Jud et Nib*, une adaptation de *La fille à Lowrie*³⁹ de Madame Hodgson-Burnett, adaptation due à Theresa Bentzon, la critique de la *Revue des deux mondes*.

À part cela, côté technique, le *Journal de la Jeunesse*, comme nous l'avons déjà mentionné, présente de courts articles documentaires sur des questions scientifiques où l'Anglais joue un rôle prédominant: en 1882, on parle de la mise à la ferraille du “Great Eastern”⁴⁰, le transatlantique qui inspira à Jules Verne son ouvrage *Une ville*

32 *Journal de la Jeunesse*, Année 1899, 2ème semestre, p. 170

33 VERNE Jules, *Le tour du monde*, p. 85

34 VERNE Jules, *Hector Servadac*, Paris, Hetzel, 1878, p. 124

35 VERNE Jules, *Gil Braltar*, Paris, Hetzel, 1889, p. 427

36 cf. CHESNEAUX Jean, *Une lecture politique de Jules Verne*, Paris, Maspero, 1971, chap. 8

37 VERNE Jules, *Les Indes noires*, Paris, Hetzel, 1887

38 VERNE Jules, *Le Chancellor*, Paris, Hetzel, 1878, p. 13

39 *Supra*, pp. 77–78

40 *Journal de la Jeunesse*, Année 1882, p. 175

flottante; en 1889, on discute de l'aiguille de Boulton⁴¹ et de la production de l'acier; en 1894, du métro londonien;⁴² en 1902, on publie un feuilleton sur l'automobile.

Le monde du tourisme et des voyages est lui aussi beaucoup mieux présenté dans la littérature enfantine que dans le roman pour adultes. L'intérêt passionné qui existe à la fin du siècle dernier pour l'exploration des terres inconnues de la civilisation blanche explique peut-être le succès du récit de découverte géographique auprès des enfants.

En tout cas, le *touriste* anglais, de noble ou de basse extraction, est fortement typé, reconnaissable à distance. "L'homme, âgé d'une cinquantaine d'années, avait la raideur classique, les favoris bien connus et le complet à carreaux avec l'ulster de voyage auquel tout le monde reconnaît nos voisins en route. Une vieille dame, mère ou gouvernante, avec le vilain chapeau rond au voile vert et le long caoutchouc sans forme, accompagnait une jeune fille."⁴³ On les retrouve de tout âge dans l'Europe entière et même à bord des bateaux du Léman. "Il y avait des Anglaises partout, en première comme en seconde; . . . on en trouvait des jeunes et des vieilles, des petites et des grandes, des blondes et des brunes; on en voyait avec ou sans face-à-main, avec ou sans réticule, avec ou sans Baedeker, avec ou sans appareil photographique."⁴⁴

A quoi attribuer cette frénésie de voyages? "Il n'y a que la vieille Angleterre pour les Anglais . . . mais . . . l'Anglais aime à s'instruire; c'est le désir de s'instruire qui le rend voyageur . . . quand ce n'est pas tout simplement le spleen."⁴⁵ Lord Strangeton, dont nous avons déjà parlé, visitait certainement le monde par ennui. Le tourisme instructif, lui, est souvent condamné par les Français car les Britanniques semblent y mettre une conscience telle que l'exercice en devient mécanique, par conséquent inutile. "On raconte qu'un Anglais vint un jour à Genève avec l'intention de voir le lac; on le fit monter dans l'une de ces vieilles voitures où l'on s'asseyait de côté comme dans les omnibus; or il advint que, par hasard, cet Anglais fut placé de manière à présenter le dos au lac; la voiture accomplit paisiblement son voyage circulaire sans qu'il songeât à se retourner une seule fois, et il revint à Londres enchanté du lac de Genève!"⁴⁶

L'Anglais-machine n'a pas que des travers comiques. Dans *Claudius Bombarnac*, le train moscovite transporte "un de ces inévitables gentlemen du Royaume Uni, hôtes habituels des railways et des paquebots . . . La caractéristique de sa physionomie, c'est la morgue, ou plutôt ce dédain, composé à dose égale de l'amour de tout ce qui est anglais et du mépris de tout ce qui ne l'est pas. Ce type est parfois si insupportable, même à ses compatriotes, que Dickens, Thackeray et autres l'ont souvent flagellé."⁴⁷ La façade orgueilleuse du chauvinisme transforme l'insulaire en rouage tout juste bon à hanter les couloirs des monstres artificiels que sont les convois ferroviaires et les navires. Un contact réel avec les populations, d'homme à homme, paraît impensable.

Par le biais de la mécanique on en arrive au conditionnement industriel de la découverte. Et c'est "la fameuse agence *Crook et Co* qui promène chaque année, sur les deux mondes, des bandes d'insulaire peu faites d'ailleurs pour donner à l'étranger

41 *Journal de la Jeunesse*, Année 1889, p. 238

42 *Journal de la Jeunesse*, Année 1894, p. 342

43 D'IVOI Paul, *op.cit.*, 1894, p. 4

44 PELLAT Sophie, *Philéas et son Anglais*, Paris, Delagrave, 1903, p. 81

45 STAHL Pierre-Jules, *Histoire de la famille Chester*, Paris, Hetzel, 1873, p. 154

46 VERNE Jules, *Cinq semaines en ballon*, p. 7

47 VERNE Jules, *Claudius Bombarnac*, Paris, Hetzel, 1892, pp. 54-5

une haute idée des grâces britanniques.”⁴⁸ Jules Verne reprend ce thème dans *L'Agence Thomson and Co*, roman où deux agences de voyages à bon marché se livrent à une guerre des tarifs avec pour seul résultat l'abandon des touristes, en cours de route, lorsque la maison fait faillite. “A quoi devons-nous la possibilité d'accomplir à des prix insignifiants une incomparable excursion, sinon à cette admirable invention des voyages économiques qui, forme nouvelle de coopération, met ces précieux avantages à la portée de tous?”⁴⁹

Mais la coopération tourne à la discipline militaire. “Les passagers étaient tous sur le quai. La cohue se transforma en un régiment aux hommes bien alignés. Les Anglais, habitués à cette singulière manière de voyager, se pliaient aisément aux exigences d'un tel embrigadement. Cela leur semblait naturel . . . Thomson fit un signe et les touristes formèrent un cercle autour du cicérone . . . Robert . . . sentait le ridicule de cette façon ultra-anglaise de voyager.”⁵⁰

Le thème de l'énergie mâtée au bénéfice de la vie du groupe, thème déjà entrevu, se précise ici dans sa dimension la plus routinière, la moins spontanée possible.

La passion du changement n'a pas toujours cette teinte monotone. “Le mois d'Auguste (August) dépeuple les habitations luxueuses de Londres. Banquiers, fonctionnaires, lords, tous ceux que la fortune a touchés de sa magique baguette ont filé à toute vapeur vers les lieux de villégiature en vogue. De Brighton à la pointe de Cornouailles, de l'île de Wight au cap Wrath, les stations balnéaires, lacustres, thermales, sont envahies par des familles joyeuses, avides de repos et de grand air. Beaucoup même ne craignent pas de traverser la mer et l'on voit apparaître des petites misses blondes à Ostende, Dunkerque, Boulogne, Dieppe et Trouville, en Bretagne, en Dauphiné, en Auvergne et dans les gorges du Tarn.”⁵¹

La soif de sensations nouvelles peut posséder un individu seul, tel cette Paulina Barnett “plus d'une fois citée avec honneur aux séances de la Société Royale de géographie. En remontant le cours du Bramapoutre, jusqu'aux montagnes du Tibet, en traversant un coin ignoré de la Nouvelle Hollande, elle avait déployé les qualités d'une grande voyageuse. C'était une femme de haute taille que la passion des voyages entraînait incessamment à travers des pays inconnus. Sa tête, encadrée dans de longs bandeaux, dénotait une réelle énergie . . . toute sa personne respirait la grâce de la force morale”.⁵²

La femme émancipée joue à nouveau un rôle principal et le dynamisme de la découverte donne ses lettres de noblesse à l'explorateur, touriste professionnel. “Des toasts nombreux furent portés avec les vins de France aux célèbres voyageurs qui s'étaient illustrés sur la terre d'Afrique. On but à leur santé ou à leur mémoire, et par ordre alphabétique, ce qui est très anglais.”⁵³

Le thème touristique est souvent repris dans les journaux d'enfants, soit sous forme d'historiettes sur l'ascension du Cervin⁵⁴, sur l'Anglais à la montagne⁵⁵, soit sous forme

48 LAURIE André, *op.cit.*, p. 71

49 VERNE Jules, *L'Agence Thomson and Co*, Paris, Hetzel, 1907, p. 49

50 *Ibid.*, pp. 70 & 76

51 D'IVOI Paul, *Corsaire Triplex*, Paris, Société d'édition et de librairie, 1898, pp. 1 -2

52 VERNE Jules, *Le pays des fourrures*, Paris, Hetzel, 1873, p. 10

53 VERNE Jules, *Cinq semaines en ballon*, p. 8

54 *Journal de la Jeunesse*, Année 1901, p. 374

55 *Mon Journal*, vol. V, p. 20

d'articles consacrés aux voyages de Lady Brassey⁵⁶ et de Miss Cumming⁵⁷ mais c'est Jules Verne qui se montre le plus original avec *Bourses de voyage*. Il imagine une classe qui gagne pour prix d'excellence une croisière dans les Antilles. On affrète un bateau pour les jeunes gens qui partent à la découverte et rencontrent en route de multiples aventures. Ces étudiants sont d'ailleurs prêts à les affronter car toute l'éducation qu'ils ont reçue en Grande-Bretagne les a préparés à voyager. "Ils étaient venus commencer, continuer ou achever leurs études en Angleterre car ils y recevaient une instruction très pratique, mais aussi très complète, à la fois littéraire, scientifique, industrielle, commerciale. . . . On ne négligeait pas non plus, à Antilian School, ces entraînements physiques, ces exercices de sport si recommandés, si pratiqués dans le Royaume Uni, le cricket, la boxe, les joutes, le croquet, le football, la natation, la danse, l'équitation, le bicyclisme, le canotage, enfin toutes les branches de la gymnastique moderne."⁵⁸

Le tourisme devient un complément d'instruction pour l'homme d'action. Les voyages ne sont qu'une facette de l'éducation, le point où peuvent s'appliquer toutes les facultés du corps et de l'esprit, le moment où l'individu peut révéler sa force ou ses faiblesses. C'est pourquoi l'exploration a une si grande part dans la littérature enfantine. Le motif de Robinson est permanent. L'être humain est toujours représenté en lutte avec les éléments, à la recherche d'un compromis avec la nature à laquelle il doit s'adapter. Le voyage devient une quête de l'identité profonde de l'homme. Celui qui a réussi à vaincre les conditions de son environnement est un modèle d'humanité.

Dans ce contexte les décors exotiques jouent un rôle important. L'Inde, la Sibérie, les profondeurs de l'Amazonie ou celles de l'Océan sont les lieux idéals d'une confrontation vraie avec la nature, la pierre de touche de la valeur humaine. Le motif paradisiaque réapparaît. Les terres vierges sont le domaine d'élection de l'homme blanc qui, grâce au travail, affirmation de soi, les façonne à sa taille, y recrée un monde humanisé où la nature entre à son service. Le thème du voyage est celui de l'initiation à la vie.

L'enfance étant la période de socialisation par excellence, la découverte du monde, et à travers lui de soi-même, est naturellement la base de la plupart des romans et feuilletons pour enfants.

Mais l'homme-explorateur, fondateur d'empires du bonheur, doit, pour réussir, être complet. Il a besoin de plusieurs cordes à son arc. L'école anglaise, celle des public schools, est alors le modèle de la formation juste, physique et morale. Et l'on tombe dans un domaine souvent traité dans les ouvrages pour la jeunesse, le monde scolaire.

Les élèves, les étudiants forment une part importante de la cohorte des personnages livrés à l'imagination enfantine. Pensons par exemple à la série de vies de collège écrite pour Hetzel par André Laurie, à la présentation d'un pensionnat de jeunes filles dans le *Magasin d'éducation et de récréation* de 1898⁵⁹, à *Bourses de voyage* que nous venons de mentionner ou, surtout, à *Deux ans de vacances*.

L'étudiant type est Harry Stubbs: "Il n'avait que quinze ans mais il en paraissait dix-huit; il était bien pris, élancé, avec de larges épaules, des jambes bien dessinées et des bras d'athlète. Sa tête rose et bien peignée sortait d'un col cravaté de blanc."⁶⁰

⁵⁶ *Journal de la Jeunesse*, Année 1892, p. 103

⁵⁷ *Journal de la Jeunesse*, Année 1893, p. 286

⁵⁸ VERNE Jules, *Bourses de voyage*, Paris, Hetzel, 1903, vol. I, pp. 2 & 4

⁵⁹ *Magasin d'éducation et de récréation*, Année 1898, vol. 2, p. 366

⁶⁰ LAURIE André, *La vie de collège en Angleterre*, Paris, Hetzel, 1881, p. 14

L'archétype de l'Anglais musclé se retrouve ici, mais dans la plénitude de la jeunesse. Le sérieux des écoliers contribue à en faire de petits hommes⁶¹, conscients de leurs responsabilités. "Harry n'était ni dur ni méchant mais il était naturellement attaché à ce qu'il considérait comme son droit."⁶²

André Laurie, pour bien montrer à quel point le monde de l'enfance britannique est différent de la vie des jeunes sur le continent, oppose un Français à ce jeune Harry. Ce dernier fait peu à peu comprendre au pensionnaire étranger l'inutilité de ses réactions de lycéen parisien, hâbleur mais lâche, disert mais profiteur, dans une société où l'on entend "mener de front le perfectionnement du corps et de l'intelligence"⁶³, une société où l'on se croirait "incomplet et en quelque sorte difforme si l'on s'enfermait dans le cadre étroit d'une spécialité".⁶⁴ Le petit continental découvre que la discipline librement acceptée comme règle de vie débouche sur un art de vivre digne d'éloges. "De l'ordre, de la convenance, de la dignité, pas de cris grossiers, pas de bousculades ni de disputes dans cette foule en fête."⁶⁵ Il contribue cependant au développement de l'école en y faisant abolir les châtiments corporels que sa générosité française ravalait au rang de la cruauté inutile.

Jules Verne, dans *Deux ans de vacances*, crée une robinsonnade enfantine où apparaissent les résultats d'une éducation virile de style britannique. Une bande d'étudiants, anglo-saxons pour la plupart, seule sur un bateau, échoue sur une île déserte au large du cap Horn et y reconstitue une société viable. Non sans peine car un clivage se fait autour de deux personnalités opposées, celle de Doniphan, l'Anglais "à la morgue aristocratique, élégant et soigné . . . intelligent et studieux, qui tient à ne jamais déchoir, autant par goût de s'instruire que par désir de l'emporter sur ses camarades"⁶⁶, et celle de Briant, le Français, "peu travailleur quoique très intelligent qui, quand il le veut, peut s'élever au premier rang . . . Briant est aussi audacieux, entreprenant, adroit aux exercices du corps, vif à la repartie, de plus, serviable et bon garçon . . . un peu débraillé, par exemple, et manquant de tenue; en un mot très français".⁶⁷ Un troisième personnage fera le lien; c'est Gordon l'Américain. Il a "une certaine rudesse yankee, il est un peu gauche, un peu lourd, mais il est le plus posé des élèves. Pas de brillant . . . mais un esprit juste, un sens pratique, un goût des choses sérieuses, un caractère observateur. Méthodique jusqu'à la minutie".⁶⁸

Dès la préface, le romancier nous avertit qu'il va opposer des caractères nationaux et montrer comment, dans une oeuvre de survie, les attitudes nationales se complètent ou s'opposent. Dans l'épreuve, la nécessité finit par l'emporter sur la vanité et Doniphan, à l'orgueil antipathique et cruel, fait bientôt preuve de générosité et d'intrépidité. Avec Briant, ingénieux, courageux et bon, avec Gordon, prudent, organisateur et temporisateur, l'île devient une colonie modèle où l'on a tiré parti de tout. Il faut l'arrivée d'adultes pour tout bouleverser.⁶⁹

61 *Ibid.*, p. 42

62 *Ibid.*, p. 14

63 *Ibid.*, p. 231

64 *Ibid.*, p. 239

65 *Ibid.*, p. 231

66 VERNE Jules, *Deux ans de vacances*, Paris, Hetzel, 1888, p. 40

67 *Ibid.*, p. 43

68 *Ibid.*, pp. 42-3

69 Il est intéressant de noter que *Le seigneur des mouches* de William Golding reprend la même fable mais en sens inverse. La tentative aboutit à l'échec de la mort.

Si les Anglais de ce récit ont bien des défauts, cruauté (Doniphan aime tuer les animaux), traditionalisme (on chôme le dimanche selon les règles les plus austères), mauvais goût (on chante faux), Jules Verne reconnaît que leurs qualités les compensent bien et jouent en leur faveur dans un milieu hostile. En effet "les principes de l'éducation anglo-saxonne ne sont-ils pas: "Toutes les fois qu'une chose vous effraie, faites-là. Ne perdez jamais l'occasion de faire un effort possible. Ne méprisez aucune fatigue car il n'y en a pas d'inutile." A mettre ces préceptes en pratique, le corps devient solide, l'âme aussi."⁷⁰

"Dans les pensionnats anglais . . . on laisse aux élèves plus d'initiative et, par suite, une liberté relative qui influe assez heureusement sur leur avenir. Ils restent moins longtemps enfants. En un mot l'éducation y marche de pair avec l'instruction. De là vient que, pour la plupart, ils sont polis, attentionnés, soignés dans leur tenue et peu enclins à employer la dissimulation ou le mensonge, lors même qu'il s'agit de se soustraire à quelque juste punition."⁷¹

Jules Verne rejoint dans son admiration André Laurie. Constamment il compare le schéma éducatif anglais au français et sa faveur va à celui d'outre-Manche. Il y retrouve les qualités fondamentales de notre modèle psychologique de l'Anglais, tel qu'il existe dans le roman français, c'est-à-dire l'action, la volonté et la loyauté. Mais il nous les présente comme un système cohérent, celui des valeurs de civilisation que la Grande-Bretagne veut laisser à ses enfants.

Le monde des *clubs* est plus clairement présenté dans la littérature pour la jeunesse que dans les récits pour adultes. Au niveau de l'école, Laurie et Verne parlent des *debating societies* où l'enfant apprend les rudiments de la démocratie. Plus tard, ces groupements peuvent aboutir à des sociétés de tempérance⁷² aussi bien qu'à des associations bien plus exclusives, telles le club des tueurs de tigres de Mahavellipour⁷³, le club des suicidés⁷⁴, (une idée reprise à Stevenson) ou le club traditionnel où lord Temple, avec l'approbation de ses pairs, peut s'écrier: "Oui, je considère quant à moi comme un devoir sacré d'arrêter l'envahissement du club, surtout par les étrangers!"⁷⁵

Le club semble être le lieu de partage d'une idée fixe, le point de rencontre des hobbies les plus divers. C'est encore Jules Verne qui va le plus loin dans la description du rôle social de cette institution. Avec le Reform-Club où Phileas Fogg mange, lit ses journaux, rencontre des amis, joue au whist et fait son fabuleux pari. Le club n'est plus le rendez-vous d'une commune extravagance, il devient la raison d'être de ses membres qui y recréent un monde à leur mesure, celle de leurs talents ou celle de leur fortune. Ainsi "Phileas Fogg est membre du Reform-Club et voilà tout"⁷⁶, à croire que c'est son unique occupation.

La littérature enfantine complète heureusement le roman pour adultes. On y découvre des métiers modernes (ingénieurs, journalistes), des institutions essentielles (écoles, clubs), des occupations nouvelles (tourisme, exploration) à côté des rôles plus

70 VERNE Jules, *Bourses de voyage*, p. 211

71 *Ibid.*, p. 38

72 BERNARD Daniel, *op.cit.*, p. 72

73 ROUSSELET Louis, *op.cit.*, pp. 142, 155 & 205

74 VERNE Jules, *L'agence Thomson and Co*, p. 41

75 LAURIE André, *Le rubis du grand lama*, pp. 28-9

76 VERNE Jules, *Le tour du monde en 80 jours*, p. 3

traditionnels des membres de l'aristocratie. Mais même là, la femme est généralement émancipée et le lord à la recherche de grands desseins de colonisation.

Si Jules Verne a une importance prépondérante dans cette image renouvelée du type britannique, il ne faut pas oublier que la fonction d'initiation des récits pour enfants, initiation au monde moderne, imposait une certaine contrainte contemporaine à toute la littérature pour la jeunesse de la fin du siècle dernier. La génération de parents qui, au niveau de ses propres lectures, semble se complaire dans une représentation de l'Angleterre traditionnelle, prépare ses enfants à un monde technicien et industriel nouveau en exaltant les qualités d'adaptation de l'individu et sa volonté d'agir.

Plus proche de la réalité économique de l'époque, mieux informé, le roman pour enfants garde cependant une vue fondamentalement proche de l'Anglais qui, physiquement, reste le même et, moralement, continue à incarner l'énergie sous toutes ses formes.

c) Une représentation de l'Anglais

Si, jusqu'à maintenant, le rôle des insulaires campés dans la littérature enfantine laisse au lecteur une impression plutôt favorable, nous constatons que l'image va s'assombrissant lorsque les romanciers détaillent les traits moraux des habitants d'outre-Manche, c'est-à-dire donnent consistance à leurs personnages. On leur attribue bien de la volonté alliée à un fort sens pratique mais l'avidité, la cruauté et le chauvinisme en sont trop souvent la contrepartie.

Le portrait moral est peu flatteur. Si l'on se souvient que la plupart des romans se situent en terre lointaine, dans des pays ou des régions où l'Anglais se trouve en conflit soit avec des populations indigènes, soit avec des puissances européennes, dont la France, cette vision pessimiste du caractère britannique est assez naturelle. Le désir d'actualité de Verne, Laurie et d'Ivoi, auteurs qui mentionnent souvent l'affaire d'Égypte⁷⁷ ou les querelles africaines, oppose fermement les peuples des deux rives de la Manche. Le climat des querelles coloniales déteint sur l'atmosphère des récits pour la jeunesse.

Cecil Rhodes devient l'Anglais typique. "C'est un financier et un politique de premier ordre parce qu'il sait ce qu'il veut et marche résolument à la résolution de son programme. Ce programme, c'est la suprématie de la race anglo-saxonne dans toute l'Afrique australe."⁷⁸ Sir Murlyton exprime la même philosophie de la vie quand il déclare: "Ma fille, les affaires sont les affaires; il ne serait pas pratique de perdre cette fortune"⁷⁹ ou quand il s'écrie, parlant de Lavarède: "Ce diable d'homme! Quelle volonté! Il serait digne d'être Anglais!"⁸⁰

La volonté n'est pas l'apanage du sexe masculin. "Plus lentes à s'émouvoir, les femmes du Nord dépassent les Méridionales en audace dans l'exécution de leurs conceptions. Le sens pratique qu'elles tiennent de leur race transforme leurs

77 Dans *Corsaire Triplex*, un des personnages secondaires est un patriote égyptien qui voudrait persuader la France de lutter pour l'indépendance de la vallée du Nil.

78 LAURIE André, *Colette en Rhodésie*, Paris, Hetzel, 1901, p. 37

79 D'IVOI Paul, *Les cinq sous de Lavarède*, p. 10

80 *Ibid.*, p. 66

imaginations en réalités.”⁸¹ Jules Verne oppose pareillement les pays du sud et les septentrionaux. A propos de l'apparition du Nautilus, il note: “Dans les pays d'humeur légère, on plaisanta le phénomène, mais les pays graves et pratiques, l'Angleterre, l'Amérique, l'Allemagne s'en préoccupèrent.”⁸²

Le sérieux envahit tout: “L'Anglais muet et impassible s'applique au combat et pare chaque coup avec une gravité imperturbable.”⁸³ Plus qu'un pas à faire et l'on arrive à l'ennui du dimanche, “qui ferme les *taps* et les *bars* pendant l'heure des offices; qui retient le couteau du boucher sur la tête de sa victime; qui arrête la pelle du boulanger sur le seuil du four; qui suspend les affaires; qui éteint le foyer des usines et condense la fumée des fabriques; qui ferme les boutiques, ouvre les églises et enraye le mouvement des trains”⁸⁴ ou au mécanisme des attitudes. “Lavarède se sentait du mépris pour ces méthodiques officiers britanniques qui, à l'instant où ils allaient se trouver en face du Corsaire, ... mastiquaient solidement, imperturbablement, interminablement. Ces gens-là n'avaient-ils donc aucune curiosité? Ils étaient de simples machines à broyer.”⁸⁵

La discipline des passagers du Great Eastern qui “sans hâte, sans cris, ainsi que font des gens qui restent tranquillement chez eux”⁸⁶ montent sur le transatlantique s'oppose au comportement des Français qui “auraient cru devoir monter là comme à l'assaut et se comporter en véritable zouave”.⁸⁷ Mais cet ordre, comme “le sang-froid des artilleurs anglais, ceux des batteries de campagne qui manoeuvrent comme au champ de tir”⁸⁸ est-il bien naturel? Le contrôle de soi permet-il à un peu d'humanité de se manifester?

Les Anglophobes sont certains du contraire; pour eux la maîtrise de soi n'est que dureté déguisée. Ils en veulent pour preuve que “les brutes britanniques massacrent les prisonniers et les blessés”⁸⁹ et que “les Anglais commettent de ces froides atrocités dont ils sont malheureusement coutumiers, pour la honte de l'humanité”.⁹⁰ “Ils connaissent bien leur métier de bourreaux.”⁹¹ Et les Anglais peuvent, sans déclaration de guerre, “enlever et tuer douze mille matelots français sans qu'une seule parole ne soit prononcée au Parlement contre cette violation du droit des gens”.⁹² La fourberie a un long passé: “Henry V qui avait cru à un retour offensif de ses ennemis, ne pouvant espérer garder les prisonniers, avait froidement ordonné leur massacre ... le roi était brave sans rien de chevaleresque, avare de magnificences, économe des deniers de son épargne royale, généreux par calcul, cruel par politique, par inflexibilité et par sécheresse de coeur.”⁹³

81 *Ibid.*, p. 262

82 VERNE Jules, *Vingt mille lieues sous les mers*, Paris, Hetzel, 1870, vol. I, p. 4

83 LAURIE André, *La vie de collège en Angleterre*, p. 49

84 VERNE Jules, *Une ville flottante*, Paris, Hetzel, 1871, p. 49

85 D'IVOI, *Corsaire Triplex*, p. 388

86 VERNE Jules, *Une ville flottante*, p. 17

87 *Ibid.*, p. 17

88 SAINT YVES Georges, *Les livres burghers*, Tours, Mame, 1901, p. 186

89 DRAULT Jean, *Bidouille chez les Boers*, Paris, Blériot, 1901, p. 194

90 BRISAY Henry de, *A l'abordage!* Paris, Charavay, 1897, p. 50

91 *Ibid.*, p. 96

92 QUESNAY de BEAUREPAIRE, *L'âne des korrigans*, Paris, Firmin-Didot, 1894, p. 284

93 SAGERET Ernest, *Olivier d'Anet*, Paris, Téqui, 1896, pp. 23-4

Jules Verne abonde lui aussi dans ce sens quand il parle des Cipayes⁹⁴ ou des indigènes du Pacifique sud. “Les Anglais . . . au début de leur conquête appelèrent le meurtre en aide à la colonisation, leurs cruautés furent atroces. Ils se conduisirent en Australie comme aux Indes, où cinq millions d’Indiens ont disparu; comme au Cap où une population d’un million d’Hottentots est tombée à cent mille. Aussi la population indigène, décimée par les mauvais traitements et l’ivrognerie, tend-elle à disparaître du continent devant une civilisation homicide.”⁹⁵ Cependant, chez lui, la balance est équilibrée car, quelques instants plus tard, lord Glenarvan découvre la splendide propriété des jeunes Patterson, fils de banquiers venus faire fortune par eux-mêmes dans un monde en friche. On sent chez lui une hésitation entre les méfaits et les bienfaits du colonialisme. Mais ce roman est un ouvrage des débuts de la carrière du grand écrivain; plus tard, la balance semble s’incliner vers une condamnation de l’impérialisme destructeur, comme nous l’avons vu plus haut à travers sa critique de l’armée anglaise.

Un des motifs les plus puissants de cette soif de conquête est l’avidité britannique que l’on retrouve au niveau du plateau matinal “qui contient une côtelette, . . . une tasse de thé et des rôties au beurre”⁹⁶, aussi bien qu’à celui de l’appréciation monétaire de chacun. “J’apprends que . . . vous valez vingt et un million sterling.” Lord Glandover paraissait désolé d’avoir pu traiter avec légèreté l’équivalent en chair et en os d’une valeur monayée aussi ronde.”⁹⁷ C’est cette cupidité qui provoque la révolte du prince Dakkar, le futur capitaine Nemo, dont la haine vengeresse va poursuivre sur toutes les mers la flotte britannique. Sur son lit de mort, il déclare: “J’ai fait partout le bien que j’ai pu et aussi le mal que j’ai dû,”⁹⁸ ce mal constamment dirigé contre la puissance orgueilleuse de la Grande-Bretagne.

Sous une forme plus innocente, Jules Verne tourne en ridicule le grand défaut des voisins insulaires, l’intérêt. La petite troupe de lord Glenarvan rencontre un jeune aborigène auquel les missionnaires anglais ont inculqué de singulières notions de géographie; pour Toliné, le petit indigène, toutes les îles du Pacifique sont anglaises, comme l’Afrique d’ailleurs, qui se compose de deux colonies seulement, celles du Cap et de la Sierra Leone; l’Europe elle aussi appartient à sa Gracieuse Majesté. Et Paganel de s’écrier: “Ah! voilà comme on enseigne la géographie à Melbourne! . . . le monde entier, tout aux Anglais! Parbleu, avec cette éducation je comprends que les indigènes se soumettent.”⁹⁹

Cette boulimie impérialiste, Bernard en voit les prémisses dans l’histoire: “Mes compatriotes ne se piquent pas de générosité. Ils ont brûlé Jeanne d’Arc et envoyé Napoléon Ier à Sainte Hélène parce que Napoléon Ier et Jeanne d’Arc gênaient considérablement la Grande-Bretagne à un moment donné.”¹⁰⁰

Et chacun de flétrir le chauvinisme d’outre-Manche, ce mélange étrange de ténacité et d’orgueil de groupe. Pour Beauregard, comme pour d’autres, “cet ancien officier qui pousse jusqu’au chauvinisme le plus exalté l’amour de sa vieille Angleterre, qui est

94 VERNE Jules, *La maison à vapeur*, Paris, Hetzel, 1880, pp. 42 -6

95 VERNE Jules, *Les enfants du capitaine Grant*, Paris, Hetzel, 1867 –68. p. 504

96 VERNE Jules, *Les cinq cents millions de la Bégum*, p. 2

97 *Ibid.*, p. 31

98 VERNE Jules, *L’île mystérieuse*, Paris, Hetzel, 1875, p. 810

99 VERNE Jules, *Les enfants du capitaine Grant*, vol. II, p. 471

100 BERNARD Daniel, *op.cit.*, p. 98

patriote avant tout, ardemment, complètement, aveuglément”¹⁰¹ n’est pas seul en son genre. Cette passion pour son pays d’origine justifie tout car “ce qui n’est pas évidemment et matériellement malhonnête est permis quand il s’agit de l’intérêt supérieur de la patrie”.¹⁰² Si, dans l’armée, ce sentiment de fidélité extrême a encore une certaine grandeur, c’est dans le ridicule que sombre le nationalisme bourgeois. “Josué Harrison, négociant, ne peut continuer à causer avec quelqu’un qui ignore ce que c’est que Wellington”¹⁰³ et il est persuadé que “tant que l’Angleterre vivra, elle entretiendra les races inférieures de bibles protestantes, de conserves alimentaires et de petits couteaux de Sheffield”.¹⁰⁴

C’est ce même défaut qu’attaque Jules Verne, avec constance à travers toute son oeuvre. Dès *Cinq semaines en ballon*, il écrit : “Ce rare morceau d’éloquence se terminait par quelques phrases ronflantes dans lesquelles le patriotisme se déversait à pleines périodes : “L’Angleterre a toujours marché à la tête des nations (car, on l’a remarqué, les nations marchent universellement à la tête les unes des autres), par l’intrépidité de ses voyageurs dans la voie des découvertes géographiques. Le docteur Samuel Ferguson, l’un de nos glorieux enfants, ne faillira pas à son origine.” Des cris enthousiastes retentirent, le nom de Ferguson éclata dans toutes les bouches . . . la salle des séances fut ébranlée.”¹⁰⁵ Le nationalisme est bête parce qu’emphatique et l’emphase dégénère car elle donne libre cours à la force sous toutes ses formes. On retrouve la même verve dans un des derniers ouvrages du romancier. “Roger Hinsdale . . . tout rempli de la morgue britannique, d’attitude un peu hautaine, excipait à toute occasion de sa nationalité . . . A croire que . . . lorsque le sang anglo-saxon vous coule dans les veines, il faut admettre que ses globules ont des vertus spéciales et ne pas autrement s’en étonner.”¹⁰⁶

Ce désir britannique de s’imposer partout conduit Jules Verne, même dans les ouvrages sans personnages anglais, à faire de petites remarques amères sur la politique insulaire ; ainsi, dans les *Mirifiques aventures de Maître Antifer*, la seule phrase consacrée aux voisins d’outre-Manche est : “C’était bien un îlot, et rien qu’un îlot, dont un Etat n’eût point songé à revendiquer la possession — sauf l’accapareuse Angleterre.”¹⁰⁷ Pas très flatteur ! Dans *Claudius Bombarnac*, on lit : “ Personne ne peut être supérieur aux Anglais ! C’est la phrase que les gentlemen du Royaume Uni prononcent, dit-on, en venant au monde.”¹⁰⁸

“L’insatiable Angleterre”¹⁰⁹ est prête à tout acheter, même les banquises arctiques, pour agrandir son territoire et assurer sa supériorité. Ainsi “le major Donellan et son secrétaire Dean Toodrink . . . représentaient à eux deux tous les appétits, toutes les aspirations du Royaume Uni, ses instincts commerciaux et industriels, ses aptitudes à considérer comme siens, d’après une loi de la nature, les territoires septentrionaux, méridionaux ou équatoriaux qui n’appartenaient à personne . . . Le pôle nord était à eux : il leur appartenait dès les temps préhistoriques, comme si c’était aux Anglais que

101 BEAUREGARD G., *op.cit.*, p. 21

102 *Ibid.*, p. 227

103 BERNARD Daniel, *op.cit.*, p. 22

104 *Ibid.*, p. 101

105 VERNE Jules, *Cinq semaines en ballon*, pp. 1 –2

106 VERNE Jules, *Bourses de voyage*, p. 211

107 VERNE Jules, *Mirifiques aventures de maître Antifer*, Paris, Hetzel, 1894, vol. I, p. 24

108 VERNE Jules, *Claudius Bombarnac*, p. 124

109 VERNE Jules, *Sans dessus dessous*, Paris, Hetzel, 1889, p. 292

le créateur avait donné mission d'assurer la rotation de la terre sur son axe".¹¹⁰ Et nous pourrions continuer les citations.

Les périodiques pour la jeunesse reprennent aussi ce motif patriotique en parlant de l'Angleterre, aussi bien le *Journal de la Jeunesse*¹¹¹ que le *Magasin d'éducation et de récréation*.¹¹² D'ailleurs, l'antagonisme entre la Grande-Bretagne et le reste du monde est ouvertement le thème principal de certains romans pour enfants.

On retrouve les Boers, comme dans les livres pour adultes, surtout chez André Laurie dont trois récits se situent en Afrique australe. L'auteur y dénonce la veulerie des missionnaires et leur hypocrite cupidité, en utilisant la technique du faire-valoir. Du côté boer ou indigène, il place un héros français, noble, chevaleresque, généreux, Gérard dans *Les chercheurs d'or*, Colette dans *Colette en Rhodésie*, par exemple. Drault emploie le même artifice dans *Bidouille chez les Boers* où son héros, nouveau Tartarin, promet de libérer les républiques. Dans le feu de l'action il apprend le vrai courage, seul digne de ses origines françaises.

Jules Verne, dans *P'tit Bonhomme*, traite du problème irlandais et introduit l'élément celtique, éternellement opprimé par des "Anglo-Saxons comme les îles Britanniques n'en produisent que trop parmi les basses classes, . . . gens . . . qui n'ont pas plus de sensibilité qu'une bête fauve, ni de coeur qu'un roc".¹¹³ Le Français, par ses ancêtres gaulois, se sent uni aux populations gaéliques de Grande-Bretagne dont les souffrances semblent justifier son antagonisme latent envers l'Angleterre. Jules Verne utilise cette même parenté de race dans *Les enfants du capitaine Grant* où il insiste sur la spécificité écossaise de ses héros qui ressentent le joug londonien. Dans *Famille sans nom* le romancier emploie encore ce procédé d'identification mais avec les Acadiens. Il décrit le Canada où "luttent les vieilles croyances catholiques, implantées par l'élément français de la colonie, contre les dogmes protestants que les Anglais cherchent à introduire chez toutes les classes".¹¹⁴ Sur les bords du Saint-Laurent, les représentants du Royaume Uni "accomplissent des actes révoltants de sauvagerie"¹¹⁵ et "violent le droit des gens et les droits de l'humanité".¹¹⁶

Ailleurs le Français n'est pas en lutte avec l'Angleterre par opprimés interposés, mais il l'affronte directement, que ce soit dans des questions de mensuration géographique où, pour l'Anglais, "il s'agit de surpasser la France dans ses évaluations numériques"¹¹⁷ ou que ce soit dans la création de nouvelles colonies comme dans *Hector Servadac*.

L'opposition peut être enfin personnelle, telle celle existant entre Harry Blount et Alcide Jolivet. "L'Anglo-Normand, compassé, froid, flegmatique, économe de mouvements et de paroles semblait ne parler ou gesticuler que sous la détente d'un ressort qui opérait à intervalles réguliers. Au contraire, le Gallo-Romain, vif, pétulant, s'exprimait tout à la fois des lèvres, des yeux, des mains, ayant vingt manières de rendre sa pensée, lorsque son interlocuteur paraissait n'en avoir qu'une seule immuablement stéréotypée

110 *op. cit.*, pp. 299–300

111 *Journal de la Jeunesse*, Année 1885, p. 350; Année 1903, pp. 279 & 311

112 *Magasin d'éducation et de récréation*, les feuilletons d'André Laurie des années 1897 et 1899

113 VERNE Jules, *P'tit Bonhomme*, Paris, Hetzel, 1893, p. 4

114 VERNE Jules, *Famille sans nom*, Paris, Hetzel, 1889, p. 285

115 *Ibid.*, p. 494

116 *Ibid.*, p. 497

117 VERNE Jules, *Aventures de trois Russes et de trois Anglais*, Paris, Hetzel, 1871, p. 34

dans son cerveau"¹¹⁸, ou telle celle entre Doniphan et Briant dans *Deux ans de vacances*.¹¹⁹

La personnalisation de l'opposition France - Angleterre est spéciale à la littérature enfantine. Seul Bourget, dans *Cosmopolis*¹²⁰, avait tenté, dans le roman pour adultes, de confronter les caractères nationaux comme dans une expérience de laboratoire. Dans les récits pour la jeunesse, l'antagonisme national est un des ressorts principaux de l'action. Nous n'avons vu ici que des Anglais face à des Français mais les Allemands ou les Américains ont un rôle similaire de faire-valoir du caractère national français. Pour le romancier, les étrangers doivent être le plus contrasté possible et la xénophobie la plus forte apparaît chez les écrivains français au nationalisme le plus exalté, Drault par exemple ou Saint Yves qui termine un roman sur les Boers par ces phrases révélatrices: "Je sais, quant à moi, que sans oublier aucune de nos légitimes revendications et nos chères provinces perdues, les méfaits de l'Angleterre me décident presque à ne plus haïr autant l'Allemagne. L'Angleterre, à force de brutalité et d'hypocrisie, fera déborder le vase et toutes les nations en arriveront à délaisser leurs anciennes querelles pour s'unir contre elle."¹²¹

On retrouve ici le cri de guerre de Georges Sénéchal¹²² et le refus total de l'Anglais devenu l'ennemi type.

Si l'on excepte les quelques mentions faites encore au spleen, au confort, au goût de l'alcool, à une musicalité déplorable, au snobisme, mentions recoupant la description du personnage britannique de roman, la littérature enfantine se montre donc tout aussi critique des Anglais. Mais l'axe du portrait s'est déplacé. Le récit pour la jeunesse, plus rapide, plus mouvementé, plus linéaire, attaque les Britanniques surtout dans leurs agissements; les personnages insulaires sont d'abord des hommes d'action; ils sont reconnaissables dans les résultats, admirables ou détestables, de leurs activités.

Notre hypothèse d'un schéma d'une psychologie de l'Anglais se complète surtout au niveau des sphères d'activité, tourisme, exploration, par exemple, mais aucune qualité morale nouvelle n'apparaît. Au contraire, il paraît y avoir simplification au profit des domaines de la volonté et de l'action. L'énergie semble rester ainsi le motif fondamental, plus apparent encore que dans la littérature pour adultes, énergie évoluant du génie à la brute, refusant la domestication de l'intelligence cartésienne.

d) Une incarnation de l'Anglais: Phileas Fogg

Nous avons considéré l'oeuvre de Jules Verne dans son ensemble bien que seule sa seconde partie couvre notre période d'étude. Deux raisons à cela. D'une part, la popularité de l'auteur constamment présent dans le *Magasin d'éducation et de récréation*, dont il est le pilier principal, et la publication en volumes de ses feuilletons, volumes passés de génération en génération, achetés comme des classiques. D'autre part, l'adaptation scénique des plus grands succès du romancier.

118 VERNE Jules, *Michel Strogoff*, Paris, Hetzel, 1876, pp. 7-8

119 *Supra*, p. 135

120 *Supra*, p. 93

121 SAINT YVES Georges, *Les livres burghers*, Tours, Mame, 1901, p. 208

122 *Supra*, p. 117

Le tour du monde en 80 jours eut une carrière théâtrale éblouissante. Présenté pour la première fois au Châtelet en 1874, où il fut joué plus de 400 fois¹²³, l'ouvrage réécrit par Dennery fut repris régulièrement. Avec *Michel Strogoff* et *Le tour du monde* le Châtelet s'est constitué un répertoire de base. Les deux oeuvres de Jules Verne alternent au cours des années à l'affiche de ce théâtre à machines et remontent sur scène dès qu'un autre spectacle se trouve être un four. Et chaque fois, semble-t-il, elles font le plein de spectateurs.

La très grande popularité du *Tour du monde* entraîne sa programmation pendant les années de festivités, celles des expositions universelles de 1889 et 1900 par exemple, lorsque la province monte à Paris et qu'elle en profite pour s'offrir une mémorable soirée en famille. Phileas Fogg, c'est une mine d'or. Ainsi le spectacle dont il est la vedette est joué plus de 1210 fois pendant notre période, un record de longévité pour l'époque. *Michel Strogoff*, où Blount et Jolivet ont un rôle important, obtient le résultat honorable de plus de 800 représentations.

Fogg a donc été le personnage anglais de roman le plus exposé au public français. Son succès est peut-être dû aux aventures qu'il anime, à leur caractère grandiose et moderne – le Châtelet monte des tableaux hauts en couleurs avec écroulement de pont, trains et navires sur scène. Mais d'autres spectacles à machines, tout aussi impressionnants n'eurent point le succès du *Tour du monde*. Le personnage de Phileas Fogg, ou celui de Passepartout son faire-valoir, eurent certainement une grande part dans le triomphe de l'ouvrage. Ceci tient, nous semble-t-il, au fait que le héros britannique incarne tous les préjugés français sur leurs voisins insulaires, qu'il est l'Anglais type. *Le tour du monde en 80 jours* condense la plupart des poncifs sur la Grande-Bretagne et utilise brillamment les éléments essentiels de la littérature enfantine.

On y retrouve la rapidité de l'action constamment soutenue par la question: va-t-il réussir son pari dans le temps voulu? On y retrouve la toute-puissance de l'argent. On y retrouve la lutte contre les éléments, la jungle ou les océans, contre la stupidité des hommes, le détective Fix, contre le destin, la coupure des lignes de chemin de fer, l'attaque des Indiens, le retard des navires. Phileas Fogg, être mécanique, ne vivant que par la routine et pour la routine d'une existence totalement domestiquée redécouvre, grâce aux épreuves qui le forcent à se dépasser, le sens de sa vie d'homme. La machine du Reform-Club s'est humanisée et le voyageur peut enfin vivre une relation vraie et épouser Aouda, la princesse qu'il a sauvée du bûcher. Phileas Fogg, c'est l'idéal de l'homme moderne, dominant la création et ses créations, les machines, utilisant l'industrie comme outil du bonheur et ne s'y pliant pas comme à une fin en soi. Le héros de Jules Verne symbolise tout ce que les gens de la fin du dix-neuvième siècle tendent à être, d'où son immense succès. Une société en expansion a trouvé son miroir.

Dans *Le tour du monde* on retrouve enfin le couple France-Angleterre. Mais, cette fois-ci, Passepartout tient le rôle secondaire. C'est lui le faire-valoir du caractère britannique, c'est lui qui est entraîné sur le chemin de l'aventure par la volonté de son maître.

Le tour du monde, respectant le genre du roman pour la jeunesse, est basé sur une intrigue très simple. Dès l'abord on sait ce que veut prouver l'auteur. Tout le reste n'est

123 Cf. SIGAUX Gilbert, pp. 10 et ss. de la préface au *Tour du monde*, Lausanne, Rencontre, 1966

que péripétie. L'action principale domine tout et les personnages y répondent en fonction de leur caractère décrit dans les premières pages de l'oeuvre. Phileas Fogg est campé en quelques paragraphes. Le lecteur a ensuite tout loisir de prévoir ses réactions.

Dans la présentation de son héros, Jules Verne procède négativement, ce qui lui permet de brosser un tableau de la Grande-Bretagne commerçante et industrielle qui donne encore plus de valeur à son personnage central. "Anglais, à coup sûr, Phileas Fogg n'était peut-être pas un Londonner. On ne l'avait jamais vu ni à la Bourse, ni à la Banque, ni dans aucun des comptoirs de la Cité. Ni les bassins, ni les docks de Londres n'avaient jamais reçu un navire ayant pour armateur Phileas Fogg. Ce gentleman ne figurait dans aucun comité d'administration. Son nom n'avait jamais retenti dans un collège d'avocats, ni au Temple, ni à Lincoln's inn, ni à Gray's inn . . . Il n'était ni industriel, ni négociant, ni marchand, ni agriculteur. Il n'appartenait enfin à aucune des nombreuses sociétés qui pullulent dans la capitale de l'Angleterre, depuis la *Société de l'Armonica* jusqu'à la *Société entomologique*, fondée principalement dans le but de détruire les insectes nuisibles."¹²⁴ Le romancier peint une société bourdonnante d'activités, proche de la réalité économique victorienne, où domine le sens pratique (destruction des insectes) même si la note extravagante est aussi présente dans la mention des défenseurs de la musique à bouche. Plus loin il y aura quelques allusions aux ombres du tableau, l'ivrognerie¹²⁵ et la misère¹²⁶, mais l'impression reste favorable.

L'aristocratie est absente en tant que groupe social bien que Phileas Fogg lui-même soit "l'un des plus beaux gentlemen de la haute société anglaise et qu'il . . . ressemble à Byron".¹²⁷ Son appartenance à la classe des oisifs et des possédants lui permet de se lancer dans un pari fabuleux, d'avoir les moyens de le tenir et de se montrer follement excentrique.

Physiquement, Philéas Fogg regroupe aussi tous les traits attribués à l'Anglais: énergie et volonté. "C'était un homme de figure noble et belle, haut de taille que ne déparait pas un léger embonpoint, blond de cheveux et de favoris, front uni sans apparences de rides aux tempes, figure plutôt pâle que colorée, dents magnifiques . . . Calme, flegmatique, l'oeil pur, la paupière immobile, c'était le type achevé de ces Anglais à sang-froid qui se rencontrent assez fréquemment dans le Royaume Uni."¹²⁸ Le portrait est plutôt flatteur mais l'animalité perce sous la splendide apparence du gentleman.

Moralement, Phileas Fogg incarne toutes les qualités de sa race, même si au début elles se manifestent mécaniquement. "Il est l'exactitude personnifiée . . . de ces gens mathématiquement exacts qui, jamais pressés et toujours prêts, sont économes de leurs pas et de leurs mouvements. . . . Il ne se permettait aucun geste superflu. On ne l'avait jamais vu ému ni troublé."¹²⁹ La froideur, la volonté et le contrôle de soi sont tous sous-entendus dans ce portrait. Il faudra attendre les aventures indiennes puis japonaises de Phileas Fogg pour s'apercevoir que ses attitudes recouvrent de profondes qualités. "Mrs Aouda songeait . . . à cette générosité simple et grande, à ce tranquille courage. Il avait sacrifié sa fortune et maintenant il jouait sa vie, tout cela sans

124 VERNE Jules, *Le tour du monde en 80 jours*, pp. 2-3

125 *Ibid.*, p. 12

126 *Ibid.*, p. 23

127 *Ibid.*, p. 1

128 *Ibid.*, pp. 9-10

129 *Ibid.*, p. 10

hésitation, par devoir, sans phrases.”¹³⁰ En société pourtant, la raideur domine car elle est la base de “cette sévérité de principes, cette observance rigoureuse de la légalité . . . parfaitement explicable avec les moeurs anglaises qui, en matière de liberté individuelle, n’admettent aucun arbitraire.”¹³¹ La volonté s’exprime même dans le jeu qui “pour lui était un combat, une lutte contre une difficulté”¹³² ce qui explique son pari. La volonté tourne à la passion.

Au niveau des sens, Phileas Fogg aime ses aises. “La maison de Saville Row, sans être somptueuse, se recommandait par un extrême confort . . . tout en étant . . . propre, rangée, sévère, puritaine, bien organisée pour le service.”¹³³ Mais on ne sait si Jules Verne approuve le repas de son héros: “Son déjeuner se composait d’un hors-d’oeuvre, d’un poisson bouilli relevé d’une *reading* sauce de premier choix, d’un roast beef écarlate agrémenté de condiments *mushroom*, d’un gâteau farci de tiges de rhubarbe et de groseilles vertes, d’un morceau de chester – le tout arrosé de quelques tasses de cet excellent thé, spécialement recueilli pour l’office du Reform-Club.”¹³⁴

Tous les motifs principaux d’une psychologie de l’Anglais, telle que nous l’avons esquissée plus haut¹³⁵, sont présents dans *Le tour du monde*. L’écrivain français nous y offre une vision favorable du monde britannique tout en insistant sur certaines caractéristiques du héros qui, à première vue, semblent plutôt être des défauts que des qualités. C’est le passage vers le côté positif de l’âme anglaise qui rend le roman intéressant et significatif en France.

Phileas Fogg, même en oisif, représente une société industrielle vers laquelle les Français se sentent plus ou moins en mouvement. Il en incarne les traits dominants, ceux qui ont permis à la nation anglaise d’être la première dans le développement technique de l’Europe, mais aussi la plus forte dans son emprise commerciale sur les principaux marchés du monde. Phileas Fogg, c’est le dynamisme d’une civilisation libérale qui a conquis les instruments de sa puissance et les contrôle on peut remarquer que *Le tour du monde* paraît en 1872, point culminant de l’activité économique anglaise au 19^{ème} siècle. La Grande-Bretagne n’est pas encore confrontée aux problèmes irlandais et africains, pas encore menacée par la montée de l’Allemagne ou des Etats-Unis.

Le portrait peut être favorable, les crises impérialistes étant encore du domaine du futur. Les défauts d’une civilisation basée sur la croissance n’ont pas acquis encore leur dimension coloniale. La soif de conquêtes du Royaume Uni n’est pas encore manifeste et la Grande-Bretagne ne représente point un danger permanent pour les autres nations prises dans un même mouvement d’industrialisation. L’admiration est sans arrière-pensée. Le préjugé est favorable.

Notre période verra, chez Laurie comme chez Verne, une dégradation de cette image de l’Anglais. Mais la réaction française reste ambiguë, sauf chez les anglophobes forcenés. Inconsciemment, on se rend compte que les valeurs fondant le modèle britannique feront aussi la force d’une société française moderne. La condamnation alors porte plus sur les agissements extérieurs de la Grande-Bretagne, si contraires à la

130 *Ibid.*, p. 271

131 *Ibid.*, p. 65

132 *Ibid.*, p. 5

133 *Ibid.*, pp. 6 & 12

134 *Ibid.*, p. 24

135 *Supra*, p. 122

tradition chevaleresque de la France, que sur l'éducation qui les produit. On ne veut pas faire le lien entre le monde intérieur anglais et ses manifestations hors du Royaume Uni car ce serait soupçonner la France de débordements similaires si elle s'adapte à l'idéal industriel et scientifique de l'époque, adaptation souhaitée par maints dirigeants de la IIIème République.

L'évolution du roman pour enfants ne reflète pas seulement la décadence du modèle britannique malmené par les querelles coloniales et la guerre des Boers, mais encore les conflits de civilisation qui tourmentent la France déchirée entre son passé glorieux, catholique et rural, et son présent novateur, républicain et urbain.

D. LE THEATRE

a) Une étude de cas: *Le tour du monde en 80 jours*

La scène subit des contraintes que le roman ne connaît pas. Elle doit présenter un monde immédiatement compréhensible au spectateur, elle doit se plier à un système de conventions permettant une communication rapide avec le public. L'écrivain produisant pour le théâtre doit aussi s'adapter au mode d'expression oral ce qui entraîne une transformation considérable de la présentation de l'Anglais, comme nous allons le voir. Pour mieux saisir la différence de ton et de style, nous ferons d'abord un pas en arrière et étudierons l'adaptation scénique du *Tour du monde en 80 jours*, adaptation qui prolongea de manière durable le succès du roman.

Adolphe Dennery réduit le roman à dix tableaux et ajoute un prologue pour présenter ses personnages et planter le décor. Le rideau s'ouvre sur le Reform-Club devenu le club des excentriques. Le spectateur, contrairement au lecteur, entre de plain-pied dans un monde de rêve où l'argent coule à flot pour financer des extravagances. "Comment! nous mangeons, nous buvons, nous nous logeons comme tout le monde! Que la vieille Angleterre me pardonne, mais il y a dans Londres des marchands de coton et des brasseurs qui sont plus excentriques que nous!" s'écrie Stuart, l'un des membres de l'association. Et Flanagan de répondre: "Soyez tranquille, mon cher Ralph! Dans notre nouveau palais, vous n'aurez point à vous plaindre . . . au moins sous le rapport du logement . . . Et cela coûtera dix millions, ce qui est déjà assez excentrique! . . . Et puis nous donnerons un bal excentrique précédé d'un dîner de cinq cent mille francs."¹ Apparaît Passepartout devenu serviteur du club et le bien-aimé d'une lingère qui le fait parler de son nouvel emploi auprès d'un certain Monsieur Fogg. Ce qui nous vaut la description suivante de notre héros: "Ah! ce gentleman qui vient tous les jours ici régulièrement à la même heure, à la même minute; qui entre par cette porte, qui fait trois pas en avant, donne son chapeau à droite, sa canne à gauche et son pardessus ensuite; qui s'assoit là, qui met ses deux pieds comme ceci et ses deux mains comme cela et reste immobile jusqu'à ce qu'on lui apporte le journal! Une vraie mécanique!"² Et Passepartout d'ajouter: "Je me suis chargé du remontage!"³

On est bien loin de Jules Verne. Le roman, lui, nous présente un domestique admiratif, respectueux, qui n'oserait pas parler en termes si cavaliers de son maître. Phileas Fogg, s'il est routinier, n'est pas assimilé à un automate. D'autre part le romancier farcit son texte de détails divers qui recréent une réalité beaucoup plus complexe, beaucoup plus vraie, autour de son personnage que celle présentée par l'homme de théâtre qui s'arrête à un seul motif pour tout expliquer, la folle richesse.

La scène du pari est plus fidèle au récit de Jules Verne; le dialogue est repris presque mot à mot. Puis Dennery découpe le voyage en séquences géographiques précises, Suez, les Indes, San Francisco, le Far West, suivant en cela le créateur, mais rajoute pour le besoin du public du Châtelet un tableau situé à Bornéo, où, sans que l'on sache comment, Phileas et ses compagnons se retrouvent enfermés dans une grotte pleine de

1 DENNERY Adolphe, *Le tour du monde en 80 jours*, Paris, Hetzel, 1879, p. 2

2 *Ibid.*, p. 3

3 *Ibid.*, p. 3

reptiles. L'élément magique prend ici la forme d'une charmeuse de serpents qui délivre des monstres venimeux le voyageur britannique et sa troupe.

Autre entorse au récit, Archibald Corsican, personnage créé de toutes pièces, faire-valoir américain de Phileas Fogg. Il représente le parvenu révolté par l'aristocratie anglaise qui le repousse et qui, par vengeance, s'acharne contre les projets de Fogg. Cet Américain jouant un rôle considérable, Dennery juge bon de lui donner une compagne, Néméa, une soeur de la princesse Aouda sauvée par l'Anglais. Corsican devient le négatif de Phileas Fogg et par ses remarques, ses allusions, il fait comprendre au spectateur l'évolution positive du héros vers une plus juste humanité.

Dennery enfin, pour maintenir le suspense jusqu'à la dernière minute, corse encore la situation déjà pénible de Fogg sur l'*Henrietta*, le navire qu'il a acheté pour traverser l'Atlantique. Il fait sombrer le bateau au large des côtes d'Irlande. Ce naufrage rend encore plus fantastique la victoire du gentleman britannique.

Ce passage d'un roman à la scène illustre bien les contraintes du théâtre. Si dans le roman d'enfants, où l'action dominait déjà, le lecteur se contentait de quelques pages pour découvrir le personnage principal et imaginer ses réactions, le spectateur, lui, reconnaît dès le premier abord les caractéristiques du héros. La simplification, déjà notée dans la littérature pour la jeunesse, s'accroît encore. Phileas Fogg est réduit à l'état de robot, le Reform-Club à une poignée d'excentriques. La peinture de l'Angleterre, implicite chez Jules Verne, disparaît. L'intrigue, amplifiée par le spectaculaire, l'emporte. Dennery ne joue que la mélodie dont le romancier avait donné les harmoniques et indiqué la progression par des changements de ton.

Le théâtre français puise dans le monde britannique en fonction des thèmes les plus acceptés de la mentalité outre-Manche. Le caractère stéréotypé au maximum devient dominant. L'Anglais n'intéresse que parce qu'il est foncièrement différent. A regarder la production scénique de la fin du siècle passé, on voit se dessiner une image outrée et grossière des insulaires, la plus populaire car la plus simple, une véritable caricature.

b) La production pour le théâtre

A partir des *Annales du théâtre et de la musique*, recueil des critiques faites par Edouard Noël et Edmond Stoullig, paraissant chez Charpentier, nous avons relevé toutes les pièces à personnages anglais jouées à Paris (80), retenu celles qui avaient eu plus de trente représentations, ce que Noël et Stoullig considèrent être un honnête succès (50), et lu celles qui avaient été imprimées (30). Dans plusieurs cas, les revues par exemple, le texte n'a pas été publié. Ailleurs, les Anglais sont très épisodiques, une apparition dans un prologue ou au détour d'une scène comique avec le touriste de service. Ce dernier ne prononce qu'un ou deux *Aôh!* et il aurait fallu voir son accoutrement et ses gestes pour saisir quels étaient les préjugés les plus courants sur les Britanniques.

Les ouvrages pour la scène où l'Anglais a une certaine part se divisent en groupes distincts. Les *adaptations* tout d'abord. Nous venons de voir *Le tour du monde en 80 jours*. Les *enfants du capitaine Grant* furent présentés au public du Châtelet en 1892; *Nell Horn*, de Rosny, fut porté à la scène du Théâtre libre en 1891; *Le petit Lord*, de Madame Hodgson Burnett, connut le succès à la Comédie parisienne en 1895.

Le *mélodrame* ensuite. Son action se situe généralement en Angleterre même ou dans les colonies britanniques. On y retrouve tous les thèmes du roman populaire du milieu du siècle, échanges d'enfants, sombres assassinats, saintes figures confondant les suppôts du Malin. L'intrigue se perd en détails scabreux, en rebondissements inattendus, en retournements spectaculaires. C'est du très mauvais Dickens retouché par un Féval maladroit. Mais la recette a du succès. *Les chevaliers du brouillard*, de Dennery et Bourget, date de 1857. Le théâtre de la Porte Saint Martin reprend cet ouvrage en 1883, en 1889, en 1904. *La voleuse d'enfants* d'Eugène Grange, pièce créée elle aussi sous Napoléon III, retrouve une seconde vie en 1882 aux Fantaisies parisiennes avec 69 représentations. *Les fugitifs* de Bourgeois et Dugué était une pièce d'actualité à sa création en 1858 puisqu'elle traite de la révolte des Cipayes. Le Châtelet la remonte en 1880 puis en 1895. Gaston Marot s'inscrit dans la même tradition lorsqu'il fait jouer en 1889 *Jack l'éventreur* et en 1901 les aventures de *Thomas Plumepatte*.

Pour ces auteurs la Grande-Bretagne offre l'avantage d'être un pays fortement contrasté où cohabitent les nobles et les meurtriers, la richesse et la misère. Les deux pôles de référence d'une action mélodramatique sont clairement constitués. On est très proche ici du modèle social britannique tel que nous l'avons esquissé plus haut à partir des romans anglais traduits en France. Mais la simplification est telle que l'on ne le reconnaît plus guère.

Dans *Les fugitifs*, l'officier Watson est l'aristocrate type de ce genre d'ouvrages : extravagant, riche à millions et courageux jusqu'à l'inconscience. "Watson: Tenez, à la fameuse charge de Balaklava . . . Maurice: Vous étiez en Crimée, monsieur? Watson: Le beau mérite puisque j'en suis revenu, avec cinq au six balles dans le corps, il est vrai, mais c'est un détail. J'arrive au fait grave . . . Eh bien, mon cher, j'ai perdu mon pince-nez sur le champ de bataille . . . je ne reconnaissais plus les Russes qu'à bout portant."⁴ L'affectation n'est qu'une manière d'euphémisme de la témérité. "Williams: Il y a deux trous de balle dans ton chapeau et ton épaulette droite est coupée. Watson: Ah! Vraiment! Un équipement tout neuf. Je ne pourrai plus me présenter nulle part."⁵

Que l'on passe du côté des méchants et l'image change du tout au tout. Des gens de sac et de corde, dans des bouges crasseux, comptent les rares sous volés aux bourgeois ou comptotent dans les vapeurs de l'alcool. "Oh! le gin! boisson faite avec le feu de l'enfer! le gin! sombre génie! dieu de la misère et frère de la mort! C'est le gin, Sheppard, qui a conduit ton père à Tyburn!"⁶

Dans ce monde de l'ombre la *police* joue un certain rôle, ridicule le plus souvent. Jack l'éventreur affronte le directeur de Scotland Yard lui-même, homme imbu de l'orgueil anglais et pour qui "l'Angleterre est la première nation du monde."⁷ "Sir Stevens: Quoi de neuf aujourd'hui? L'agent Trens: Peu de choses, Sir Stevens: trois vols avec effraction dans Regent Street; une tentative d'empoisonnement dans Oxford Street; un homme écrasé par un cab dans le Strand . . . Sir Stevens: Un Anglais? Trans: Un Français. Sir Stevens: Passons . . . Et vous Stoneps? L'agent Stoneps: Une

4 BOURGEOIS Anicet, *Les fugitifs*, Paris, Michel Lévy, 1858, p. 13

5 *Ibid.*, p. 38

6 DENNERY Adolphe, *Les chevaliers du brouillard*, Paris, Michel Lévy, 1857, p. 15

7 MAROT Gaston, *Jack l'éventreur*, Paris, Tresse et Stock, 1889, p. 3

rix entre femmes de l'armée du Salut; 942 personnes, de tout sexe et de toutes nations, dépouillées de leurs porte-monnaie; trois pendus dans Hyde Park . . . *Sir Stevens*: Des Anglais? *Stoneps*: Un Irlandais, un Ecossais et un Chinois. *Sir Stevens*: Passons . . . Londres devient la ville la plus tranquille du monde.”⁸

Si l'Angleterre est la première des nations, il fait peu bon s'y promener et l'on retrouve pickpockets et policiers dans *Les aventures de Thomas Plumepatte*. Là le ton tourne à la comédie même si l'intrigue est toujours aussi sombre. Le dialogue suivant est typique; il souligne la bêtise de l'Anglais possédé par une idée fixe et utilise le jargon de théâtre attribué généralement aux insulaires pour les ridiculiser. “*Thomas* (un Français): Eh! mais tu es spirituel, John! *John* (furieux): Nô! . . . pas spiritouel . . . Anglais! *Thomas*: C'est pas ce que je voulais dire!”⁹ Et plus loin “*Thomas*: Mon Dieu, mon pauvre John, que tu es donc arriéré! *John*: Nô! . . . pas arriéré! . . . Anglais! *Thomas*: C'est bien ce que je voulais dire!”¹⁰

Le groupe suivant est formé par les *pièces historiques*. On y trouve deux *Jeanne d'Arc*, celle du Châtelet, écrite par Joseph Fabre, et celle de la Porte Saint Martin, imaginée par P.-J. Barbier, en 1874. A sa reprise en 1890, avec Sarah Bernhardt dans le rôle principal, ce drame fut joué plus de 130 fois. Les Anglais y sont les méchants, sans rémission possible. Ils sont lâches, vains et cupides. Ils traitent Jeanne de ribaude et de sorcière, ils achètent les juges, corrompent les geôliers. L'infamie triomphant, l'auteur fait mourir brusquement le gardien de l'héroïne au moment où il jette un fagot sur le brasier. Ainsi, malgré les apparences, le mal est toujours puni. Au Châtelet, on est plus équitable. La pucelle lutte surtout contre les Français, l'aristocratie corrompue en particulier, dont la déchéance morale a permis aux Anglais d'envahir le pays. Jeanne d'Arc est la fille du peuple dont l'honnêteté intransigeante rachète la France. “*La Trémouille*: Jeanne a eu du courage et du succès; il lui manque la race, donnant seule des droits. *Dunois*: Si basse est sa naissance, haute est son âme. Ses services lui font une lignée d'ancêtres. En d'autres une race s'enterre; en elle, une race se fonde. *Charles VII*: Vous reprochez à Jeanne sa roture? Eh bien je vais l'anoblir. . . . Jeanne, . . . reçois l'accolade. Roturière, relève-toi noble. *Jeanne*: Sire, merci! *Charles VII*: Quelle sera ta devise? *Jeanne*: Sire, les miens ont toujours travaillé et moi-même j'ai tâché de faire bon labeur à votre service. Ma devise sera “Vive labeur!” . . . mon étendard sera la bannière du peuple!”¹¹

Cette concentration sur les dissensions internes au royaume de France permet de donner une noble stature aux Anglais. Bedford est présenté comme un homme de coeur que tourmente le procès de la femme-soldat. Warwick a plus d'acharnement contre la bergère de Domrémy mais ce sont les Français du tribunal, l'évêque Cauchon surtout, qui ont le plus mauvais rôle. Le plaidoyer de Jeanne est celui de l'union nationale, du réveil des forces vives du pays: les masses rurales, le peuple dont elle sort. Il s'agit pour les travailleurs de repousser la pourriture aristocratique. Fabre forge un mythe pour la IIIème République à la recherche d'un idéal démocratique. L'Anglais, dans ce cadre, n'est plus qu'un lointain faire-valoir, une simple donnée historique.

Louis XVII et *Les Jacobites* font partie de ce même groupe de pièces. Dans la première de ces oeuvres, seul le cadre est londonien, trois descendants prétendus du roi

8 *Ibid.*, pp. 3-4

9 MAROT Gaston, *Les aventures de Thomas Plumepatte*, Paris, Librairie Molière, 1901, p. 18

10 *Ibid.*, p. 19

11 FABRE Joseph, *Jeanne d'Arc*, Paris, Hachette, 1895, p. 116

décapité se retrouvant dans un parc de la capitale britannique. Avec les Jacobites, François Coppée traite du retour de Charles Edouard Stuart en Ecosse. A nouveau, l'Anglais n'est que l'ennemi plus ou moins lointain, l'habit rouge que l'on rencontre sur le champ de bataille. On ne peut parler de la personnalité de ces marionnettes.

Le quatrième groupe relève d'un genre assez ambigu, la *pièce musicale*, quelque chose entre la pièce à machines et la revue. Dans *le prince Soleil* d'Hippolyte Raymond le héros est le fils d'un rajah indien venu étudier en Europe pour voir "la grandeur, la force et la puissance du peuple anglais".¹² "La perfide Albion compte s'emparer ainsi de l'esprit du prince."¹³ La Grande-Bretagne est la puissance accapareuse ne cherchant qu'à annexer davantage de territoire. Mais ce motif est très secondaire, l'intérêt se portant sur l'histoire d'amour du prince et d'une jolie Suédoise.

Dans *Shakspeare*, opérette bouffe, l'Anglais de comédie fait son apparition. Cette histoire de contrebandiers met en présence des Espagnols et le gouverneur de Gibraltar, le major Black and White, ainsi que ses cousins, les Winning-Post. Le thème de la boulimie impérialiste se retrouve dans le couplet suivant:

"Une moule sur un rocher
Demeurait pacifique et fière
Quand près d'elle vint s'accrocher
Un Anglais d'Angleterre.
Une tempête soudain souffla
Alors la moule perdit courage
Si bien que l'Anglais l'avalait
Et s'annexa le coquillage.
Messieurs les Anglais, on les voit partout."¹⁴

Cette fable s'explique peut-être par la guerre des Boers qui vient de commencer lors de la parution de l'oeuvre. Mais les motifs du *shocking* (on appelle les pantalons des indispensables), du mauvais goût (on confond tisane et champagne), de l'avidité (on boit sans compter) sont eux des plus traditionnels.

Ces derniers traits sont essentiels aux pièces du groupe suivant, les *ouvrages comiques*, ceux d'Abel Hermant, par exemple, ou les succès encore actuels que sont *Le monde où l'on s'ennuie* et *La marraine de Charley*. Cette comédie, créée en 1894 au théâtre de Cluny, n'a d'ailleurs d'anglais que le cadre. Les quiproquos de l'intrigue sont ceux du vaudeville le plus classique. La Grande-Bretagne cependant offre une atmosphère exotique rendant plus crédibles certaines situations; la liberté de moeurs reconnue aux étudiants anglo-saxons, alliée au puritanisme des attitudes permet de donner sa cohérence à l'intrigue.

Dans d'autres comédies, seuls un personnage ou deux sont d'origine britannique, les touristes du *Train de plaisir*¹⁵, ou le bas-bleu anglais à l'intelligence mécanique du *Monde où l'on s'ennuie*.¹⁶ C'est une variante du type de l'institutrice, instruite, froide, laide et pratique: "Lucy a des lunettes et pas de gorge, ... c'est une manière

12 RAYMOND Hippolyte, *Le prince Soleil*, Paris, Kugelman, 1889, p. 2

13 *Ibid.*, p. 2

14 GAVAUT Paul, *Shakspeare!* Paris, Au ménestrel, 1899, p. 7

15 HENNEQUIN, *Le train de plaisir*, Paris, Librairie théâtrale, 1888

16 PAILLERON Edouard, *Le monde où l'on s'ennuie*, Paris, Calmann-Lévy, 1881

d'aérolithe qui est tombée ici pour quinze jours et qui y est depuis deux ans, une pédante qui correspond avec les savants, . . . une banquise anglaise."¹⁷

Dans *la doctoresse*¹⁸, on rencontre une catégorie d'Anglais très rarement représentée sur les scènes de France: toute une famille de dompteurs et de jongleurs, très obstinés, prêts à flirter ou à boxer, suivant les circonstances. Le monde du cirque est l'aboutissement logique du monde de la comédie. Le stéréotype est réduit à l'état brut.

Le préjugé fleurit aussi dans les ouvrages traitant de l'anglais en tant qu'obstacle à la communication. Tristan Bernard dans *L'anglais tel qu'on le parle*¹⁹ imagine un interprète d'hôtel qui n'a du métier que le nom. Assez naturellement les malentendus se succèdent entre touristes d'outre-Manche et leurs hôtes français. L'ouvrage se passe sur deux plans, ceux de la logique des héros insulaires et de la logique des comparses continentaux. Mais ils ne coïncident que rarement et souvent à tort. D'où le décalage comique qui suscite le rire. Le même artifice est employé dans *English school* où Adrien Vely présente une jeune femme et son professeur d'anglais. Ce dernier n'utilise que la méthode directe, ce qui amène la Française à s'exclamer: "Je n'aurais jamais supposé que l'on pût être si bouché, même en Angleterre."²⁰

L'anglomanie est prise à parti par Pierre Lamarche dans *L'anglais en une leçon* où, dans le plus pur style des turqueries du *Bourgeois Gentilhomme*, la servante explique au jeune amoureux que pour entrer dans les bonnes grâces de son maître il faut agir à la mode insulaire. Ceci en ces termes: "Allons! En garde! (Il se redresse). Commencez par relever vos pantalons! (Il obéit). C'est le chic anglais. Tenez-vous raide comme la Justice! (Il obéit et passe de droite à gauche en marchant avec raideur). Parfait! Quand je vous présenterai au patron, serrez-lui la cuiller en la secouant trois fois . . . C'est la politesse anglaise. Mettez cette casquette de jockey. Et si le patron vous invite au lawn-tennis, prenez-en à votre aise: enlevez vos bottines et mettez des pantoufles . . . prenez cette raquette, elle est indispensable . . . Ah! j'oubliais, un camélia. Voilà, on jurerait que vous arrivez du . . . Jockey-Club. Maintenant il s'agit de parler anglais. C'est bien simple. Yes, c'est oui. Goude morninne, miss, bonjour, Mademoiselle. Aïe love you, je vous aime . . . tout va bien, ol raïte! Dans toutes les phrases vous placez la charrie avant les boeufs, le masculin pour le féminin, et vice versa. . . Enfin, pour terminer cette théorie, retenez bien ces trois proverbes: business is business, to bi or not to bi, taïme is money. Et voilà le génie de la richesse, de la volonté et de la puissance des Anglais."²¹

Une méthode de communication qui étonne les Français autant que l'idiome de Shakespeare, c'est le flirt. A tel point que Michaud d'Humiac écrit pour la Comédie Française, en 1897, *Miss Cherry, professeur de flirt*²², lever de rideau où un mari et une femme se rencontrent à l'école de flirt et refont connaissance sous l'oeil critique de Miss Cherry, toute à l'application de ses théories.

17 *Op.cit.*, pp. 26-7

18 FERRIER Paul, *La doctoresse*, Paris, Tresse et Stock, 1889

19 BERNARD Tristan, *L'anglais tel qu'on le parle*, Paris, Librairie théâtrale, 1899

20 VELY Adrien, *English school*, Paris, Librairie théâtrale, 1907, p. 22

21 LAMARCHE Pierre, *L'anglais en une leçon*, Paris, Librairie théâtrale, 1904, pp. 9 à 11

22 MICHAUD D'HUMIAC Léon, *Miss Cherry, professeur de flirt*, Paris, Ollendorff, 1887

c) Une représentation de l'Anglais

L'Anglais de théâtre est essentiellement un être obtus, tenace, chauvin, incapable de communiquer, faussement élégant, affecté, gros buveur, étrange mangeur, voleur souvent, flirteur parfois, toujours ridicule. L'épaisseur du trait est telle, le choix des caractéristiques si mince, que la caricature est totale. La volonté, la force et l'action restent cependant la base de la psychologie britannique sur les scènes françaises.

Le roman, la littérature enfantine et le théâtre offrent une image semblable des insulaires même si, en passant d'un genre à l'autre, il y a eu appauvrissement de la vision, simplification du portrait. Nous avons vu que ceci s'expliquait tout d'abord par les contraintes de chaque type d'écrits. La narration romanesque permet une analyse fouillée de l'âme des héros, le récit pour la jeunesse favorise l'aventure au détriment des personnages qui la vivent, la scène concentre tout sur l'intrigue et les acteurs deviennent porte-parole ou porte-drapeau d'un type, le type national en ce qui nous concerne.

Le roman, le feuilleton éducatif ou le théâtre devaient s'adresser ensuite à des publics différents, le roman touchant plutôt une bourgeoisie instruite, le feuilleton, des enfants de milieux divers (grâce à une diffusion soutenue par les écoles), le théâtre, tous les mondes, surtout si l'on se rappelle que l'on a affaire à des vaudevilles et à des spectacles à machines en particulier, pièces qui devaient jouer un rôle social proche de celui du cinéma entre les deux guerres ou de la télévision actuellement.

A croire qu'une vision de plus en plus simplifiée de l'Anglais correspondrait à une instruction de plus en plus limitée des groupes sociaux touchés par les divers moyens d'expression collectifs. Pourrait-on supposer que le monde de la petite bourgeoisie ou celui du travail, peu informés sur la Grande-Bretagne ou la France, s'accrochent à des stéréotypes simples, représentant le squelette d'une image commune à tout le pays? Pourrait-on supposer que cette vision, généralement moins favorable que celle de l'élite, soit plus chargée affectivement parce qu'elle concentre en elle le désir d'explication que les classes dites inférieures ont de leur position dans la société française? Plus aliénées, elles auraient besoin d'un bouc émissaire anglais, américain ou allemand précis, sans ambiguïté, qui puisse porter facilement les difficultés de la vie quotidienne de chacun — le théâtre devenant le lieu favorable de l'évasion et l'étranger sur scène la justification de tous les maux.

Une telle hypothèse repose tout le problème de la relation entre le caractère national français et la vision de l'Anglais, de la valeur sociologique et psychologique de l'image et du préjugé. Nous l'avons déjà évoqué en discutant du modèle de l'âme anglaise dans les romans français, nous l'avons sous-entendu en citant la contradiction possible de deux visions du monde, la catholique et la protestante, ceci au détour de notre lecture du roman canadien de Jules Verne.²³

En étudiant les manuels scolaires comme dernier témoignage indirect de la vision de l'Anglais en France, nous entrons dans un domaine qui pourra éventuellement préciser quelques-unes des questions que nous venons de poser. Le livre d'histoire est en effet le porteur plus ou moins conscient des valeurs de civilisation d'un pays et d'une époque. Il réinterprète le passé à la mode du présent, sous-entend une idéologie. La manière dont l'Anglais y est présenté révèle ces a priori et peut nous indiquer qui s'oppose à qui et comment.

E. LES MANUELS D'HISTOIRE

a) L'enseignement de l'histoire

Sous la III^{ème} République, l'enseignement de l'histoire joua un rôle prépondérant dans les écoles, laïques ou religieuses. Le ministère de l'Éducation nationale, par ses programmes officiels, entraînait les écoles libres dans le sillage des institutions d'État. Les établissements privés avaient tendance à s'aligner sur l'école publique, même si l'on y utilisait des manuels spécialement écrits dans l'optique catholique.

C'est en 1867, sous le Second Empire, que l'histoire et la géographie devinrent obligatoires dans l'enseignement primaire. Plus tard l'article premier de la loi du 28 mars 1882 confirma la place de l'histoire dans le cadre des études, particulièrement celle de la France y compris la période contemporaine. L'arrêté du 18 janvier 1887 stipula enfin que l'enseignement de l'histoire et de la géographie comporterait environ une heure de leçon par jour.

Henry Le Monnier, dans sa brochure sur *L'enseignement de l'histoire dans les écoles primaires* rappelle le système de programmation utilisé par le ministère. Chaque année, on reprend des éléments déjà vus pour les compléter et préparer les cours de l'année suivante, ce qui "permet de nuancer et de graduer l'esprit de l'enseignement".¹

On commence en classe enfantine par "des anecdotes, des récits biographiques tirés de l'histoire nationale, des contes, des récits de voyage".² Puis, au cours élémentaire, l'instituteur "donne des entretiens familiers sur les grands personnages et les faits principaux de l'histoire nationale jusqu'au commencement de la guerre de Cent ans".³ Avec les élèves de degré moyen, il insiste "exclusivement sur les faits essentiels depuis cette guerre".⁴ Au cours supérieur, il reprend "méthodiquement toute l'histoire de France en approfondissant la période moderne"⁴ et il traite très sommairement des grands événements d'histoire générale mais seulement dans "leurs rapports avec l'histoire de France".⁴

Le Monnier souligne que l'enseignement oral est fondamental en histoire car le maître est plus important que le manuel "pour développer chez les enfants le sentiment du patriotisme".⁵

En 1891, Alfred Pizard, inspecteur d'académie de Paris, reprend le même thème et insiste sur la valeur formative d'une conception de l'histoire centrée sur la France: "L'histoire nationale est devenue pour les enfants qui ont grandi sur les bancs de l'école depuis 1867 le pain quotidien de leur âme et il leur est distribué avec largesse... On ne leur dissimule pas le but immédiatement poursuivi car on les initie aux sacrifices que la France attend d'eux... en leur racontant nos gloires anciennes et nos récents désastres. Puissent-ils nous rendre les unes et effacer les autres!"⁶ Le passé a valeur de propagande et d'initiation pour le présent. L'histoire de France doit forger le tempérament des générations futures, les préparer à la mort pour le rachat de la faute

1 LE MONNIER Henry, *L'enseignement de l'histoire dans les écoles primaires*, Paris, Imprimerie nationale, 1889, p. 5

2 *Ibid.*, p. 5

3 *Ibid.*, p. 4

4 *Ibid.*, p. 5

5 *Ibid.*, p. 12

6 PIZARD Alfred, *L'histoire dans l'enseignement primaire*, Paris, Delagrave, 1891, p. VI

des pères. L'enseignement est partial, pour ne pas dire partisan. La vision historique subjective. L'instruction devient catéchisme, le nationalisme religion.

A l'école primaire "il convient de rester fidèle à la vieille maxime d'Augustin Thierry: l'homme moral, c'est la matière de l'histoire".⁷ "L'histoire étudie les relations plus que les faits. Or ces relations, ces enchaînements d'événements, sont toujours produits ou au moins modifiés par des causes volontaires, soit qu'elles remontent aux chefs souverains d'Etats absolus, soit qu'elles puissent être légitimement attribuées aux sociétés qui se gouvernent elles-mêmes en liberté. Ces actes accomplis volontairement sont essentiellement libres; ils entraînent donc toujours une responsabilité pour les auteurs. . . .

L'oeuvre magistrale du maître est de saisir cette responsabilité et de la mettre en pleine lumière; car si les faits du monde physique et naturel doivent être expliqués, les événements de la vie des individus et des nations doivent être expliqués et jugés. Ils sont bons ou mauvais, justes ou injustes, utiles ou dangereux; en aucun cas ils ne sont indifférents."⁸

L'auteur n'explique pas ce qu'il entend par justice ni quels sont les critères d'appréciation du bon et de l'utile. Il semble pourtant que le bien de la nation est la base de tout jugement. Cette conception de l'histoire peut nous paraître dépassée et dangereuse mais elle représente une révolution par rapport aux exercices mnémotechniques qui formaient auparavant l'essentiel du savoir historique inculqué aux enfants. Ici au moins l'histoire a une valeur pédagogique de formation du caractère.

Les grandes réformes scolaires des années 80, inspirées par Jules Ferry, n'ont pas pris la forme d'un seul programme. Des révisions se succédèrent en 1887, 1890, 1902, par exemple, ce qui condamna les auteurs de manuel à remettre plus d'une fois sur le métier leur ouvrage, à y ajouter ou à en retrancher des chapitres, à mettre à jour certains paragraphes. Ainsi, à partir de 1902, un chapitre sur le développement intérieur des grandes puissances devint normal. Une étude de l'expansion industrielle, économique et coloniale de l'Europe devint usuelle.

L'histoire au niveau secondaire est fondamentalement la même que dans les écoles primaires bien que d'autres décrets en ordonnent l'enseignement. Seuls les détails sont plus nombreux, les développements plus importants. Les auteurs de manuels sont souvent les mêmes et ils reprennent mot à mot des chapitres entiers d'un livre à l'autre. Certains manuels sont spécialement recommandés aux jeunes filles (Gagnol; Choublier), d'autres aux écoles normales (Blanchet; Pouthas) ou aux élèves de Saint Cyr (d'Arsac; Gourraigne).

Le marché du livre scolaire est très morcelé, de nombreuses maisons d'édition publiant un ou une série de manuels d'histoire. Elles ont généralement leurs auteurs attirés, Ammann et Coutant chez Nathan, Ducoudray chez Hachette par exemple, ou Seignobos chez Colin.

Ces historiens, en compagnie de Lavis, participent activement au renouveau de leur discipline et produisent des oeuvres d'une remarquable impartialité. Sous l'influence de Taine ou de Brunetière, qui, dans le domaine de la critique, effectuent un travail parallèle, ils veulent être d'une objectivité scientifique pour mettre au point de nouvelles méthodes d'analyse historique.

⁷ *Ibid.*, p. 76

⁸ *Ibid.*, p. 79

	Guerres coloniales	Révolution, Empire	Monarchie de Juillet	Crimée	L'impérialisme	L'Égypte	Les Indes	La Chine	L'Afrique	Politique interne du Royaume Uni	Politique interne de la France	
<i>RC</i>												
d'Arsac	-	-										
Bailleux	-											
Baudrillart	-			±							+	N
Delmont				±	+						-	
Gagnol			-	±						+		
Girard	-	-		+								
Hubault		-										
Piolet							+					
Reynes	-											N
Thirion		-										N
Uny										±		N
<i>laïques</i>												
Amman	-	-				-	+			+		
Bérard	±	±										
Bernard							+		±			
Blanchet	+										+	R
Brouard	-	-									+	
Brugere					±	±				+	+	R
Cardon											+	R
Choublier		±	±				+				+	R
Corréard		+								+	+	
Crémieux	±				±					+	+	
Driault					+					+	+	R
Dalliès	-				±							
Darles		-			±			±				
Ducoudray	-	-		+	+	+				+	+	R
Dufayard					+					+	+	R
Gazeau					+		+					
Gourraigne										+	+	
Milhaud									+	+		
Monin					±					+	+	
Normand	-	-		+					±	+	+	R
Nouvel		-					+			+	+	R
Pouthas	±	±					±			+	+	
Roye	-									+	+	
Seignobos		±									+	
Toussenel		-									+	
Vast		+		±	+			±		+	+	R
Wahl		-			±						+	

+ traitement favorable

N nationaliste vieille France

- traitement défavorable

R pro-républicain

± traitement partagé

Les manuels et l'histoire

Bien des auteurs de manuel cependant n'ont pas cet admirable métier de critique et préfèrent reprendre les faits selon leurs convictions propres, ce qui conduit à des versions très différentes des mêmes événements. Les écrivains catholiques soutiennent tel propos, les défenseurs de la République tel autre. En filigrane se dessinent les luttes intestines de la France à la fin du siècle dernier.

Et l'Anglais? Vu le parti pris nationaliste des programmes, entièrement centrés sur la France, la Grande-Bretagne n'existe qu'en fonction de son voisin continental. D'autre part la France étant le sujet central des manuels, et non les Français, son répondant outre-Manche est l'Angleterre et non les Anglais. Ceux-ci n'apparaissent que comme les exécutants d'une volonté qui les dépasse. Le Royaume Uni est pourtant un acteur important du drame français, il est l'adversaire le plus ancien, celui dont la rivalité s'est constamment opposée aux desseins de la France au cours des siècles. Il est le tenant des batailles, la perfide Albion. De plus, l'évolution propre de la Grande-Bretagne n'étant qu'esquissée, cette opposition permanente semble due à la seule mauvaise volonté de la nation voisine.

Ce n'est qu'à partir de 1902 que l'on présente l'évolution démocratique de l'Angleterre, ses difficultés avec l'Irlande et la montée de l'impérialisme. La Grande-Bretagne s'affirme comme un personnage à part entière et sa rivalité avec la France devient plus claire. Parallèlement les ouvrages du début du siècle traitent avec moins de détails les épisodes guerriers. Le ton s'élève. L'influence de la critique historique semble avoir acquis droit de cité auprès des responsables de l'Education nationale.

Nous étudierons la relation France-Angleterre à travers quelques moments privilégiés de l'histoire moderne (1453 à 1789) et contemporaine (1789 à 1904) tels qu'ils furent présentés dans les manuels. Nous tenterons de voir s'il y a différence d'opinion sur le Royaume Uni ainsi que le pourquoi de ces différences, si elles existent.

b) L'Angleterre des manuels

i. Les guerres coloniales sous Louis XV

Est-ce projection sur le passé des querelles de la fin du 19^{ème} siècle? En tout cas les auteurs français condamnent tous l'attitude de l'Angleterre d'alors. Seul Crémieux, dont le *Précis d'histoire des temps modernes* date de 1905, est neutre. "Les deux empires coloniaux anglais et français se retrouvaient partout côte à côte; ils devaient être rivaux."⁹

Ailleurs, laïcs et religieux tombent d'accord pour flétrir le Royaume Uni. "La prospérité commerciale et coloniale de la France offusquait l'orgueil et enflammait la cupidité de l'Angleterre. Injustice, perfidie, violence, rien ne lui coûta pour satisfaire sa jalousie et son avarice."¹⁰ "Notre éternelle ennemie . . . cherchant prétexte à la guerre, commença par s'emparer dans les Antilles des îles Tobago, Sainte-Lucie, Saint-Vincent et de la Dominique . . . Pour répondre aux justes demandes de la France, . . . l'amiral Boscawen . . . captura deux de nos vaisseaux de ligne, au mépris du droit des gens . . .

9 CREMIEUX A., *Précis d'histoire des temps modernes*, Marseille, Ferran, 1905, p. 587

10 AMMANN A., *Cours normal d'histoire*, Paris, Nathan, 1884, p. 396

Presque en même temps, les Anglais couraient sus aux navires français sur toutes les mers à la fois.”¹¹ “En 1756, l’Angleterre rouvrit les hostilités contre la France sous prétexte que celle-ci avait empiété sur le territoire anglais du Canada, mais en réalité par jalousie de notre prospérité coloniale.”¹² “Les Anglais, toujours avides de s’agrandir aux dépens de leurs voisins, ne firent pas de difficulté pour envahir une partie du Canada et de la vallée de l’Ohio . . . Les Français exaspérés d’une si odieuse violation du droit des gens voulurent user de représailles; mais Louis XV refusa d’envoyer les renforts nécessaires. Ce prince eut encore la faiblesse de sacrifier . . . Dupleix qui ruinait alors la Compagnie des Indes. . . Les Anglais ne furent point encore satisfaits; leurs flottes insultèrent le pavillon français . . . L’Angleterre voulait une rupture.”¹³ “La France dominait alors directement ou indirectement sur plus d’un tiers de la péninsule indienne. . . Sous la conduite de Clive et de Lawrence, les Anglais soutenaient les adversaires de Dupleix”¹⁴, “et reprenaient tous les projets de ce dernier; ils nous enlevèrent nos alliances et nos possessions: aujourd’hui ils ont dans les Indes plus de deux cent millions de sujets qui eussent été les nôtres.”¹⁵ “Ils exploitèrent indignement les malheureux Hindoux.”¹⁶ “L’exemple donné par Clive ne fut que trop suivi par les agents de la Compagnie devenus les oppresseurs des indigènes. Leur avidité, leurs exactions révoltèrent l’humanité.”¹⁷ “La puissance anglaise s’est déshonorée par sa rapacité, ses perfidies et ses cruautés barbares.”¹⁸

Nous avons pu juxtaposer sans autre les citations tirées d’ouvrages les plus divers. Le ton reste le même partout; l’Anglais est le méchant, qu’il soit en présence des Français, des Indiens ou des Canadiens.

ii. La Révolution et l’Empire

“L’Angleterre seule possède le ressort nécessaire à la lutte; elle est la seule puissance redoutable à la Révolution parce qu’elle y oppose des forces de même nature: une nation combattant pour ses principes, ses intérêts, ses traditions. La guerre maritime lui échappe par la ruine de la marine française . . . Elle est contrainte de nouer des coalitions, de stipendier des mercenaires.”¹⁹

Cette vision des guerres de la Révolution est rare dans les manuels de l’époque. Seul Vast va plus loin et fait preuve d’anglophilie: “L’Angleterre, pays d’aristocratie, c’est-à-dire d’inégalités et de privilèges, fière de ses libertés politiques, ne pouvait être longtemps d’accord avec la France démocratique où l’égalité complète fondée sur le droit naturel avait été proclamée . . . en face de la piteuse mine des coalitions continentales, elle fit grande figure. La force morale autant que la puissance matérielle l’a fait triompher de son redoutable ennemi.”²⁰

11 ARSAC Jean d’, *Cours d’histoire de France et d’histoire générale*, Paris, Palmé, 1883, vol. I, p. 535

12 DALLIES J., *Histoire générale*, Paris, Gedalge, 1883, p. 280

13 GIRARD M., *Histoire de France*, Paris, Delhomme et Brigue, 1888, pp. 736-37

14 POUTHAS C., *Eléments d’histoire générale*, Paris, Delalain, 1886, p. 230

15 BAUDRILLART A., *Histoire générale*, Paris, Oudin, 1887, p. 476

16 BAILLIFUX L., *Notions d’histoire générale*, Paris, Putois Cretté, 1886, p. 336

17 ROYE F., *Leçons d’histoire de France*, Paris, Delagrave, 1890, p. 220

18 BAILLIFUX L., *op.cit.*, p. 336

19 CORREARD F., *Histoire*, Paris, Masson, 1892, p. 141

20 VAST H., *Histoire*, Paris, Delagrave, 1895, p. 13

Tous les autres auteurs désapprouvent sans appel le comportement de la Grande-Bretagne sous la Révolution et l'Empire. Ainsi d'Arsac prend le contrepied de Corrèard: "Angleterre s'obstina dans sa haine et dans son égoïsme. . . . Depuis Trafalgar, . . . cette vieille ennemie . . . parcourait les mers en maîtresse tyrannique . . . Inattaquable dans son île, . . . elle occupait le Portugal, soutenait la résistance des Espagnols, surveillait toutes nos côtes, excitait par des négociations secrètes tous les mécontents, trafiquait en secret avec l'Allemagne; sous son influence la Russie allait bientôt prendre les armes."²¹ Et Madame Bérard d'accuser les insulaires de "fomenter"²² des coalitions, Brouard lui, de rompre la paix d'Amiens "en refusant d'évacuer l'Egypte. C'était peu noble, peu digne d'une grande nation. Mais hélas! ce n'est pas aujourd'hui que vous remarquez que la politique de l'Angleterre n'est pas toujours d'accord avec l'honneur et la saine morale".²³

Un leitmotiv revient sans cesse: les Anglais opèrent sans déclaration de guerre, ce qui convient parfaitement à leur réputation d'infâmes hypocrites. Chaque manuel reprend l'épisode de l'embargo britannique sur 1200 navires de commerce français lors de la rupture de la paix d'Amiens en 1803.

On retrouve le thème de la duplicité chez Hubault. "L'Angleterre bombardà Copenhague, capitale de notre fidèle allié, le Danemark, sans déclaration de guerre puis risqua sa petite armée sur le sol d'Espagne, favorable à la tactique et à l'opiniâtreté de Wellington"²⁴ et chez Normand qui en fait presque une affaire de mauvaise humeur: "Après Trafalgar, nous fûmes alors moins que jamais en état de tenir tête aux Anglais sur mer: nos corsaires continuèrent cependant à tourner autour d'eux . . . il y eut là toute une série d'exploits où éclatèrent librement la gaîté et l'audace françaises. Les Anglais, vexés et battus, y répondirent en accablant de mauvais traitement les prisonniers qu'ils parvenaient à faire et en les internant à Portsmouth sur de vieux navires où ils mouraient presque tous de faim et de misère."²⁵

L'histoire des pontons n'est que l'illustration au niveau des individus de la lâcheté britannique, déjà évidente dans le fait que "l'Angleterre, pour effrayer les neutres, avait attaqué le plus faible d'entre eux, le Danemark".²⁶ D'ailleurs, la Grande-Bretagne "à la haine fanatique ne recule pas même devant l'odieux moyen de l'assassinat".²⁷

Les manuels catholiques sont les plus acharnés, dans le ton surtout. Baudrillart relève que Napoléon fut "indignement traité"²⁸ à Sainte Hélène, Girard souligne que "les haines de l'Angleterre contre la France s'étant réveillées avec toute leur vivacité, les gazettes anglaises vomirent des torrents d'injures contre le Premier Consul et sa famille"²⁹ et que "les Anglais essayèrent de se débarrasser de Napoléon en excitant des complots contre lui".³⁰ Pour Thirion, l'embargo sur les bateaux français devient "un acte de piraterie"³¹ et le blocus continental un exemple "de mépris du droit des gens

21 ARSAC Jean d', *op.cit.*, vol. II, pp. 136, 149 & 215

22 BERARD Mme, *Résumés d'histoire*, Paris, Fouraut, 1893, p. 45

23 BROUARD E., *Leçons d'histoire de France*, Paris, Hachette, 1883, pp. 429 - 30

24 HUBAULT G., *Histoire générale*, Paris, Delagrave, 1889, p. 558

25 NORMAND C., *Cours d'histoire*, Paris, Colin, 1901, p. 117

26 ROYE F., *op.cit.*, p. 346

27 TOUSSENEL T., *Cours d'histoire contemporaine*, Paris, Delagrave, 1884, vol. I, p. 169

28 BAUDRILLART A., *op.cit.*, p. 548

29 GIRARD M., *Nouveau cours d'histoire*, Paris, Belhomme et Brigueuet, 1887, pp. 459 - 60

30 *Ibid.*, p. 461

31 THIRION P., *Histoire contemporaine*, Paris, Lecoffre, 1901, p. 197

ordinaire”³² aux Anglais. La félonie rapporte puisque “pendant la Révolution et l’Empire, la Grande-Bretagne avait pris Malte . . . et Heligoland, . . . puis elle s’était fait donner le protectorat des îles Ioniennes. Mais ses grandes conquêtes étaient hors d’Europe. Comme d’habitude, pendant qu’elle excitait les peuples du continent, elle s’était garni les mains. . . . En réduisant la France à ses anciennes frontières, elle l’écartait de la mer, paralysait sa politique coloniale et, autant que cela pouvait dépendre d’elle, écartait sa rivalité”.³³

A croire que le Royaume Uni avait créé Napoléon pour abaisser la France et voler les colonies des pays européens tombés sous la coupe de l’empereur!

iii. *La Monarchie de Juillet*

La méfiance française vis-à-vis de l’Angleterre, fondée sur les défaites du 18ème et du début du 19ème siècle, ne s’atténue guère sous Louis-Philippe. Les auteurs de manuels considèrent la première ébauche d’Entente cordiale, tentée par Guizot, comme une dangereuse erreur puisque cela “n’empêche pas l’Angleterre de combattre à outrance les intérêts français”³⁴ et “Guizot de montrer une condescendance pusillanime envers la Grande-Bretagne”.³⁵

Et c’est l’affaire Pritchard, “Anglais à la fois missionnaire, consul et pharmacien, qui engagea la reine de Tahiti à préférer la protection de l’Angleterre à celle de la France. Aucune réparation ne nous fut faite”.³⁶ Thirion noircit le tableau. Pour lui “Pritchard fut enfermé dans un blockhaus pendant neuf jours. Le gouvernement anglais, qui avait déjà obtenu que l’annexion de Taïti fut révoquée, imagina qu’on l’avait grossièrement outragé dans la personne de son agent et réclama une indemnité”.³⁷ Et l’auteur catholique continue sur l’affaire des mariages espagnols, autre épisode souvent cité, où il voit la main du prince Albert, l’époux de la reine Victoria, “toujours disposé à employer son influence considérable contre la France”.³⁸

iv. *La guerre de Crimée*

Cet événement divise davantage les historiens. L’Angleterre a été clairement aux côtés de la France. On ne peut l’accuser complaisamment de trahison de dernière minute. Mais on peut laisser entendre que l’organisation déplorable des alliés était due aux Britanniques dont “la lenteur avait ralenti la marche sur Sébastopol”³⁹ et dont le chef “lord Raglan, vieil Anglais de soixante-six ans, vétéran des guerres du premier Empire, à la tenue très digne, était d’une incapacité têtue. Par un sot orgueil, il fit ainsi massacrer à moitié la brigade de cavalerie légère Cardigan pour reprendre quelques canons”.⁴⁰

La critique peut être moins directe: “La guerre de Crimée s’acheva glorieusement par la prise de Sébastopol, mais elle coûta à la France 75’000 hommes et ne profita

32 *Ibid.*, p. 197

33 *Ibid.*, pp. 261–2

34 GAGNOL M., *Cours d’histoire*, Paris, Poussielgue, 1900, p. 400

35 UNY J., *L’époque contemporaine*, Paris, Poussielgue, 1904, p. 162

36 ARSAC J. d’, *op.cit.*, p. 493

37 THIRION, *op.cit.*, p. 409

38 *Ibid.*, p. 409

39 *Ibid.*, p. 536

40 *Ibid.*, pp. 537–8

qu'à l'Angleterre"⁴¹ ou plus insidieuse: "A l'Alma, les Anglais, plus lourds, plus lents, eurent plus de peine et perdirent plus de monde que les Français"⁴² et "à Inkermann, ce furent nos zouaves qui sauvèrent les Anglais".⁴³

Mais la majorité des manuels, dont les laïques, reconnaît aux insulaires plus de qualités que de défauts, en particulier à Inkermann. Cette bataille permet d'opposer heureusement la France à l'Angleterre. "Tout l'honneur de la victoire revenait à l'inébranlable solidité des soldats anglais et à la brillante bravoure des Français."⁴⁴ Gagnol dit la même chose en d'autres termes: "Les Anglais étaient six mille contre soixante mille Russes. Ils résistèrent avec un flegme et une opiniâtreté toute britannique. Rien ne put lasser ni la bonne humeur des Français, ni la froide constance des Anglais."⁴⁵ Ducoudray parle lui de "froide intrépidité"⁴⁶ et l'on retrouve ces mêmes qualités le "8 septembre 1855, lorsque après des miracles de constance, la furie française et la solidité anglaise eurent leur récompense: la tour de Malakoff fut emportée et Sébastopol prise".⁴⁷

v. Les affaires coloniales au 19ème siècle

a) L'impérialisme

Uny ne fait que décrire "le développement prodigieux de l'Angleterre . . . qui réalise la devise inscrite sur les boutons de ses artilleurs: ubiqué. Elle fait flotter son pavillon sur toutes les mers et sur toutes les terres, inonde le monde entier des produits de son industrie et peut par sa flotte à vapeur, militaire et marchande, entrer en lutte avec toutes les marines du monde réunies".⁴⁸ Vast et Jallifier donnent, sans prendre parti, une raison démographique et psychologique à cette expansion: "La race anglo-saxonne est très prolifique et elle est portée par atavisme aux voyages maritimes et aux établissements lointains. Elle a toutes les qualités requises pour le peuplement des mondes inoccupés."⁴⁹ Ainsi "les Anglais ont colonisé le continent australien, la seule de leurs colonies qui n'ait pas été enlevée à d'autres états".⁵⁰ Ici la note devient déjà plus critique. Delmont reconnaît que le gouvernement anglais est responsable lui aussi de la poussée impérialiste britannique. "Etendre et protéger leur commerce, agrandir et fortifier l'immense empire colonial qu'ils possèdent dans le monde, tel était le but que poursuivaient les ministres de la Grande-Bretagne avec une persévérance aussi admirable que la sagesse qui présidait à leur politique intérieure."⁵¹

Gourraigne tente d'aller plus loin: "L'impérialisme est né de causes complexes. Les unes sont d'ordre sentimental: par exemple la foi qu'a tout Anglais dans la supériorité et la mission providentielle de sa race; la fierté que lui inspirent les exploits de ses soldats et de ses voyageurs qui implantent dans les régions lointaines la souveraineté

41 VAST H., *Notions d'histoire générale*, Paris, Delagrave, 1886, p. 393

42 UNY J., *op.cit.*, p. 259

43 BAILLEUX L., *op.cit.*, p. 376

44 DELMONT T., *Histoire contemporaine*, Tours, Cattier, 1884, p. 689

45 GAGNOL, *op.cit.*, p. 465

46 DUCOUDRAY G., *Abrégé d'histoire contemporaine*, Paris, Hachette, 1893, p. 396

47 GIRARD M., *Nouveau cours d'histoire contemporaine*, p. 925

48 UNY J., *op.cit.*, p. 435

49 VAST H., *Histoire*, p. 405

50 DARLES J., *Histoire contemporaine*, Paris, Librairie classique A. Guédon, 1889, p. 657

51 DELMONT T., *op.cit.*, pp. 563-4

britannique; le besoin mystique de donner une forme concrète à l'épopée obscure des explorations et des conquêtes; le souci d'unir par le lien très solide des sentiments comme des intérêts des hommes disséminés sur tous les points du globe, unis déjà fortement par la communauté du berceau, de la langue et des traditions. Les autres causes sont économiques: la nécessité d'assurer des débouchés à l'industrie nationale ... L'impérialisme a eu pour résultat de réveiller les sentiments belliqueux des Anglais."⁵²

Dans l'ensemble, le thème impérial n'est qu'esquissé et la critique n'est que légère. Il en va différemment lorsque les manuels présentent les luttes coloniales elles-mêmes, présentation que préface bien cette dernière citation: "L'Angleterre qui semble personnifier l'impérialisme à sa plus haute puissance est dans un état de surcharge. Sa santé et sa richesse l'accablent. Pléthorique jusqu'à l'obésité. Le sang jaillit de tous ses pores. Elle n'en peut plus. Le profit est loin d'être proportionné aux sacrifices."⁵³ L'expansion coloniale est-elle le début de la déchéance, le dernier éclat d'un astre mourant?

b) L'Egypte

Les manuels sont unanimes. La France a été gravement lésée par l'occupation de l'Egypte par l'Angleterre. Déjà "au Congrès de Berlin, toujours hardie et avide, elle s'était adjudgée une part de la Turquie qu'elle prétendait défendre ... En 1882, elle s'installa audacieusement en Egypte sous prétexte d'y maintenir l'ordre et de mieux administrer le pays. Elle chercha à dominer toute la vallée du Nil et ... garda avec jalousie le canal de Suez et la mer Rouge."⁵⁴

Grâce à la voie d'eau, construite par la France, "la vallée du Nil était devenue le coeur de l'Afrique. Il n'en avait pas fallu davantage pour que les Anglais cherchassent à mettre la main dessus. Leur entreprise fut menée avec une habileté consommée. Ils commencèrent par acheter au Khédive ses 177'000 actions ... puis ce fut le condominium anglo-français ... avant de supplanter la France elle-même sous prétexte de rétablir l'ordre".⁵⁵ Même Vast, généralement favorable aux Britanniques, attaque: "Les Anglais intervinrent avec une brutalité sauvage et bombardèrent odieusement Alexandrie."⁵⁶ "Depuis, l'Egypte est quasi britannique. Quand les puissances hasardent quelques représentations, Londres répond que les troupes de Sa Majesté évacueront l'Egypte dès que leur présence n'y sera plus nécessaire. On sait ce que cela veut dire en anglais!"⁵⁷ D'ailleurs "l'Angleterre n'est pas sans inquiétude sur la solidité de sa domination dans la vallée du Nil inférieur; ... aussi le gouvernement anglais se montre-t-il jaloux des souvenirs que la France a laissés en Egypte".⁵⁸

Il faut attendre le début de notre siècle pour voir rappeler que la France n'a pas joué son rôle dans cette affaire, "son abstention laissant les mains libres à l'Angleterre

52 GOURRAIGNE L.-G., *Cours d'histoire contemporaine*, Paris, Masson, 1905, pp. 472 - 3

53 BRUGERETTE J., *L'époque contemporaine*, Tours, Cattier, 1904, p. 593

54 BAILLEUX L., *op.cit.*, pp. 385 & 387

55 AMMANN A., *Tableau politique et économique du monde contemporain*, Paris, Nathan, 1896, p. 341

56 VAST H., *Histoire*, p. 370

57 GAZEAU F., *Précis d'histoire contemporaine*, Amiens, Piteux, 1891, p. 534

58 DRIAULT E., *Précis d'histoire*, Paris, Alcan, 1898, p. 451

... pour accomplir son brigandage politique”.⁵⁹ Le Royaume Uni, lui, “a profité de sa situation prépondérante pour réorganiser le pays, y montrant d’ailleurs le sens pratique qui le caractérise, travaillant pour lui-même autant que pour l’Egypte”.⁶⁰ Le ton est moins violent mais l’amertume reste forte même au moment de l’Entente cordiale qui régla sur le papier les zones d’influence de la France et de l’Angleterre en Afrique du Nord. La blessure d’amour-propre a été trop vive pour que l’on puisse se permettre une vue impartiale de la situation au Proche Orient.

c) Les Indes

A noter un phénomène intéressant à propos de ce pays. La domination anglaise, si critiquée dans les manuels à propos de la guerre de succession d’Autriche ou de la guerre de sept ans, partage les opinions lorsqu’on en étudie le développement au 19^{ème} siècle. D’un côté, ceux qui estiment que les Anglais y font bien un travail nécessaire, de l’autre ceux qui y voient surtout la suite des exactions commencées au 18^{ème} siècle.

Ces derniers s’attardent sur la révolte des Cipayes. “Depuis 1833, la Compagnie des Indes apportait la plus grande insouciance dans le gouvernement de la péninsule; la justice était devenue coûteuse, les procès interminables; on maltraitait les indigènes; on les rançonnait impitoyablement. L’orgueil des Anglais . . . ne devait-il pas provoquer une rébellion?”⁶¹ “La réalité indienne ne correspond aucunement aux peintures avantageuses que les Anglais en font. L’Inde est un pays riche . . . mais c’est un pays de pauvres parce que la population y est extrêmement dense. Il en résulte que l’impôt, qui est d’un quart environ du revenu, écrase des malheureux qui ont à peine de quoi se suffire. Par contre les fonctionnaires reçoivent des traitements colossaux”⁶² et ils “gardent dans l’Inde leurs habitudes, leur morgue et leurs attitudes de conquérant”.⁶³

Ammann, peut-être à contre-cœur, reconnaît “que, depuis 1858 surtout, l’Angleterre s’est appliquée avec une louable persévérance à élever le niveau intellectuel de ses sujets hindous”.⁶⁴ Bernard va plus loin en disant que, contre les Cipayes, “les Anglais, surpris, accomplirent des prodiges d’activité et d’indomptable énergie”.⁶⁵ “Les Cipayes eurent d’abord le dessus et commirent à Dehli, à Cawnpore, à Futtchgur, tous les crimes et toutes les horreurs que peuvent inspirer la vengeance et le délire. Mais les Anglais montrèrent dans cette circonstance le sang-froid et la ténacité de leur race et Sir John Lawrence terrifia par les supplices la révolte du Penjab.”⁶⁶ On peut s’étonner que les représailles britanniques relèvent du sang-froid alors que l’agitation indienne tient du délire! Mais le fardeau de l’homme blanc, que partagent les Français, implique ces deux poids, ces deux mesures. L’indigène, après tout, est un être qui a besoin de la civilisation européenne, même au bout du fusil. D’ailleurs “les Anglais ont su faire douce leur domination en respectant les usages du pays”⁶⁷, si bien que “les

59 BRUGERETTE J., *op.cit.*, pp. 504 & 506

60 DUFAYARD C., *Histoire contemporaine*, Paris, Delagrave, 1904, p. 487

61 DELMONT T., *op.cit.*, p. 748

62 THIRION P., *op.cit.*, p. 818

63 VAST H., *Histoire*, p. 387

64 AMMANN A., *Tableau politique*, p. 347

65 BERNARD J., *Histoire contemporaine*, Lyon, Vitté, 1897, p. 619

66 GAZEAU F., *op.cit.*, p. 476

67 CHOUBLIER A., *Histoire nationale et notions sommaires d’histoire générale*, Paris, Delalain, 1899, p. 335

bienfaits de l'administration anglaise ont fortement attaché l'Inde à l'Angleterre . . . les Britanniques sont récompensés de l'oeuvre civilisatrice accomplie par les énormes bénéfices qu'ils tirent de leur conquête".⁶⁸

L'Inde en fait semble être le modèle de la colonie, modèle que toutes les nations européennes tentent d'imiter.

d) La Chine et l'Extrême-Orient

Dans cette région du monde la rivalité entre les deux puissances européennes n'est pas aussi vive qu'en Egypte mais les Français retrouvent dans le comportement anglais en Chine des constantes dont ils ont eu à souffrir eux-mêmes. La guerre de l'opium est un des épisodes les plus cités par les manuels. Darles la juge "injuste en principe, mais elle a fait tomber les barrières dont s'était jusqu'alors entouré le Céleste Empire"⁶⁹ ce qui compense bien cela.

Les autres auteurs sont plus sévères. "La cause de l'Angleterre n'était rien moins que juste car on ne peut contester que l'empereur de la Chine eût le droit d'interdire l'importation de l'opium dans ses états."⁷⁰ Si Wahl se place sur le plan du droit, Vast se met sur celui de la morale. "Peu importait aux Anglais que les Chinois continuassent à s'empoisonner. Ils tenaient à garder les profits de l'opium. Ils firent la guerre et obtinrent en 1842 que cinq ports chinois fussent ouverts aux Européens."⁷¹

D'Arsac, et à sa suite les auteurs catholiques, noircissent l'attitude anglaise en l'opposant à celle de la France. "Les Anglais n'avaient paru en Chine qu'en vue de leurs intérêts matériels, pour y vendre des caisses d'opium. Les Français s'y montrèrent avec plus de prestige en faisant reconnaître et respecter le drapeau chrétien qui est celui de la vraie liberté."⁷²

Il est intéressant de noter que le même auteur dénigre les missionnaires anglais qui utilisent la religion pour des fins basement commerciales⁷³, alors que selon lui les pères français ne peuvent avoir que des intentions purement civilisatrices . . . L'abbé Girard pense aussi "que l'Angleterre, qui ne se pique pas de faire la guerre pour une idée, défend à coups de canon les intérêts menacés de son commerce en Chine".⁷⁴ Ne devrait-on pas admirer cette franchise brutale? Que non point car "le traité de Wampoa accorde à la France les avantages commerciaux déjà stipulés pour l'Angleterre mais aussi obtient la promulgation d'édits . . . permettant aux Chinois de se faire chrétien . . . et . . . ouvrant le Céleste Empire à la vérité. Sans doute il la repoussera encore, mais ce sera pour céder d'une manière définitive, il faut le croire, devant le drapeau français flottant sur sa capitale en 1860".⁷⁵ On marche sur les traces de l'Angleterre mais avec de bonnes raisons.

Il semble donc que l'on pourrait accuser la France d'attitudes plus cyniques encore que celles de la Grande-Bretagne, si l'on mesurait les deux nations à la même aune. Mais cela ne semble pas effleurer l'esprit du bon père persuadé qu'il détient la vérité.

68 NOUVEL E., *L'époque contemporaine*, Paris, Delagrave, 1905, pp. 262 & 264

69 DARLES P., *op.cit.*, p. 646

70 WAHL M., *Nouveau cours d'histoire*, Paris, Delagrave, 1887, p. 343

71 VAST H., *Notions d'histoire générale*, p. 407

72 ARSAC J. d', *op.cit.*, vol. II, p. 454

73 Cf. l'affaire Pritchard

74 GIRARD M., *Nouveau cours d'histoire contemporaine*, p. 888

75 *Ibid.*, p. 890

La rivalité franco-britannique en Extrême Orient est évoquée en détail au début de ce siècle par Jules Uny. “La jalouse Angleterre pour qui tout bon territoire récemment exploré est un territoire britannique . . . confisqua la Birmanie au profit de l’Empire des Indes craignant que la France ne voulût annexer ce territoire à ses domaines. Fidèle à son système de s’assurer toutes les positions avantageuses pour le commerce, elle n’a pas manqué de mettre la main sur la presqu’île de Malacca . . . de se faire céder Hong-Kong et d’occuper, face aux Russes, Wei-hai-Wei à l’entrée du golfe de Petchili.”⁷⁶

e) L’Afrique

Le fait le plus frappant à propos de ce continent, nous parlons ici de l’Afrique sub-saharienne, est que les manuels ne se mettent à parler de l’Angleterre dans ces régions qu’à partir de 1904. Les ouvrages des années précédentes mentionnent l’agrandissement territorial des colonies françaises mais ne mettent pas en évidence la rivalité britannique. De plus, dès 1904, lorsqu’on parle de l’Afrique anglaise, il s’agit de l’Afrique blanche, de l’Afrique australe, colonie de peuplement mise à la mode par la guerre des Boers.

Cette dernière est unanimement condamnée par les auteurs d’ouvrages scolaires qui y retrouvent, exacerbés, tous les pires défauts de la Grande-Bretagne, duplicité, cupidité, brutalité.

Duplicité car “contrairement aux promesses faites par les Anglais, le Transvaal et la République d’Orange ont été privées de toute liberté”⁷⁷, cupidité car, “depuis 1881, l’Angleterre n’attendait qu’une occasion de placer sous sa domination les deux républiques dont les richesses minières avaient excité sa convoitise”⁷⁸, brutalité car “1899, année féconde en émotions, vit commencer la guerre qui devait, après quatre ans de lutte héroïque, se terminer par l’écrasement du vaillant petit peuple boer sous les forces toujours renaissantes de l’avidie et peu scrupuleuse Angleterre”.⁷⁸

Dans ce contexte Fachoda est un épisode tout naturel et ce sont “les menaces de l’Angleterre qui ont obligé la France à évacuer ce poste occupé par l’expédition Marchand et qui l’ont seules empêchée d’étendre son empire sur toute la largeur de l’Afrique jusqu’au Nil”.⁷⁹ Le ton est assez détaché cependant – l’on est en période d’Entente cordiale – et Milhaud ajoute, *fair play*: “De même que dans l’Afrique septentrionale, la France et l’Angleterre ont rivalisé pour établir leur autorité dans l’Afrique australe: ici comme là, chacune s’est fait sa part.”⁸⁰

Quelques années plus tôt, en pleine guerre des Boers, Normand est plus grandiloquent à propos de Fachoda: “Le commandant Marchand, avec l’aide de quelques hardis compagnons, muni de faibles ressources, sans renforts, soutenu seulement par le patriotisme le plus ardent, réussit à traverser d’immenses contrées inconnues, marécageuses, empestées par les fièvres . . . Kitchener, avec son état-major glorieux et brillant, se trouvait en face de Marchand et de ses compagnons, hâves,

76 UNY J., *op.cit.*, pp. 508 & 558

77 GOURRAIGNE L.-G., *op.cit.*, p. 578

78 UNY J., *op.cit.*, p. 361

79 NOUVEL F., *op.cit.*, p. 276

80 MILHAUD A., *Histoire contemporaine*, Paris, Cornély, 1904, p. 599

fiévreux, déguenillés, mais fiers et tranquilles parce qu'ils représentaient la France. Ce fut un moment solennel. De quel côté était le droit? Du nôtre sans doute."⁸¹

Il semble que les Français ne réagissent avec quelque émotion que lorsqu'ils se sentent directement impliqués ou quand ils peuvent s'identifier à un peuple luttant contre l'Angleterre, tel les Boers dont ils ressentent l'affinité de race.⁸² Les partages africains ou asiatiques, qui touchent des gens de couleur pour qui il est difficile de prendre parti, gens que l'on croit devoir éduquer et civiliser, n'excitent guère l'intérêt et apparaissent presque comme des disputes géographiques. Le sentiment de la supériorité blanche paraît façonner les réactions nationales françaises.

L'image de l'Angleterre présentée par sa *politique extérieure*, telle que la voient les manuels, est peu favorable dans l'ensemble. Les stéréotypes sont presque aussi pauvres qu'au théâtre. L'histoire d'alors étant d'abord une suite d'actions, on se retrouve un peu à la scène. Avidité, hypocrisie, cruauté suffisent à expliquer toutes les attitudes des Anglais. Même lorsque le ton est moins agressif, à partir de 1902-4, le portrait britannique ne subit aucune transformation, seulement des retouches. On efface les aspérités caricaturales. Anglophiles ou anglophobes ne se distinguent que par le degré d'agressivité qu'ils manifestent envers leurs voisins insulaires, le degré d'objectivité de leurs récits; ils semblent partager les mêmes préjugés fondamentaux.

vi. La politique intérieure du Royaume Uni

Les manuels catholiques ne parlent pas de la vie en Grande-Bretagne, ne font aucune mention de son développement démocratique et social au 19^{ème} siècle; sinon pour la dénoncer. "Lord Melbourne . . . fit voter une loi pour régler la taxe des pauvres . . . les valides étaient placés dans des maisons de travail . . . les autres dans des hospices. En dépit de ces mesures, la plaie du paupérisme ne cesse de s'étendre outre-Manche . . . la bienfaisance officielle ne saurait remplacer la véritable charité catholique trop longtemps absente de l'Angleterre."⁸³ Thirion est tout aussi critique quand il écrit: "C'est l'avènement de la démocratie qui, étant donné le caractère anglais, a rendu de nouveau la Grande-Bretagne violente et belliqueuse. . . . Pour satisfaire l'avidité de la race, les chefs de l'aristocratie en ont flatté le penchant naturel vers les conquêtes. Disraeli doit être considéré comme l'inventeur principal de cette politique jingoïste, Chamberlain n'est que son continuateur, avec exagération."⁸⁴ Les faits sont justes, mais partiels ce qui rend leur interprétation tendancieuse. Tout ce qui s'éloigne d'un paternalisme débonnaire, style vieille France, semble frappé d'interdit.

Gagnol est le seul auteur catholique qui prête des qualités aux Britanniques. "Tous les hommes d'état anglais se font remarquer par leur dévouement à la prospérité de leur patrie, leur attachement à la cause de l'ordre, à la religion, à la monarchie, . . . la justesse du coup d'oeil, la sagesse avec laquelle ils savent voir et accepter les réformes réclamées par l'opinion. . . . L'Angleterre sous des dehors aristocratiques et des airs d'un autre âge est devenue une nation essentiellement moderne justement fière de ses libertés."⁸⁵

81 NORMAND C., *op.cit.*, p. 467

82 Nombre de Boers descendaient d'émigrés français, anciens huguenots chassés de France, qui avaient pris refuge en Hollande ou dans les colonies.

83 PIOLET A., *Histoire contemporaine*, Lyon, Vitté, 1890, p. 438

84 THIRION P., *op.cit.*, p. 575

85 GAGNOL H., *op.cit.*, p. 554

Tous les ouvrages laïques, sans exception, admirent l'évolution intérieure du Royaume Uni au 19ème siècle. Ils le font aussi bien par quelques allusions, avant 1902, que par des chapitres importants après cette date.

On insiste sur la valeur des dirigeants britanniques, en termes très proches de ceux de Gagnol ci-dessus, et en particulier sur l'honnêteté exceptionnelle du chef libéral: "Ce qui fait la gloire de Gladstone, c'est d'avoir montré dans la politique une générosité de sentiments à laquelle les hommes d'Etat anglais n'ont pas assez habitude le monde";⁸⁶ on mentionne aussi le rôle du roi: "Très sympathique aux Français . . . Edouard VII a contribué beaucoup, par son influence personnelle, au récent rapprochement franco-anglais."⁸⁷

La Grande-Bretagne est un pays où l'on travaille⁸⁸, où l'on a "l'intelligence des affaires"⁸⁹ et "l'âpreté au gain"⁹⁰ ce qui entraîne une "étonnante prospérité matérielle".⁹¹ Ce thème de la richesse britannique revient constamment. "C'est aux libéraux que l'Angleterre a dû le développement des libertés politiques, l'amélioration du régime colonial, la pratique de la tolérance religieuse et l'accroissement inouï de sa puissance économique."⁹² Ducoudray va plus loin: "L'Angleterre est à proprement parler le pays de la richesse. La terre y est admirablement cultivée . . . Le pays est un bloc de fer et de houille et ses habitants, pratiques et laborieux, en ont, avec leur activité patiente, tiré le parti le plus merveilleux."⁹³ Dufayard reprend la même antienne lorsqu'il parle de "surabondance de la production industrielle"⁹⁴, de "grande puissance monétaire"⁹⁴, de développement "colossal"⁹⁴ créateurs de "la toute-puissante Angleterre".⁹⁴

Ce qui étonne encore plus les Français, c'est la capacité de réforme du peuple anglais. "Une Angleterre nouvelle est née au 19ème siècle, l'Angleterre démocratique. Au premier abord, la Grande-Bretagne n'a subi aucune révolution apparente, elle a semblé maintenir sa constitution traditionnelle. Mais sous des formes en apparence immuables elle a marché vers une organisation toute nouvelle, elle s'est donné un esprit tout nouveau. . . . Le Roi règne et ne gouverne pas. La Chambre des Lords diminue, celle des Communes grandit. La balance n'existe plus entre les pouvoirs mais entre les partis."⁹⁵ "Cette évolution très décidée, . . . à la différence de la France, fut accomplie sans révolution, par la simple transformation de l'opinion publique s'affirmant par les élections et ainsi par les lois. L'Angleterre a passé de la sorte du régime des privilèges au régime de l'égalité politique presque complète et de la justice aussi parfaite que possible en notre temps . . . L'exercice régulier . . . du régime parlementaire amène l'une après l'autre au grand jour de la discussion les questions dont la solution importe à la prospérité générale. Lorsqu'elles ont été mûries par les débats publics auxquels les Anglais s'adonnent avec passion, elles s'imposent même à leurs adversaires d'autrefois . . . C'est le signe d'une grande sagesse que la passion se rende à la raison et à la

86 NOUVEL E., *op.cit.*, p. 301

87 *Ibid.*, p. 303

88 VAST H., *Notions d'histoire générale*, p. 418

89 VAST H., *Histoire*, p. 104

90 VAST H., *op.cit.*, p. 303

91 AMMANN A., *Tableau politique*, p. 165

92 GOURRAIGNE L.-G., *op.cit.*, p. 461

93 DUCOUDRAY G., *Histoire de l'époque moderne et contemporaine*, p. 576

94 DUFAYARD C., *op.cit.*, pp. 650 -1

95 *Ibid.*, pp. 356 & 358

justice.”⁹⁶ Ainsi “tous les problèmes économiques et sociaux ont été examinés et, sur bien des points, des solutions équitables introduites. . . . Le grand honneur de l’Angleterre, c’est que cette transformation si complète a pu s’accomplir, sinon sans secousse, du moins sans insurrection. La Grande-Bretagne a pu réaliser sans révolution un progrès politique, matériel et moral indéfini”.⁹⁷

C’est pourquoi le Royaume Uni sert de “modèle aux autres nations”.⁹⁸ Même la France “qui a introduit en Europe le régime démocratique a dû, en matière politique, emprunter à l’Angleterre les institutions dont elle a eu besoin pour s’organiser après la destruction de l’ancien régime Quant aux progrès économiques, presque tous ont leur origine outre-Manche; le peuple anglais, plus riche, plus habitué à l’industrie, . . . mieux placé pour le commerce maritime, a pris de l’avance sur tous les autres pendant les grandes guerres qui ruinaient et dépeuplaient l’Europe La France s’est aussi bornée le plus souvent à imiter les institutions économiques de l’Angleterre”.⁹⁹

La louange est totale, l’admiration complète. Pour les manuels des écoles publiques l’Angleterre est le modèle à suivre, la nation où le respect des lois, le désir de réforme, la volonté de développement, le travail soutenu ont permis un mode de vie presque idéal. Ordre et labeur dans le changement social, n’avons-nous pas là le rêve démocratique de la III^{ème} République? On peut supposer que le dithyrambe est sincère car, à travers le Royaume Uni, il s’adresse à la France républicaine en gestation; ceci expliquerait le peu de place réservé à l’évolution intérieure britannique dans les ouvrages des écoles confessionnelles. Pour eux, cet idéal laïque est l’ennemi à pourfendre et non l’ami à encenser.

c) Une représentation de l’Anglais

A considérer l’ensemble des témoignages étudiés, on note deux tendances, les manuels laïques, plus favorables à l’Angleterre, les textes confessionnels, généralement critiques. On ne peut cependant faire correspondre enseignement républicain avec anglophile et enseignement religieux avec anglophobe.

Parmi les livres des écoles publiques, un bon nombre, entraînés par leur patriotisme, ne font pas la part belle à l’Angleterre dans ses luttes contre la France. Mais les ouvrages religieux sont plus violents dans leur comportement anti-anglais, plus acharnés contre les Britanniques, surtout dans le ton. Cette haine de l’Anglais s’étend à d’autres étrangers qu’on soupçonne des plus noirs desseins pour détruire le pays. “Les chefs militaires de la Commune, par exemple, étaient presque tous des étrangers. Plus de 20’000 Anglais, Allemands, Italiens, Polonais, Espagnols combattaient dans les rangs des insurgés. L’irréligion, l’immoralité, le pillage et la cruauté étaient les traits principaux de leur caractère.”¹⁰⁰

Au niveau de la politique extérieure donc, le parti-pris nationaliste des programmes officiels implique une vision pessimiste de la Grande-Bretagne.

96 DRIAULT E., *L’époque contemporaine*, Paris, Alcan, 1905, pp. 308, 309 & 317

97 AMMANN A., *Tableau politique*, pp. 149–50

98 BRUGERETTE J., *op.cit.*, p. 109

99 CORREARD F., *op.cit.*, pp. 821–3

100 GIRARD M., *Nouveau cours d’histoire*, p. 954

C'est sur le plan des affaires intérieures du Royaume Uni que la différence éclate entre laïcs et cléricaux. Les ouvrages républicains sont franchement pro-britanniques, les religieux, eux, pèchent par omission ou attaquent sans contrainte le mode de vie insulaire.

Les manuels d'histoire ont touché tous les enfants de France. Ils représentent donc un témoignage important car, jusqu'ici, nous n'avions étudié que des textes s'adressant à tel ou tel groupe social, sans jamais pouvoir en évaluer l'influence sur le public. L'histoire, elle, a été enseignée à travers tout le pays et ceci dès le début de notre période, les grandes lois réorganisant l'instruction publique datant de 1881.

Dans nos précédents chapitres, nous avons procédé par convergence, c'est-à-dire que nous avons mis sur pied d'égalité tous les témoignages comme révélateurs de tout ou partie de l'image de l'Anglais en France. Les coïncidences, les parallèles d'oeuvre à oeuvre ont guidé notre recherche. Rappelons que notre approche du sujet a été très intuitive, fortement marquée par notre sensibilité personnelle. C'est la force et la faiblesse de la méthode. Par conséquent, si nous retrouvons dans le livre d'histoire les mêmes motifs fondamentaux, les mêmes stéréotypes, nous pourrions nous appuyer sur le grand nombre; étayer plus solidement nos hypothèses. A l'époque de l'Entente cordiale, tous les Français de moins de trente ans ont en effet travaillé les programmes d'histoire officiels, programmes pensés et développés par la génération précédente. Autant dire que le portrait de l'Anglais, tel qu'il apparaît dans les manuels, reflète et confirme les préjugés de tout un peuple.

Pour les enfants des écoles l'Angleterre a dû paraître l'ennemie éternelle, la rivale de tous les instants qui soudoyait les adversaires de la France. Un pays de soldats, de marins, de négociants, de conquérants, de colonisateurs. Une nation de patriotes exaltés, d'êtres cupides prêts à toutes les trahisons, à tous les faux-fuyants pour arriver à ses fins. Action, énergie, volonté sont les traits de base.

A première vue il devait sembler bien difficile de concilier ce visage de la Grande-Bretagne avec celui de sagesse, de constance des desseins, de justice, de travail et d'industrie qu'offre l'activité interne du Royaume Uni. Sur l'île, l'âpreté au gain, l'économie, le sérieux deviennent des vertus incomparables alors qu'en dehors elles se transforment en avidité, avarice et froideur impassible. En Angleterre, fabricants, marchands, armateurs, aristocrates peuvent déployer une activité de tous les instants pour la prospérité du pays. Mais qu'ils fassent la même chose de l'autre côté de la Manche, et l'on pousse de hauts cris! L'image est favorable tant que la Grande-Bretagne ne représente aucune menace. L'admiration peut aller même jusqu'à l'anglophilie.

L'Angleterre des manuels, personnage opposé à l'entité nationale France, a les vertus et les défauts de ses habitants, tels que nous les avons découverts dans d'autres écrits. Certains auteurs soulignent les éléments positifs, d'autres les négatifs. Les enfants des écoles religieuses ont surtout été influencés par le modèle anglophobe du caractère britannique, alors que les établissements laïques étaient foncièrement anglophiles. Ce clivage s'accroît avec le temps puisque, à partir de 1902, les manuels d'Etat s'efforcent de présenter une vue rationnelle de la mentalité insulaire. Ammann en offre le meilleur exemple.

"Il en est du caractère des Anglais comme de leur langue. Les particularités de leur milieu insulaire, de leur éducation politique et de toute leur histoire leur ont imprimé

un caractère si parfaitement original que leur extérieur même trahit le plus souvent, à première vue, leur nationalité; mais, sous cette unité visible, dans ce caractère si nettement accentué, on peut distinguer les éléments divers qu'ils ont repris des divers ancêtres de leur race. Ils doivent à leurs grands-parents celtes et bretons leur ténacité et leur opiniâtreté; à l'infusion de sang normand, leur génie entreprenant, leur promptitude dans l'action; à leur héritage anglo-saxon, le goût de l'ordre et de l'organisation. Enfin, leur position insulaire et toutes leurs traditions historiques leur ont inspiré leur attachement aux vieux usages, la fixité dans les habitudes de la vie politique, . . . sociale et domestique; les transformations brusques leur sont antipathiques. Par dessus tout, ils ont un immense et patriotique orgueil qui leur a donné souvent la force d'accomplir de grandes choses.

L'Anglais est sérieux, tenace à poursuivre la réalisation de tout ce qu'il s'est mis en tête, plein d'initiative, d'une originalité qui va parfois jusqu'à l'excentricité, avec le sens pratique et l'esprit utilitaire."¹⁰¹

L'influence d'une certaine vision de la Science, appliquant à l'Histoire ses théories sur la race et le milieu¹⁰², est ici prépondérante. Grâce à ces idées-clés, on peut expliquer les deux faces du Janus britannique. Pour nous la cohésion de ces divers traits tient au fait qu'ils relèvent tous du modèle ambivalent que nous avons tenté de tracer à partir des romans français à personnage anglais.

Les manuels d'histoire nous confirment que chacun en France s'accorde pour reconnaître aux Anglais les mêmes traits, qu'on les prenne en bien ou en mal. Plus important, il semble que les divergences entre anglophiles et anglophobes correspondent à des partis pris politiques quant aux institutions de la III^{ème} République. A croire que, face à l'Angleterre ou face au gouvernement, les citoyens français adoptent des positions dictées par une même attitude fondamentale, "principe unifiant des rapports de l'homme avec le monde, le milieu et les autres", pour reprendre les termes d'Yvonne Castellan.¹⁰³ Les traditionalistes, membres du parti de l'ordre, cléricaux et anti-dreyfusards, seraient généralement anti-britanniques alors que les réformistes, membres du parti du mouvement, anti-cléricaux et dreyfusards seraient plutôt pro-anglais. On pourrait penser ainsi qu'il y a une certaine cohérence dans les préjugés.

Trouve-t-on confirmation de cette hypothèse dans les témoignages directs? C'est ce que nous allons étudier dans le chapitre suivant où nous retrouverons plusieurs des thèmes traités dans les manuels d'histoire. Leurs auteurs, dans les paragraphes qu'ils consacrent au développement interne des grandes nations européennes ont repris, en effet, les idées des critiques, des voyageurs, des essayistes français qui s'étaient efforcés de présenter à leurs compatriotes un portrait équilibré et rationnel de leurs voisins. Tourmons-nous donc vers ces témoins qualifiés de la vie outre-Manche pour voir si les grands stéréotypes que nous avons fait ressortir jusqu'ici forment aussi la trame de leurs écrits.

101 AMMANN A., *Tableau politique*, pp. 167-8

102 Modèles essentiels à l'explication que Taine donne de la littérature anglaise. *Infra*, p. 172

103 *Supra*, p. 21

2. LES TEMOIGNAGES DIRECTS: LES ESSAYISTES

A. TAINÉ

Un homme surtout a marqué de son empreinte les études sur l'Angleterre parues dans la deuxième moitié du 19^{ème} siècle, Hippolyte Taine. Il n'apporte rien de neuf pourtant car il puise une bonne part de ses informations chez Voltaire et Montesquieu, chez Madame de Staël, Stendhal ou Philarette Chasles;¹ plus tard il complète ces sources livresques par des observations personnelles faites au cours de voyages outre-Manche en 1858, 1860, 1861, 1862 et 1871.²

Ces séjours en Grande-Bretagne le font entrer dans un monde très restreint, celui de l'aristocratie cosmopolite, ouverte, cultivée, consciente de ses devoirs politiques et sociaux³ et celui du clergé libéral, tolérant et juste. En tout, Taine ne passe que dix semaines en Angleterre, ceci dans un groupe privilégié, représentant traditionnel du pouvoir. Autant dire que les observations qu'il a pu faire n'ont pas remis en cause ce qu'il avait déjà appris à travers les écrivains ses prédécesseurs. Quelle est alors l'originalité de Taine?

C'est la forme nouvelle du mythe anglais. Il propose une structure logique de l'image de l'Anglais en France. Sa théorie basée sur quelques facteurs clé, larges et englobants, la race, le milieu, le moment, la faculté maîtresse, a pour elle la simplicité. Elle sacrifie aussi aux idées scientifiques nouvelles par l'approche expérimentale qu'elle recommande.

Clarté, modernité, les idées de Taine avaient tout pour s'imposer. Le système, appliqué à la Grande-Bretagne, reclasse les traits traditionnellement attribués aux Anglais en un tout cohérent. Pour le grand critique, le Royaume Uni est un terrain d'expérimentation idéal, bien circonscrit, riche en documents littéraires où il pourra vérifier les grandes lois sociologiques et psychologiques auxquelles il croit. Ces lois, il les a peu à peu formulées à partir de réflexions et de lectures regroupant les thèmes philosophiques de son temps.

Pour lui, comme pour Renan, la science est une religion. Il a une foi absolue dans le pouvoir de l'intelligence qui peut tout expliquer et il s'élève contre une vision romantique du monde n'appliquant pas rigoureusement le principe de causalité. Cela l'entraîne dans un déterminisme rigide qu'il veut imposer aux sciences humaines. "Si on applique le système de Hegel à la nature, on arrive à considérer le monde comme une échelle de formes et comme une suite d'états . . . si on l'applique à l'homme, on arrive à considérer les sentiments et les pensées comme des produits naturels et nécessaires, enchaînés entre eux comme les transformations d'un animal ou d'une plante; ce qui conduit à concevoir les religions, les philosophies, les littératures, toutes les conceptions et toutes les émotions humaines comme les suites d'un état d'esprit qui les emporte en s'en allant, qui, s'il revient, les ramène et qui, si nous pouvons les reproduire, nous donne par contre-coup le moyen de les reproduire à volonté."⁴

1 ROE Frederick-Charles, *Taine et l'Angleterre*, Paris, Champion, 1923, cf. p. 173

2 GIRAUD Victor, *Essai sur Taine, son oeuvre et son influence*, Paris, Hachette, 1901, cf. pp. 92 et ss.

3 ROE F.-C., *op.cit.*, cf. pp. 39 et ss.

4 TAINÉ Hippolyte, *Histoire de la littérature anglaise*, Paris, Hachette, 1885, vol. V, pp. 273 4

L'homme devient objet d'expérience, la méthode de l'observation précise et minutieuse s'applique à lui comme à tout autre sujet de recherche. On retrouve là l'influence du positivisme et d'Auguste Comte qui donna aussi à Taine le concept du milieu, utilisé déjà par Lamarck, milieu formateur du caractère, l'être humain cherchant à s'adapter aux conditions du monde extérieur. Avec le concept de la race, fort discuté à l'époque, Taine a les termes de référence essentiels à sa compréhension de l'univers.

Point de rencontre des idées en vogue, dont il fait une remarquable synthèse, il incarne l'esprit de son temps et en est "la conscience intellectuelle".⁵ D'où son immense influence sur l'intelligentsia de la deuxième moitié du siècle dernier dont les membres se reconnaissent en lui, peu ou prou.

Mais un système d'analyse aussi strict entraîne une vision étriquée du monde dont on ne retient que les éléments conformes au modèle de référence.

Ainsi, lorsque Taine va en Angleterre, lorsqu'il présente la littérature britannique au public français, il cherche confirmation de ses théories. Ceci explique peut-être d'étranges oublis quand il traite, par exemple, des écrivains ses contemporains. Il parle de John Stuart Mill, de Macaulay, de Carlyle, Tennyson et Thackeray mais passe sous silence Ruskin, Browning, George Eliot, Mrs Craik ou Rossetti. Leurs oeuvres ont marqué tout autant l'époque victorienne mais elles entraient moins facilement dans le cadre du modèle scientifique de Taine.

"Qu'y a-t-il, au point de départ, dans l'homme? ... Toujours on rencontre pour ressort primitif quelque *disposition très générale*⁶ de l'esprit et de l'âme, soit innée et attachée naturellement à la race, soit acquise et produite par quelque circonstance appliquée sur la race. Ces grands ressorts font peu à peu leur effet; ... au bout de quelques siècles ils mettent la nation dans un état nouveau, religieux, littéraire, social, économique; ... en sorte que l'on peut considérer le mouvement total de chaque civilisation distincte comme l'effet d'une force permanente qui, à chaque instant, varie son oeuvre en modifiant les circonstances où elle agit.

Trois sources différentes contribuent à produire cet état moral élémentaire, la *race*, le *milieu* et le *moment*.⁷ ... L'homme forcé de se mettre en équilibre avec les circonstances contracte un tempérament et un caractère qui leur correspondent et son caractère comme son tempérament sont des acquisitions d'autant plus stables que l'impression extérieure s'est enfermée en lui par des répétitions plus nombreuses et s'est transmise à sa progéniture par une plus ancienne hérédité. En sorte qu'à chaque moment on peut considérer le caractère d'un peuple comme le résumé de toutes ses actions et de toutes ses sensations."⁸

"Lorsque nous avons considéré la race, le milieu, le moment, c'est-à-dire le ressort du dedans, la pression du dehors et l'impulsion déjà acquise, nous avons épuisé non seulement toutes les causes réelles, mais encore toutes les causes possibles du mouvement."⁹

Cette vision de l'histoire est attrayante car elle semble pouvoir tout expliquer, tout prévoir même. Le système est ramené à trois variables, ce qui paraît bien peu pour

5 GIRAUD V., *op.cit.*, p. 52

6 Souligné par nous

7 Souligné par nous

8 TAINÉ H., *op.cit.*, p. XXV

9 *Ibid.*, p. XXXIV

juger de toutes les activités humaines. On comprend le pouvoir qu'a pu avoir sur les esprits un tel modèle. On pourrait s'étonner aujourd'hui de la rapidité de certaines définitions: la race est-elle un phénomène si entier? ou de certaines prémisses méthodologiques: peut-on soumettre ses recherches aux idées nationalistes qui déferlent alors sur l'Europe en isolant un groupe humain, en l'individualisant au détriment des autres? peut-on transposer la méthode expérimentale, conçue pour l'étude d'un objet, à un ensemble humain personnalisé? peut-on récrire l'histoire en fonction de l'idéologie nationaliste? peut-on appliquer à une abstraction subjective des règles de recherche objective?

Oui, dit Taine, car "une civilisation fait corps et ses parties se tiennent à la façon des parties d'un corps organique".¹⁰ Les civilisations ont donc une identité propre et l'on peut les opposer les unes aux autres. "Dans toutes ses remarques sur l'Anglais il y a l'opposition sourde ou exprimée entre le génie latin et le génie germanique. On ne peut s'empêcher de penser que dans l'esprit de Taine il existait cette définition: "L'Anglais c'est le contraire du Français."¹¹ Ce sous-entendu nationaliste donne encore plus de valeur subjective aux théories de Taine pour les Français qui le lisent. Ils s'y retrouvent, *a contrario*, pas toujours en bien d'ailleurs, Taine admirant sincèrement les voisins insulaires de son pays.

Le grand critique consacra plusieurs années de sa vie à l'étude de la Grande-Bretagne. "Commencée et annoncée dans la *Revue de l'Instruction publique*, le 17 janvier 1856, publiée . . . presque tout entière dans cette même revue, dans les *Débats*, la *Revue germanique*, la *Revue nationale* et la *Revue des deux mondes*, l'*Histoire de la littérature anglaise* fut achevée à la fin de 1863. Durant ces sept années elle était demeurée l'occupation principale de l'écrivain."¹²

C'est l'histoire de l'individualisme anglo-saxon accompagné d'un fort sens du devoir, de l'énergie domptée par la volonté, que Taine déroule dans ces pages.

Les *Notes sur l'Angleterre* datent de 1872 et font suite à un voyage outre-Manche fait en pleine crise nationale pendant la Commune de Paris. Taine redécouvre alors le Royaume Uni au faîte de sa puissance et il ne peut manquer de comparer le pays d'où il vient avec celui qui le reçoit. Le ton bienveillant des *Notes* semble indiquer que la France, en matière politique et sociale, a un modèle tout proche dont elle ferait bien de s'inspirer. Cette admiration ne se justifie guère car elle s'adresse à un milieu qui n'est déjà plus représentatif de l'Angleterre dans son ensemble. L'auteur dépeint une société aristocratique sur le point de crouler. La stabilité politique et la prospérité matérielle des années 60 sont trompeuses et la décennie suivante voit le libéralisme battu en brèche, ainsi que la montée de l'impérialisme et des mouvements ouvriers. Taine n'en pressent rien et offre à ses concitoyens l'image d'une Angleterre sagement patriarcale, où la noblesse joue un rôle généreux, l'image d'une Angleterre foncièrement rurale, image qui va s'imposer à la France pour de longues années. Et le mouvement anglophile tentera de présenter les valeurs de cette Angleterre, disparue dans les faits, comme la base obligée de toute régénérescence française.

Ne soyons pas trop sévère envers Taine car, comme nous l'avons vu dans les romans britanniques, ces valeurs dépassées sont restées longtemps encore la base de l'idéal de civilisation des populations insulaires.

10 TAINÉ H., *op.cit.*, p. XXXIX

11 ROE F.-C., *op.cit.*, p. 128

12 GIRAUD V., *op.cit.*, p. 52

L'influence de Taine se retrouve chez de nombreux écrivains et essayistes de la III^{ème} République, chez son neveu André Chevrillon, chez son disciple Paul Bourget, chez son ami Jusserand, auteur lui aussi d'une histoire de la littérature anglaise, chez Demolins, Boutmy ou Bardoux qui tous reprennent idées et formules du maître, insistant sur tel trait ou tel autre suivant l'orientation propre de leurs ouvrages. Lavisse et Hanotaux, Brunetière, Faguet et de Vogüé continuent aussi l'oeuvre critique de Taine, chacun à leur manière. Même les anglophobes appliquent la théorie race, milieu, moment, pour en tirer des conclusions opposées à celles de *l'Histoire de la littérature anglaise*, tels Louis Martin-Chagny, Hector France ou Jean de la Poulaine. Ils soulignent l'élément racial avant tout. Ceci pour notre période.

Mais l'influence de Taine se prolonge bien au delà de l'Entente cordiale, avec moins de virulence peut-être. Nous en voulons pour preuve André Siegfried qui, en 1950, dans un modèle à peine plus complexe, reprend, pour décrire le caractère anglais, tous les thèmes exprimés près de cent ans plus tôt. Pour lui, la ténacité est la faculté maîtresse du peuple britannique mais il rappelle qu'il faut "préciser si l'on est en présence de Celtes (Lloyd George, Bernard Shaw: excentrique, brillant), de Saxons (John Bull), ou de Normands (Harcourt, Talbot: chic, racé, aristocrate)".¹³ Indirectement, il souligne quelle fut l'importance des disciples de Taine, les anglophiles surtout, sous la III^{ème} République à ses débuts. "Pendant toute ma jeunesse, dit-il, j'ai entendu l'éloge répété, enthousiaste, presque agaçant comme un reproche, des manières de faire britanniques, pratiques, expéditives, que l'on opposait à notre goût démodé et stérile de la littérature. Il fallait bien, du moins à l'époque, reconnaître le succès de ces heureux et efficaces voisins."¹⁴

Notre période d'étude est ainsi placée sous le signe du grand critique positiviste. Le mythe anglais, tel qu'il l'a forgé et justifié, est constamment cité, explicitement ou implicitement, par ses successeurs. Ce mythe, quel est-il?

13 SIEGFRIED André, *L'âme des peuples*, Paris, Hachette, 1950, p. 83

14 *Ibid.*, p. 87

B. VARIATIONS SUR UN THEME

a) Le mythe anglais

Les études de synthèse du caractère anglais datent presque toutes du début du siècle. Le modèle de Taine semble avoir suffi jusqu'à la guerre des Boers; les quelques ouvrages parus avant cet événement sont restés remarquablement proches de l'*Histoire de la littérature anglaise*. La transformation de la Grande-Bretagne en une puissance impériale, toujours sur la défensive et dont l'arrogance étonne, oblige à repenser le portrait fait par Taine. La plupart des auteurs lui restent fidèles cependant et tentent simplement d'introduire les données d'actualité dans le modèle existant.

Ainsi, rares sont ceux qui refusent l'évolutionnisme à la Spencer qui considère le corps social comme un corps vivant. Tarde note bien que "le lien national n'est pas le seul lien social; la communauté du sol, la *patrie*, la communauté de domination, l'*Etat*, la communauté de foi, l'*Eglise*, sont des sociétés aussi fortes que la nation, beaucoup plus fortes dans certains cas. . . . Un Autrichien, allemand de nationalité, catholique de religion, fait partie de trois organismes à la fois".¹⁵

Les autres auteurs cependant s'efforcent de réduire à une seule allégeance les habitants d'un pays, l'allégeance nationale qui englobe toutes les autres. L'Angleterre semble alors un exemple privilégié: communauté de sol, délimitée par la mer, communauté de domination, placée sous le règne de la monarchie parlementaire, communauté de foi, marquée par l'anglicanisme, tout paraît converger vers une unité nationale type, vers la création d'un corps social analogue au corps vivant.

Fouillée estime que le lien national est d'abord "un vouloir-vivre collectif"¹⁶ et repousse le déterminisme scientifique. L'analyse tainienne demeure cependant vraie car "lorsque, par l'effet de l'hérédité, de l'éducation, de l'imitation mutuelle, de l'adaptation à un même milieu, un grand nombre de traits de caractère se sont généralisés dans un peuple de manière à y produire l'homogénéité sur une grande étendue, le type moral devient lui-même riche en éléments déterminés. . . . Un même caractère est aujourd'hui reconnaissable chez presque tous les Anglais; . . . leur grande originalité individuelle ne les empêche pas d'avoir une étonnante communauté de sentiments, d'idées et de volonté."¹⁷ . . . Les éléments statiques du caractère national sont: 1) la *race*¹⁸, sauf les variations introduites par les divers croisements, 2) le *milieu*¹⁸ physique, sauf les différences apportées par la civilisation. Les éléments dynamiques du caractère sont physiologiques ou sociologiques, . . . c'est l'histoire du peuple, ses relations avec ses voisins, son développement interne sous le rapport intellectuel, esthétique et moral. Il faut donc distinguer chez les peuples le caractère inné et le caractère acquis."¹⁹

Et Fouillée de recommander comme premier pas de toute recherche, l'analyse des "races composantes"²⁰ d'un peuple. L'auteur critique Taine plus d'une fois trouvant,

15 TARDE G., *Etudes de psychologie sociale*, Paris, Giard et Brière, 1898, p. 123

16 FOUILLÉE Alfred, *Esquisse psychologique des peuples européens*, Paris, Alcan, 1903, p. IX

17 *Ibid.*, p. X

18 Souligné par nous

19 FOUILLÉE A., *op.cit.*, p. XI

20 *Ibid.*, p. XI

par exemple, "qu'il a insisté outre-mesure sur les effets du climat"²¹ mais il reste dans la droite ligne de son entreprise et n'apporte que des corrections au modèle du grand critique positiviste.

Augustin Filon, collaborateur fort écouté de la *Revue des deux mondes*, applique aussi la méthode traditionnelle de l'étude des races, remontant aux origines lointaines pour découvrir les permanences nationales. "Ce qui nous frappe dans le caractère primitif des Saxons, ce n'est pas le culte des exercices violents ni l'amour du carnage: ces goûts-là sont communs avec toutes les nations sauvages. Ce n'est pas on plus le penchant à l'ivresse ni à la gloutonnerie bestiale: c'est une fatalité du climat qui subsiste encore. . . . Non, ce qui nous frappe . . . c'est qu'ils sont fiers, dignes et graves, même dans leur colère qui au lieu d'éclater en manifestations puériles et dégradantes se traduit par des effets lents et durables. . . . La servitude leur est inconnue, la seule forme d'obéissance qu'ils admettent est la subordination volontaire à un chef acclamé par eux . . . Les Normands, eux, . . . originairement, appartenaient à la même famille scandinave . . . mais il y avait un siècle qu'ils étaient installés en France . . . Ils avaient rapidement tout abjuré et ne se distinguaient plus des autres Français que par leur tempérament aventureux et pratique. Ils aiment la guerre mais pour conquérir et s'enrichir . . . car . . . c'est une race curieuse et sensuelle."²²

Boutmy, directeur de l'Ecole des Sciences Politiques, insiste sur le milieu comme facteur de formation essentiel du caractère, mais, ici encore, le modèle de Taine reste fondamental. "La nature extérieure a été pour la nation anglaise une école d'initiative, d'activité, de prévoyance, de selfcontrol. . . . C'est ainsi que le goût de l'action énergique, persévérante, efficace a pris la ténacité d'un instinct héréditaire, l'étendue d'un caractère national, la qualification et l'autorité de la première et de la plus impérative des obligations morales."²³

A partir de là, tout le caractère anglais ou presque peut s'expliquer. "Le moteur de toute action . . . c'est le goût spontané, la passion gratuite de l'effort . . . et . . . le sport est plus qu'un divertissement: il répond à une nécessité physique aussi impérieuse que la soif et la faim. . . . Dans le travail, l'Anglais s'emploie avec non moins d'efforts et de contention."²⁴ D'où vient ce besoin d'agir? Pour Boutmy, de la faiblesse des sens, faiblesse liée au climat anglais tout de grisaille nordique. "En Angleterre la sensation s'enfonce lentement, . . . et les impressions et les perceptions sont certainement moins nombreuses dans le même temps. La pointe en est moins aigüe."²⁵

L'Anglais compense ce manque de représentations extérieures par une forte imagination créatrice. "Jamais sensibilité n'a moins reçu de dehors, ni savouré plus vivement le peu qui lui était donné par exception. . . . L'intérieur réagit et déborde incessamment sur l'extérieur, avec une puissance de transfiguration et d'interprétation singulière. . . . Les joies sont tragiques et profondes, les souffrances enracinées et farouches. Cette fécondité poétique interne est particulière à une élite . . . pour le

21 *Ibid.*, p. 193

22 FILON Augustin, *Histoire de la littérature anglaise*, Paris, Hachette, 1883, pp. 13- 4

23 BOUTMY Émile, *Essai d'une psychologie politique du peuple anglais au XIX^{ème} siècle*, Paris, Colin, 1900, p. 9

24 *Ibid.*, pp. 10-12

25 *Ibid.*, p. 16

vulgaire, les représentations mentales restent rares et troubles, vagues et brouillées comme les perceptions qui en fournissent la substance.”²⁶

L’imagination est source de l’action, elle fonde la passion de créer. Ainsi “l’Anglais s’est ranimé pendant des siècles à la chaleur obscure développée par l’acte volontaire, c’est la volonté qui ... se commande à elle-même et met son sceau sur l’être spirituel”.²⁷ Dans ce contexte, toute idée générale est une gêne pour le mouvement, “un parasite de l’action ... la généralisation ... s’arrête d’ailleurs d’elle-même dès que l’esprit peut pressentir que, se développant davantage, elle affaiblirait le ressort de l’activité humaine. Il y a en Angleterre une subordination étroite de la faculté d’abstraire à un but limité”.²⁸ “L’Anglais n’a pas le loisir de poursuivre de vains fantômes: ils sont trop étrangers à la vie d’ici-bas. ... En voilà assez pour réduire la religion au rôle de conseillère avisée, recommandable surtout pour son sens pratique.”²⁹ “Tout sort du dedans, chez l’Anglais; l’imagination – sans maître ni modèle – a dû projeter au dehors un monde tout de sa création où elle n’a voulu voir et montrer que l’homme. ... Dans les créations artistiques britanniques ... on rencontre au premier plan la volonté, considérée dans son principe passionné et rationnel, dans son évolution et ses phases, ses stimulants et ses ressorts, ses perturbations et ses écarts, ses qualifications et ses résultats.”³⁰

“L’intelligence anglaise a une allure sérieuse et réfléchie. ... Au lieu de spéculer, elle observe; au lieu de déduire, elle induit; aux vastes synthèses ... elle préfère l’analyse patiente des faits particuliers et concrets. ... Chercheur incomparable ... l’Anglais a un goût naturel pour collectionner des faits; ... il faut être *well-informed*. ... La tête anglaise est devenue le premier des appareils enregistreurs. ... Pour un Britannique, la conclusion intellectuelle n’est qu’un commencement, un principe d’action. ... Toute conception est déjà une conviction pratique, une règle de conduite à laquelle on se tient sans se laisser détourner.”³¹

“Dans sa moralité, l’Anglais n’est pas gouverné par le sentiment, mais par la loi religieuse de la conscience ou par la loi humaine de l’intérêt bien entendu. Tout homme doit faire effort pour être utile à soi-même et aux autres, voilà le principe de sa conduite.”³²

“Il est d’ailleurs incontestable que l’Anglais a les défauts de ses qualités. Son indépendance l’expose à l’égoïsme; son sentiment du moi à l’insociabilité; son esprit d’originalité à l’excentricité; son positivisme au culte des faits et du succès, de la puissance et de la richesse, du mépris du pauvre et du faible alors même qu’il vient à leur secours. En outre, l’attitude individualiste devant autrui engendre l’orgueil qui méprise l’opinion des autres. L’orgueil peut aboutir à l’insolence comme la vanité à trop de complaisance.”³³

On remarquera l’étonnante similitude entre ce modèle raisonné du caractère anglais et notre modèle psychologique tiré des récits français de l’époque. Les romanciers, par petites touches, disparates à première vue, font de l’Anglais le même tableau que les

26 *Ibid.*, pp. 20–1

27 *Ibid.*, p. 23

28 *Ibid.*, p. 29

29 *Ibid.*, p. 32

30 *Ibid.*, pp. 43 & 45

31 FOUILLEE A., *op.cit.*, pp. 200 à 202

32 *Ibid.*, p. 204

33 *Ibid.*, p. 205

spécialistes à la recherche d'explications logiques. Tous tombent d'accord sur l'énergie, le sens de l'action, sur la volonté et la fermeté des Britanniques; tous refusent aux populations insulaires la faculté de l'intelligence et ramènent la perception des Anglais à un minimum à peine suffisant. La conception du caractère des sujets de Sa Gracieuse Majesté, avec ses qualités et ses défauts, est d'une remarquable homogénéité à travers toutes les couches de la société française.

Ce caractère posé, les successeurs de Taine en montrent l'influence sur la vie sociale et politique. Tout d'abord au niveau de la famille. "Cette dernière a gardé jusqu'à nos jours le caractère d'une monarchie absolue. . . . Le mâle veut être le seul maître. . . . Il fonde son titre sur le haut prix de l'action. . . . La femme ne peut être que son auxiliaire fidèle et soumis."³⁴ Cependant "en 1886, la femme obtient une très large indépendance légale".³⁵ Quant aux enfants, "ils sont élevés dans la *nursery*; point d'énervante tendresse . . . On ne saurait trop louer les Anglais et les Anglaises des soins qu'ils donnent aux enfants au berceau."³⁶ "La famille qui a plié l'enfant à la discipline, qui l'a habitué adolescent à la liberté et à la responsabilité, le forme par le rôle de père et d'époux à l'initiative et au commandement."³⁷ "Nulle part l'individu ne semble mieux pourvu, mieux armé, soit pour résister à l'Etat, pour lui faire échec, soit pour le suppléer et lui faire concurrence."³⁸

Ceci nous conduit au rôle de l'Anglais en société. On le trouve trop individualiste pour avoir le sens de la vie communautaire. D'où "l'inhumanité dont les Britanniques ont, à toutes les époques, donné d'inoubliables exemples"³⁹, d'où "l'incapacité d'émotion des patrons insulaires"⁴⁰ face à leurs ouvriers. "Cependant si l'Anglais n'a point la sensibilité qui s'émue à propos de faits particuliers, il a la sentimentalité qui s'exalte à propos d'une question générale, et, la passion d'agir aidant, il devient capable de grands actes philanthropiques. L'inhumanité devient, dans la vie courante, de la grossièreté et de la brutalité."⁴¹

Ce tempérament cruel explique la plaie du paupérisme. "Il y aurait actuellement en Angleterre . . . environ trois millions d'hommes manquant de tout ou à peu près. . . . Ce sont les affamés sans feu ni lieu, dénués de tout mais honnêtes; ils composent la majorité. Ce sont ceux que le vice -- cette industrie -- alimente et fait vivre; c'est enfin l'armée du crime. Tous sont ravagés par la boisson."⁴² "Les classes anglaises pauvres se meurent d'ivrognerie, misérables et dégradées."⁴³ "Les pauvres respectables n'ont qu'un but, imiter la petite bourgeoisie. En France, l'ouvrier se croit l'égal de n'importe qui et son grand désir n'est pas de singer le bourgeois mais de le faire descendre à son niveau social."⁴⁴ "Ajoutez à cela que la richesse a été érigée en quasi-virtu tandis que la pauvreté était considérée comme un vice, une honte."⁴⁵ Cette absence du sentiment

34 BOUTMY E., *op.cit.*, pp. 309 - 311

35 *Ibid.*, p. 312

36 DELBOS Léon, *Les deux rivales, l'Angleterre et la France*, Paris, Savine, 1890, p. 206

37 BOUTMY E., *op.cit.*, p. 315

38 *Ibid.*, p. 317

39 *Ibid.*, p. 157

40 *Ibid.*, p. 157

41 *Ibid.*, pp. 157-8

42 DECRAIS Julien, *L'Angleterre contemporaine*, Paris, Calmann-Lévy, 1893, pp. 10-11

43 FINOT Jean, *Français et Anglais*, Paris, Juven, 1903, p. 42

44 DELBOS L., *op.cit.*, p. 26

45 BOUTMY E., *op.cit.*, p. 189

égalitaire fait qu'en "Angleterre on ne trouve pas de milieu, tout est bien ou tout est mal, on y est riche ou pauvre, très grand ou très petit".⁴⁶

Pour Boutmy, la Réforme a confirmé cette tendance égoïste de l'Anglais solitaire car "le puritanisme est avant tout un individualisme religieux. Ce n'est pas seulement l'amour ombrageux de son indépendance qui distingue le puritanisme, mais c'est l'intensité de sa foi, l'omniprésence d'une croyance qui se mêle à tout. . . . L'émigrant a ainsi avec lui son Dieu qui le sauvera: il regarde face à face la mort avec confiance. La vie lui apparaît comme une suite de devoirs".⁴⁷ En effet "les seuls liens assez résistants pour enchaîner la sensualité anglaise sont ceux que chaque homme forme laborieusement de sa propre substance morale et s'impose à lui-même. Le *self-government* au dehors, le *self-control* au dedans".⁴⁸ "C'est parce que l'Anglais n'est pas naturellement gentleman qu'il existe une classe de gentlemen au Royaume Uni."⁴⁹

"Une telle nation peut se livrer à la démocratie. Elle sera quelquefois la dupe, elle ne sera jamais la complice d'un démagogue."⁵⁰ Quand il se domine, "l'Anglais . . . sait en effet s'associer à autrui. Sa sociabilité . . . n'est pas une affaire de sentiment mais de raison et d'action . . . parce qu'il juge nécessaire de travailler en commun à une fin utile. . . . Cette habitude est favorisée par son intelligence réfléchie et ses sentiments calmes qui lui permettent d'écouter la contradiction, de discuter avec sang-froid sur des intérêts, de ne pas faire dégénérer un meeting en bataille. Il sait agir en corps sans que personne n'opprime personne. . . . L'individualisme intense . . . aboutit . . . à une entente pratique qui fonde même la sainteté du lien conjugal"⁵¹ issu d'un choix personnel.

"Dans le domaine politique, cet individualisme, joint à l'entente de l'association, devait aboutir au régime de liberté, à la sauvegarde de l'intérêt individuel ou de l'intérêt des corporations. . . . Point de droits naturels, mais des intérêts dont la loi n'est que la règle. Le gouvernement est ainsi un mal nécessaire."⁵²

Sur le plan économique, "une activité sans repos entraîne une accumulation de capitaux; mais une concurrence sans merci aboutit à une répartition très inégale de la richesse. En Angleterre, le faible, l'infirme, le timide et l'indolent sont perdus".⁵³ L'Anglais, c'est "une somme de volonté, d'énergie indomptable, de grande initiative"⁵⁴ ce qui lui permet d'émigrer en famille et d'aller fonder des établissements en terre lointaine, par goût de l'aventure et du profit. L'Anglo-Saxon a besoin de se dépasser constamment et son commerce en expansion ne peut avoir que des prolongements coloniaux conduisant à l'impérialisme.

Cette doctrine politique provient d'une déformation de "l'individualisme énergique et entreprenant de l'ancien Anglais qui fait place peu à peu à la foi dans le gouvernement. Au lieu de ne compter que sur soi, on compte de plus en plus sur tous. La confiance en soi et l'excentricité étaient jadis les traits populaires de l'Anglais.

46 DELBOS L., *op.cit.*, p. 28

47 BOUTMY E., *op.cit.*, pp. 119 - 121

48 *Ibid.*, p. 159

49 *Ibid.*, p. 195

50 *Ibid.*, p. 165

51 FOUILLEE A., *op.cit.*, pp. 208 - 9

52 *Ibid.*, pp. 210 - 212

53 *Ibid.*, pp. 187 & 189

54 LE BON Gustave, *Lois psychologiques de l'évolution des peuples*, Paris, Alcan, 1900, p. 103

Aujourd'hui ce sont les Américains qui ont hérité du vieux portrait des Britanniques excentriques, aventureux, toujours en quête de nouveauté. L'esprit conservateur de l'Angleterre contemporaine a peur du changement".⁵⁵

Nous avons ici les prémisses d'une transformation fondamentale de l'image de l'Anglais en France. En soupçonnant l'Anglais de faiblesse, on introduit un élément destructeur de tout le modèle, on s'attaque au coeur même de la conception française du caractère anglais. Énergie, volonté, besoin d'action n'ont plus de raison d'être et l'on s'achemine lentement vers un portrait des insulaires basé sur un conservatisme paresseux, sur une mentalité de repli sur soi, de peur de l'inconnu, de traditionalisme routinier. L'impérialisme aurait ainsi sonné le glas de l'Angleterre novatrice marqué le début de son déclin politique, financier et industriel.

Les auteurs du début de ce siècle ne tirent pas des conclusions aussi radicales de leurs observations mais ils se rendent bien compte que l'image laissée par Taine ne correspond plus totalement à la réalité outre-Manche. Ainsi, à la fin du règne de Victoria, "le peuple britannique a une prédilection pour tout ce qui porte avec soi l'emblème de la force et de la victoire, fût-ce sans pitié . . . ni justice. Il est en ceci semblable aux enfants et, comme les enfants, il ne déteste pas l'enflure oratoire. . . . L'impérialisme s'était d'abord développé dans les rangs de la classe supérieure. . . . C'était une doctrine de gentleman. La démocratie en le faisant tomber au niveau du peuple lui a fait perdre ses nobles attributs; il n'est plus désormais que "jingoïsme", . . . absence de retenue inaugurant une nouvelle langue diplomatique. La masse s'inquiète peu des motifs et beaucoup des résultats; son unique motif est le résultat même auquel elle aspire, une Angleterre toute puissante, parlant haut."⁵⁶ La Grande-Bretagne semble rassembler toutes ses énergies pour un baroud d'honneur où elle pourra affirmer une dernière fois qu'elle tient les rênes du pouvoir.

Mais l'adoration de la force n'est que celle d'un faux-semblant tout juste bon à cacher le déclin du Royaume Uni car le rêve impérial n'est qu'un oreiller de paresse, un mur "protecteur du conservatisme des fabricants et négociants anglais qui ne peuvent ou ne veulent pas se conformer aux demandes et aux goûts de leurs clients. Leurs pères étaient radicaux et vivaient dans le présent, avec la haine du passé d'oppression, avec le mépris des castes inutiles et la confiance dans le libre travail et dans l'effort. Ces messieurs sont aujourd'hui unionistes; ils appuient leurs privilèges conquis de bourgeois et d'accapareurs aux vieux privilèges de la noblesse et de l'Eglise".⁵⁷

Dans les années 1860, "l'Angleterre partageait les idées de Goldwin Smith: . . . tôt ou tard, les colonies se sépareraient de la mère patrie. Elle envisageait cet avenir sans crainte . . . car . . . la préoccupation de tant d'affaires si lointaines, de tant de millions d'hommes paraissait lourde à l'élite de ses politiciens. Ils croyaient n'avoir pas trop de temps pour mener à bien leurs propres affaires. Aujourd'hui, le peuple entier se détourne avec mépris de ces *little Englanders*.

Ce furent les Tories qui virent dans une croisade nationaliste un moyen de détourner une fois encore la poussée démocratique. . . . Beaconsfield entreprit dès 1872 de dévier les appétits du radicalisme libéral et socialiste. Les impérialistes de la presse et de la chaire, les Froude et les Seeley, enveloppèrent leur conception moyenâgeuse

55 *Ibid.*, pp. 233–4

56 BOUTMY E., *op.cit.*, pp. 435–6 & 443

57 BERARD Victor, *L'Angleterre et l'impérialisme*, Paris, Colin, 1900, pp. 101 & 104

d'oripeaux modernes; ils la dotèrent d'une apparence philosophique et morale, surtout d'un jargon doctrinaire; par eux, l'impérialisme devint la dernière philosophie de l'histoire et presque le dernier dogme de la religion".⁵⁸ Parallèlement à la montée de l'impérialisme, "l'initiative individuelle baisse singulièrement en Angleterre et l'Etat s'y montre de plus en plus envahissant".⁵⁹

Il semble donc que la fin du siècle fait apparaître en Grande-Bretagne une nouvelle forme de la mentalité anglaise. L'accent principal se déplace de l'individualisme volontaire vers une espèce d'agressivité collective placée sous le signe d'une bureaucratie routinière. On dirait que le pays perd sa maîtrise de soi et que les forces de sa sensualité bestiale remontent à la surface. Le portrait esquissé par Taine s'assombrit mais reste foncièrement le même.

b) *L'homme nouveau*

Pour les auteurs français, deux Anglais incarnent le caractère britannique de la fin du 19^{ème} siècle, Kipling, l'écrivain, et Joseph Chamberlain, le chef du parti unioniste rallié aux conservateurs de Lord Salisbury.

"L'impérialisme fut présenté à la foule par ces deux apôtres. L'oeuvre de Kipling reflète toujours quelque morceau de cet empire qu'elle fait miroiter aux yeux. Chacune de ses paroles, sous le mince vernis de civilisation qui couvre notre barbarie, va réveiller le tempérament brutal de la race, son orgueil de la force, sa vanité de la richesse, le pharisaïsme de sa vertu, . . . sa fièvre d'aventure, . . . sa haine et son mépris des autres races. Il a fait à chacun de ses lecteurs une âme impérialiste."⁶⁰

Ses héros guerriers ont "la force, produit de la nourriture abondante et du grand exercice physique, ils ont la rudesse disciplinée, de simples et puissants instincts batailleurs, la passion et le respect des coups de poing, de la bière, du whisky et de la viande."⁶¹ . . . Ses gentlemen aussi sont épris de bataille et de whisky; leur fraîcheur de sensation, leur calme intellectuel, leur force vitale sont les mêmes que dans le peuple. Seule l'éducation les en distingue: les jeux physiques leur ont affiné, fortifié le corps . . . le milieu moral a développé en eux le sens strict du devoir et l'habitude de se maîtriser".⁶²

Kipling a su cerner "ce peuple qui semble doué de l'intelligence du concret, . . . dévot de la chose établie, . . . ce peuple d'ingénieurs, de marchands, de commis, d'ouvriers, de colons, qui a élevé l'opportunisme à la hauteur d'un système, et son rêve impérial . . . qui, si étrange et fantastique soit-il, est tissé de la même substance que le ruban d'images qui chez l'individu normal correspond à la réalité. . . . Tous deux, le sens du réel et la faculté du rêve intense, dépendent d'une même cause: l'imagination concrète".⁶³

"Une personnalité résistant à tous les milieux, une ardeur frémissante au dedans, une indomptable volonté, un orgueil qui attaque et veut conquérir, la recherche de la

58 *Ibid.*, pp. 59–60

59 LE BON G., *op.cit.*, p. 103

60 BERARD V., *op.cit.*, pp. 62–3

61 CHEVRILLON André, *Etudes anglaises*, Paris, Hachette, 1901, p. 158

62 *Ibid.*, p. 195

63 *Ibid.*, pp. 204–5

sensation forte et non de la sensation agréable, voilà ce qui dans Kipling a séduit . . . le public anglais.”⁶⁴

Cet écrivain combine “le tempérament celtique, . . . à l’idéalisme chimérique, à l’art subtil, au tempérament anglo-saxon, âpre, rude, entêté, persévérant dans l’action, consciencieux, . . . jaloux, autoritaire et batailleur, emporté parfois par des frénésies qui vont jusqu’à la volupté sauvage de détruire.”⁶⁵ . . . On comprend le grand et subit succès de Kipling quand il apparut. . . . Après une longue période d’art purement intellectuel, raffiné jusqu’à la mièvrerie, l’Angleterre anglo-saxonne s’est réveillée au coup de trompe guerrière, clair et strident, qu’a fait sonner ce jeune homme de vingt-deux ans”.⁶⁶

“Il a dit l’Empire, tout ce qui lui donne sa force . . . sans oublier le travail anglais, le plus rapide et le plus exact de tous, le plus riche en rendement, sauf l’américain.”⁶⁷ . . . Cette énergie visible et organisée qu’est l’Angleterre, il a compris qu’elle avait pour centre un Dieu national, spécialement attaché à la grandeur anglaise . . . Ce Dieu est le Iahvé juif d’autrefois . . . adopté en même temps que la Bible. . . . Le moi anglais est si puissant . . . qu’il prend son intérêt pour son devoir et qu’il étend sa domination pour obéir à sa conscience. Ainsi c’est pour servir Dieu que le Britannique devient agressif. Il a pour mission divine de civiliser le monde. . . . Quelle force découle d’une semblable fusion de l’idée nationale et religieuse!”⁶⁸ Kipling l’a bien compris et toute son oeuvre en vit.

L’autre Anglais dont le nom est sur toutes les lèvres en cette fin de siècle est Joseph Chamberlain, représentant du Black Country, des mines et des aciéries, sur la scène politique anglaise. Pour défendre les intérêts de ces industries déclinantes il se fait l’ardent défenseur de l’idée impériale et du protectionnisme et réclame un “Zollverein pan-britannique”.⁶⁹ “Il lance l’affaire impériale et s’efforce d’y intéresser toute la Grande-Bretagne et la plus grande Bretagne elle-même. Ce fut sa prédication qui recruta les meilleures troupes. Si les aristocrates marchèrent au premier appel de Charles Dilke sous la bannière de l’*Imperial Federation League*, et si le populaire ne s’ébranla que tout dernièrement aux refrains de Kipling, c’est l’Angleterre marchande, sous les drapeaux de l’*Empire Trade League*, de l’*Imperial Institute of Colonies and India* et de l’*Association of Chambers of Commerce* qui a fourni de 1885 à 1895 le gros de l’armée impérialiste. La puissance et la popularité de Joseph Chamberlain sont sorties de là.”⁷⁰

“Joe Chamberlain, c’est l’homme qui, par son horreur pour les idées générales et son utilitarisme pratique, par son ardent chauvinisme et son indéracinable orgueil, incarne de la manière la plus complète les caractères de l’Angleterre contemporaine. . . . Pour lui, le libéralisme classique a fait faillite.”⁷¹ . . . Le commerce anglais n’a plus l’élasticité d’autrefois; sur tous les marchés, il est concurrencé par des rivaux

64 *Ibid.*, p. 230

65 *Ibid.*, p. 232

66 *Ibid.*, p. 233

67 *Ibid.*, pp. 236–7

68 *Ibid.*, pp. 240–1

69 BÉRARD V., *op.cit.*, p. 38

70 *Ibid.*, p. 63

71 BARDOUX Jacques, *Essai d’une psychologie de l’Angleterre contemporaine*, Paris, Alcan, 1907, pp. 38–9

américains, allemands et même français.⁷² . . . La crise actuelle n'est pas seulement un conflit entre deux doctrines économiques et deux courants politiques. Elle est surtout une lutte entre les deux caractères psychologiques qui ont donné à l'Angleterre sa prospérité matérielle et sa grandeur morale."⁷³ "L'Évangile et sa tendresse avaient pénétré le vieux radicalisme et nous étions habitués à y retrouver l'enseignement des philosophes. Ces vieux radicaux étaient tous des hommes de pensée et de cœur, en même temps que des hommes d'action et de caractère; aussi avons-nous mal reconnu un radical anglais en Joseph Chamberlain, intéressé et cynique défenseur de Birmingham et pourtant vrai leader de l'Angleterre nouvelle."⁷⁴

Kipling et Chamberlain à eux deux représentent bien une nouvelle mentalité anglaise aboutissement d'une lente évolution évidente déjà dans l'oeuvre de Jules Verne. Qu'on les compare à Phileas Fogg! Toute la générosité du héros du *Tour du monde en 80 jours* disparaît au profit d'une avidité sans borne. Il y a comme un glissement de toute l'image vers son pôle négatif. Les éléments de base restent en effet semblables, mais l'énergie déborde, la volonté se durcit, l'action devient aveugle. L'impérialisme ronge l'Anglais tel une maladie, transforme peu à peu son apparence et le conduit à un état de faiblesse.

72 *Ibid.*, p. 61

73 *Ibid.*, p. 77

74 BERARD V., *op.cit.*, p. 56

C. MYTHE ANGLAIS ET MYTHE FRANCAIS

Implicitement la plupart des auteurs comparent l'Angleterre à la France. Le pays d'où ils viennent, le pays de leurs lecteurs est la nation de référence. On peut distinguer plusieurs groupes parmi ces écrivains, les anglophiles, défenseurs de l'Entente cordiale, les anglophobes, promoteurs d'une alliance avec l'Allemagne, les neutres, voyageurs généralement, qui racontent leurs découvertes au Royaume Uni.

a) Les défenseurs de l'Angleterre

Ils sont très peu nombreux. Edmond Demolins et Pierre de Coulevain sont les plus importants. L'ouvrage de Demolins, *A quoi tient la supériorité des Anglo-Saxons*, paru en 1897, fit grand bruit. Il connut cinq éditions en deux mois et fut immédiatement traduit en plusieurs langues.

L'auteur attaque violemment le système d'éducation français en portant au pinacle la formation à l'anglaise où l'on combine études et sports, où l'on apprend la liberté et les responsabilités qui en découlent, où l'on découvre la volonté de se perfectionner. Demolins prône l'école anglaise aristocratique et se place dans la tradition admirative d'un Taine dans les *Notes sur l'Angleterre*, d'un André Laurie dans *La vie de collège en Angleterre*, d'un Jules Verne dans *Bourses de voyage* ou des traducteurs de Thomas Hughes dont *Tom Brown, scènes de la vie de collège en Angleterre* fut réédité six fois par Hachette de 1880 à 1906. Le succès de Demolins tient aussi au titre de l'oeuvre, qui sous-entend une décadence française, et à la manière de traiter le sujet: une comparaison systématique des méthodes utilisées dans les lycées et dans les *public schools*.

La France ne sait former que des fonctionnaires obéissants dont le seul désir est un emploi stable dans une quelconque administration d'un Etat napoléonien à la bureaucratie centralisatrice et inefficace. L'Angleterre, elle, crée des hommes complets, prêts à contribuer à l'expansion du pays, forts, aventureux, entreprenants, résistants et dotés d'une culture générale utile pour vivre dans la réalité de tous les jours. Cette vision idéalisée de l'enseignement anglais ne correspondait peut-être plus à la réalité quotidienne de la Grande-Bretagne où les écoles se multipliaient alors au profit de classes de plus en plus populaires. Elle permettait cependant, par le biais de l'éducation de remettre en cause la société française dans son ensemble et d'attaquer une des réalisations les plus vantées de la IIIème République, l'instruction publique. De plus, l'ouvrage de Demolins paraît en 1897 en pleine dispute scolaire. Le pays entier est divisé sur la question. On peut alors imaginer le retentissement de *A quoi tient la supériorité des Anglo-Saxons* dans des esprits surchauffés par le problème de la laïcisation et du choix de société qu'impliquait la séparation de l'Eglise et de l'Etat.

Demolins prétend que la seule manière de rendre à la France sa grandeur et sa force est de donner à ses enfants une éducation qui a fait ses preuves. Si la formation complète offerte aux jeunes Anglais par les *public schools* a ouvert le monde aux Britanniques, la même formation devrait permettre de créer une élite française capable de tenir en échec les rivaux de la République sur toutes les terres et sur toutes les mers. C'est peut-être faire une confiance excessive à l'éducation formelle, dirions-nous

aujourd'hui, mais le succès de l'ouvrage montre bien qu'à l'époque l'idée faisait son chemin.

L'écrivain fut d'ailleurs fidèle à ses théories et fonda l'Ecole des Roches pour "tenter en France la réforme des écoles. . . . Il supprima le "pion". Celui-ci mis hors cadre, il fallait trouver un moyen de faire respecter la discipline, le caractère espiègle et léger du jeune Français ayant besoin, plus qu'aucun autre, de se plier à une règle. . . . Ce fut le capitaine de classe. . . . L'Ecole, . . . veut que ses élèves travaillent eux-mêmes à leur éducation. Elle les aide à développer en eux le sens de l'ordre et de la hiérarchie nécessaire; elle s'efforce de stimuler leur initiative, leur esprit de réalisation et de persévérance. Elle veut former des caractères forts et sociables, en même temps que des coeurs sachant aller au devant des exigences de la justice et aimer leur prochain par amour pour Dieu. . . . L'égalité d'humeur, la maîtrise de soi, l'ardeur au travail, l'entrain, le courage, l'ordre, la réalité de la vie intérieure, telles sont les qualités essentielles du capitaine dans ses rapports avec ses camarades".⁷⁵ Ces lignes tirées d'un livret d'instruction pour les capitaines, c'est-à-dire les *prefects* des écoles anglaises, montrent bien la philosophie de l'enseignement défendu par Demolins et explique que son institution ait attiré les enfants de la société anglophile de son temps.

Avec l'Entente cordiale paraissent quelques ouvrages prônant la grandeur britannique. Robert d'Humières veut ainsi "dissiper de lourdes et séculaires ténèbres d'ignorance et d'incompréhension"⁷⁶ entre la France et la Grande-Bretagne. Une alliance entre les deux nations lui paraît recommandable car les deux peuples sont complémentaires. "Le groupe humain anglais est entre tous digne de notre attention philosophique et de notre estime sociale; . . . il est . . . propre à compléter par ses facultés maîtresses nos dons naturels mis en commun."⁷⁷ Que lui reproche-t-on? Essentiellement "l'égoïsme"⁷⁸ qui revêt "des formes que nos préjugés baptisent des noms de morgue ou de froideur. . . . Rien de plus déconcertant pour nos natures expansives . . . que cette réserve anglaise qui n'est que la pudeur virile de certains sentiments, délicatesse suprême chez les âmes fines, scrupule qui dicte une attitude noble entre toutes, le respect humain. Cette caractéristique dite égoïste provient d'une forte discipline intérieure, d'une certaine lenteur d'imagination, . . . qui communique de la dignité, de la sécurité, de l'élégance à la vie extérieure, caractères communs à toute culture aristocratique."⁷⁹

"Si ce masque recouvre souvent des âmes vulgaires, il cache aussi parfois la sensibilité la plus fine, une fraîcheur exquise, une attachante naïveté virile, une confiance livrée avec un abandon et une loyauté qui ne se démontrent plus."⁸⁰ Même le culte de l'argent devient excusable aux yeux de cet anglomane car il n'est que "la manifestation la plus moderne de l'antique Vouloir-Vivre, un puissant facteur de civilisation".⁸¹

Avec Robert d'Humières, tous les défauts disparaissent. Il ne garde de l'image de l'Anglais que ses aspects positifs, poussant le procédé à l'extrême. La volonté de

75 ECOLE DES ROCHES, *Le capitaine*, Joigny, Société d'édition et d'impression, 1940, pp. 3 & 5

76 HUMIERES Robert d', *L'île et l'Empire de la Grande-Bretagne*, Paris, Mercure de France, 1904, p. 7

77 *Ibid.*, p. 9

78 *Ibid.*, p. 13

79 *Ibid.*, pp. 19–20

80 *Ibid.*, pp. 20–21

81 *Ibid.*, p. 25

convaincre va presque à fin contraire. Pourtant un point est important dans cet ouvrage, celui de la complémentarité des deux nations riveraines de la Manche. C'est là un des arguments les plus courants des défenseurs de l'Entente cordiale. Louis Gaussen, par exemple, le reprend dans *L'accord franco-anglais*: "La France et l'Angleterre . . . se complètent et se fortifient . . . Le choc entre elles n'est point fatal; la conciliation est toujours facile. Il s'agit pour l'opinion publique, dans les deux pays, de s'y montrer disposée."⁸²

Quant à Pierre de Coulevain, de son vrai nom Augustine Favre, elle publie *L'île inconnue*, en 1906. Mi-roman, mi-récit de voyage, cet ouvrage est encore une apologie déguisée de l'Angleterre et des Anglais. C'est un livre militant qui veut attaquer les préjugés anti-britanniques les plus répandus en France. Dans sa préface, l'auteur développe les idées de Robert d'Humières: "Pour la majorité des Français, l'Angleterre est *terra incognita*. Ils ne connaissent ni sa langue, ni le caractère vrai de ses habitants, ni leur histoire, ni leur littérature. Pendant des années, ils ont répété des paroles qui traînaient dans des cerveaux incultes, sans se demander si elles étaient vraies ou si elles l'avaient jamais été.

Vous êtes des gens sans moralité, sans tenue! nous criait-on de l'autre côté du détroit. *Vous êtes des hypocrites, des sépulchres blanchis, des égoïstes!* répliquait-on de ce côté-ci de la Manche. . . . Dans les couches inférieures des deux nations, il y avait une haine de race qui ne devrait plus se rencontrer que sous la paillotte du sauvage. Dans les couches intermédiaires, la haine très vivace était entretenue par le souvenir des défaites, des invasions audacieuses, par l'incompréhension et l'envie. Dans les classes supérieures, elle était très atténuée.

En France, aujourd'hui encore (1906), on déteste les Anglais parce qu'ils nous ont vaincus à Waterloo, qu'ils viennent à l'Opéra en costumes de touristes, qu'ils remplissent de colis sans nombre les compartiments de chemin de fer. Le comique est que ces griefs sont articulés par des gens qui n'ont pas lu le récit de la bataille de Waterloo, qui ne vont jamais à l'Opéra et ne voyagent pas.

La plupart des Français évitent en outre systématiquement d'aller en Angleterre, persuadés qu'ils n'y ont rien à apprendre. Lorsqu'ils y vont pour affaires ils ne voient que le vilain climat, le ciel gris et reviennent avec la douce conviction que tout est mieux chez eux."⁸³

Ce témoignage est important surtout par l'analyse sociale que l'auteur fait des préjugés, infiniment plus chargés affectivement dans les classes laborieuses que dans le grand monde cosmopolite. Nous reviendrons plus tard⁸⁴ sur une corrélation possible entre niveau social et intensité du préjugé, corrélation que nous avons déjà entrevue en discutant des témoignages indirects et des manuels d'histoire.

Après cette préface, on s'attend à ce que Pierre de Coulevain nous offre une image de l'Angleterre originale. Or il n'en est rien. Elle commence par reconnaître dans sa jeune amie britannique "bon nombre des caractéristiques de la race anglo-saxonne: une horreur de la sentimentalité, l'admiration de la force, du tempérament, un grand empire sur soi et un besoin d'activité"⁸⁵, tous poncifs à la mode reprenant le portrait

82 GAUSSEN Louis, *L'accord franco-anglais*, Foix, Gadrat, 1904, p. 13

83 COULEVAIN Pierre de, *L'île inconnue*, Paris, Calmann-Lévy, 1906, pp. III - VI

84 *Infra*, pp. 219 -220

85 *Ibid.*, p. 6

de l'insulaire tracé par Taine. Plus tard, malgré ses critiques des voyageurs français passant le détroit, elle parle, elle aussi, d'un "ciel gris"⁸⁶, d'un "brouillard âcre"⁸⁶, cadre pesant seulement illuminé par "la verdure de beaux arbres, délassement d'un peuple de travailleurs".⁸⁷ Son effort de démystification n'est qu'une reprise de l'idéal tainien que l'on retrouve partout. "L'instinct de gentleman existe même chez les porteurs empressés"⁸⁸ et "dans ce pays pratique, on ne néglige rien pour faciliter le confort".⁸⁹ Et le panégyrique continue sur plusieurs centaines de pages, avec quelques pointes seulement sur le mauvais goût féminin, l'ivrognerie populaire ou la force du sentiment patriotique.

Pierre de Coulevain tente de prouver que l'Anglo-Saxon n'est ni perfide, ni hypocrite, simplement incompris. L'Entente cordiale est alors justifiée; Delcassé, en se rapprochant du Royaume Uni n'a pas mis la France à la merci des intentions traîtresses d'une vieille ennemie mais il a trouvé un allié fidèle, franc et juste malgré sa vanité et sa lourdeur.

Larocque apporte une note différente dans son analyse. Ancien communard exilé, il tire les conclusions de son séjour en Grande-Bretagne: "Je ne crois plus aux réputations. L'Anglais a celle d'être morose, il est gai. Le Français celle d'être joyeux, et il est triste. . . . On assure que l'Anglais a l'abord glacial et n'engage pas aisément de nouvelles relations. Et il a toujours l'accueil empressé, sur une simple introduction, et son obligeance se traduit immédiatement par des actes et ne se lasse jamais. . . . En fait, deux figures de rhétoriques définissent le Français et l'Anglais: où celui-là use de l'hyperbole, celui-ci préfère la litote. Le premier dit beaucoup et exprime peu là où le second, en disant peu, exprime beaucoup."⁹⁰

L'ouvrage date de 1882. Sans doute que vingt ans plus tard, en pleine guerre des Boers, aurait-on eu plus de peine à écrire que "le patriotisme sans bruit est une vertu anglaise . . . car les Anglais sont simples et plus réellement polis que nous, non seulement de cœur mais encore d'expression et de formes".⁹¹

Philippe Daryl, autre pseudonyme de Paschal Grousset, que nous avons déjà rencontré sous le nom d'André Laurie, avait joué, lui aussi, un rôle dans la Commune dont il était le commissaire aux affaires étrangères. Exilé en Angleterre, on retrouve chez lui le même préjugé favorable que chez Larocque: l'Anglais est un homme bon. Ainsi, quand il écrit *Les Anglais en Irlande*, il ne charge pas trop le portrait des Britanniques, même s'il retrouve dans les habitants de la verte Erin des "Français de l'Ouest".⁹²

Il accuse les occupants "d'un manque absolu d'humaine sympathie"⁹³ mais souligne que l'occupation elle-même est contraire au système politique anglais qui institue un régime de liberté où la presse peut dénoncer sans risque les malversations des troupes britanniques en Irlande et soulever l'opinion contre les décisions de Westminster. Daryl conclut: "On voudrait terminer ces études sans porter un jugement trop sévère sur

86 *Ibid.*, p. 10

87 *Ibid.*, p. 10

88 *Ibid.*, p. 12

89 *Ibid.*, p. 13

90 LAROCQUE Jean, *L'Angleterre et le peuple anglais*, Paris, Degorge Cadot, 1882, pp. 336-7

91 *Ibid.*, p. 343

92 DARYL Philippe, *Les Anglais en Irlande*, Paris, Hetzel, 1888, p. 62

93 *Ibid.*, p. 110

l'Angleterre, une des deux ou trois nations qui guident l'humanité. ... Elle est inconsciente du mal qu'elle a fait depuis trois siècles et croit naïvement avoir agi dans la plénitude de ses droits."⁹⁴ Il faut espérer que la conscience lui viendra car "le Royaume Uni, et c'est son véritable honneur, est ... un des pays où l'on rencontre le plus d'hommes véritablement consciencieux et qui règlent leur conduite d'après les principes d'une loi intérieure".⁹⁵

Elie Halévy enfin a des préjugés plutôt favorables à l'égard des Britanniques mais son analyse politique intitulée *L'Angleterre et son Empire* est d'abord une oeuvre d'historien impartial qui tente de voir le lien entre l'Entente cordiale et le développement impérialiste de la politique d'outre-Manche. Pour lui, le caractère anglais est "colonisateur par excellence"⁹⁶, ce qui évoque maintenant pour nous les portraits de Taine, les descriptions de Demolins ou les apologies de Pierre de Coulevain. En général, les défenseurs de l'Angleterre offrent l'image usuelle de l'Anglais polarisée sur des éléments positifs présentés comme complémentaires des qualités françaises. A part les textes publiés à leur retour par les amnistiés de 1881, la littérature anglophile se développe après l'Entente cordiale. La chaleur de son engagement pro-britannique doit indiquer qu'elle défend des thèses peu populaires et refléter la virulence des écrivains anglophobes de la fin du siècle passé.

b) Les détracteurs de l'Angleterre

Ils s'expriment tout au cours de notre période. Ce sont des nationalistes surtout que préoccupe le problème des alliances françaises, tel le capitaine Sorb qui est obsédé par la question de la revanche contre l'Allemagne. Pour lui, l'Entente cordiale n'a aucune valeur stratégique car l'Angleterre ne pourrait participer à une action terrestre sur le front lorrain où devrait porter tout le poids d'une offensive contre le II^{ème} Reich. D'autre part la puissance navale britannique a besoin d'une armée d'appoint sur le continent pour le cas où le Royaume Uni s'engagerait dans une guerre maritime contre la flotte de Guillaume II; et la France peut jouer ce rôle. Le capitaine s'insurge contre cette place de second et estime que c'est une erreur de se livrer pieds et poings liés à la politique anglaise dont "l'objectif primordial reste la lutte contre la France"⁹⁷ comme le prouve "l'affaire de Fachoda où Paris dut céder sur tous les points".⁹⁸

D'autres rêvent d'une alliance continentale regroupant les puissances centrales, la France et la Russie pour déposséder la Grande-Bretagne de ses colonies et de ses alliés. Ivan Woestyne partage déjà les dépouilles; la Russie prendrait l'Inde; l'Autriche, la Grèce; l'Allemagne, les Pays-Bas; la France, la Belgique; le tout sous la direction de Bismarck! Il s'agirait d'une croisade civilisatrice contre ce peuple anglais "si particulier, dont les moeurs terre à terre sont étroites, peu sensibles au beau et au grand, qui ne sait des arts qui marquent les grandes étapes de la civilisation que tout juste ce qu'il faut pour en prendre aux autres et en trafiquer à leurs dépens, ce peuple

94 *Ibid.*, p. 302

95 *Ibid.*, p. 331

96 HALEVY Elie, *L'Angleterre et son Empire*, Paris, Delagrave, 1905, p. 9

97 SORB capitaine, *Entre l'Allemagne et l'Angleterre*, Paris, Chapelot, 1906, p. 107

98 *Ibid.*, p. 13

aussi prompt à se griser de succès restreints que de gin ou de whiskey et dont l'armée, exclusivement composée de mercenaires ne participe nullement à l'esprit élevé qui anime les armées recrutées parmi les peuples aux instincts plus délicats".⁹⁹

À la même époque, Ollendorff publie dans une collection à couverture bleu-blanc-rouge un ouvrage anonyme intitulé simplement: *Plus d'Angleterre!* On y retrouve l'idée d'une alliance, ici tacite, avec l'Allemagne contre l'ennemi britannique. En effet, "à force d'entendre les Anglais crier à l'Allemagne de tomber sur la France, les Français . . . ne seraient peut-être pas éloignés de tomber sur les excitateurs".¹⁰⁰ "La guerre à l'Anglais ne serait pas du tout impopulaire"¹⁰¹ car "nos joues sont rouges encore de tous les affronts anglais. Comment . . . oublier que pendant vingt années l'oligarchie anglaise alimenta contre nous l'Europe entière et prodigua des milliards pour avoir Waterloo et les dépouilles coloniales de la France! Oublier que cette oligarchie nous fit battre pour elle à Navarin, qu'elle réunit encore l'Europe contre nous en 1840, qu'elle nous imposa l'humiliation Pritchard, qu'en 1852 elle fut la première à reconnaître ce Napoléon III dont elle a su jouer pendant quinze ans!"¹⁰²

Pendant la guerre des Boers recommence le même refrain de haine. "La France boirait-elle jusqu'à la lie le calice d'amertume que lui présente l'Angleterre que nous trouverions encore au fond de la coupe la déclaration de guerre. . . . Bismarck était un loyal adversaire en comparaison des Salisbury et des Chamberlain."¹⁰³ Je ne vois pas pourquoi la France et l'Allemagne refuseraient de constituer d'accord avec la Russie, si tel est leur intérêt, une ligue navale et commerciale ayant pour but de contraindre l'Angleterre à la paix et d'arrêter l'excèsif développement de son commerce, la marche ascendante de sa colonisation, l'envahissement graduel et continu de sa race."¹⁰⁴ On retrouve ici les idées exprimées dans la *Patrie* et l'*Autorité*, les journaux nationalistes que nous avons mentionnés dans notre survol de l'opinion publique.¹⁰⁵

Ces auteurs sont des nostalgiques du premier Empire tentant d'adapter le thème stratégique du blocus continental à la situation politique de la fin du siècle passé; ce sont aussi des impérialistes pour lesquels la conquête est signe de force et de dynamisme. "C'est hors du cadre étroit de l'Europe qu'une nation moderne doit chercher à s'étendre. La France ne peut reprendre son rang qu'en devenant une puissance coloniale de premier ordre et, si elle veut le devenir, ce ne peut être en jouant les doublures de l'Angleterre. . . . Je ne veux pas de l'alliance anglo-française . . . qui serait un contrat léonin dont nous serions les dupes et les victimes."¹⁰⁶

Pour eux, le thème anglophile de la complémentarité des caractères anglais et français s'inverse en opposition totale et irréductible des tempéraments. "Voyez cette carrure de l'Anglais, et ces pieds plats de l'Anglaise, même élégante; ces gens-là sont taillés pour la marche et la lutte. Ils excelleront au cricket et à la boxe, ils tiendront ferme sur un navire, . . . ils iront au bout du monde, ils fonderont des colonies, ils

99 WOESTYNE Ivan, *Les crâneries de l'Angleterre et l'araignée allemande*, Paris, Dentu, 1885, p. 29

100 ANONYME, *Plus d'Angleterre*, Paris, Ollendorff, 1887, p. 18

101 *Ibid.*, p. 18

102 *Ibid.*, pp. 6-7

103 DARD Henry, *Delenda Carthago!*, Arras, Sueur Charrey, 1899, pp. 1-2

104 *Ibid.*, p. 6

105 *Supra*, p. 16

106 DARD H., *op.cit.*, p. 8

installeront des comptoirs, ils vendront des épices, du coton et des bibles; mais ils n'émettront pas une idée vraiment humaine, ils n'enfanteront pas une oeuvre intellectuelle, ils ne travailleront pas dans l'unique but de faire avancer l'art et la science. Si bien que partout et toujours, ... le Français est resté artiste, l'Anglais marchand. ... Le premier pour l'habileté, le peuple anglais est sans conteste un des derniers pour la véritable intelligence qui est faite de souplesse, de subtilité, de profondeur, de variété et de finesse très juste et ténue. Souhaitons-nous déchoir, nous n'avons qu'à marcher sur ses traces et après avoir imité servilement l'Allemagne, ce qui valait infiniment mieux pour former des esprits solides, copier la perfide Albion naguère objet de nos profonds dédains."¹⁰⁷ Et Vêrax d'attaquer la folie de ceux qui veulent donner à leurs enfants une éducation britannique!

Pourquoi vouloir prendre pour modèle un pays où "le peuple est momifié intellectuellement et moralement par le protestantisme"¹⁰⁸, où "le gin est la fondation du royaume"¹⁰⁹, où "le peuple sue la misère, l'ivrognerie et la débauche par tous les pores"¹¹⁰, où "la vertu est un plastron et le décorum une pose"?¹¹¹ Mauvais goût, froideur, ennui, bestialité, l'accent est mis continuellement sur les défauts de l'Anglais dont on n'a rien à apprendre ni à envier, sinon sa puissance. La France n'a pas à se commettre avec les insulaires, elle, le pays de la mesure et de l'intelligence!

Delbos est peut-être moins virulent mais ses remarques sont de la même veine. "L'Anglais se plaint de ce que les Français le disent excentrique. ... Mais à qui la faute? Ne voit-on pas tous les jours les Anglais qui visitent la France s'affubler de la façon la plus grotesque?"¹¹² Et l'auteur construit tout son livre sur l'opposition systématique des moeurs françaises et britanniques. A Paris on fait sagement la queue au guichet des théâtres, à Londres on s'écrase pour arriver le premier¹¹³ (*sic*). Si le Français est poseur, l'Anglais est vaniteux.¹¹⁴ Si le Parisien aime la cité où il vit, le Londonien ne rêve que de campagne.¹¹⁵ Si en France on a le sens de la mesure, en Angleterre on tombe dans les extrêmes. "Quand il est vicieux, l'Anglais l'est complètement. Jamais en France on ne verra garçons et filles s'embrasser et se vautrer sur l'herbe comme on le voit dans les parcs anglais."¹¹⁶

Ce dernier grief, celui d'immoralité est des plus courants parmi les anglophobes. Hector France, ancien communard devenu romancier naturaliste, y consacre son ouvrage *Les dessous de la pudibonderie anglaise*; c'est un compte-rendu détaillé de procès en adultère tenus en Grande-Bretagne "où le vice se couvre du manteau de la vertu ... où l'on se targue d'avoir le monopole des bonnes moeurs et des vertus bibliques et où l'on trouve de multiples cas d'adultère, de viol, d'inceste et de sodomie".¹¹⁷ ... "Laissons donc à leur hypocrite pudibonderie toutes ces vieilles

107 VÊRAX, *Notes et impressions, Allemagne et Angleterre*, Paris, Charaire, 1888, pp. 71-2

108 *Ibid.*, p. 93

109 *Ibid.*, p. 107

110 *Ibid.*, p. 107

111 *Ibid.*, p. 108

112 DELBOS Léon, *op.cit.*, pp. 8-9

113 *Ibid.*, cf. pp. 14-5

114 *Ibid.*, cf. p. 27

115 *Ibid.*, cf. p. 38

116 *Ibid.*, p. 65

117 FRANCE Hector, *Les dessous de la pudibonderie anglaise*, Paris, Librairie des Bibliophiles, 1900, p. 8

buveuses de thé, fruits secs de la maternité et de l'amour qui dépensent le phosphore de leur cervelet en une rage stérile contre tout ce dont elles ont été privées et qui pleurent en secret les paradis perdus."¹¹⁸ L'auteur présente son livre comme une oeuvre de salubrité publique car "la pudique Albion nous jette trop souvent à la tête, à nous autres Français, l'accusation d'immoralité pour que nous ne laissions pas échapper l'occasion de lui mettre de temps à autre le nez dans son baquet d'eau sale".¹¹⁹

Valfère étend sa hargne à d'autres domaines de l'hypocrisie et parle de la "politique anglaise, cauteleuse et mercantile, irritée de toute prépondérance, cachant sous le masque protectionniste de la liberté d'autrui, son astuce, ses manoeuvres en eau trouble".¹²⁰ Nous nous rapprochons du ton des livres d'histoire confessionnels où l'on accusait aussi la Grande-Bretagne, "dans son égoïsme farouche, d'exécrer et d'avoir toujours exécré la France".¹²¹

La haine de l'Angleterre s'accompagne de diatribes anti-républicaines, la France se laissant gouverner par les ennemis de son passé national. Le baron Dard parle des "ennemis de l'intérieur"¹²², c'est-à-dire des dreyfusards, et Louis Martin-Chagny tente de prouver la collusion entre les Juifs et les Francs-Maçons français et l'ennemi extérieur, l'Angleterre. "La politique européenne n'est plus qu'une politique d'Etats Unis Européens, dirigés par les Anglais et les Juifs, races qui en imposent aux sots et aux corruptibles, mais qui sont notoirement mal douées, comme on le comprendra . . . quand elles seront retombées dans la situation dont elles n'auraient jamais dû sortir. . . . Les Continentaux s'agitent, l'Anglais, le Juif et le Huguenot les mènent."¹²³

L'Anglais rassemble tous les défauts. Imprégné de judaïsme par la Bible, militant protestant, il aurait fondé le mouvement franc-maçon pour dominer l'Europe. "La Réforme a été inspirée par les Juifs. . . . Ainsi, la plupart des sectes protestantes, au début, niaient la divinité du Christ. . . . Les Anglais se sont empressés de prendre une religion qui n'est qu'un compromis entre le judaïsme et le catholicisme, ce qui leur permet de porter le titre de chrétiens, le seul accepté en Europe, et de dissimuler leur origine juive, origine humiliante."¹²⁴ . . . Le clergyman anglais, lui, peut-être assimilé à un bouillon de culture dans lequel la race reptilienne nourrit ses meilleurs venins . . . c'est le diable fait ermite et excellent à duper les honnêtes gens."¹²⁵

Ces outrances relèvent toujours de notre modèle. L'hypocrisie atteint ici une dimension apocalyptique mais les reproches faits aux Anglais sont fondamentalement les mêmes que dans des ouvrages plus modérés, ténacité, traditionalisme, avidité. Martin-Chagny va jusqu'au bout du manichéisme, les prêtres du vrai Dieu sont français, les disciples du Malin sont britanniques car "le Dieu auquel s'adressent les pieux Anglais est God-Vénus, Lucifer. La race anglaise est satanique".¹²⁶ L'auteur, entraîné par la logique aberrante de son système en arrive à dénier aux insulaires même la

118 *Ibid.*, p. 12

119 *Ibid.*, p. 21

120 VALFERE D., *La vertueuse Angleterre*, Paris, Collombon et Brûlé, 1885, p. 6

121 *Ibid.*, p. 7

122 DARD H., *op.cit.*, p. 1

123 MARTIN-CHAGNY Louis, *L'Angleterre suzeraine de la France par la Franc-Maçonnerie*, Paris, Chamuel, 1896, p. 11

124 *Ibid.*, p. 113

125 *Ibid.*, p. 57

126 *Ibid.*, p. 207

qualité de l'action. Pour lui, l'Anglais doit être une incarnation des sept péchés capitaux. C'est pourquoi "il ne fait oeuvre utile de ses mains, comme les Juifs. Il passe son temps nonchalamment étendu sur un sofa comme une petite maîtresse et dépense sa vie en intrigues".¹²⁷ Et voilà pour la paresse, quant à la luxure "Jésus lui-même devient prétexte pour les vieilles filles à aborder les hommes".¹²⁸ D'ailleurs, la preuve la plus évidente de la déchéance insulaire, c'est l'amour que les sujets de Sa Gracieuse Majesté portent à l'oeuvre de Zola, le défenseur de Dreyfus!¹²⁹

Des ouvrages aussi hystériques ne sont peut-être pas légions mais ils sont typiques d'un certain climat social français, de la division du pays en deux clans antagonistes.

Par l'absurde, ils prouvent que l'image de l'Anglais en France est colorée par l'appartenance à un groupe social ou à un autre, ils confirment nos premières hypothèses d'un clivage entre défenseurs de l'Eglise, de la monarchie traditionnelle et de l'Armée d'une part et soutiens de l'Etat laïque et républicain d'autre part. Le parti du passé, celui de l'ordre, est alors en butte à l'expansion de l'anticléricanisme. Ses réactions passionnées, sa logique absurde, ses folles prétentions, son dogmatisme paralysant semblent être les signes de l'anxiété d'un groupe sentant le pouvoir lui échapper, d'une population découvrant l'inadéquation de ses idéaux à la réalité scientifique et économique de son temps. Le Juif devient le bouc émissaire, l'Anglais son inspireur, le Huguenot son conseiller. Les valeurs catholiques traditionnelles formant le coeur du système idéologique anti-dreyfusard, tout ce qui s'éloigne du Vatican sent le soufre et doit être brûlé comme hérétique sur l'autel de l'identité malade du groupe. Le nationalisme aveugle frappe d'exclusive tous les déviants, la patrie est le dieu justifiant tous les excès des tenants du cléricanisme bafoué par l'esprit de réforme des opportunistes au pouvoir. Par contrecoup ils en viennent à envisager une alliance possible avec l'Allemagne, l'ennemi de 1870, c'est-à-dire l'abandon de l'idéal revanchard.

Pour ces gens-là, l'anglomanie devient preuve d'apostasie; elle est "un mauvais signe pour la vitalité d'une nation, ... l'indice d'un manque de respect pour la fierté nationale".¹³⁰ Les Demolins et autres anglophiles sont alors les propagateurs d'idéaux pernicieux. En 1900, Jean de la Poulaine écrit: "Nos anglomanes, disciples de Taine, sont des ignorants ou des insensés manquant du jugement nécessaire pour voir les choses comme elles sont. ... M. Taine eût aussi bien écrit sur la littérature des Samoyèdes que celle des Anglais, cela avec le même dogmatisme et la même assurance. ... Ainsi sommes-nous redevables aux pédagogues ses élèves de nous avoir saturé d'anglomanie. S'il est vrai qu'il y ait des anglomanes dans toutes les classes, c'est parmi les enseignants que l'on trouve les plus profonds admirateurs de l'Anglais."¹³¹ ... Or l'anglomane n'a souvent pas même traversé la Manche. Néanmoins ... il est convaincu de la supériorité de l'Angleterre. Il est persuadé que les Anglais se nourrissent exclusivement de rosbiff saignant et de plum pudding, qu'ils avalent d'innombrables tasses de thé, des gallons de bière, et des douzaines de verres de Porto ou de Sherry,

127 *Ibid.*, p. 171

128 MARTIN-CHAGNY Louis, *La sémitique Albion*, Paris, Jouve, 1898, p. 30

129 *Ibid.*, cf. p. 203

130 AMERO Justin, *L'anglomanie dans le français*, Paris, rue Brochant 37, 1878, p. 11

131 POULAIN Jean de la, *L'anglomanie*, Paris, Plon, 1900, pp. 22 à 26

sans compter le gin et le whisky. L'Anglais auquel il croit, celui qu'il a constamment en l'esprit, c'est l'Anglais des caricatures de 1815 à 1830."¹³²

Jean de la Poulaine a certainement raison sur la qualité périmée des préjugés français vis-à-vis de l'Angleterre; cependant il ne voit pas que les anglophiles participent de la même vision de la Grande-Bretagne que les anglophobes, qu'ils ne font que l'affecter d'un signe positif alors que lui est totalement pessimiste sur les vertus d'Albion. L'écrivain fait remonter l'anglomanie à 1871, lorsque, après la Commune, des milliers de Français durent se réfugier outre-Manche pour sauver leur vie.

Cela confirme encore notre hypothèse d'un clivage entre les Français, clivage fondamental que reflètent les attitudes pro- ou anti-britanniques de la population. Les communards ont représenté la menace la plus radicale de changement dans la France de la deuxième moitié du 19^{ème}. La réaction l'a emporté tout d'abord mais la III^{ème} République, dès que la crise des institutions eut été résolue par le départ de MacMahon en 1879, a repris bien des points du programme de la Commune de Paris. Et deux ans après la victoire du parti républicain sur les monarchistes, les exilés de 1871 étaient autorisés à rentrer en France.

L'affaire Dreyfus n'est que l'éclatement brutal d'un conflit larvé remontant à la chute du second Empire. Les Versaillais forment le plus clair des forces soutenant l'Eglise et l'Armée. Les autres Français puisent dans l'idéal laïque l'énergie de gouverner et de moderniser le pays. Pendant l'Affaire, la division du pays en deux clans hostiles devient un fait de la vie quotidienne. Les anciens fugitifs, tout au cours de notre période, se retrouvent naturellement du côté des libéraux et des anti-cléricaux qui peu à peu investissent le pouvoir. Les années précédentes Grousset, Larocque ou Jules Vallès avaient exprimé leur dette de reconnaissance envers la Grande-Bretagne qui les avait recueillis. Leur admiration du mode de vie anglais était réelle. Ils en parlaient en connaissance de cause, même s'ils en déploraient les travers et les excès. Les profondes réformes démocratiques en cours dans l'Angleterre victorienne ne pouvaient que correspondre à la volonté de changement qu'ils avaient manifestée sur les barricades de Paris assiégé.

Le Royaume Uni, fortement urbanisé, largement industrialisé était le modèle de société vers lequel se dirigeait la France, une France dont les éléments ruraux et provinciaux avaient écrasé les velléités révolutionnaires. L'anglophilie témoigne donc d'un état d'esprit essentiellement hostile aux valeurs traditionnelles du conservatisme français. L'anglophobie est ainsi la réaction naturelle des champions d'une France forte, repliée sur elle-même, ses anciens usages et ses gloires passées. Napoléon et Jeanne d'Arc incarnent dans l'histoire leurs idéaux passéistes, ce que nous avons aperçu dans la présentation qu'en font les manuels utilisés dans les établissements confessionnels.

"La prétendue supériorité des Anglo-Saxons est une fiction qui doit son origine à l'impudence et au bluff anglais et surtout à la crédulité des anglomanes (une espèce de cinquième colonne minant l'identité nationale A. B.) ... mais le gentleman d'aujourd'hui, modèle habituel des anglophiles, est un individu flasque et mou qui ne possède plus depuis longtemps l'énergie physique autrefois si caractéristique des

Anglais bien élevés. . . . Il tourne au sybaritisme pur et simple qui regarde l'éducation comme un mal nécessaire.”¹³³

Jean de la Poulaine diagnostique une civilisation usée et rejoint ici le jugement plus impartial des observateurs de l'impérialisme anglais. Son ton reste celui de l'anglophobe, intéressé uniquement par les défauts britanniques et la dépréciation d'un rival dangereux. Le plus comique cependant est qu'il termine ses commentaires par quelques lignes reprenant certains thèmes du portrait de l'Angleterre tracé par Taine, thèmes qu'il a vilipendés dans son ouvrage: “L'Empire britannique doit sa puissance toute fictive à l'imperturbable confiance que l'Anglais a toujours eu en lui-même, confiance qui, appuyée de l'apathie des autres, s'est convertie en énergie et en audace. Cet empire est le résultat d'un individualisme à outrance qui y a développé un esprit d'initiative dont le but s'est invariablement tourné vers l'argent.”¹³⁴

c) *Les voyageurs*

Terminons ce tour des témoignages français sur l'Anglais en examinant les récits des voyageurs racontant leur séjour outre-Manche. Ces textes sont plus anecdotiques que les précédents, plus contradictoires aussi, les auteurs hésitant entre jugement favorable et appréciation péjorative suivant l'humeur du moment et leur engagement dans l'incident qu'ils relatent. Cependant nous retrouvons, une dernière fois, l'éventail type des réflexions françaises sur les habitants de la Grande-Bretagne.

Le guide Baedeker *Londres et ses environs*¹³⁵, qui connut six éditions durant notre période, reproche à la capitale insulaire ses “brouillards”¹³⁶ et aux Britanniques leur “cuisine qui manque le plus souvent d'assaisonnement, tout étant cuit sans sel et les légumes à l'eau et sans beurre; ou bien, l'on emploie des sauces tellement fortes qu'on en a la gorge emportée”.¹³⁷ Le Baedeker relève encore l'usage des recommandations, la stricte observance du dimanche¹³⁸ et s'étend sur la filouterie des Londoniens. “Si l'on a besoin d'un renseignement, s'adresser à l'un des policemen qu'on rencontre par toute la ville. Ils forment un corps de 15'000 hommes servant à garder le public contre les voleurs de profession qui infestent la capitale de l'Angleterre et à faciliter la circulation. . . . Ne vous adressez à un passant qu'en cas de nécessité extrême et ne répondez à aucune question qu'on vous adresse car c'est en général le préliminaire d'un vol ou d'une escroquerie. Se défier aussi des femmes de la rue ou même des fillettes marchandes de fleurs ou d'allumettes qui savent fort bien pratiquer le chantage. Nous recommandons à l'étranger d'être continuellement sur ses gardes et surtout de faire toujours attention à sa bourse et à sa montre, car Londres fourmille de voleurs et d'escrocs d'une adresse inouïe.”¹³⁹

133 *Ibid.*, p. 198

134 *Ibid.*, p. 265

135 Notons que l'édition couvrant toutes les îles britanniques n'existe qu'en anglais et en allemand. Une traduction française semble inutile les Français limitant leurs déplacements à la métropole et à ses alentours.

136 BAEDEKER Karl, *Londres et ses environs*, Leipzig, Baedeker, 1894, p. XXI

137 *Ibid.*, p. XXIII

138 *Ibid.*, cf. p. XXIV

139 *Ibid.*, p. 1

Il faut attendre l'édition de 1907 de ce guide célèbre pour que ces conseils se fassent moins pressants. On est en plein dans le monde d'Olivier Twist, semble-t-il, et le thème de la misère et de la tristesse est constant chez nos voyageurs. Brada, la romancière à la mode, rappelle qu'on ne pourra jamais "exagérer les ravages de l'ivrognerie en Angleterre, ni ses conséquences parmi les femmes de la classe pauvre, non seulement par le fait qu'elles s'y adonnent et y perdent tout sentiment humain, mais encore par les abominables traitements qu'elle leur procure de la part des hommes."¹⁴⁰

C'est le thème usuel de la bestialité qui ressort, ainsi chez Hector France, journaliste et polémiste, qui écrit: "Rien de plus lourd et de plus réfractaire à toute idée progressiste que l'Anglais du bas peuple. . . . Dans le monde moderne, il a gardé les féroces besoins de ses ancêtres, les brigands du Nord. Grandes mâchoires, grandes faims et surtout terribles soifs; . . . sa face bovine et simiesque n'exprime que les bas appétits de la brute; colère et joie ne se manifestent chez lui que par une exubérance animale, signe de la grossièreté primitive. . . . C'est le Saxon rude, ignorant ayant la haine et le mépris de l'étranger, haine vivace non seulement dans le bas peuple, mais dans les classes moyennes, la petite bourgeoisie puritaine."¹⁴¹

Dans le même mouvement de plume, nos voyageurs dépeignent la tristesse de la capitale qui explique peut-être le recours universel à la boisson. Vallès qui connaît bien la métropole britannique pour y avoir vécu de longues années, la dépeint ainsi: "C'est triste une rue de Londres; . . . on cherche . . . quelle est l'âme d'une cité qui fait ce bruit terrible et qui parle si peu; où rien ne s'accuse en traits nets et logiques, où il n'y a pas de décorations aux revers d'habits mais où les masques suent la morgue; où les sergents de ville ont l'air poli et où les gentlemen ont l'air féroce; où les boueux sont bégueules et les enfants solennels."¹⁴² A Londres "les architectes ne se sont pas mis en frais d'imagination: un cube en maçonnerie percé d'ouvertures rectangulaires, sans moulures, sans ornement d'aucune sorte. . . . Ces maisons se construisent à la douzaine".¹⁴³ "Rien n'est plus morne que la vie extérieure des grandes villes d'Angleterre"¹⁴⁴ et "l'enfer . . . ressemble beaucoup à la capitale britannique. Londres est en effet un mélange ignoble de bière et d'évangile, de gin et de bible, d'ivrognerie et d'hypocrisie, de fange inouïe et de luxe effréné, de pauvres gens morfondus, affamés et abjects et de gens insolents de richesse et de bonheur, dont le revenu annuel nous semblerait un capital colossal".¹⁴⁵

Les rares visiteurs de la campagne britannique reconnaissent qu'il existe un autre monde que le milieu urbain, triste et désolé; les jardins y sont confortables, les pelouses verdoyantes, les chemins tracés au cordeau.¹⁴⁶ D'ailleurs "l'Anglais n'aime pas habiter la ville; son séjour de prédilection est la campagne"¹⁴⁷ car "John Bull y est dans son élément".¹⁴⁸ "La terre y est admirablement cultivée, les haies soigneusement

140 BRADA, *Notes sur Londres*, Paris, Calmann-Lévy, 1895, p. 108

141 FRANCE Hector, *Croquis d'Outre-Manche*, Paris, Charpentier, 1900, p. 26

142 VALLES Jules, *La rue à Londres*, Paris, Charpentier, 1884, p. 8

143 VILLARS P., *L'Angleterre, l'Ecosse et l'Irlande*, Paris, Quantin, 1885, p. 145

144 O'RELL Max, *John Bull et son île*, Paris, Calmann-Lévy, 1883, p. 89

145 *Ibid.*, p. 73

146 Cf. BOURGET Paul, *Etudes et portraits*, Paris, Plon, 1906, vol. II, chapitre 1

147 NARJOUX Félix, *En Angleterre*, Paris, Plon, 1886, p. 21

148 O'RELL M., *op.cit.*, p. 91

entretenu; c'est à se croire dans un parc! ”¹⁴⁹ Mais cet élément idyllique est très secondaire, les voyageurs insistant plus sur les contrastes sociaux entre les classes que sur l'opposition ville-campagne.

On relève que l'Anglais riche l'est immensément et que l'Anglais pauvre est misérable. Plus on monte dans l'échelle sociale, plus l'élément bestial est maîtrisé et l'on retrouve alors l'Anglais type des romans français, froid, bien élevé, “l'Anglais infiniment plus poli que le Français”¹⁵⁰ qui se bat “contre la mauvaise fortune et la maladie parce qu'il considère la vie comme une chose sérieuse et tangible”¹⁵¹, l'Anglais “profondément aristocrate, même quand il tente . . . de jouer au démocrate”¹⁵², bref le gentleman idéal.

Quant à la femme, elle est “avant tout pratique et intelligente, active et débrouillarde, capable d'entreprendre et de réaliser, et en cela elle est sans doute supérieure à la Française; voilà pour une certaine caste; l'autre se compose de pimbêches à poitrine plate et à longues dents de l'Armée du Salut et des églises protestantes”.¹⁵³

Tout le monde ne partage pas cette opinion. Pour Mandat-Grancey, “les Anglaises sont d'avis que leurs maris doivent s'estimer heureux de travailler toujours pour elles car elles sont bien décidées à ne travailler que le moins possible”.¹⁵⁴ Cette variante sur le thème de la femme au foyer ne contredit pas le fait que “les Anglaises sont remarquables par leur fraîcheur, leur allure franche et la longueur de leurs pieds”.¹⁵⁵

Nos voyageurs reconnaissent aussi que l'éducation “en Grande-Bretagne tend à inspirer la confiance en soi. . . . La vertu, naît, germe et mûrit au souffle généreux de la confiance”.¹⁵⁶ Cette “éducation salubre”¹⁵⁷ enseigne “la responsabilité de ses actes. . . . Etre ou devenir le plus fort, tout est là et ce sentiment égoïste et bien humain n'a pas peu contribué à la vigueur de la race”.¹⁵⁸ Gourmand déplore cependant “l'absence totale de plan gradué et de méthode”¹⁵⁹ dans l'instruction britannique et dénonce “le système de surmenage que les Anglais appellent *cramming* et qui fait le fond de leur enseignement. L'enfant apprend comme une machine, sans raisonner, sans comprendre”.¹⁶⁰ D'autre part, “l'enseignement primaire, à tendances exclusivement utilitaires, a produit une génération mercantile pour qui le temps est de l'argent et l'argent le souverain du monde”.¹⁶¹

Nous retrouvons opposés deux thèmes connus, l'Anglais individualiste et l'Anglais machine, l'un conduisant à l'autre par une simple déformation d'intention. Nos voyageurs insistent encore sur le rôle des Ecritures dans la vie des enfants britanniques. “La Bible est la véritable personnification de la race anglaise. . . . L'enfant y apprend à y épeler, c'est avec la Bible qu'il est élevé, . . . c'est par la Bible qu'il agira et se

149 VILLARS P., *op.cit.*, p. 47

150 BRADA, *op.cit.*, p. 20

151 *Ibid.*, pp. 27-8

152 DARYL Philippe, *A Londres*, Paris, Hetzel, 1887, p. 74

153 GOURMAND Paul, *L'Angleterre telle qu'elle est*, Paris, Editions de la Pensée, 1904, pp. 3-4

154 MANDAT-GRANCEY E., *Chez John Bull*, Paris, Plon, 1895, p. 191

155 O'RELL M., *op.cit.*, p. 42

156 MAISON Paul, *Au pays de John Bull*, Cayeux-sur-mer, La Picardie, 1905, p. 149

157 FRANCE H., *op.cit.*, p. 73

158 *Ibid.*, p. 74

159 GOURMAND P., *op.cit.*, p. 15

160 *Ibid.*, p. 16

161 *Ibid.*, p. 19

comportera en tout, partout et pour tout. L'influence en apparaît . . . dans toutes les manifestations de la vie extérieure: foi, sentiments, moeurs, usages, science, arts, littérature et jusque dans les réclames et la publicité! ”¹⁶²

“Dans la famille anglaise, point d'intimité, point d'expansion, de la retenue et de la gêne; de l'amitié, peu d'amour, ce qui fait l'Anglais solide, indépendant et mâle”.¹⁶³

“Les jeunes gens qui se respectent ne vont ni aux théâtres, ni aux cafés . . . où l'on rencontre des femmes du demi-monde. Parmi eux, la moralité est grande. Dans la plupart des sociétés il y a même des clubs de continence qui ont de nombreux adhérents. Cela tient à plusieurs raisons: d'abord, ils se développent tard, ensuite, ils ont l'exemple des moeurs austères de leurs familles . . . qui ont pour guide . . . le devoir, cette règle inflexible qui ne se prête pas à des transactions.”¹⁶⁴

“Le mariage anglais conserve son caractère antique. La femme est tenue à une sujétion presque passive à son mari et l'omnipotence de l'époux va souvent jusqu'à la tyrannie. L'épouse est avant tout femme d'intérieur et esclave de ses devoirs sacrés de mère”.¹⁶⁵ Et chacun de parler du home forteresse des Anglais où l'indépendance de suffragette de la jeune fille a fait place à la soumission de l'épouse.

Les touristes ne voient le commerce et l'industrie, la vie politique et sociale, que de l'extérieur, ce qui nous donne des descriptions telles que: “le roulement sourd et continu des voitures, les fers des chevaux heurtant le pavé, le halètement de mille machines à vapeur, le choc lourd des marteaux frappant le fer, les poulies qui grincent, les cabestans qui gémissent et par dessus tout, les voix d'un million d'hommes produisent une rumeur formidable, pareille au grondement de la mer.”¹⁶⁶ Les Français sont tous impressionnés par l'immensité de la ville et son incessante activité de ruche bourdonnante. Seuls “les parcs permettent de respirer un peu. On prétend qu'à la tombée de la nuit, il s'y passe des scènes à faire rougir un satyre, . . . mais dans la journée tout y revêt une correction de très bon ton. . . . Le suprême chic consiste à ressembler le plus possible à son voisin: si vous connaissez dix Anglais des deux sexes, vous connaissez tous les gens de leur milieu.”¹⁶⁷

La richesse aristocratique des promeneurs frappe le continental fraîchement débarqué à Londres. Il semble d'ailleurs “qu'il faut un long apprentissage pour devenir un gentleman: ne jamais être enrhumé ni ému sont des conditions sine qua non. Quoi de plus vulgaire que de se moucher? . . . S'il est vrai que l'habit ne fait pas le moine, il fait, du moins en Angleterre, les trois quarts du gentleman! . . . Un grand principe: garder son chapeau le plus souvent sur la tête. Il faut être pratique; surtout pas de gêne . . . inutile de causer bien entendu! ”¹⁶⁸ Pourtant “la foule est élégante et paresseuse . . . les hommes un peu raides, mais d'une raideur sans morgue, seraient des modèles d'élégance, n'était la nuance souvent trop accentuée des cravates. Les femmes, couvertes de fourrures, de soie, de velours, de satin, sont, si l'on détaille leur costume, mises à la dernière mode; mais il y a presque invariablement quelque chose qui détonne dans l'ensemble; un chapeau par trop excentrique, une couleur criarde, des gants trop

162 MAISON P., *op.cit.*, p. 149

163 O'RELL M., *op.cit.*, p. 34

164 TOUCHOIS Auguste, *L'Angleterre, notes et souvenirs*, Poitiers, Oudin, 1881, p. 44

165 MAISON P., *op.cit.*, p. 103

166 VILLARS P., *op.cit.*, p. 51

167 SERGIUS J., *Messieurs les Anglais*, Paris, Delagrave, 1902, p. 6

168 *Ibid.*, pp. 14 à 16

clairs. Presque toutes sont habillées de la même manière; c'est comme un uniforme".¹⁶⁹

Ces croquis reprennent fidèlement les idées reçues, sur les basses classes aussi bien que sur l'aristocratie. On retrouve l'Anglais des romans français avec cependant une touche de vérité qui nous rapproche parfois de l'Anglais des ouvrages britanniques. Les récits de voyage insistent en effet sur les contrastes sociaux et l'idéal protestant, ils notent l'émulation des classes sociales vers un mode de vie aristocratique incarné par la noblesse. Remarquons encore une évolution dans la peinture de l'Anglais faite par les Français ayant séjourné outre-Manche. Quelle différence entre Jules Vallès et Brada!

La rue à Londres est un ouvrage étrange à la fois très critique des Anglais et très admiratif des institutions britanniques. Chez Vallès on sent l'homme auquel manque son pays, qui constamment compare avec ce qu'il a laissé derrière lui, une France idéalisée, celle du bonheur de vivre; mais on sent aussi un homme politique reconnaissant envers la nation qui l'a reçu et où il découvre la démocratie qu'il avait voulu instituer chez lui. "On peut ici se trouver cent mille . . . sans que la reine ait peur, sans que l'Europe regarde. Les affiches ne sont appliquées qu'avec de la colle, jamais avec du sang. N'importe! Cette liberté, ce calme, cette tranquillité des fusils, ce droit d'être cent mille et d'avoir un drapeau, il y a là de quoi frapper l'oeil d'un Français et secouer son coeur!"¹⁷⁰

Le plus intéressant dans cet ouvrage est que l'auteur reprend fidèlement tous les poncifs de son temps et les applique habilement à ce qu'il voit, noircissant même le tableau auquel nous étions habitué: "Le home est gardé par des grilles, hérissé de crocs, protégé autant qu'une boulangerie contre les famines de 93. . . . On dirait une consigne de mort! . . . Quand le soleil – ce qu'ils appellent le soleil – luit sur cet amas de tristesses, il ne fait pas tomber les barreaux, il n'ouvre pas les croisées, il ne force pas les serrures! Les gens vivent là-dedans, isolés comme des malades ou des aliénés. Les âmes sont froides quand les murs sont si nus et les coeurs s'ouvrent mal dans des demeures si bien fermées."¹⁷¹

La sympathie généreuse de Vallès vibre surtout dans ses descriptions des pauvres qui offrent "un spectacle dont le brouillard de Londres et sa boue ne parviennent pas à voiler et à noyer l'horreur! Le pauvre poursuit sa marche de bête écrasée, il se traîne, se traîne . . . Il trouvera du pain ce soir, s'il en reste de tout celui qu'on gâche dans les maisons pleines d'or! En attendant, il cherche une épingle pour rattacher ses hardes qui tombent . . . mais le fil est usé et la trame rongée."¹⁷²

"Tous les Anglais se ressemblent . . . Ils ont tous des têtes de cheval ou de poisson, . . . Cette monotonie du type . . . tue d'avance l'originalité de la rue. . . . Les femmes se divisent en deux espèces; celles en sucre et celles en corne, celles qui ont des profils d'ange et celles qui ont des profils de bête, celles qui ont seize ans et celles qui en ont cent, des joujoux ou des magots. . . . Le Français qui fouille la rue ne rencontre que des bébés montés en graine ou des caricatures à cheveux gris et à dents jaunes."¹⁷³

Les thèmes du contraste, de la bestialité, de la misère sordide, du manque de mesure se retrouvent, habituels. Vallès continue en attaquant le mauvais goût britannique et en pourfendant la légende du confort anglais. "L'Angleterre est le pays du mal-vivre,

169 VILLARS P., *op.cit.*, pp. 74 - 5

170 VALLÈS Jules, *op.cit.*, p. 14

171 *Ibid.*, pp. 9 - 10

172 *Ibid.*, p. 15

173 *Ibid.*, p. 2

du mal-loger, du mal-manger, du mal-s'asseoir et du mal-dormir. . . . L'Angleterre a horreur du confortable. . . . La preuve, ces lits anglais, aussi durs qu'une couchette de hasard sur les pavés en tas, durs comme les canapés, les fauteuils et les chaises! ”¹⁷⁴

Comme tout le monde, notre auteur pense que l'éducation fait la force du peuple anglais, le sport, sa ténacité, l'ivrognerie, sa déchéance. Il frémit devant l'inhumanité d'un monde où “tout se fabrique en grand, les fortunes et les détresses”¹⁷⁵ mais s'émerveille devant “le respect anglais de l'enfance lorsque, au jour de Noël, la *respectability* et le *cant* abdiquent devant la souveraineté des marmots”.¹⁷⁶ Et il conclut son livre par les phrases suivantes: “A mon départ, j'ôtai mon chapeau devant la ville noire pour remercier ce peuple, qui n'a jamais médité de la reine, de m'avoir appris à moi, d'un pays républicain, ce que c'était que la liberté.”¹⁷⁷

Brada, qui écrit dix ans plus tard, semble visiter un autre pays. Pour elle, “si l'Anglais regarde encore la vie comme une chose sérieuse, . . . la passion du joli se répand de proche en proche en Grande-Bretagne.”¹⁷⁸ . . . L'Angleterre, devenue maussade sous l'influence triste et grossière des guelfes, revient à son génie d'autrefois, libre, hardi, joyeux.¹⁷⁹ . . . L'idéal parfaitement rationnel de l'Américaine *to have a good time* est devenu celui des Anglaises, la médiocrité suffit de moins en moins.¹⁸⁰ . . . Les premiers à être corrompus par ce changement de la vieille société ont été les jeunes gens; . . . avec eux . . . la politesse la plus élémentaire est mise de côté et . . . de l'excès de conventionalité on tombe à l'excès de cynisme.¹⁸¹ . . . Le *potin* est devenu une institution sociale. . . . Il est loin le temps où l'Anglais pouvait dire que sa maison était une forteresse, — la reine, le prince de Galles et sa famille sont les moins épargnés.¹⁸² . . . Aller au club est même en train de devenir pour les femmes une occupation naturelle et légitime! ”¹⁸³

Par son rang, son appartenance à la société cosmopolite de son temps, Brada, de son vrai nom comtesse Quigini, a été en contact étroit avec la bonne société; le monde qu'elle dépeint est celui de la haute aristocratie. Les transformations qu'elle souligne n'ont point encore atteint tout l'édifice social britannique. Elles marquent cependant le début d'une révolution des mœurs qui peu à peu touchera toutes les classes. Plus haut, nous avons vu Mrs Humphry-Ward s'élever contre ces changements et Ouida en brocarder les représentants. Jules Vallès, par comparaison, en tant qu'ancien communard, a eu une toute autre vision de l'Angleterre, celle d'une petite bourgeoisie traditionnelle et d'un monde du travail hébété de fatigue, davantage celle du milieu du règne de Victoria que celle de sa fin.

L'opposition Vallès-Brada semble complète mais tous deux reflètent la persistance des préjugés essentiels sur l'Anglais. Vallès paraît même trahir une vue pessimiste des Britanniques, plus répandue semble-t-il dans le monde des ouvriers que dans les milieux bourgeois. Une lecture de la presse socialiste pourrait infirmer ou confirmer cette

174 *Ibid.*, p. 101

175 *Ibid.*, p. 295

176 *Ibid.*, p. 112

177 *Ibid.*, p. 297

178 BRADA, *op.cit.*, p. 28

179 *Ibid.*, p. 46

180 *Ibid.*, p. 51

181 *Ibid.*, p. 75

182 *Ibid.*, p. 87

183 *Ibid.*, p. 102

impression légèrement négative. Jaurès, par exemple, accueille favorablement l'Entente cordiale.¹⁸⁴ La verve méridionale de Vallès l'entraîne peut-être à quelques exagérations, sa nostalgie du pays natal le pousse sans doute à caricaturer, par contraste, la terre où il a trouvé refuge. En tout cas, le modèle psychologique de l'Anglais, basé sur la force, l'action et la volonté froide est parfaitement respecté, sous sa forme négative il est vrai.

Les Français qui ont connu l'Angleterre, dans leur grande majorité, ont trouvé en Grande-Bretagne, confirmation de ce qu'ils avaient déjà appris à croire de la vie insulaire. Leur expérience vécue a validé leurs préjugés et, par le biais du récit, ceux de leurs contemporains.

184 *Supra*, p. 16

CONCLUSION DE LA DEUXIEME PARTIE

Dans les limites de notre étude, témoignages indirects, littéraires ou historiques, témoignages directs, des penseurs ou des voyageurs, s'accordent pour dire que les habitants d'Albion sont des produits de l'énergie, canalisée par la volonté, créatrice d'activités multiples. Ceci en bien ou en mal. Tous s'accordent aussi pour dire que la faculté de concevoir et d'abstraire est absente chez les Britanniques dont le type physique rappelle soit John Bull le sanguin, soit Byron le rêveur.

C'est refuser aux Anglais l'humanité et la civilisation. Cette dernière est le fait de l'intelligence utilisant la perception brute pour façonner l'action de l'homo faber. D'où une vision contrastée du mode de vie insulaire opposant l'ange à la bête, la beauté à la laideur, la richesse à la misère. La Grande-Bretagne est le pays des extrêmes.

L'évolution de l'image à travers le temps est celle d'un glissement des attributs anglais vers leur pôle négatif. Ainsi l'impérialisme tire parti des mauvais penchants de la race, détourne la faculté maîtresse du peuple anglais, la volonté, vers d'égoïstes et sombres desseins, pour utiliser les concepts tainiens qui marquent toute notre époque. La démocratisation du Royaume Uni flatte les bas instincts populaires et favorise l'apparition d'un nationalisme chauvin.

Rares sont les auteurs qui renouvellent le modèle; deux femmes écrivains, Brada et Ouida étudient particulièrement l'émancipation féminine outre-Manche ce qui les met sur la piste de changements révolutionnaires qui bouleverseront l'idéal victorien du travail basé sur l'esprit d'aventure et l'individualisme entreprenant. Certains analystes de la politique anglaise pressentent un tel changement quand ils font remonter le mouvement impérialiste au conservatisme protectionniste et paresseux des grandes industries menacées par la montée économique des Etats-Unis et de l'Allemagne.

La stabilité de l'image anglaise en France, à peine modifiée par les mouvements d'opinion, s'explique par le point de vue ethnocentrique des observateurs et des romanciers qui, consciemment ou inconsciemment, ramènent leur analyse des Britanniques au mode de vie français. Les uns soulignent la complémentarité des deux civilisations, ce sont les anglophiles; les autres les opposent totalement, ce sont les anglophobes. Tous sont d'accord pour reconnaître qu'il existe un contraste absolu entre les deux rives de la Manche.

Le modèle de l'Anglais, tel qu'il se présente à la France à travers les romans traduits, est généralement fort bien perçu par les Français. Les Britanniques offraient déjà d'eux-mêmes une image critique où se côtoyaient les John Bull et les lord Byron; le Français ne fait qu'ériger ces types en catégories. L'Anglais offrait déjà un système de valeurs basé sur la volonté de parvenir à un type social idéal, aristocratique, et recommandant l'action, c'est-à-dire le travail, comme seul moyen de salut. Le Français fait de l'énergie un dogme de sa compréhension des Britanniques. L'Anglais offrait déjà une vision bi-polaire de la société avec d'un côté les détenteurs de la richesse, et de l'autre les miséreux. Le Français reprend cette division totale des castes et la porte à l'extrême comme s'il n'y avait rien entre le lord et le mendiant.

Il y a eu simplification de la perception mais sur des lignes relativement fidèles au prototype. Les Français n'ont fait que souligner certains points.

D'autre part, il semble que les auteurs continentaux étaient plus proches de la réalité économique et sociale de l'Angleterre victorienne que ne l'étaient les écrivains

d'outre-Manche eux-mêmes. Notre objectif n'a jamais été de comparer l'image avec la réalité pour en prouver la vérité. Nous nous efforçons de comparer des ensembles de préjugés, sans plus, mais il serait intéressant de voir si l'image de l'Anglais est plus actuelle, plus moderne dans le pays extérieur que dans le pays d'origine. Dans ce dernier, on resterait prisonnier d'une vision du monde aristocratique et puritaine, fondement de toutes les activités nationales. Cette vision n'évoluerait que lentement s'adaptant progressivement aux changements économiques et sociaux. Pris à l'intérieur d'un système dont ils sentiraient toutes les résistances, les Anglais ne pourraient que le vivre et le transformer selon les besoins du moment. Ils ne pourraient prendre de recul qu'avec peine. C'est pourquoi ils resteraient fidèles à l'essentiel des valeurs du modèle. Les effacer aurait signifié le suicide de la civilisation dont ils vivaient.

Les Français, en témoins extérieurs, pourraient être plus critiques, plus objectifs. Jules Verne apporte ainsi beaucoup d'informations sur l'Angleterre de son temps et nous montre une Angleterre de savants, d'ingénieurs, de commerçants, de voyageurs audacieux, d'explorateurs; il fait le portrait d'une nation nouvelle qui, en Grande-Bretagne, semble ne s'être point encore suffisamment différenciée du modèle aristocratique pour avoir acquis une identité propre. La photographie française serait plus précise que l'autoportrait britannique. Vérifier cette hypothèse sortirait des limites de notre travail. Nous nous permettons cependant d'indiquer quelques lignes de recherche possibles.

L'outsider a le désavantage de ne pas connaître son sujet de l'intérieur, c'est-à-dire de ne pas pouvoir discerner l'essentiel du particulier. Rembrandt dessinant ses propres traits fait un choix de ceux qu'il considère nécessaire à la compréhension de son âme à un moment donné. L'appareil photographique enregistre tout sans discrimination. Ainsi les écrivains français n'auraient pas compris la dynamique du système de valeurs bi-polaire anglais, ils n'auraient pas fait explicitement le rapprochement entre, d'une part cette conception d'un monde déchiré par le combat des forces du Mal et du Bien, d'autre part le protestantisme anglais et la société de castes britannique. En bref, ils n'auraient pas vu le ressort du comportement britannique.

Le modèle psychologique de l'Anglais, tel qu'il transparaît dans notre étude des témoignages français, est statique. On ne fait que passer d'une coloration pessimiste à une teinte optimiste suivant l'humeur de l'observateur français. Une photographie ne traduit pas la vie, elle en fixe le contour. Tant que cette image donnée est acceptée comme outil de référence, on ne peut expliquer les changements de la personne réelle dont on tient l'instantané qu'en changeant l'éclairage ou l'angle de vision. C'est ce que feraient les auteurs français mais l'interprétation reste insuffisante puisque statique. Ainsi les écrivains catholiques qui devraient être conscients de l'importance du protestantisme comme facteur vital de l'existence en Grande-Bretagne sont aveuglés par leur rejet systématique de l'hérésie réformatrice. Ils ne peuvent lui donner un poids qui remettrait en cause leur propre conception du monde et leur acharnement anti-protestant voile la différence fondamentale qui existe entre deux visions de l'univers et de la place de l'homme dans le monde. L'Anglais devient une marionnette dépouillée de vie, dont on tire les ficelles à des fins de propagande personnelle. La caricature est à deux pas. Pourquoi?

L'observateur français est lui aussi prisonnier de sa conception du monde, de l'idéologie qui l'a nourrie. Il projette sur l'Angleterre ses propres fantasmes et anime

l'image britannique de sa propre vie. C'est pourquoi les grands courants d'opinion de la III^{ème} République proposent des portraits apparemment divergents des insulaires. Pygmalion continental, l'observateur insuffle à sa marionnette anglaise une dynamique française. C'est un peu de son essence nationale qui donne une existence à l'Anglais tel qu'il le perçoit. C'est son idéal qui unifie sa représentation des Britanniques. Au niveau du groupe tout entier, plus la conception de la dynamique nationale est partagée par l'ensemble du pays, plus le mythe de l'Anglais est normalisé dans l'esprit de tous les habitants de France.

Les biais et les incompréhensions qui séparent l'auto-image anglaise de son hétéro-image française prennent leur source dans une certaine vision de l'homme acceptée par la grande masse des Français. L'origine des réelles lacunes du portrait de l'Anglais se trouve dans l'âme des Français. C'est cette dernière qui peut justifier les préjugés et leur coloration, expliquer qu'ils soient favorables ici, défavorables là et donner une unité profonde au modèle psychologique des Britanniques.

Pour découvrir la clé des distorsions de la perception française, nous reviendrons, dans le chapitre suivant, sur le matériel fourni par les manuels d'histoire. Ceux-ci, en effet, prônent aux jeunes générations, des valeurs nationales qu'ils veulent imposer à une population marquée encore par la défaite et par la recherche d'un nouvel équilibre social et politique dans une Europe en pleine transformation. Ils sont une source de première importance pour une analyse du caractère national.

FRANCE—ANGLETERRE, CONCLUSIONS GENERALES

*“Les hommes appliquent
leurs propres références aux évé-
nements, et ils les jugent, avec
entêtement et confiance, en fonc-
tion d’elles, et non selon celles
des autres.”*

Alexandre Soljenitsyne
Discours du Prix Nobel

LE MYTHE NATIONAL FRANCAIS

“La France . . . depuis la Réforme . . . a été, tour à tour, pour tous les peuples d'Europe, le guide, l'initiateur et le martyr. C'est de son sang, de son dévouement, de ses sacrifices et de ses servitudes que sont faites la gloire, l'émancipation et la liberté des autres peuples. . . . Oui, aujourd'hui, la France glorieuse est remplacée, sous l'égide de la République, à la tête du monde regroupant tous ses enfants désormais unis pour la défendre. . . . Mais il n'y a pas que cette France glorieuse . . . révolutionnaire, . . . émancipatrice et initiatrice du genre humain, . . . que cette France nourrice des idées générales du monde; il y a une autre France que je n'aime pas moins, . . . c'est la France misérable, la France vaincue et humiliée . . . qui crie, suppliante, vers la justice et la liberté.

On doit aimer par dessus tout ce pays, mais non pas avec cet esprit léger, étroit, railleur qui, trop souvent, nous a livrés à l'animadversion des autres peuples. Faisons leur bien comprendre que nous n'aimons tant notre patrie . . . que parce qu'elle est le meilleur instrument que la civilisation ait jamais eu pour le progrès général et l'avancement de l'esprit humain.”¹

Ces quelques extraits d'un discours de Gambetta prononcé à Thonon le 29 septembre 1872, au lendemain de la naissance de la III^{ème} République, donnent le ton à toute la période, patriotisme douloureux, nationalisme prenant sa revanche dans des grandeurs passées. Tous nos manuels d'histoire reflètent cette amertume de l'échec de 1870 et exaltent cette nouvelle idole, la France; il existe cependant des différences de texte quant aux moyens, à la manière de retrouver gloire et victoire même si chacun s'accorde sur le but de la nation, la suprématie française. Les catholiques pensent qu'un système d'ordre, qui a fait ses preuves, est le meilleur garant d'un relèvement national. Les laïcs croient que c'est en adaptant le pays à un monde nouveau qu'il retrouvera ses forces et ils en appellent à l'idéal républicain, celui de 1789.

Les auteurs confessionnels écrivent ainsi: “Notre France, nous en avons le ferme espoir, reprendra dans le monde son rang d'honneur. Qu'elle se rappelle ce qui fit jadis sa force et sa gloire: que toujours noble et généreuse, elle respecte et défende encore . . . la cause du droit et de la justice, de la vérité et de Dieu!”² “Nul pays autant que le nôtre n'a fourni de ces ouvriers admirables qui vont porter jusque dans les contrées les plus inaccessibles les bienfaits de l'Evangile; dans aucun autre, les expéditions coloniales n'ont aussi bien servi les intérêts religieux. La France reste l'apôtre de la bonne cause.”³

Du point de vue de la politique interne, les auteurs catholiques flétrissent tout ce qui peut rappeler la Commune et la grande peur de 1871, lorsque “des criminels, enfants de la démagogie révolutionnaire, ne songèrent qu'à se donner des plaisirs, de l'or et des galons, volant l'Etat, . . . les congrégations religieuses, . . . défonçant les caves, . . . dépouillant les cadavres de leurs victimes. On ne trouve nulle part dans l'histoire un pareil régime de violence, de fureur inepte, de puerilité féroce”.⁴

1 CARDON Georges, *Histoire contemporaine*, Paris, Picard et Kaan, 1900, p. 524

2 BAILLEUX L., *Notions d'histoire générale*, Paris, Putois-Cretté, 1886, p. 392

3 PIOLET A., *Histoire contemporaine*, Lyon, Vitté, 1890, p. 640

4 DELMONT T., *Histoire contemporaine*, Tours, Cattier, 1884, p. 802

Or “dès 1879 ... la gauche fut absolument maîtresse du pouvoir ... et s’efforça, naturellement, de détruire l’oeuvre politique de l’Assemblée nationale. Une amnistie ramena les condamnés de la Commune. Les Chambres revinrent à Paris. ... Jules Ferry fit ... interdire l’enseignement aux membres des congrégations religieuses non autorisées. ... La loi sur le divorce (1884), l’élimination des juges estimés hostiles au gouvernement (1883) sont de la même période”.⁵ Autant dire que le spectre de 1871 tient les rênes du pouvoir! Le mal s’incarne surtout dans les lois sur l’enseignement “qui établirent l’instruction primaire obligatoire, gratuite et laïque. L’obligation était une utopie, et elle est restée à l’état de lettre morte; la gratuité, une sottise, puisqu’elle dispensait de payer les gens riches eux-mêmes; la laïcité, une injustice parce qu’elle excluait des écoles publiques toute une catégorie de citoyens uniquement à cause de leur habit religieux”.⁶

Mais le grand architecte de l’éducation républicaine, Jules Ferry, trouve grâce aux yeux des catholiques les plus nationalistes “car il a eu le mérite, appréciable de tous les partis, d’être un ardent patriote ... qui ... se tourna ... vers des compensations outre-mer”⁷ “par une politique coloniale qui ne manquait ni de sagesse ni de grandeur”.⁸

Les écrivains de manuels confessionnels sont pris entre leur haine d’un régime dont le programme semble consister à “amoindrir l’action de l’Eglise et le pouvoir militaire”⁹ et leur amour de la France incarnée pour l’heure par la République. On dirait presque qu’ils veulent racheter leurs réticences face au gouvernement par un nationalisme revanchard prouvant qu’ils sont aussi bons Français que quiconque. Baudrillart écrit: “En Europe, la France n’a pas retrouvé son rang; il lui reste l’espérance. Là-bas, à la frontière de l’Est, quinze cent mille Alsaciens-Lorrains nous appellent sans craindre les persécutions de l’Allemagne: ils se disent toujours Français. Ils savent qu’en France, les fils ont toujours réparé les défaites des pères ... et c’est vous, enfants qui lisez ce livre, c’est vous qui vengerez vos pères.

Exercez-vous dès à présent au métier militaire, souvenez-vous, en 1870, vos frères aînés et vos parents ... n’étaient pas prêts. Soyez donc soldats et préparez-vous de bonne heure à le devenir.”¹⁰

Ce militantisme chauvin n’épargne pas les auteurs républicains. Brouard note que “parmi les grandes choses qui ont été faites sous la nouvelle République, ... deux nous intéressent particulièrement: le service militaire a été rendu obligatoire ... l’enseignement l’est devenu aussi. ... Désormais tous instruits, tous soldats à l’heure voulue, tous citoyens éclairés et dévoués, nous achèverons, enfants, c’est du moins là notre but et notre espérance, le relèvement de la France que la République a commencé et pour lequel elle vous prépare de son mieux”.¹¹

Cette exaltation du patriotisme jusqu’à la mort, cet appel pathétique aux futures victimes d’un prochain holocauste¹² sont assez rares dans les manuels laïques. Ils

5 THIRION Paul, *Histoire contemporaine*, Paris, Lecoffre, 1901, pp. 476–7

6 GAGNOL M., *Cours d’histoire*, Paris, Poussielgue, 1900, p. 529

7 THIRION P., *op.cit.*, p. 471

8 UNY Jules, *L’époque contemporaine*, Paris, Poussielgue, 1904, p. 350

9 *Ibid.*, p. 346

10 BAUDRILLART A., *Histoire générale*, Paris, Oudin, 1887, pp. 603–4

11 BROUARD E., *Leçons d’histoire*, Paris, Hachette, 1883, p. 479

12 Nous nous rapprochons ici du concept d’*infanticide différé* défini par Gaston Bouthoul

préfèrent insister sur les réalisations sociales et politiques de la III^{ème} République et montrer que les réformes renforcent le pays. On porte l'accent sur son développement manifesté par "l'exposition de 1878"¹³ et par celle de 1889¹⁴ aussi bien que par "une politique coloniale fructueuse"¹⁵ même si d'Arsac, le catholique, estime que "la France semble encore attardée dans la voie de la colonisation qui lui permettrait . . . de reprendre le noble rang qui lui convient".¹⁶

Les républicains rappellent que cette transformation économique et sociale n'a pas été facile car "la III^{ème} République a rencontré de nombreuses difficultés et n'a été véritablement fondée qu'en 1879. Depuis, c'est péniblement qu'elle s'est imposée à la majorité du pays et a conquis le respect de l'Europe".¹⁷ "Jules Grévy, élu président, la République était enfin aux républicains."¹⁸ "Leurs idées gagnèrent un grand nombre d'adeptes dans la bourgeoisie et parmi les paysans qui s'étaient montrés jusqu'alors réfractaires aux nouvelles idées. . . . Préoccupé de relever les forces militaires de la France, Jules Ferry voulait donner à nos flottes de solides points d'appui sur toutes les mers du globe . . . et proclamait que la politique coloniale est fille de la politique industrielle. . . . La réforme de l'enseignement fut aussi son oeuvre."¹⁹

"La République soucieuse . . . de préparer l'avènement de nouvelles générations plus libres et plus instruites que les anciennes s'occupa surtout de l'instruction primaire. La loi du 16 juin 1881 en établit la gratuité; la loi du 28 mars 1882 en imposa l'obligation. C'est la plus grande révolution intellectuelle et morale qu'on ait faite en France depuis 1789."²⁰ "En 1881 encore, la France eut une loi sur la presse véritablement libérale. Puis la liberté des réunions fut proclamée par la loi du 30 juin 1886, alors qu'en 1884 avait été votée une loi sur les syndicats professionnels. . . . En 1889, enfin, une loi militaire supprima le volontariat d'un an et étendit l'obligation du service militaire à tous les Français."²¹ "La sollicitude du Parlement s'est aussi attachée à l'étude des questions sociales et ouvrières."²²

Cette ère de réformes trouve ses lettres de noblesse dans la Grande Révolution, celle des Mirabeau, des Danton et des Robespierre. "Les titres de la société française sont presque complètement renfermés dans la *Déclaration des droits de l'homme et du citoyen*. . . . Ainsi depuis trente ans la République travaille à transformer les principes de 1789 en des vérités de fait."²³ . . . La volonté nationale est la volonté de tous les citoyens égaux et s'exprime dans la loi. . . . En mettant aux mains de tous les citoyens le bulletin de vote, on leur ôte le fusil. Mieux même, le bulletin de vote élève la dignité du Français; . . . il est son propre maître."²⁴ . . . Le plus admirable trait de la société française est dans l'absolue liberté de pensée qui est la condition de la véritable dignité morale de l'homme."²⁵

13 BLANCHET D., *Histoire moderne et contemporaine*, Paris, Belin, 1887, p. 545

14 ROYE F., *Leçons d'histoire de France*, Paris, Delagrave, 1890, p. 579

15 NOUVEL E., *L'époque contemporaine*, Paris, Delagrave, 1905, p. 354

16 ARSAC Jean d', *Cours d'histoire de France*, Paris, Palmé, 1883, t. II, p. 593

17 DRIAULT E., *Précis d'histoire*, Paris, Alcan, 1898, p. 370

18 DUFAYARD C., *Histoire contemporaine*, Paris, Delagrave, 1904, p. 310

19 GOURRAIGNE L.-G., *Cours d'histoire contemporaine*, Paris, Masson, 1905, pp. 420 & 427

20 NORMAND C., *Cours d'histoire*, Paris, A. Colin, 1901, p. 381

21 GOURRAIGNE L.-G., *op. cit.*, pp. 425-8

22 CHOUBLIER A., *Histoire nationale*, Paris, Delalain, 1899, p. 299

23 DRIAULT E., *L'époque contemporaine*, Paris, Alcan, 1905, p. 377

24 *Ibid.*, p. 377

25 *Ibid.*, p. 403 & 406

L'idéal républicain enfin entré dans la réalité quotidienne permet à la France d'être elle-même, de rester fidèle à sa tradition "d'institutrice du monde"²⁶, de porter "le drapeau tricolore, drapeau de la société moderne"²⁷, de représenter "la civilisation dans ce qu'elle a de plus noble et de plus élevé"²⁸. En tout cas "le rôle de la France nouvelle est digne d'être comparé à celui de la France monarchique ou à celui de la France chrétienne du moyen-âge."²⁹

Ce thème de la France flambeau de l'humanité revient constamment. "La France a en effet donné le branle au monde moderne et au monde américain lui-même... par les sacrifices qu'elle a faits à la cause de la civilisation, par l'élaboration et l'expérimentation souvent décevantes de théories politiques et sociales applicables à tous les hommes, par la continuité du progrès scientifique, par la multitude des inventions, par l'éclat des arts et des lettres, par la vaste hospitalité intellectuelle qui pour tant d'étrangers ont fait de notre pays une seconde patrie".³⁰ "Depuis cent ans, elle est toujours une grande semeuse d'idées; quelques-unes ont déjà produit des fruits magnifiques; pour les autres toute espérance est permise grâce au travail."³¹

"Le caractère français est essentiellement fait pour le prosélytisme. L'histoire du 19ème siècle s'ajoute à celle des siècles précédents pour le confirmer. Au point de vue politique, la France a donné le signal des modifications qui ont changé la constitution des peuples européens. Le régime constitutionnel existait en Angleterre depuis 1688, pour se propager il lui a fallu passer par la France. C'est de la France encore que sont venus la reconnaissance des droits politiques aux classes populaires et le suffrage universel. C'est d'elle toujours qu'est partie l'agitation socialiste."³²

"Trois mots résument l'idéal de la France, ... la liberté dans l'ordre politique, la justice dans l'ordre social, la vérité dans l'ordre intellectuel."³³ C'est pourquoi "le pays dont nous sommes les fils l'emporte sans conteste par la générosité de ses sentiments ... il est bon de rappeler à la jeunesse ... que le rôle de la France dans le monde a été souvent héroïque, presque toujours désintéressé et utile pour le bien commun des hommes. ... Dans ses révolutions, et même dans ses conquêtes, elle n'a jamais songé à elle seule ... et a combattu pour ses idées bien plus encore que pour ses intérêts".³⁴

Ces citations montrent ce que la France veut être et quelles qualités le Français doit avoir pour être à la hauteur de son pays: générosité, audace, intelligence, désintéressement et idéalisme. Tous les auteurs, catholiques ou républicains, tombent d'accord sur ces éléments de base du caractère national. A ces qualités peuvent correspondre une certaine témérité, un certain manque de volonté, une certaine difficulté à se fixer sur un grand dessein et à le poursuivre jusqu'à son achèvement. Défauts et qualités se répondent comme dans le modèle psychologique de l'Anglais que nous avons vu plus haut.

26 BERARD Mme, *Résumés d'histoire*, Paris, Fouraut, 1893, p. 90

27 DUCOUDRAY G., *Histoire de l'époque moderne et contemporaine*, Paris, Hachette, 1897, p. 675

28 *Ibid.*, p. 676

29 BERNARD J., *Histoire contemporaine*, Lyon, Vitté, 1897, p. 691

30 MONIN H., *Histoire contemporaine*, Paris, Société d'édition scientifique, 1896, p. 93

31 DRIAULT E., *op.cit.*, p. 434

32 BERNARD J., *op.cit.*, p. 691

33 TOUSSENEL T., *Cours d'histoire contemporaine*, Paris, Delagrave,

34 AMMAN A., *Tableau politique et économique du monde contemporain*, Paris, Nathan, 1896, p. 379

Les deux nations, la France et l'Angleterre, se font face, chacune avec un type de société, un mode de vie. Pays formés depuis longtemps à l'existence nationale par une longue tradition de centralisation monarchique, les deux riverains de la Manche ont acquis le sentiment de leur identité de groupe au cours de luttes qui les ont opposés des siècles durant. Au 19^{ème}, le renouveau des sciences et de l'histoire amena à définir cette identité nationale en termes aussi exacts que possible. Quel est ce lien qui unit les habitants d'un même territoire tels les membres d'une seule famille? Le patriotisme, répond Henri Vast dans son ouvrage destiné aux écoles primaires *Notions d'histoire générale*.

“Toutes les provinces qui sont comprises entre les frontières d'une nation se sentent menacées quand une seule est menacée; atteintes, quand une seule est envahie; blessées, quand une seule est arrachée à la patrie. Le patriotisme n'est pas autre chose que la sympathie, l'union des sentiments entre tous les habitants d'un même territoire, la pitié ou la joie partagées, les souffrances et les gloires mises en commun. . . . Ainsi compris, le patriotisme n'est pas, comme quelques esprits faux le prétendent, une vertu farouche, reste de barbarie, il est la première vertu d'un peuple arrivé à sa plus haute culture et l'inspireur des plus nobles sentiments.”³⁵

En vivant ensemble, les Français ont acquis “les qualités nécessaires pour fonder des colonies, l'esprit d'aventure, l'énergie, l'aptitude à se faire bien venir des indigènes, la bonne humeur qui résiste à tous les déboires, l'insouciance de la fatigue et du danger”.³⁶ De cela, il faut persuader les écoliers et les pédagogues insistent auprès des enfants pour qu'ils prennent conscience qu'ils sont eux la France, les porteurs de ses gloires passées, l'incarnation de ses espérances. Le pays devient le dieu sauveur et les enseignants ses prêtres et pasteurs. On parle de “l'apostolat laïque des instituteurs”³⁷ et le premier ministre Combes, s'adressant à des éducateurs, leur dit: “Vous serez dans l'avenir ce que vous avez été dans le passé: des apôtres de l'idée républicaine, des ministres de ce culte nouveau qui a pour autel la liberté, pour dogmes les droits et les devoirs du citoyen, pour révélation d'en haut, la conscience et la raison humaine.”³⁸

L'histoire est la morale de cette religion nouvelle. Suite d'événements formateurs de la nation, elle permet de juger des bons et des méchants serviteurs de l'idole même si “l'enseignement de la morale par l'histoire fait appel non à la foi aveugle mais à la conscience libre”.³⁹ “Pour tous ceux qui savent l'explorer, l'histoire renferme un inépuisable trésor d'exemples qui peuvent servir à l'apprentissage de toutes les vertus domestiques et sociales.”⁴⁰ “Si l'on est amené à faire un choix parmi les obligations morales, . . . on doit tout d'abord distinguer celle de *travailler à rendre notre patrie plus forte et plus prospère*.”⁴¹ “L'Ecole ne peut-elle pas emprunter à l'Eglise? L'histoire dite sainte vivifie le sentiment religieux: l'histoire sans épithète développera le sentiment moral.”⁴²

Si le catéchisme formait l'homme à ses responsabilités dans une civilisation chrétienne, l'histoire, elle, forge le caractère de l'individu à ses devoirs dans un monde

35 VAST H., *Notions d'histoire générale*, Paris, Delagrave, 1886, p. 311

36 *Ibid.*, p. 144

37 MONZIE A. de, *L'histoire et le patriotisme à l'école*, Cahors, Coueslant, 1905, p. 17

38 *Ibid.*, p. 17

39 PIZARD A., *L'histoire dans l'enseignement primaire*, Paris, Delagrave, 1891, p. 82

40 *Ibid.*, p. 85

41 *Ibid.*, p. 88

42 *Ibid.*, p. 90

dominé par l'idée de nation. "Notre histoire permettra surtout de faire connaître les sentiments et les idées qui semblent avoir été constamment le patrimoine de notre race et qui ont constitué, à travers les siècles, le caractère national des Français. . . . Seule . . . elle peut . . . nous expliquer le tempérament national du peuple français: d'une part, son *esprit*⁴³, si ouvert et si docile à l'éducation qu'on le vit emprunter de toutes pièces aux Romains une civilisation nouvelle, . . . si épris de *bon sens*⁴³ et de *clarté*⁴³ qu'il créa cette merveilleuse langue française qui s'impose aux diplomates du monde entier . . . ; si enclin à la *bonne humeur*⁴³ (cette condition de la santé intellectuelle) que le pessimisme est pour lui une importation étrangère contre laquelle protestent son inaltérable bon sens et sa traditionnelle gaieté; d'autre part, son *cœur* si prompt aux élans de *générosité*⁴³ pour les faibles et de *compassion*⁴³ pour les opprimés qu'on le vit, à une époque de foi religieuse, organiser les . . . croisades et, à une époque de foi politique, entreprendre les guerres libératrices de la Révolution française; si sensible à l'*honneur*⁴³ que le mot prêté à François Ier rachète presque toutes ses fautes aux yeux de la postérité, que la lâcheté, la trahison et tous les actes de forfaiture ont toujours été considérés comme les pires crimes. Combien est facile la tâche de préparer par l'histoire les jeunes générations à l'apprentissage de ces vertus françaises!

Pourtant il sera toujours possible dans les leçons essentielles de noter, sans doute avec discrétion, mais avec un inflexible sentiment de justice, les défaillances de ce tempérament national qui n'est pas parfait. Ce sera d'abord cette *inégalité d'humeur*⁴³ qui nous fait accepter les plus grands désastres tantôt par d'effroyables désespoirs, tantôt par des couplets et des chansons; cette *promptitude de décision*⁴³ que la sage réflexion n'éclaire pas toujours et qui, nous abandonnant aux *entraînements aveugles*⁴³, nous laisse aller aux plus périlleuses aventures; cette *rage de destruction*⁴³ qui, aux époques troublées, s'empare des esprits et ne leur fait épargner ni les palais, ni les châteaux, ni les cathédrales, ni la vie humaine; cette *facilité à abandonner les grands hommes*⁴³ qu'on servait naguère avec enthousiasme, comme à lâcher pied au milieu de la bataille commencée avec tant de vaillance; en deux mots cette *mobilité de caractère*⁴³ qui ne connaît pas l'esprit de suite, ni l'énergie de longue haleine, ni la persévérance qui est la marque des peuples forts. . . . L'exemple du passé doit nous ramener à la modestie; il ne peut nous précipiter dans le découragement."⁴⁴

Ce témoignage est essentiel. Il résume l'auto-image française et nous offre le pendant du tableau du Britannique tel qu'il était apparu dans notre analyse des romans anglais. Entre ces deux portraits, l'image que chacun se fait de l'autre donc, pour nous, l'image de l'Anglais en France. Notre modèle de la psychologie des insulaires, tiré des témoignages français, avec ses aspects positifs et négatifs, est symétriquement inverse au caractère français tel que nous venons de le voir esquissé dans les manuels d'histoire, mais s'inspire aussi de l'auto-image des habitants d'outre-Manche.

Nous n'avons pas ici la place de faire un dépouillement des romans publiés à Paris sous la III^{ème} République comme nous l'avons fait avec les textes français à personnages anglais. Nous ne pouvons que tenter de dégager les valeurs de civilisation et les traits de la société en France à partir des livres d'école; ce sont d'ailleurs de bons révélateurs du caractère français car ils sont ouvertement conscients du phénomène national et veulent ardemment défendre l'identité du groupe.

43 Souligné par nous

44 PIZARD A., *op. cit.*, pp. 95-8

UN MYTHE ET SON IMAGE, INVERSION ET OPPOSITION

Si nous reprenons les traits mentionnés plus haut à propos de la France et si nous reclassons ces éléments comme nous l'avons déjà fait pour le caractère anglais imaginé par les écrivains continentaux, nous voyons que l'autoportrait français est le suivant:



Si l'Anglais est essentiellement volontaire, le Français est d'abord intelligent. C'est là la différence fondamentale entre les deux peuples, selon les Français du moins. Intelligence ne veut pas dire sagesse. Au contraire. Si l'Anglais est réfléchi, le Français est passionné et se laisse entraîner par ses sentiments. Ses idées n'ont qu'un lointain rapport avec la réalité mais il leur prête vie par la force du coeur. L'Anglais, lui, colle aux données quotidiennes, reste imperturbable face aux transformations auxquelles il s'adapte avec souplesse. D'où sa froideur terre à terre qui ne connaît que des débordements bestiaux, par opposition à la générosité française qu'entraîne une trop grande sentimentalité et un trop grand pouvoir d'abstraction. En France, l'intelligence soumet les perceptions des sens et l'émotion au crible de la raison systématique, elle ordonne l'animalité humaine pour lui donner forme civilisée. En cela, elle fait l'homme différent de toutes les autres créatures, lui donne sa raison d'être et d'espérer. Le pouvoir d'abstraire permet de contrôler le réel, de le façonner, de l'humaniser. Cette médiation constante de l'esprit donne à l'existence son équilibre. C'est pourquoi le Français se considère comme l'être civilisé par excellence et voit son pays comme la terre d'élection de la mesure. Ainsi la France est le refuge des arts et des sciences, ces activités typiquement humaines; c'est la nation du bon goût, de l'élégance discrète et raffinée, de la douceur de vivre de la bonne table et des bons vins.

L'image de l'Anglais, comme nous l'avons vu, n'a rien de tout cela car la volonté britannique, si elle permet de suivre le réel, ne permet pas de le transcender. La volonté ne peut tenir lieu d'intelligence. En cela, l'Anglais n'est pas humain; il évolue simplement entre les deux extrêmes de l'ange et de la bête, s'identifiant parfois à l'être civilisé mais constamment menacé par des forces incontrôlables. Si l'Anglais est tout énergie, le Français, lui, est toute raison. Or cette dernière, si merveilleuse soit-elle, ne vit pas le concret et reste toujours en retard sur la réalité. Quand elle guide l'action elle frappe souvent à tort, devient versatile et peu confiante en elle-même, d'où un dogmatisme certain et le goût paralysant des paradoxes. Le Français est ainsi condamné à ne faire souvent que des choix et des interventions de dernière minute. En termes bergsoniens, l'Anglais serait plutôt créature de l'instinct, épousant immédiatement les conditions de son environnement, alors que le Français serait créature de l'intelligence, créatrice mais en constant décalage face à la réalité.

L'opposition totale se retrouve au niveau des sentiments même si les deux peuples ont courage et générosité. La volonté, chez l'Anglais, teinte ces qualités de persévérance et de fidélité. L'intelligence, chez le Français, les colore de vaillance et d'honneur, leur donnant un but qui les dépasse.

L'important dans l'opposition de nos deux modèles est que le Français se reconnaît les défauts de ses qualités, témérité, inconstance, hâblerie comme il voit chez l'Anglais les qualités de leurs défauts, loyauté, désintéressement, constance. L'auto-image et l'hétéro-image ont toutes deux leurs zones d'ombre, décalques des qualités positives. L'auto-image française s'oppose *globalement*, avec ses contrastes internes, à l'image de l'Anglais en France, avec ses éléments positifs et négatifs. Il serait intéressant de voir si la même relation existe entre les représentations collectives d'autres nations. Si ce schéma se confirmait, on pourrait parler de l'existence de *xénotypes*, c'est-à-dire d'une structure de stéréotype exactement inverse et complémentaire du caractère national.

Nous ne pouvons discuter de ce concept que dans le cadre limité de notre étude mais nos recherches semblent indiquer que dans l'affirmation de son identité, chaque

groupe, national ou autre, se crée un type opposé sur lequel il peut reporter l'anxiété fondamentale qui l'anime, celle de la validité et de la réalité des liens qui unissent ses membres. Le xénotype détourne les impulsions agressives vers l'extérieur, justifiant par là-même l'existence du groupe comme tel. Le xénotype serait la structure idéale à appliquer à un groupe opposé pour soutenir le caractère de la nation. Pour les Français, le xénotype s'incarnerait dans le groupe anglais perçu comme une réalité étrangère, ceci d'autant plus fortement que les liens entre Français sont plus fragiles.

La relation entre la France et la Grande-Bretagne a privilégié le monde insulaire comme porteur du xénotype français. La vieille opposition historique, politique, économique et religieuse, entre les deux riverains de la Manche a donné une réalité presque tangible aux préjugés français qui retrouvaient toute chose différente dans l'île, à croire que la société britannique était la société française affectée du signe moins.

Il est intéressant de noter que l'auto-image britannique, telle que nous l'avons esquissée à partir des romans anglais, s'accorde sur bien des points, énergie, force, activisme, volonté, fidélité, avec l'image française de l'Angleterre comme si les insulaires étaient tombés d'accord avec les habitants de France sur les termes de l'opposition qui les sépare. L'auto-image des Anglais serait le *fond de vérité*¹ de leur représentation dans l'hexagone.

Les grands moments de querelle entre les deux pays, guerre de cent ans, guerres pour l'hégémonie en Europe et dans le monde, ne pouvaient qu'exacerber le sentiment de l'identité française, valider la cohésion du groupe et renforcer le xénotype. En période de danger, c'est-à-dire de risque de dissolution du groupe, les traits positifs du caractère national, plus mobilisateurs, se trouvaient mis en valeur. Naturellement, le mouvement inverse avait lieu dans le xénotype dont la zone d'ombre s'accusait alors en motifs presque caricaturaux. Souvenons-nous que cette caricature extérieure correspondait à une caricature du monde intérieur de la France. En période de paix, les Français moins menacés, pouvaient relâcher la discipline et les traits négatifs de leur caractère revenaient au grand jour comme ceux, positifs, de l'Anglais.

L'image de l'Anglais s'identifie au xénotype jusqu'au milieu du 19^{ème} siècle: la France n'a qu'un seul voisin encombrant, le Royaume Uni, sur lequel projeter ses angoisses nationales. Il semble que c'est sous la Restauration² que l'image de l'Anglais en France est la plus complète, la plus détaillée. Les deux peuples viennent de s'opposer vingt ans durant et la France a connu l'occupation par les troupes de Wellington. L'Anglais a été présent sur le sol national; pour une fois on peut en parler en prétendant le connaître. On est en pleine hégémonie politique, industrielle et coloniale de la Grande-Bretagne. La France n'a aucune raison de laisser de côté un opposant de cette taille qui peut incarner si bien le xénotype national.

Plus tard, et c'est là que notre période devient intéressante, les contre-valeurs françaises se répartissent sur des nouveaux venus aussi bien que sur l'Angleterre. La défaite face à la Prusse, en 1870, amène la France à reporter sur les Allemands une partie des traits de bestialité, de cruauté, d'ordre, d'inhumaine énergie autrefois

1 KLINEBERG Otto, "L'étude scientifique des stéréotypes nationaux", in *Bulletin International des Sciences sociales*, 1951, cf. pp. 551-2

2 REBOUL Pierre, *Le mythe anglais dans la littérature française sous la Restauration*, Lille, Bibliothèque universitaire, 1962, pp. 325-30

attribués aux insulaires. Ces traits ne disparaissent d'ailleurs pas totalement du modèle anglais. Ils sont simplement partagés. Les essayistes verront là le fait d'une commune appartenance germanique des deux peuples; de même qu'ils attribueront à leur origine anglo-saxonne les succès d'entreprise, de hardiesse, d'individualisme constructif des Américains, à la fin du siècle. Nous avons vu que, du point de vue économique, les Etats-Unis, remis de la guerre de Sécession, étaient devenus un nouveau géant et qu'en 1898 ils avaient même dépassé la Grande-Bretagne dans leurs relations commerciales avec la France. L'image de John Bull s'estompe au profit du cousin Jonathan traduisant ce nouvel équilibre mondial. Paradoxalement les nations, en se multipliant, ont affaibli la représentation qu'elles avaient les unes des autres.

L'appartenance à un même xénotype expliquerait aussi la parenté qui existe entre images de diverses nationalités, par exemple celles de l'Anglais, de l'Allemand et de l'Américain, tous trois êtres d'énergie et de volonté, traits absents de l'auto-image française.

Nous avons observé que l'auto-image anglaise avait une dynamique protestante opposant les forces du Bien et du Mal, tendant une échelle de castes entre représentants d'un Eden retrouvé, l'aristocratie, et d'un Enfer continu, les miséreux. Le travail en était l'élément rédempteur et la richesse, le symbole social. Nous avons aussi constaté que l'image de l'Anglais en France ne saisisait pas le dynamisme de cette vision du monde, ne faisait que pressentir ici et là le rôle de l'homme devenu son propre créateur, la mesure de ses activités, le seul juge de son destin. Nous avons encore dit que le Français donnait à l'image anglaise sa propre dynamique, celle de son caractère national.

Cette dynamique, quelle est-elle? Il est difficile de répondre sans étudier davantage de sources purement françaises. Pourtant les textes que nous avons lus et qui utilisent les insulaires comme faire-valoir de leurs héros français, offrent déjà une vision du monde purement nationale. Pour eux, les Français peuvent dominer la réalité par l'intelligence. Mais il ne s'agit pas tant de s'en éloigner pour la façonner que de lui donner un sens pour en jouir pleinement. On affirme sa qualité d'homme par une relation directe avec la nature que l'on s'efforce de comprendre. La douceur de vivre symboliserait cette capacité française, complémentaire du pouvoir d'abstraction explicatif, de communier directement avec le monde tel qu'il existe. L'intelligence ne serait que la servante de la nature, la protectrice de l'intégration de l'homme dans l'univers. Ceci expliquerait pourquoi le Français attribue à l'Anglais un orgueil incommensurable, celui de croire recréer le paradis de sa propre volonté.

Si l'on considère l'Eglise catholique comme d'abord médiatrice, comme offrant à l'homme un lien total avec Dieu, vital, charnel, ceci à travers l'Eglise, les Saints, la Vierge et le Christ, on pourrait voir dans la société française, égalitaire mais hiérarchisée, individualiste mais centralisée, le reflet d'une conception catholique du monde. L'intelligence jouerait sur le plan individuel le rôle d'intermédiaire que l'Eglise aurait sur le plan social. Nous pourrions alors opposer Anglais et Français en fonction de leur appartenance confessionnelle; d'un côté, le Britannique angoissé par le problème de son élection dont les seuls signes seraient les bénédictions matérielles; de l'autre, le Français tranquillisé par l'assurance de son salut, qu'il peut toujours réaliser par l'intermédiaire de l'Eglise, par une simple conversion, et pour qui la richesse n'a

aucune signification métaphysique. Pour un catholique, pour un Français, la pauvreté n'est pas une marque de déchéance, comme le faisait remarquer Léon Delbos.³

La volonté insulaire s'expliquerait par la nécessité protestante de créer son paradis; le manque de persévérance français par le bonheur toujours à portée de main, lien constamment gardé avec le Paradis. Pourquoi se tuer de fatigue lorsque le salut est accessible sans grand effort?

Cette vision *catholique* de l'univers et de la place de l'homme dans le monde expliquerait la forme du xénotype français, centré sur l'absence de l'intelligence, *faculté de médiation*, réservée aux seuls habitants de France. En imaginant l'Anglais comme son exact opposé, le Français donne à la volonté britannique le rôle qu'il a attribué pour lui à l'intelligence. La volonté insulaire ainsi détachée d'une vision bipolaire du monde perd sa raison d'être qui est de rejoindre deux extrêmes sociaux. Par elle-même elle ne peut donner un sens au monde comme peut le faire l'intelligence. Pour le Français cependant elle est l'élément premier du caractère britannique ce qui condamne ce dernier à l'incohérence, bref à l'inhumanité. Dans l'hétéro-image, la volonté, simple succédané de l'intelligence, reprend la dynamique de l'auto-image française basée sur la possibilité du lien entre le monde et l'homme. L'Anglais, sans médiation réelle, ne peut être qu'un animal.

Cette division est peut-être essentielle mais elle n'explique pas le développement de l'*anglophilie* pendant notre période. Nous avons vu que le xénotype comporte ses zones d'ombre et de lumière, modèle en creux de l'identité du groupe national. Or l'idéal républicain, sur bien des points s'éloigne des conceptions catholiques traditionnelles qui ont modelé le caractère du pays et de la société. Pour les républicains le xénotype n'exprime plus une opposition irréversible mais une rivalité instigatrice de réformes.

Comme les protestants anglais, les laïcs français mettent d'abord l'accent sur la séparation totale entre l'homme et Dieu, ce qui laisse la créature humaine maîtresse de son destin et créatrice de son propre bonheur. Le travail devient essentiel de même que la richesse. Or la France de la III^{ème} République met l'accent sur son développement économique et industriel, colonial et commercial. Les Gambetta, les Jules Ferry et même les Jaurès veulent créer une société d'abondance pour l'homme moderne, une société industrialisée. En important la révolution industrielle, les Républicains importent les valeurs morales qui ont permis son essor en Angleterre. La pauvreté devient déchéance, la force, honneur, la richesse, puissance.

En Grande-Bretagne ceci correspondait à une vision globale du monde. En France cela entraînait directement en conflit avec l'idéologie acceptée, à dominante catholique. L'Eglise l'a bien senti. Appuyée sur les masses rurales, l'Armée et les prêtres, tous acquis à une vision traditionnelle de la place de l'homme dans l'univers, elle a livré une bataille à mort à l'idéologie montante basée sur des prémisses éthiques incompatibles avec le mode de vie coutumier. L'histoire des trente premières années de la III^{ème} République est le déroulement des différents épisodes de cette lutte acharnée. La virulence des attaques contre l'Angleterre faites dans les ouvrages confessionnels, romans ou manuels, montre bien que pour les conservateurs il s'agit à tout prix de déprécier la Grande-Bretagne et le modèle de société qu'elle propose. Le danger est que l'admiration des anglophiles entraîne une modification de l'identité nationale.

Jusqu'alors, louangeurs et critiques utilisaient la même image pour cible de leurs écrits, en termes positifs ou négatifs, mais le xénotype restait extérieur.

A ce propos, l'anglomanie de salon de certains membres de la noblesse française est typique de cette superficialité. Ces gens, malgré leur dandysme, pouvaient être de bons anti-dreyfusards car l'Angleterre de leurs rêves était une monarchie conservatrice plus qu'une nation en mouvement. D'autre part, sous leur vernis londonien, ils restaient foncièrement français, attachés aux valeurs traditionnelles du pays. Paraître anglais, pour eux, n'était pas se remettre en cause; c'était au contraire affirmer la pérennité de leurs privilèges.

Pourtant avec la transformation de la société française, le xénotype devient modèle et déteint sur le caractère qui l'a fait naître. Cette assimilation de valeurs dites anglaises a été l'un des leitmotiv de ce travail, retrouvé dans les romans et la littérature enfantine aussi bien que dans les livres d'histoire et les essais philosophiques. Les républicains tentent, tant bien que mal, de s'approprier les qualités essentielles de la Grande-Bretagne pour donner à la France le ressort nécessaire à son expansion.

Les lois sur les congrégations, l'affaire Dreyfus, la séparation de l'Eglise et de l'Etat ne sont que des étapes de la conquête du groupe national par une idéologie nouvelle. Les républicains arrivés au pouvoir en 1879 font réforme sur réforme pour moderniser la France et imposer leur nouveau modèle de valeurs à l'ensemble du pays, par l'école et par la conscription obligatoire.

L'image de l'Anglais et les valeurs qu'elle porte s'intériorisent peu à peu dans le corps social français. Pour les républicains la Grande-Bretagne est le rival à égaler et non plus la menace à abattre. Les querelles coloniales n'ont alors qu'une valeur épisodique et la France battra en retraite à chaque confrontation, que ce soit en Egypte ou au Soudan. Faire la guerre à l'Angleterre serait brûler ce qu'on adore. Est-ce là la raison du bellicisme du parti de l'ordre? Une confrontation directe prouverait soit la vanité du modèle anglais et l'erreur de jugement de ses tenants français, soit l'inefficacité foncière du modèle traditionnel défendu par les anglophobes.

La volte-face des monarchistes vis-à-vis de l'Allemagne prend alors tout son sens. Pour eux, le mode de vie germanique ne suscite que des réactions superficielles. Il n'incarne pas encore le xénotype dans sa totalité, loin de là. Dès que la Grande-Bretagne rappelle qu'elle est toujours la *perfide Albion*, la réaction traditionnelle reprend le dessus et le Kaiser devient l'ami, le soutien d'une politique farouchement anti-anglaise. L'on est prêt à sacrifier l'idée de la revanche sur l'autel de la haine anglophobe, comme l'a montré Carroll dans son analyse de la presse. L'attitude républicaine, elle, allait avec une certaine admiration du mode de vie insulaire. Le nationalisme, commun à tous les Français, recouvrait des mythes divergents.

Au Soudan, le gouvernement ne pouvait donner à ses ennemis du parti de l'ordre une si belle occasion de s'affirmer. Fachoda est alors abandonné. On pourrait presque dire que le retrait du Soudan est une victoire de l'esprit républicain, victoire confirmée par les accords de 1904. L'Entente cordiale semble correspondre sur le plan extérieur au succès des dreyfusards sur le plan intérieur. Considérée d'abord comme un simple fait colonial, elle fut un tournant essentiel de la politique française marquant que la majorité du pays avait accepté l'idéal républicain, proche voisin de la dynamique anglaise qui avait formé l'Angleterre industrielle.

Notre période est donc essentielle dans l'évolution politique et psychologique de la France. Le caractère national, facteur d'identité du groupe, évolue vers son propre xénotype, au prix de la division des Français. Sous le patriotisme grandiloquent des républicains se cache la transformation d'une société vers un monde où l'identité nationale traditionnelle en tant que facteur de civilisation sera dépassée. Mais il faudra plusieurs années encore pour aboutir à une réconciliation des Français. Aujourd'hui, celle-ci n'est point parfaite d'ailleurs, car le clivage existe toujours entre ce qui avait été le parti de l'ordre et celui du mouvement. Cependant, aux yeux d'un contemporain de la naissance de la III^{ème} République, le pays actuel semblerait très britannique dans ses moeurs, avec sa liberté d'allure, son culte du sport et ses priorités mises sur le corps, le travail et l'argent, symbole de la vigueur sociale.

Le processus de modernisation commencé en 1879 continue, avec ses avances et ses reculs, imposant une vision de l'homme maître de son destin et créateur de ses propres paradis sociaux. Peu à peu le modèle anglo-saxon s'est infiltré partout à la grande peur des Français traditionalistes, soutiens fidèles des valeurs d'un monde rural et catholique.

De Gaulle, par exemple, paraît être un produit type de l'éducation confessionnelle de sa jeunesse, tenant d'une idéologie foncièrement anti-britannique; pour lui, l'Angleterre était encore le pays menaçant de dissolution possible le corps social français. Son refus de la Grande-Bretagne en tant que partenaire européen semble une dernière revanche des anti-dreyfusards par dessus les décennies. Deux guerres avaient pourtant marqué le rapprochement constant et rapide des formes de vie française et britannique et l'inadéquation de l'identité nationale comme facteur politique dans le monde moderne. En effet l'économie et la technologie ont depuis longtemps effacé les frontières territoriales des pays européens.

L'affectivité donne son importance au préjugé. Au niveau de la création du xénotype, nous avons vu que l'incarnation d'une menace extérieure dans un groupe humain différent détournait les pulsions agressives des Français, pulsions destructrices du groupe national même. Nous avons vu que, en période de crise, le Français ne percevait que la zone d'ombre du xénotype, celle justifiant ses frayeurs. L'angoisse est la clé de la portée affective plus ou moins grande des préjugés.

Ce qui est vrai au niveau du groupe dans son ensemble semble l'être au niveau des classes sociales à l'intérieur de ce groupe. La société cosmopolite française, proche du gouvernement, est nettement plus anglophile que les milieux petits bourgeois de province. L'anglomanie va de pair avec l'idéologie montante qui favorise les détenteurs du pouvoir. Ces gens peuvent être satisfaits du régime. Leur angoisse en tant que groupe est faible. Ils sont là pour durer. Inutile d'avoir un bouc émissaire!

Les milieux plus éloignés des centres de décision, l'Eglise, l'Armée que le gouvernement veut docile à l'idéal républicain, sont moins bien intégrés au système social dominant. L'Anglais, l'étranger, devient une excuse pour leur perte du pouvoir et leur inadaptation. Les masses rurales et provinciales qui subissent davantage encore les pressions d'un monde nouveau et menaçant ont plus de raisons d'angoisse. Quant aux ouvriers, même s'ils participent au monde en gestation, ils le subissent plus qu'ils ne le créent. L'agressivité, liée à la peur du néant, va donc en augmentant plus on descend dans l'échelle sociale.

Ceci expliquerait que dans les couches populaires la haine de l'Anglais, mentionnée par Pierre de Coulevain, soit très forte et que les stéréotypes anti-britanniques y soient d'une pauvreté squelettique que l'on pourrait mettre au compte de la faiblesse des informations que le petit peuple pouvait obtenir sur les Anglais. D'ailleurs, plus le préjugé est simple, mieux il se charge d'émotion et plus il répond au désir passionné de justification qu'a tout homme de sa position dans le monde. Ce besoin devient agressif chez l'individu qui se sent hors du circuit de décision dans une civilisation qui l'utilise, et teinte ses préjugés de couleurs sombres. Il ne voit du xénotype que sa zone d'ombre.

Au 19^{ème} siècle, le mythe national a connu en Europe un immense développement. Il offrait une vision simple des rapports de force entre différents peuples. Cependant la relation privilégiée des deux groupes humains qui ont le plus tôt répondu aux critères nationaux, les Français et les Anglais, nous a permis de voir que dans l'image de l'autre apparaissaient les valeurs de civilisation de tout un groupe ainsi que l'explication presque mythique de sa place dans l'univers. La vision qu'a l'homme du monde extérieur ou de sa place dans la collectivité semble répondre à une ou deux attitudes fondamentales qui unifient son comportement.

L'étude de l'image à travers les témoignages écrits de notre période, artistiques, critiques ou scientifiques, nous a conduit à cerner l'esprit d'une époque, celle des luttes internes de la III^{ème} République en France, celle de l'impérialisme grandissant en Angleterre. Nous avons tenté de montrer que les grands mouvements historiques, économiques et politiques, étaient liés à l'évolution, plus ou moins consciente, de l'idéologie de groupes humains emportés par le nationalisme, forme contraignante d'intégration culturelle à la fin du 19^{ème} siècle en Europe.

Il faudrait prolonger cet ouvrage en étudiant les attitudes de pays autres que l'Angleterre et la France. Nous verrions alors si le type d'analyse que nous venons de faire peut être étendu à des groupes différents. Pour le moment, nous laissons à d'autres le soin d'élargir le champ d'horizon de notre recherche, recherche qui n'a voulu être qu'une contribution limitée à l'étude des mentalités collectives. Nous la terminons intimement persuadés cependant que l'image, son contenu, sa structure, sont foncièrement révélateurs d'un mode d'être et de créer, c'est-à-dire d'une civilisation essayant de faire face à l'angoisse éternelle de l'homme se demandant qui il est, d'où il vient et où il va.

BIBLIOGRAPHIE PAR CHAPITRE

Introduction

1. Ouvrages

a) historiques

- ANDREW Christopher, *Théophile Delcassé and the Making of the Entente Cordiale*, London, Macmillan, 1968, 330 pp.
- BAUMONT Maurice, *L'essor industriel et l'impérialisme colonial (1818 à 1904)*, Paris, PUF, 1965, 628 pp.
- CARROLL Malcolm E., *French Public Opinion and Foreign Affairs*, New York, The Century, 1931, 348 pp.
- DUCHET René, *Le tourisme à travers les âges*, Paris, Vigot, 1949
- LEVASSEUR Emile, *Histoire du commerce de la France*, Paris, Rousseau, 1911, 2 vol.
- ROCHE Jules, *Relations commerciales de la France et de l'étranger*, Paris, Chaix, 1898, 112 pp.
- SORLIN Pierre, *La société française, 1880 à 1914*, Paris, Arthaud, 1969, 287 pp.
- WEILL Georges, *Histoire de l'idée laïque en France au 19^e siècle*, Paris, Alcan, 1929, 376 pp.

b) méthodologiques

- ALLPORT Gordon W., *The nature of Prejudice*, Reading, Mass., Addison-Wesley, 1966, 537 pp.
- BOULDING Kenneth, *The Image*, Ann Arbor, The University of Michigan Press, 1956, 175 pp.
- BROWN Norman, *Life against Death, the psychoanalytical meaning of history*, Middleton, Wesleyan University Press, 1959, 370 pp.
- BUCHANAN William, *How Nations see each other*, Urbana, 1953
- CARTWRIGHT Dorwin, "L'analyse du matériel qualitatif" in FESTINGER and KATZ, *Les méthodes de recherche dans les sciences sociales*, t. II, Paris, PUF, 1959
- CASTELLAN Yvonne, *Initiation à la psychologie sociale*, Paris, Colin, 1970, 272 pp.
- CHOMSKY Noam, *Le langage et la pensée*, Paris, Payot, 1970, 160 pp.
- DUFRENNE Mikel, *La personnalité de base*, Paris, PUF, 1953, 347 pp.
- KLINEBERG Otto, *The Human Dimension in International relations*, New York, Holt, Rinehart and Winston, 1965, 173 pp.
- LEVI-STRAUSS Claude, *Anthropologie structurale*, Paris, Plon, 1958, 454 pp.
- PAGES Max, *La vie affective des groupes*, Paris, Dunod, 1968, 496 pp.
- PIAGET Jean, *Le structuralisme*, Paris, PUF, 1968, 125 pp.
- *La formation du symbole chez l'enfant*, Neuchâtel, Delachaux et Niestlé, 1946, 310 pp.
- REMOND René, "Options idéologiques et inclinations affectives en politique étrangère" in *L'élaboration de la politique étrangère*, ouvrage publié sous la direction de Léo Hamon, Paris, PUF, 1969, 339 pp.
- ROGERS Carl, *Le développement de la personne*, Paris, Dunod, 1968, 286 pp.
- SIEGFRIED André, *L'âme des peuples*, Paris, Hachette, 1950, 221 pp.
- VIET Jean, *Les méthodes structuralistes dans les sciences sociales*, Paris, Mouton, 1965, 246 pp.

c) Etudes et essais

- ASCOLI Georges, *La Grande-Bretagne devant l'opinion française depuis la guerre de cent ans jusqu'à la fin du XVI^e siècle*, Paris, Gamber, 1927, 353 pp.
- *La Grande-Bretagne devant l'opinion française au XVII^e siècle*, Paris, Gamber, 1930, 2 vol.
- CHESNEAUX Jean, *Une lecture politique de Jules Verne*, Paris, Maspero, 1971
- ECHEVERRIA D., *Mirage in the West: a history of the French image of American Society to 1875*, Princeton, Princeton University Press, 1968, 300 pp.
- ECOLE DES ROCHES, *Le capitaine*, Société d'édition et d'impression, 1940
- GIRAUD Victor, *Essai sur Taine, son oeuvre et son influence*, Paris, Hachette, 1901, 322 pp.
- GUYARD Marius-François, *La Grande-Bretagne dans le roman français, 1914 à 1940*, Paris, Didier, 1954, 394 pp.
- HAZARD Paul, *Les livres, les enfants, les hommes*, Paris, Boivin, 1939

- HOUGHTON Walter, *The Victorian Frame of Mind, 1830-1870*, New Haven, Yale University Press, 1957
- JANNI Egidio, *L'image de la pucelle d'Orléans dans la littérature historique française depuis Voltaire*, Paris, Vrin, 1935
- JEUNE Simon, *De F. T. Graindorge à A. O. Barnabooth*, Paris, Didier, 1963, 504 pp.
- LAFFORGUE René, *Essai psychanalytique sur la personnalité collective française, Talleyrand, l'homme de la France*, Genève, Mont-Blanc, 1962
- MARANDON Sylvaine, *L'image de la France dans l'Angleterre victorienne*, Paris, Colin, 1967, 708 pp.
- MISTLER Jean, *La librairie Hachette*, Paris, Hachette, 1964
- PETITBON Pierre-Henri, *Taine, Renan, Barrès*, Paris, Les Belles Lettres, s.d.
- PUY DE CLINCHAMPS Philippe du, *Le snobisme*, Paris, PUF, 1966
- REBOUL Pierre, *Le mythe anglais sous la Restauration*, Lille, Bibliothèque universitaire, 1962, 475 pp.
- REMOND René, *Les Etats-Unis devant l'opinion française, 1815 à 1852*, Paris, Colin, 1962, 2 vol.
- ROE Frederick-Charles, *Taine et l'Angleterre*, Paris, Champion, 1923, 213 pp.

2. Articles

- BOULDING Kenneth, "National Images and International Systems" in *Journal of Conflict Resolution*, vol. 3, no 2
- DUIJKER H. C. J. et FRIJDA N. H., "National Character and National Stereotypes" in *Confluences*, Amsterdam, 1960
- GADOFFRE Gilbert, "Images nationales françaises et stéréotypes nationaux", in *Bulletin international des sciences sociales*, 1951, pp. 622-630
- GIRARDET Raoul, "L'apothéose de la plus grande France" in *Revue française de science politique*, décembre 1969, pp. 1085-1114
- KLINEBERG Otto, "L'étude scientifique des stéréotypes nationaux", in *Bulletin international des sciences sociales*, 1951, pp. 546-555
- MARANDON Sylvaine, "Les images des peuples", in *Revue de psychologie des peuples*, 1er trim. 1964, pp. 8-21
- "Contribution à l'étude du caractère anglais" in *Revue de psychologie des peuples*, 3e trim. 1964, pp. 263-281
- PIAGET Jean, "Stéréotypes nationaux et compréhension internationale", in *Bulletin international des sciences sociales*, 1951, pp. 612-615
- REVUE DES DEUX MONDES, 4ème période, vol. 37 à 162 & 5ème période, vol. 1 à 30, Paris, 1880-1906

1. a) Sources statistiques

- MINISTÈRE du Commerce, de l'industrie, des postes et des télégraphes, *Annuaire statistique de la France*, Paris, Imprimerie Nationale, 1878 à 1906
- SCHOOLING John Holt, *The British Trade Year Book, 1880 to 1904*, London, John Murray, 1905, 492 pp.

b) Théâtre traduit en France

- CHAMBERS, *La dame de carreau*, trad. Decourcelle, Paris, Ollendorff, 1896
- HODGSON-BURNETT Mrs, *Le Petit Lord*, trad. Lemaire J., Paris, Stock, 1895
- JONES Henry, *Le roi de l'argent*, London, trad. Samuel French, 1883
- PARKER L.-M., *La main de singe*, trad. Lemaire J., Paris, Stock, 1905
- PINERO Arthur, *La seconde Mme Tanqueray*, trad. Robert d'Humières, London, Heinemann, 1895

c) Romans anglais traduits en France

- AIDF Hamilton, *Un poète du grand monde*, trad. Bentzon Th., Paris, Calmann-Lévy, 1882, 365 pp.
- *Sacrifice*, trad. Honlay R., Paris, Calmann-Lévy, 1884, 300 pp.

- *Rita*, trad. Tardieu Z., Paris, Hachette, 1884, 346 pp.
- *Présentée*, trad. Honlay R., Paris, Hachette, 1889, 295 pp.
- ALEXANDER Mrs, *L'épousera-t-il?*, trad. Bernard F., Paris, Hachette, 1887, 2 vol.
- *Une seconde vie*, trad. Dian E., Paris, Hachette, 1888, 2 vol.
- *Autour d'un héritage*, trad. Valdy C., Paris, Hachette, 1891, 2 vol.
- *L'erreur de Catherine*, trad. Cerisy R. de, Paris, Hachette, 1898, 330 pp.
- *Le choix de Mona*, trad. Dian E., Paris, Hachette, 1898, 2 vol.
- *Aveugle destin*, trad. Cerisy R. de, Paris, Hachette, 1903, 2 vol.
- ANONYME, *Si distingué*, trad. Gasparin Mme A. de, Paris, Plon, 1883, 84 pp.
- *La promesse d'Ursule*, trad. Dussaud-Roman L., Toulouse, Société des livres religieux, 1885, 84 pp.
- *Le talisman des Lynwood*, trad. Tillière P.-A., Firmin-Didot, 1886, 362 pp.
- *Walter de Lisle*, trad. Fitz-Gerald W., Tours, Mame, 1887, 362 pp.
- *William-Wallace*, trad. Rousseau L., Paris, Palmé, 1887, 400 pp.
- *Helen Clifford*, trad. Dronsart M., Paris, Hachette, 1889, 286 pp.
- *Marjorie*, trad. Tillière P.-A., Paris, Firmin-Didot, 1890, 312 pp.
- *Pour la foi*, trad. Vallon G. du, Paris, Blériot, 1902, 320 pp.
- *La bienfaitrice*, trad. Zeys L., Paris, Hachette, 1906, 350 pp.
- ANSTEFY F., *Vice-versa*, trad. Derosne Ch.-B., Paris, Savine, 1887, 346 pp.
- ARMSTRONG Jessie, *Le pèlerinage de Jean*, trad. Dussaud-Roman L., Toulouse, Société des livres religieux, 1889, 147 pp.
- *Un peu de levain fait lever toute la pâte*, trad. Dussaud-Roman L., Toulouse, Société des livres religieux, 1890, 215 pp.
- BARING-GOULD, *Aux trois boules d'or*, trad. Parquet C. du, Paris, Plon, 1889, 372 pp.
- BARRETT Frank, *Péril de mort*, trad. Chevalier A., Paris, La Librairie illustrée, 1896, 366 pp.
- BARRETT-BROWNING Elisabeth, *Aurora Leigh*, trad. Cerisy R. de, Paris, Savine, 1890, 326 pp.
- BEACONSFIELD Lord, *Endymion*, trad. Girardin J., Paris, Hachette, 1881, 2 vol.
- BEDFORD H.-L., *Le triomphe d'Edith*, trad. Dussaud-Roman L., Toulouse, Société des livres religieux, 1897, 229 pp.
- BELL Currer, *Jane-Eyre*, trad. Lesbazeilles-Souvestre, Paris, Giraud, 1854, *6¹
- BLACK William, *Anna Beresford*, trad. Vaillant A., Paris, Hachette, 1883, 262 pp.
- *La princesse de Thulé*, trad. Stryienski C., Paris, Calmann-Lévy, 1885, 267 pp.
- *Sabina Zembra*, trad. Gausseron B.-M., Paris, Quantin, 1888, 2 vol.
- *Coquette*, trad. Robert J., Orbe, Delédevant, 1892, 441 pp.
- BLACKMORE R.-D., *Erema*, trad. Bernard F., Paris, Hachette, 1881, 2 vol.
- BRADDON M.-E., *Lady Lisle*, trad. Derosne Ch.-B., Paris, Hachette, 1863, 402 pp. *5
- *Le capitaine du Vautour*, trad. Derosne Ch.-B., Paris, Hachette, 1863, 360 pp. *4
- *La trace du serpent*, trad. Derosne Ch.-B., Paris, Hachette, 1863, 2 vol. *1
- *La femme du docteur*, trad. Derosne Ch.-B., Paris, Hachette, 1867, 2 vol. *1
- *Le locataire de St Gaspard*, trad. Derosne Ch.-B., Paris, Hachette, 1868, 366 pp. *1
- *Barbara*, trad. Hephell, Paris, Hachette, 1881, 334 pp.
- 1. *signifie: nombre de rééditions pendant notre période.
- BRADDON M.E., *Vixen*, trad. Létant M., Paris, Hachette, 1883, 2 vol.
- *L'amour et l'argent*, trad. Létant M., Paris, Plon, 1887, 304 pp.
- *Les Belfield*, trad. Mellor G., Paris, Quantin, 1889, 2 vol.
- *Fatalité*, trad. Bernard F., Paris, Hachette 1889, 302 pp.
- BRONTE Emily, *Un amant*, trad. Wyzeha Th. de, Paris, Didier, 1892, 351 pp.
- BROUGHTON Rhoda, *Comme une fleur*, trad. Viguerie A. de, Paris, Reinwald, 1869, 322 pp. *2
- *Fraîche comme une rose*, trad. Parquet C. du, Paris, Calmann-Lévy, 1880, 400 pp.
- *Le roman de Gilliane*, trad. Parquet C. du, Paris, Calmann-Lévy, 1881, 330 pp.
- *Joanna*, trad. Parquet C. du, Paris, Calmann-Lévy, 1881, 399 pp.
- *Follement et passionnément*, trad. Parquet C. du, Paris, Calmann-Lévy, 1882, 390 pp.
- *Belinda*, trad. Parquet C. du, Paris, Calmann-Lévy, 1885, 381 pp.
- *L'amour esclave et maître*, trad. Parquet C. du, Paris, Calmann-Lévy, 1888, 376 pp.
- *Hélas*, trad. Chevalier A., Paris, Perrin, 1894, 367 pp.
- BROWNE Frances, *Le plus proche voisin*, trad. Dussaud-Roman L., Toulouse, Société des livres religieux, 1887, 123 pp.
- BURNETT Frances Hodgson, *Le petit lord*, trad. Dupuis E., Paris, Delagrave, 1888, 299 pp.
- *Princesse Sarah*, trad. Lamy G., Paris, Colin, 1891, 184 pp.
- *La fille à Lowrie*, trad. Cérisy R. de, Paris, Hetzel, 1892, 327 pp.
- CHALLACOMBE Mrs, *Les deux frères*, trad. Dussaud-Roman L., Toulouse, Société des livres religieux, 1898, 98 pp.

- CLIFFORD W.-K., *Lettres d'amour d'une femme du monde*, trad. Davray H., Mercure de France, 1902, 342 pp.
- COLLINS Wilkie, *Le secret*, trad. Forgues E.-D., Paris, Hachette, 1858, 389 pp. *3
- *L'abîme*, trad. Judith Mme, Paris, Hachette, 1868, 360 pp. *4
 - *Mademoiselle ou Madame*, trad. Judith Mme, Paris, Hachette, 1872, 352 pp. *4
 - *La morte vivante*, trad. Derosne Ch.-B., Paris, Hachette, 1873, 336 pp. *5
 - *La piste du crime*, trad. Cendrey C. de, Paris, Hachette, 1875, 2 vol. *2
 - *L'hôtel hanté*, trad. Dallemagne H., Paris, Hachette, 1881, 249 pp.
 - *La fille de Jézabel*, trad. Dallemagne H., Paris, Hachette, 1887, 313 pp.
 - *Je dis non*, trad. Valdy C., Paris, Hachette, 1888, 2 vol.
 - *C'était écrit*, trad. Hephell, Paris, Hachette, 1892, 311 pp.
- COMRIE Margaret, *Le trésor de grand prix*, trad. Dussaud-Roman L., Toulouse, Société des livres religieux, 1897, 175 pp.
- CONAN DOYLE Arthur, *Un crime étrange*, Paris, Hachette, 1899, 223 pp.
- *La marque des quatre*, Paris, Hachette, 1900, 244 pp.
 - *Une étude en rouge*, trad. Charleville Mme, Paris, Delagrave, 1903, 256 pp.
 - *Le chien des Baskerville*, trad. Jussaud A., Paris, Hachette, 1905, 265 pp.
 - *Nouveaux exploits de Sherlock Holmes*, Paris, Juven, 1905, 276 pp.
 - *Sherlock Holmes triomphe*, trad. Erie H., Paris, Juven, 1906, 277 pp.
- CONWAY Hugh, *Le secret de la neige*, trad. Gyr M., Paris, Hachette, 1885, 222 pp.
- *Vivant ou mort*, trad. Hephell, Paris, Hachette, 1888, 259 pp.
 - *Nouvelles*, trad. Hephell, Paris, Hachette, 1891, 263 pp.
- CRAIK Dinah, *John Halifax*, trad. Pichot A., Paris, Grassart, 1862, 2 vol. *1
- *Silence*, trad. Dussaud-Roman L., Paris, Grassart, 1882, 310 pp.
 - *Une noble femme*, trad. Stryienski C., Paris, Hachette, 1882, 296 pp.
 - *Mildred*, trad. Robert Mme, Paris, Hachette, 1883, 281 pp.
 - *Miss Tommy*, trad. Dian E., Paris, Firmin-Didot, 1885, 260 pp.
 - *Mon frère et moi*, trad. Largillière P., Paris, Oudin, 1887, 140 pp.
 - *Le roi Arthur*, trad. Dian E., Paris, Firmin-Didot, 1887, 358 pp.
 - *Le fils aîné*, trad. Chevalier A., Paris, Firmin-Didot, 1888, 314 pp.
 - *Amour de mère*, trad. de Witt, Paris, Librairie et imprimerie réunies, 1894, 240 pp.
- CRAWFORD Marion, *Mr Isaacs*, Paris, Dentu, 1885, 365 pp.
- *Une paroisse isolée*, Paris, Dentu, 1887, 465 pp.
- CROKER B.-M., *Une diplomate*, trad. Verrier C.-X., Paris, Colin, 1901, 298 pp.
- DICKENS Charles, *Monsieur Pickwick*, différents traducteurs, Paris, Hachette, 1838, *14
- *Le marchand d'antiquités*, diff. trad., Paris, Hachette, 1840, *18
 - *Nicolas Nickleby*, diff. trad., Paris, Hachette, 1842, *4
 - *Oliver Twist*, diff. trad., Paris, Hachette, 1842, *14
 - *David Copperfield*, diff. trad., Paris, Hachette, 1851, *19
 - *Contes de Noël*, diff. trad., Paris, Hachette, 1857, *18
 - *Dombey*, diff. trad., Paris, Hachette, 1857, *8
 - *Petite Dorrit*, diff. trad., Paris, Hachette, 1858, *10
 - *Vie de Chuzzlewitt*, diff. trad., Paris, Hachette, 1858, *22
 - *Les grandes espérances*, diff. trad., Paris, Hachette, 1863, *5
 - *Le mystère d'Erwin Drood*, trad. Derosne Ch.-B., Paris, Hachette, 1874, *7
- EDWARDS Annie, *Un voisinage compromettant*, trad. Parquet C. du, Paris, Calmann-Lévy, 1884, 386 pp.
- *Brune aux yeux bleus*, trad. Parquet C. du, Paris, Calmann-Lévy, 1886, 401 pp.
- EDWARDS Amelia, *L'héritage de Jacob Trefalden*, trad. Guidi E.-T., Paris, Hachette, 1881, 2 vol.
- *Histoire de Barbara*, trad. Petit A., Paris, Société anonyme de publications périodiques, 1882, 2 vol.
 - *Mystérieuse disparition de lord Brackenbury*, Paris, Firmin-Didot, 1886, 376 pp.
- ELIOT George, *Silas Marner*, trad. Maisonrouge Mme, Paris, Firmin-Didot, 1885, 325 pp.
- *La conversion de Jeanne*, trad. Albert-Durade A.-F., Paris, Hachette, 1886, 303 pp.
 - *Adam Bede*, trad. Albert-Durade A.-F., Paris, Hachette, 1886, 2 vol.
 - *Le moulin sur la Floss*, trad. Albert-Durade A.-F., Paris, Hachette, 1887, 2 vol.
 - *Tribulations de révérend Amos Barton*, trad. Albert-Durade A.-F., Paris, Hachette, 1887, 299 pp.
- EWING Juliana, *L'enfant du moulin*, trad. Chevalier A., Tours, Mame, 1889, 237 pp.
- *Une courte vie*, trad. Dussaud-Roman L., Paris, Grassart, 1889, 146 pp.
- FARJEON B.-L., *Le neuf de cœur*, trad. Lambert A., Paris, Calmann-Lévy, 1887, 331 pp.
- *Le mystère de Porter Square*, trad. Gyr M., Paris, Hachette, 1889, 351 pp.

- FULLERTON Lady, *Hélène Middleton*, trad. Villaret M., Paris, Hachette, 1873, 334 pp. *3
- *Constance Sherwood*, trad. Chevalier A., Tours, Mame, 1892, 312 pp.
 - *Ginevra*, trad. Rousseau L., Paris, Tequi, 1880, 364 pp.
- GIBERNE Agnès, *Flossette*, trad. Tabarié M., Paris, Bonhoure, 1877, 322 pp. *1
- GISSING George, *Demos*, trad. Hephell, Paris, Hachette, 1890, 270 pp.
- *La rançon d'Eve*, trad. Parquet C. du, Paris, Calmann-Lévy, 1898, 391 pp.
- GODFREY G.-W., *Amour vrai*, trad. Parquet C. du, Paris, Calmann-Lévy, 1884, 391 pp.
- GOLDSMITH Oliver, nombreuses éditions scolaires du *Vicaire de Wakefield* et du *Village abandonné*
- GRAY Maxwell, *Le silence du doyen*, trad. Dian E., Paris, Hachette, 1894, 299 pp.
- GREEN Evelyn, *Les aventures de Richard*, trad. Dussaud-Roman L., Toulouse, Société des livres religieux, 1891, 133 pp.
- *Combat et victoire*, trad. Dussaud-Roman L., Toulouse, Société des livres religieux, 1894, 343 pp.
 - *Une chronique de village*, trad. Dussaud-Roman L., Toulouse, Société des livres religieux, 1894, 259 pp.
 - *Croire et agir*, trad. Dussaud-Roman L., Toulouse, Société des livres religieux, 1894, 182 pp.
 - *L'oncle Roger*, trad. Dussaud-Roman L., Toulouse, Société des livres religieux, 1895, 237 pp.
- HARDY Thomas, *Le trompette-major*, trad. Derosne Ch.-B., Paris, Hachette, 1882, 325 pp.
- *Barbara*, trad. Zeys M., Paris, Mercure de France, 1901, 515 pp.
 - *Jude l'obscur*, trad. Roz F., Paris, Ollendorff, 1901, 374 pp.
 - *Tess d'Urberville*, trad. Rollan Mlle, Paris, Hachette, 1901, 2 vol.
- HARRADIN Béatrice, *Des ombres qui passent*, trad. Mestral-Cambremont J., Paris, Perrin, 1899, 262 pp.
- HAY Mary-Cecil, *Jolette*, trad. Baudrier F., Paris, Firmin-Didot, 1882, 2 vol.
- HENTY G.-A., *Dans les Pampas*, trad. Baudrier F., Paris, Firmin-Didot, 1883, 340 pp.
- HOBBES John Oliver, *La comédie du pêcheur*, trad. Dronsart M., Paris, Colin, 1893, 340 pp.
- HUGHES Thomas, *Tom Brown, scènes de la vie de collège en Angleterre*, trad. Girardin J., Paris, Hachette, 1875, *6
- *Tom Brown à Oxford*, trad. Girardin J., Paris, Hachette, 1881, 2 vol.
- HUMPHRY-WARD Mrs, *La fille de Lady Rose*, trad. Bentzon Th., Paris, Hachette, 1904, 340 pp.
- *L'erreur d'aimer*, trad. Mestral-Cambremont J., Paris, Hachette, 1906, 370 pp.
- HUNGERFORD Margaret, *Molly Bawn*, trad. Tardieu A., Paris, Hachette, 1882, 378 pp.
- *Portia*, trad. Dian E., Paris, Hachette, 1885, 299 pp.
 - *Doris*, trad. Dian E., Paris, Hachette, 1887, 2 vol.
 - *Rossmoyne*, trad. Martel L., Paris, Hachette, 1887, 428 pp.
 - *Premières joies, premières larmes*, trad. Dian E., Paris, Hachette, 1891, 2 vol.
 - *La conquête d'une belle-mère*, trad. Dussaud-Roman L., Paris, Hachette, 1898, 318 pp.
- JENKINS Edouard, *La chaîne du diable*, trad. Améro J., Paris, Charpentier, 1879, 298 pp.
- KIPLING Rudyard, *Le livre de la jungle*, trad. Fabulet L., Paris, Mercure de France, 1899, 298 pp.
- *Le second livre de la jungle*, trad. Fabulet L., Paris, Mercure de France, 1899, 375 pp.
 - *L'étrange chevauchée de Morrowbie Jukes*, trad. Fabulet L., Paris, L'Illustration, 1900, 16 pp.
 - *La lumière qui s'éteint*, trad. Laurent Ch., Paris, Ollendorff, 1900, 315 pp.
 - *La Naulakka*, trad. Laurent Ch., Paris, Ollendorff, 1900, 338 pp.
 - *La plus belle histoire du monde*, trad. Fabulet L., Paris, Mercure de France, 1900, 224 pp.
 - *L'homme qui voulut être roi*, trad. Fabulet L., Paris, Mercure de France, 1901, 203 pp.
 - *Kim*, trad. Fabulet L., Paris, Mercure de France, 1902, 389 pp.
 - *Les bâtisseurs de pont*, trad. Fabulet L., Paris, Mercure de France, 1902, 302 pp.
 - *Sur le mur de la ville*, trad. Fabulet L., Paris, Mercure de France, 1903, 378 pp.
 - *Histoires comme ça*, trad. Fabulet L., Paris, Delagrave, 1903, 203 pp.
 - *Stalky et Co*, trad. Bettelheim P., Paris, Mercure de France, 1903, 356 pp.
 - *L'histoire des Gadsby*, trad. Fabulet L., Paris, Mercure de France, 1905, 247 pp.
- LANE-CLARK Th., *Les violettes de Rome*, trad. Fitz-Gerald W., Tours, Mame, 1888, 164 pp.
- LAMB Hermine, *Le choix de Hilda*, trad. Dussaud-Roman L., Toulouse, Société des livres religieux, 1890, 292 pp.
- LEE Vernon, *Miss Brown*, trad. Cérisy R. de, Paris, Calmann-Lévy, 1889, 311 pp.
- *Au pays de Vénus dont Amour dure*, trad. Cérisy R. de, Paris, Dentu, 1894, 503 pp.
- LYNN Ruth, *Hermine*, trad. Dussaud-Roman L., Toulouse, Société des livres religieux, 1890, 184 pp.
- LYTTON Edouard Bulwer, *Alice ou les mysthères*, trad. Sobry A., Paris, Hachette, 1874, *8
- MAJENDIE Lady, *Sur la piste*, trad. Gausseron B., Paris, Quantin, 1887, 241 pp.

- MAMVELL B., *L'enfant bénie*, trad. Dussaud-Roman L., Toulouse, Société des livres religieux, 1891, 193 pp.
- MARSHALL Emma, *Karina Montjoie*, trad. Dussaud-Roman L., Paris, Grassart, 1886, 291 pp.
- MARRYAT Frédéric, *Jacob fidèle*, trad. Largillière P., Paris, Oudin, 1887, 89 pp.
- MAUD Constance, *Une jeune Anglaise à Paris*, trad. Gausseron B., Paris, Hatier, 1905, 293 pp.
- MAYNE-REID, *A la mer!* trad. Loreau H., Paris, Hachette, 1859, 356 pp. *5
- *Les exploits des jeunes Boers*, trad. Blandy S., Paris, Hetzel, 1882, 369 pp.
- *Les émigrants du Transvaal*, trad. Lermont J., Paris, Hetzel, 1886, 240 pp.
- *Aventures de terre et de mer*, trad. Stahl J.-P., Paris, Hetzel, 1891, coll. de 7 nouvelles
- MEADE L.-T., *Le secret du docteur*, trad. Armor, Paris, Gautier, 1905, 320 pp.
- *Un petit orchestre ambulante*, trad. M.-L. R., Toulouse, Société des livres religieux, 1886, 260 pp.
- MERRICK Léonard, *L'imposteur*, trad. Wyzewa Th. de, Paris, Perrin, 1902, 215 pp.
- MOLSWORTH Mary, *Les aventures de Monsieur Baby*, trad. de Witt Mme, Paris, Hachette, 1882, 229 pp.
- MONTGOMERY Florence, *L'héritière*, Paris, Calmann-Lévy, 1880, 2 vol.
- *Incompris*, trad. Geofroy L. de, Paris, Palmé, 1881, 215 pp.
- *Méconnu*, trad. Deshortées Ch., Tours, Mame, 1884, 215 pp.
- *Michel le méchant et sa victime*, Tours, Mame, 1888, 94 pp.
- *Une vie nouvelle*, Paris, Grassart, 1889, 237 pp.
- *Sur la plage*, trad. Geofroy L. de, Paris, Taffin, 1897, 93 pp.
- MORRIS William, *Nouvelles de nulle part*, trad. Chesnais P., Paris, Société nouvelle de librairie et d'édition, 1902, 250 pp.
- NOEL Lady, *Un lâche*, trad. Chevalier A., Paris, Firmin-Didot, 1886, 413 pp.
- *Le sacrifice de Lancelot*, trad. Chevalier A., Tours, Mame, 1894, 287 pp.
- OLIPHANT Mrs, *Une histoire écossaise*, trad. de Witt Mme, Paris, Perrin, 1885, 342 pp.
- O'MEARA Kathleen, *Mabel Stanhope*, trad. Karr Th.-A., Paris, Bray et Retaux, 1885, 360 pp.
- OUIDA, *Amitié*, trad. Girardin J., Paris, Hachette, 1880, 296 pp.
- *Lady Tattersall*, trad. Forgues E.-D., Paris, Plon, 1884, 220 pp.
- *Les Napraxine*, trad. Hephell, Paris, Hachette, 1886, 2 vol.
- *Scènes de la vie de château*, trad. Hephell, Paris, Hachette, 1887, 255 pp.
- *Puck*, Paris, Perrin, 1888, 2 vol.
- *Le colonel Sabretasche*, Paris, Perrin, 1889, 2 vol.
- *Le dernier des Clarencieux*, Paris, Perrin, 1891, 2 vol.
- *Syrlin*, trad. Bernard F., Paris, Hachette, 1891, 2 vol.
- *Guilderooy*, trad. Bernard F., Paris, Hachette, 1894, 2 vol.
- POYNTER E.-F., *Hetty*, trad. Stryenski C., Paris, Hachette, 1883, 268 pp.
- RIDER-HAGGARD H., *Les mines du roi Salomon*, trad. Lemaire C., Paris, Hetzel, 1888, 260 pp.
- *Jess*, trad. Dronsart M., Paris, Hachette, 1889, 311 pp.
- *Béatrice*, trad. Hephell, Paris, Hachette, 1893, 300 pp.
- *Le colonel Quaritch*, trad. Hephell, Paris, Hachette, 1895, 284 pp.
- *L'enfant des Boers*, trad. Laurent C., Paris, Ollendorff, 1900, 369 pp.
- SCOTT Walter, *Les aventures de Nigel*, nouvelle trad. de Cérisy R. de, Paris, Hachette, 1890 (1ère éd. 1822)
- *Le pirate*, nouvelle trad. de Cérisy R. de, Paris, Hachette, 1890 (1ère éd. 1822)
- *Kenilworth*, nouvelle trad. de Cérisy R. de, Paris, Hachette, 1890 (1ère éd. 1821)
- (Jusqu'en 1880, il y eut 35 éd. des oeuvres complètes)
- SHAW Flora, *Castel-Blair*, trad. Chevalier A., Tours, Mame, 1888, 366 pp.
- SMITH Hannah, *Marguerite Bède*, trad. Dussaud-Roman L., Toulouse, Société des livres religieux, 1896, 294 pp.
- STANNARD Mrs, *Ce lutin! Petite folle!* trad. Dronsart M., Paris, Hachette, 1889, 262 pp.
- *Mademoiselle Mignon*, trad. Dronsart M., Paris, Hachette, 1906, 297 pp.
- STEVENSON R.-L., *L'île au trésor*, trad. Laurie A., Paris, Hetzel, 1885, 353 pp.
- *Suicide-club*, trad. Despréaux L., Paris, Calmann-Lévy, 1885, 334 pp.
- *Nouvelles 1001 nuits*, trad. Bentzon Th., Paris, Hetzel, 1890, 280 pp.
- *Le cas étrange du docteur Jekyll*, trad. Lowe B., Paris, Plon, 1890, 260 pp.
- *Le dynamiteur*, trad. Art G., Paris, Plon, 1894, 277 pp.
- *La flèche noire*, trad. Chesnais E., Paris, Mercure de France, 1901, 384 pp.
- *Saint Yves*, trad. Wyzewa Th., Paris, Hachette, 1904, 353 pp.
- *Le mort vivant*, trad. Wyzewa Th. de, Paris, Perrin, 1905, 328 pp.
- *Le reflux*, trad. Wyzewa Th. de, Paris, Perrin, 1905, 291 pp.
- *Enlevé!* trad. Savine A., Paris, Stock, 1905, 322 pp.

- STRATHESK J., *Le pasteur de Blinkbonny*, trad. Gasparin A. de, Paris, Grassart, 1883, 269 pp.
- STRITTON Hesba, *Carola*, trad. de Witt Mme, Toulouse, Société des livres religieux, 1885, 259 pp.
- TEMPLE Crona, *Christine*, trad. Dussaud-Roman L., Toulouse, Société des livres religieux, 1896, 143 pp.
- THACKERAY Isabella, *Sur la falaise*, trad. Marcel E., Paris, Hachette, 1882, 367 pp.
- THORNE Eglanton, *Un frère aîné*, trad. Dussaud-Roman L., Toulouse, Société des livres religieux, 1896, 116 pp.
- TROLLOPE Anthony, *Le cousin Henry*, trad. Martel H., Paris, Hachette, 1881, 228 pp.
- *Rachel Ray*, trad. Martel L., Paris, Hachette, 1889, 2 vol.
- TUTTIET M., *L'héritage de Gledesworth*, trad. Cerisy R. de, Paris, Firmin-Didot, 1891, 432 pp.
- UPWARD Allen, *God save the Queen!* trad. Elwall G., Paris, Colin, 1898, 287 pp.
- WELLS Herbert-G., *La guerre des mondes*, trad. Davray H., Paris, Mercure de France, 1900, 322 pp.
- *L'île du docteur Moreau*, trad. Davray H., Paris, Mercure de France, 1901, 246 pp.
- *L'homme invisible*, trad. Laurent A., Paris, Ollendorff, 1901, 326 pp.
- *Les premiers hommes dans la lune*, trad. Davray H., Paris, Juven, 1901, 296 pp.
- *Histoire des temps à venir*, trad. Davray H., Paris, Mercure de France, 1901, 326 pp.
- *Les pirates de la mer*, trad. Davray H., Paris, Mercure de France, 1902, 255 pp.
- *L'amour de M. Lewisham*, trad. Davray H., Paris, Mercure de France, 1903, 339 pp.
- *La merveilleuse visite*, trad. Barron L., Paris, Mercure de France, 1903, 272 pp.
- *Place aux géants*, trad. Davray H., Paris, Mercure de France, 1904, 417 pp.
- *Quand le dormeur s'éveillera*, trad. Davray H., Paris, Mercure de France, 1905, 372 pp.
- *La vérité concernant Pycraft*, trad. Davray H., Paris, Illustration, 1905, 8 pp.
- *Miss Waters*, trad. Davray H., Paris, Mercure de France, 1906, 256 pp.
- WILDE Oscar, *Le portrait de Dorian Gray*, trad. Savine A., Paris, Savine, 1895, 316 pp.
- *La maison des grenades*, trad. Khnopff G., Paris, Editions de la Plume, 1902, 261 pp.
- *Le crime de lord Savile*, trad. Savine A., Paris, Stock, 1905, 261 pp.
- *Le portrait de Monsieur W. H.*, trad. Savine A., Paris, Stock, 1906, 340 pp.
- WOOD Mrs H., *L'héritier des Court-Netherleigh*, trad. Girardin J., Paris, Hachette, 1884, 2 vol.
- *Edina*, trad. Martel H., Paris, Hachette, 1884, 2 vol.
- WOODS Margaret, *Tragédie de village*, trad. Cérisy R. de, Paris, Plon, 1888, 281 pp.
- YATES Edmond, *Un témoin muet*, trad. Dussaud-Roman L., Paris, Grassart, 1880, 2 vol.
- *Un drame de la rue*, trad. Judith Mme, Paris, Ollendorff, 1881, 428 pp.
- YONGE Miss, *Inconnue dans l'histoire*, trad. de Witt Mme, Paris, Grassart, 1883, 398 pp.
- *La Fronde*, trad. de Witt Mme, Paris, Grassart, 1884, 370 pp.
- *Restitution*, trad. de Witt Mme, Paris, Grassart, 1889, 339 pp.
- *A la recherche*, trad. de Witt Mme, Paris, Grassart, 1889
- *Est-ce l'enfant des fêtes?* trad. de Witt Mme, Paris, Grassart, 1892, 308 pp.
- *Père et fille*, trad. Mme A. D., Paris, Grassart, 1892, 2 vol.

II. Témoignages indirects: les romans français

- ALLAIS Alphonse, *Oeuvres anthumes*, Paris, La Table Ronde, 1965, 3 vol. recueils de:
- A se tordre*, 1891
- Vivre la vie*, 1892
- Pas de bile*, 1893
- Le parapluie de l'escouade*, 1893
- Le bec en l'air*, 1897
- Ne nous frappons pas*, 1900
- Le capitain Cap*, 1902
- ANJOU Germaine d', *La petite nièce d'O'Connel*, Paris, Lecoffre, 1888, 286 pp.
- BLANDY Stella, *Le bouquet d'algues*, Paris, Firmin-Didot, 1890, 382 pp.
- BOUBÉE Simon, *Mongroléon 1er, roi du Kaor-Tay*, Paris, Dentu, 1880, 303 pp.
- BOURGÈT Paul, *Cruelle énigme*, Paris, Lemerre, 1885, 253 pp.
- *L'irréparable, Deuxième amour, Profils perdus*, Paris, Lemerre, 1885, 299 pp.
- *Cosmopolis*, Paris, Lemerre, 1893, 471 pp.
- BOVET Maric-Anne de, *Noces blanches*, Paris, Lemerre, 1906, 296 pp.
- *Le général Gordon*, Paris, Firmin-Didot, 1890, 191 pp.
- BRADA (Ctesse Puliga de Quigini), *Isolée*, Paris, Plon, 1904, 321 pp.
- *Mylord et Mylady*, Paris, Plon, 1884, 287 pp.

- CHABRIER-RIEDER Charlotte, *Les écolières de Crescent-House*, Paris, Hachette, 1902, 324 pp.
- CHAMPOL, *Le droit d'aînesse*, Paris, Blériot, 1886, 366 pp.
- *Le mari de Simone*, Paris, Plon, 1896, 288 pp.
- CHANDENEUX Claire, *Blanche-Neige*, Paris, Gautier, 1888, 228 pp.
- COZ Edmond, *Fatal orgueil*, Paris, Delhomme et Briquet, 1900, 311 pp.
- DARGENE Jean, *Feu à Formose*, Paris, La nouvelle revue, 1889, 326 pp.
- DEX Léo, *Un héros de quinze ans*, Paris, Hachette, 1904, 187 pp.
- DURUY Georges, *Le garde du corps*, Paris, Hachette, 1885, 377 pp.
- FEVAL Paul, *Les bandits de Londres*, Paris, S.L.N.D., 1850, 32 pp.
- *Les mystères de Londres*, Paris, Au bureau du Siècle, 1851, 254 pp.
- *La chasse au Roi*, Paris, Palmé, 1881, 419 pp.
- FILON Augustin, *Amours anglais*, Paris, Hachette, 1888, 312 pp.
- *Renégat*, Paris, Colin, 1894, 311 pp.
- *Babel*, Paris, Calmann-Lévy, 1898, 227 pp.
- GEOFFROY Auguste, *Fille d'Irlande*, Paris, Gautier, 1886, 266 pp.
- *La fille des Boers*, Paris, Téqui, 1901, 337 pp.
- GONCOURT Edmond, *La Faustin*, Paris, Charpentier, 1882, 343 pp.
- GYP (Sybille de Mirabeau), *Sportmanomanie*, Paris, Calmann-Lévy, 1898, 335 pp.
- HALT Marie et Robert, *Ladies et gentlemen*, Paris, Flammarion, 1885, 335 pp.
- HERICAULT Charles d', *En 1792*, Paris, Didier, 1879, 330 pp.
- HERMANT Abel, *Amour de tête*, Paris, Charpentier, 1890, 338 pp.
- *Coeurs à part*, Paris, Charpentier, 1890, 273 pp.
- *L'amant exotique*, Paris, Flammarion, 1891, 212 pp.
- *Eddy et Paddy*, Paris, Ollendorff, 1895, 198 pp.
- *Les transatlantiques*, Paris, Ollendorff, 1897, 328 pp.
- *Souvenirs du vicomte de Courpière*, Paris, Ollendorff, 1901, 322 pp.
- *Les grands bourgeois*, Paris, Calmann-Lévy, 1906, 128 pp.
- JERUSALEM F., *Miss Louisa*, Paris, Téqui, 1893, 270 pp.
- LE GOFFIC Charles, *L'erreur de Florence*, Paris, Hatier, 1904, 392 pp.
- LETANG Louis, *Le collier de cheveux*, Paris, Calmann-Lévy, 1897, 396 pp.
- *Le drame de Roche-grise*, Paris, Calmann-Lévy, 1897, 360 pp.
- MADÉLINE Jean, *Le détroit*, Paris, Calmann-Lévy, 1904, 309 pp.
- MARCEL Etienne, *La famille du baronnet*, Paris, Firmin-Didot, 1881, 2 vol.
- MARYAN M., *Kate*, Paris, Bray et Retaux, 1879, 252 pp.
- *Lady Frida*, Paris, Bray et Retaux, 1880, 275 pp.
- *Ellen Gordon*, Paris, Firmin-Didot, 1887, 435 pp.
- MONTIS Raoul, *La fiancée boer*, Abbeville, Paillart, 1901, 285 pp.
- *Un volontaire français au Transvaal*, Abbeville, Paillart, 1902, 285 pp.
- MOREAU W., *Graciosa*, Paris, Haton, 1885, 360 pp.
- NEUILLES Berthe, *L'expiation de Lady Culmore*, Paris, Firmin-Didot, 1885, 221 pp.
- *Ismay Waldron*, Paris, Firmin-Didot, 1887, 329 pp.
- POIRÉE Elie, *Home rule, mœurs irlandaises*, Paris, Savine, 1887, 323 pp.
- RACHILDE Mlle, *L'homme roux*, Paris, Librairie illustrée, 1888, 267 pp.
- RICARD Jules, *La course à l'amour*, Paris, Calmann-Lévy, 1888, 383 pp.
- ROSNY Joseph-Henry, *Nell Horn de l'armée du salut*, Paris, Giraud, 1886, 384 pp.
- SARRAZIN Gabriel, *Mémoires d'un centaure*, Paris, Perrin, 1893, 233 pp.
- SAUVENIERE Alfred, *Piments rouges*, Paris, Piaget, 1887, 180 pp.
- SENFCHAL Georges, *Haine aux Anglais*, Paris, Société d'éditions littéraires, 1898, 293 pp.
- THOMIN Lucien, *Les drames de l'Irlande*, Paris, Palmé, 1885, 264 pp.
- TILLIERE Mme P.-A., *La fortune du vieux Myddelton*, Paris, Firmin-Didot, 1888, 367 pp.

La littérature enfantine

1. les romans

- ADAM DE L'ISLE, *Le triomphe de la vérité*, Tours, Mame, 1882, 139 pp.
- *Trois contes anglais*, Tours, Mame, 1882, 69 pp.
- *Les deux sœurs*, Tours, Mame, 1883, 140 pp.
- *Les cadeaux de la tante Zoé, le titre perdu*, Tours, Mame, 1886, 93 pp.
- *Un mystère*, Tours, Mame, 1887, 240 pp.
- *La nièce du docteur*, Tours, Mame, 1889, 287 pp.
- BEAUREGARD Gaston, *Le rubis de Lapérouse*, Paris, Hachette, 1902, 287 pp.
- BENTZON Theresa, *Geneviève Delmas*, Paris, Hetzel, 1893, 287 pp.
- BERNARD Daniel, *La chasse au phénix*, Paris, Delagrave, 1886, 219 pp.

- BLEUNARD André, *La Babylone électrique*, Paris, Quantin, 1889, 314 pp.
- BRISAY Henri de, *A l'abordage*, Paris, Charavay, 1897, 317 pp.
- DRAULT Jean, *Bidouille chez les Boers*, Paris, Blériot, 1901, 316 pp.
- IVOI Paul d', *Les cinq sous de Lavarède*, Paris, Jouvet, 1894, 438 pp.
- *Corsaire Triplex*, Paris, Société d'édition et de librairie, 1898, 420 pp.
- LACROIX Paul, *Le dieu Pepetius*, Paris, Delagrave, 1890, 236 pp.
- LAURIE André, *La vie de collège en Angleterre*, Paris, Hetzel, 1881, 294 pp.
- *Le rubis du grand lama*, Paris, Hetzel, 1892, 306 pp.
- *Les chercheurs d'or d'Afrique australe*, Paris, Hetzel, 1897, 313 pp.
- *Le filon de Gérard*, Paris, Hetzel, 1900, 259 pp.
- *Colette en Rhodésie*, Paris, Hetzel, 1901, 332 pp.
- LERMONT Jacques, *Histoire de deux bébés, Kitty et Bo*, Paris, Hetzel, 1890, 207 pp.
- MAEL Pierre, *Un mousse de Surcouf*, Paris, Hachette, 1901, 298 pp.
- MAYNARD Félix, *Les drames de l'Inde, de Dehli à Cawnpore*, Paris, Gautier, 1889, 268 pp.
- PELLA Solange, *Philéas et son Anglaise*, Paris, Delagrave, 1903, 293 pp.
- QUESNAY de BEAUREPAIRE, *L'âne des korrigans*, Paris, Firmin-Didot, 1894, 326 pp.
- RACOT Adolphe, *Le supplice de Lovelace*, Paris, Dentu, 1883, 380 pp.
- ROUSSELET Louis, *La peau du tigre*, Paris, Hachette, 1884, 315 pp.
- SAGERET Ernest, *Olivier d'Anet*, Paris, Téqui, 1896, 2 vol.
- SAINT YVES Georges, *Les livres burghers*, Tours, Mame, 1901, 287 pp.
- STAHL Pierre-Jules, *Histoire de la famille Chester*, Paris, Hetzel, 1873, *4
- *La découverte de Londres par une bande d'écoliers français*, Paris, Hetzel, 1885, 43 pp.
- VERNE Jules, *Cinq semaines en ballon*, Paris, Hetzel, 1863, 354 pp.
- *Les aventures du capitaine Hatteras*, Paris, Hetzel, 1864, 2 vol.
- *Les enfants du capitaine Grant, voyage autour du monde*, Paris, Hetzel, 1867 et 1868, 2 vol.
- *Vingt mille lieues sous les mers*, Paris, Hetzel, 1869, 436 pp.
- *Aventures de trois Russes et de trois Anglais*, Paris, Hetzel, 1871, 310 pp.
- *Une ville flottante*, Paris, Hetzel, 1871, 291 pp.
- *Le tour du monde en 80 jours*, Paris, Hetzel, 1873, 220 pp.
- *Le pays des fourrures*, Paris, Hetzel, 1873, 2 vol.
- *L'île mystérieuse*, Paris, Hetzel, 1874 et 1875, 2 vol.
- *Le Chancellor*, Paris, Hetzel, 1875, 224 pp.
- *Michel Strogoff*, Paris, Hetzel, 1876, 370 pp.
- *Hector Servadac*, Paris, Hetzel, 1877, 2 vol.
- *Les cinq cent millions de la Bégum*, Paris, Hetzel, 1879, 312 pp.
- *La maison à vapeur*, Paris, Hetzel, 1880, 2 vol.
- *L'archipel en feu*, Paris, Hetzel, 1884, 307 pp.
- *L'étoile du Sud*, Paris, Hetzel, 1884, 337 pp.
- *Les Indes noires*, Paris, Hetzel, 1887, 292 pp.
- *Gil Braltar*, in *Le chemin de France*, Paris, Hetzel, 1887, 325 pp.
- *Deux ans de vacances*, Paris, Hetzel, 1888, 2 vol.
- *Sans-dessus-dessous*, Paris, Hetzel, 1889, 204 pp.
- *Famille sans nom*, Paris, Hetzel, 1889, 2 vol.
- *Claudius Bombarnac*, Paris, Hetzel, 1892, 285 pp.
- *P'tit Bonhomme*, Paris, Hetzel, 1893, 2 vol.
- *Mirifiques aventures de Maître Antifer*, Paris, Hetzel, 1894, 2 vol.
- *Dans l'île à hélices*, Paris, Hetzel, 1895, 2 vol.
- *Le village aérien*, Paris, Hetzel, 1902, 347 pp.
- *Bourses de voyage*, Paris, Hetzel, 1903, 315 pp.
- *L'agence Thomson and Co*, Paris, Hetzel, 1907, 492 pp.
- WITT Mme de, *Les héros modernes*, Paris, Quantin, 1888, 379 pp.
- *Les bourgeois de Calais*, Paris, Librairies et Imprimeries réunies, 1890, 270 pp.

2. les périodiques

Mon Journal, mensuel paraissant dès le 15 octobre 1881 comme supplément de *L'ami de l'enfance*, organe de la méthode française d'éducation maternelle publié par Hachette. A partir de novembre 1892, hebdomadaire indépendant pour enfants de 8 à 12 ans, toujours chez Hachette.

Le journal de la jeunesse, hebdomadaire illustré pour adolescents, Paris, Hachette, vol. 16 à 65 de 1880 à 1905

Magasin d'éducation et de récréation, Paris, Bibliothèque d'éducation et de récréation Hetzel, années 1880 à 1906, 2 vol. par année.

le théâtre

- ANONYME, *Robina Revue*, La Rochelle, Texier, 1905, 44 pp.
- BARBIER P.-J., *Jeanne d'Arc*, Paris, Michel Lévy, 1874, 190 pp.
- BERNARD Tristan, *L'anglais tel qu'on le parle*, Paris, Librairie théâtrale, 1899, 39 pp.
- *Daisy*, Paris, Librairie théâtrale, 1902
- BOURGEOIS A. & DUGUE F., *Les fugitifs*, Paris, Michel Lévy, 1858, 86 pp.
- CHIVOT Henri & DURU Alfred, *Surcouf*, Paris, Vve Héraud, 1887, 114 pp.
- COPPEE François, *Les Jacobites*, Paris, Lemerre, 1885, 139 pp.
- DENNERY A. & BOURGIST F., *Les chevaliers du brouillard*, Paris, Michel Lévy, 1857, 127 pp.
- DENNERY A. & VERNE J., *Le tour du monde en 80 jours*, Paris, Hetzel, 1879, 32 pp.
- *Les enfants du capitaine Grant*, Paris, Hetzel, 1880, 32 pp.
- *Michel Strogoff*, Paris, Hetzel, 1881, 28 pp.
- FABRE Joseph, *Jeanne d'Arc*, Paris, Hachette, 1895, 179 pp.
- FERRIER P. & BOCAGE H., *La doctoresse*, Paris, Tresse et Stock, 1889, 135 pp.
- GAVAUPT P. & FLERS P.-L., *Shakspeare!* Paris, Au ménestrel, 1899, 180 pp.
- GINISTY Paul, *Louis XVII*, Paris, Charpentier, 1895, 99 pp.
- GRANGE E. & LAMBERT-THIBOUST, *La voleuse d'enfants*, Paris, Michel Lévy, 1865, 107 pp.
- HILNEQUIN, MORTIER & SAINT-ALBIN, *Le train de plaisir*, Paris, Librairie théâtrale, 1889, 183 pp.
- HERMANT Abel, *La carrière*, Paris, Ollendorff, 1894, 344 pp.
- *Le char de l'Etat*, Paris, Ollendorff, 1900, 340 pp.
- & OUDINOT Camille, *Chaîne anglaise*, Paris, L'illustration théâtrale no 39, 3 septembre 1906
- LAMARCHE Pierre, *L'anglais en une leçon*, Paris, Librairie théâtrale, 1904, 30 pp.
- MAROT Gaston & PERICAUD Louis, *Jack l'éventreur*, Paris, Tresse et Stock, 1889, 206 pp.
- *Les aventures de Thomas Plumepatte*, Paris, Librairie Molière, 1901, 192 pp.
- MICHAUD D'HUMIAC Léon, *Miss Cherry, professeur de flirt*, Paris, Ollendorff, 1897, 36 pp.
- ORDONNEAU Maurice, *La marraine de Charley*, Paris, Librairie théâtrale, 1894, 145 pp.
- PAILLERON Edouard, *Le monde où l'on s'ennuie*, Paris, Calmann-Lévy, 1881, 178 pp.
- RAYMOND Hippolyte & BURANI Paul, *Le prince Soleil*, Paris, Kugelmann, 1889, 25 pp.
- SAINT GEORGES Henri de, *Martha*, Paris, Michel Lévy, 1858, 53 pp.
- VELY Adrien, *English School*, Paris, Librairie théâtrale, 1907, 26 pp.

Manuels d'histoire

- AMMANN A. & COUTANT E.-C., *Cours normal d'histoire*, 3ème année, Paris, Fauvé et Nathan, 1883, 3 vol.
- *Cours normal d'histoire*, 1ère année, Paris, Fauvé et Nathan, 1884, 3 vol.
- *Tableau politique et économique du monde contemporain*, Paris, Nathan, 1896
- ARSAC Jean d', *Cours d'histoire de France et d'histoire générale*, Paris, Palmé, 1883, 2 vol.
- BAILLEUX Lucien & MARTIN Victor, *Notions d'histoire générale*, Paris, Putois-Cretté, 1886, 400 pp.
- BAUDRILLART Alfred, *Histoire générale*, Paris, Oudin, 1887, 623 pp.
- BÉRARD Mme L., *Résumés d'histoire*, Paris, A. Fouraut, 1893, 3 vol.
- BURNARD Joseph, *Histoire contemporaine de 1789 à nos jours*, Lyon, Vitté, 1897, 720 pp.
- BLANCHET Désiré, *Sommaire d'histoire contemporaine, 1815 à 1880*, Paris, Imprimerie Chaix, 1883, 137 pp.
- *Histoire moderne et contemporaine de 1610 à nos jours*, Paris, Belin, 1887, 722 pp.
- BROUARD Eugène, *Leçons d'histoire de France et d'histoire générale*, Paris, Hachette, 1883, 494 pp.
- BRUGERETTE Jean, *L'époque contemporaine, 1815–1904*, Tours, Cattier, 1904, 728 pp.
- CARDON Georges, *Histoire contemporaine, 1789–1900*, Paris, Picard et Kaan, 1900, 536 pp.
- CHOUILLIER A., *Histoire nationale et notions sommaires d'histoire générale*, Paris, Delalain, 1899, 271 pp.
- CORFARARD François, *Histoire contemporaine, 1789–1889*, Paris, Masson, 1892, 832 pp.
- CRÉMIEUX Adolphe & THOMAS J. Jh., *Précis d'histoire des temps modernes*, Marseille, Ferran jeune, 1905, 693 pp.
- *Précis d'histoire de l'époque contemporaine*, Marseille, Ferran jeune, 1906, 676 pp.
- DALLIES J. & GUY C., *Histoire générale, notions sommaires*, Paris, Gedalge, 1883, 355 pp.
- DARLES P. & JANIN E., *Histoire contemporaine de 1789 à 1889*, Paris, André Guédon, 1889, 664 pp.
- DELMONT Théodore, *Histoire contemporaine de 1789 à 1875*, Tours, Cattier, 1884, 815 pp.
- DRIAULT Edouard, *L'époque contemporaine*, Paris, Alcan, 1905, 600 pp.

- & MONOD G., *Précis d'histoire, 1789 à 1897*, Paris, Alcan, 1898, 522 pp.
- *Histoire contemporaine de 1789 à 1889*, Paris, Alcan, 1902, 1051 pp.
- DUCOUDRAY Gustave, *Cours d'histoire*, Paris, Hachette, 1884, 251 pp.
- *Histoire de France, époque contemporaine*, Paris, Hachette, 1888, 564 pp.
- *Abrégé d'histoire contemporaine, 1789 à 1889*, Paris, Hachette, 1893, 564 pp.
- *Histoire de l'époque moderne et contemporaine de 1453 à nos jours*, Paris, Hachette, 1897, 683 pp.
- DUFAYARD Charles & SUERUS R., *Histoire contemporaine depuis 1815*, Paris, Delagrave, 1904, 734 pp.
- GAGNOL P., *Cours d'histoire à l'usage des jeunes filles, histoire contemporaine*, Paris, Poussielgue, 1900, 612 pp.
- GIRARD Jean-Sébastien, *Nouveau cours d'histoire contemporaine, 1789 à 1875*, Paris, Delhomme et Brigue, 1887, 518 pp.
- *Histoire de France*, Paris, Delhomme et Brigue, 1888, 2 vol.
- GOURRAIGNE Louis-Gontran, *Cours d'histoire contemporaine*, Paris, Masson, 1905, 4 vol.
- HUBAULT Gustave, *Histoire générale*, Paris, Delagrave, 1889, 616 pp.
- LAVISSE Ernest, *Histoire générale*, Paris, Colin, 1896, 12 vol.
- MILHAUD Albert, *Histoire contemporaine*, Paris, Cornély, 1904, 730 pp.
- MONIN Hippolyte, *Histoire contemporaine de 1789 à 1895*, Paris, Société d'édition scientifique, 1896, 129 pp.
- NORMAND Charles, *Cours d'histoire*, Paris, Colin, 1905, 3 vol.
- NOUVEL E., *L'époque contemporaine, 1789–1905*, Paris, Delagrave, 1905, 380 pp.
- PAQUIER Jean-Baptiste, *Précis d'histoire moderne*, Paris, Delagrave, 1882, 1022 pp.
- PIOLET Antoine, *Histoire contemporaine*, Lyon, Vitté, 1890, 648 pp.
- POUTHAS Charles, *Eléments d'histoire générale*, Paris, Delalain, 1886, 3 vol.
- PRAMPAIN E., GAZEAU F., *Précis d'histoire contemporaine de 1789 à 1889*, Amiens, Piteux, 1891, 567 pp.
- PRAT Paul, *Histoire contemporaine*, Paris, Belin, 1885, 276 pp.
- REYNES Abbé, *Précis de l'histoire générale*, Rodez, Imprimerie Carrère, 1889, 597 pp.
- ROYE François, *Leçons d'histoire de France*, Paris, Delagrave, 1890, 591 pp.
- SEIGNOBOS Charles, *Histoire moderne, 1715 à 1815*, Paris, Colin, 1904, 605 pp.
- *Histoire contemporaine depuis 1815*, Paris, Colin, 1904, 716 pp.
- THIRION Paul, *Histoire contemporaine, 1789 à 1900*, Paris, Lecoivre, 1901, 716 pp.
- TOUSSENEL Théodore, *Cours d'histoire contemporaine de 1789 à 1875*, Paris, Delagrave, 1884, 2 vol.
- UNY Jules, *L'époque contemporaine, 1815 à 1904*, Paris, Poussielgue, 1904, 2 vol.
- VAST Henri & JALLIFIER R., *Notions d'histoire générale*, Paris, Delagrave, 1886, 496 pp.
- *Histoire*, Paris, Delagrave, 1895, 425 pp.
- *Cours complet d'histoire*, Paris, Garnier, 1903, 676 pp.
- WAHL & DONTENVILLE, *Nouveau cours d'histoire*, Paris, Delagrave, 1887, 3 vol.

livres du maître

- LEMONNIER Henry, *L'enseignement de l'histoire dans les écoles primaires*, Paris, Imprimerie nationale, 1889, 47 pp.
- MONZIE Anatole de, *L'histoire et le patriotisme à l'école*, Cahors, Coueslant, 1905, 32 pp.
- PIZARD Alfred, *L'histoire dans l'enseignement primaire*, Paris, Delagrave, 1891, 222 pp.

III. Témoignages directs: études sur l'Angleterre

- AMERO Justin, *L'anglomanie dans le français*, Paris, rue Brochant 37, 1878
- ANONYME, *Plus d'Angleterre*, Paris, Ollendorff, 1887
- BAEDEKER Karl, *Londres et ses environs*, Leipzig, Baedeker, 1868, 305 pp.
- BARDOUX Jacques, *Essai d'une psychologie de l'Angleterre contemporaine, protectionnisme et radicalisme*, Paris, Alcan, 1907
- BARING W. F., *L'Anglais chez lui, les institutions politiques*, Verviers, 11, pont Saint Laurent, 1884, 98 pp.
- *L'Anglais chez lui, la vie mondaine*, Verviers 1885, 103 pp.
- BAZALGETTE Léon, *A quoi tient l'infériorité française*, Paris, Fischbacher, 1900
- BLERAND Victor, *L'Angleterre et l'impérialisme*, Paris, Colin, 1900, 381 pp.
- BLANC Louis, *Lettres sur l'Angleterre*, Paris, Librairie Internationale, 1865, 2 vol.

- BOURGET Paul, *Études et portraits*, I. sociologie et littérature, II. études anglaises, Paris, Plon, 1906, 2 vol.
- BOURGUET Alfred, *La France et l'Angleterre en Egypte*, Paris, Plon, 1897, 287 pp.
- BOUTMY Émile, *Essai d'une psychologie politique du peuple anglais au XIX^{ème} siècle*, Paris, Colin, 1900, 455 pp.
- BRADA, *Notes sur Londres*, Paris, Calmann-Lévy, 1895, 305 pp.
- CHEVRILLON André, *Études anglaises*, Paris, Hachette, 1901, 357 pp.
- COULEVAIN Pierre de, *L'île inconnue*, Paris, Calmann-Lévy, 1906, 592 pp.
- DARD Henry, *Delenda Carthago*, tiré à part de la *Revue de Lille*, janvier 1899, Arras, Sueur Charrey, 1899, 10 pp.
- DARYL Philippe, *A Londres*, Paris, Hetzel, 1887, 354 pp.
- *Les Anglais en Irlande*, Paris, Hetzel, 1888, 335 pp.
- DECRAIS Julien, *L'Angleterre contemporaine*, Paris, Calmann-Lévy, 1893, 379 pp.
- DELBOS Léon, *Les deux rivaux, l'Angleterre et la France*, Paris, Savine, 1890, 326 pp.
- DMOLINS Edmond, *A quoi tient la supériorité des Anglo-Saxons*, Paris, Firmin-Didot, 1897, 412 pp.
- FILON Augustin, *Histoire de la littérature anglaise*, Paris, Hachette, 1883, 644 pp.
- *Profilis anglais*, Paris, Calmann-Lévy, 1893, 295 pp.
- *Le théâtre anglais*, Paris, Calmann-Lévy, 1896, 308 pp.
- FINOT Jean, *Français et Anglais*, Paris, Juven, 1903, 308 pp.
- FOUILLEE Alfred, *Esquisse psychologique des peuples européens*, Paris, Alcan, 1903, 550 pp.
- FRANCE Hector, *Croquis d'Outre-Manche*, Paris, Fasquelle, 1900, 293 pp.
- *Les dessous de la pudibonderie anglaise*, Paris, Librairie des bibliophiles, 1900
- GAUSSEN Louis, *L'accord franco-anglais*, Foix, Gadrat, 1904
- GOURMAND Paul, *L'Angleterre telle qu'elle est*, Paris, Editions de la Pensée, 1903, 57 pp.
- HALEVY Elie, *L'Angleterre et son Empire*, Paris, Pages libres, 1905, 127 pp.
- HUMIERES Robert d', *L'île et l'Empire de la Grande-Bretagne*, Paris, Mercure de France, 1904, 304 pp.
- LAROCQUE Jean, *L'Angleterre et le peuple anglais*, Paris, Degorge Cadot, 1882, 360 pp.
- LE BON Gustave, *Lois psychologiques de l'évolution des peuples*, Paris, Alcan, 1900, 186 pp.
- LE FEVRE-DEUMIER Jules, *Célébrités anglaises*, Paris, Firmin-Didot, 1895, 335 pp.
- LEGRAS Charles, *Chez nos contemporains d'Angleterre*, Paris, Ollendorff, 1901, 332 pp.
- MAISON Paul, *Au pays de John Bull, notes sur l'Angleterre et les Anglais*, Cayeux-sur-mer, La Picardie, 1905, 185 pp.
- MANDAT-GRANCEY Baron Edmond de, *Chez John Bull*, Paris, Plon, 1895, 303 pp.
- MANTOUX Paul, *A travers l'Angleterre contemporaine*, Paris, Alcan, 1909
- MARTIN-CHAGNY Louis, *L'Angleterre suzeraine de la France par la Franc-Maçonnerie*, Paris, Chamuel, 1896, 366 pp.
- *La sémitique Albion*, Paris, Jouve, 1898, 390 pp.
- MICHELET Jules, *Sur les chemins de l'Europe, Angleterre, Flandre, Hollande, Suisse, Lombardie, Tyrol*, Paris, Flammarion, 1893, 525 pp.
- NARJOUX Félix, *En Angleterre*, Paris, Plon, 1886, 360 pp.
- O'RELL Max, *John Bull et son île*, Paris, Calmann-Lévy, 1883, 323 pp.
- *La maison John Bull et Co*, Paris, Calmann-Lévy, 1894, 371 pp.
- POISSON Jean-Charles, *Angleterre, Ecosse, Irlande, souvenirs et impressions de voyage*, Orléans, Herluison, 1895, 326 pp.
- POULAIN Jean de la, *L'Anglomanie*, Paris, Plon, 1900
- ROTHSCHILD Henri de, *Notes sur l'Angleterre*, Lille, Daniel, 1889, 169 pp.
- SERGIUS J., *Messieurs les Anglais*, Paris, Delagrave, 1902, 42 pp.
- SORB Capitaine, *Entre l'Allemagne et l'Angleterre*, Paris, Chapelot, 1906, 370 pp.
- TAINÉ Hippolyte, *Histoire de la littérature anglaise*, Paris, Hachette, 1864, 5 vol.
- *Notes sur l'Angleterre*, Paris, Hachette, 1872, 394 pp.
- TARDE Gabriel, *Études de psychologie sociale*, Paris, Giard et Brière, 1898, 327 pp.
- TARDIVEL Jules-Paul, *Notes de voyage*, Montréal, Sénécal, 1890, 461 pp.
- TOUCHOIS Auguste, *L'Angleterre, notes et souvenirs*, Poitiers, Oudin, 1881, 116 pp.
- VALFERE D., *La vertueuse Angleterre*, Paris, Collombon et Brûlé, 1885, 39 pp.
- VALLES Jules, *La rue à Londres*, Paris, Charpentier, 1884, 305 pp.
- VERAX, *Notes et impressions, Allemagne et Angleterre*, Paris, Charaire, 1888, 122 pp.
- VILLARS Paul, *L'Angleterre, l'Ecosse et l'Irlande*, Paris, Quantin, 1885, 676 pp.
- WOESTYNF Ivan, *Les crâneries de l'Angleterre et l'araignée allemande*, Paris, Dentu, 1885

TABLE DES MATIERES

INTRODUCTION

1. Contexte historique	9
a) L'Europe nationale	9
b) Les querelles coloniales	12
2. Sources et thèmes de recherche	19
3. Définition et méthodes	21

I. L'ANGLAIS TEL QU'IL SE PRESENTE A LA FRANCE 29

1. <i>Les contacts directs</i> , les relations économiques et commerciales	
a) Les Anglais en France	32
b) Les relations commerciales	35
2. <i>Les contacts indirects</i> , l'Anglais par le texte	43
A. Le roman anglais en France, un survol des titres	47
B. Le roman anglais au 19ème siècle	
a) Un milieu privilégié	57
b) Des types privilégiés	62
C. Une vision de l'Angleterre	
a) Quelques histoires	65
b) Adam, Job et Calvin	79
c) Une image de l'Anglais	83
Conclusion de la première partie	86

II. L'ANGLAIS TEL QU'IL EST PRESENTE PAR LA FRANCE 87

1. <i>Les témoignages indirects</i>	
A. Les romans français	
a) La production romanesque	91
b) Des milieux favorisés	96
B. Une représentation de l'Anglais	
a) Le type physique	99
b) Le type moral	103
i. Le monde de l'action	103
ii. Le monde de la volonté	107
iii. Le monde du sentiment	113
iv. Le monde des sens	117
v. Une psychologie de l'Anglais	121
C. La littérature enfantine	
a) La production littéraire	125
b) Les types privilégiés	127
c) Une représentation de l'Anglais	137
d) Une incarnation de l'Anglais, Phileas Fogg	142
D. Le théâtre	
a) Une étude de cas, <i>Le tour du monde en 80 jours</i>	147
b) La production pour le théâtre	148
c) Une représentation de l'Anglais	153
E. Les manuels d'histoire	
a) L'enseignement de l'histoire	154
b) L'Angleterre des manuels	157
i. Les guerres coloniales sous Louis XV	157
ii. La Révolution et l'Empire	158
iii. La Monarchie de Juillet	160
iv. La guerre de Crimée	160
v. Les affaires coloniales au 19e siècle	161

vi. La politique intérieure du Royaume Uni	166
c) Une représentation de l'Anglais	168
2. <i>Les témoignages directs</i>	
A. Taine	171
B. Variations sur un thème	175
a) Le mythe anglais	175
b) L'homme nouveau	181
C. Mythe anglais et mythe français	
a) Les défenseurs de l'Angleterre	184
b) Les détracteurs de l'Angleterre	188
c) Les voyageurs	194
Conclusion de la deuxième partie	201
 III. FRANCE – ANGLETERRE	 205
1. Le mythe national français	207
2. Un mythe et son image, inversion et opposition, conclusion générale	213
 Bibliographie	 221
Table des matières	233

